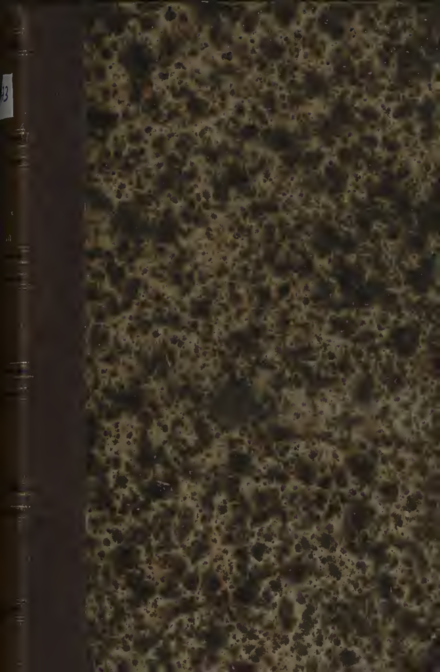
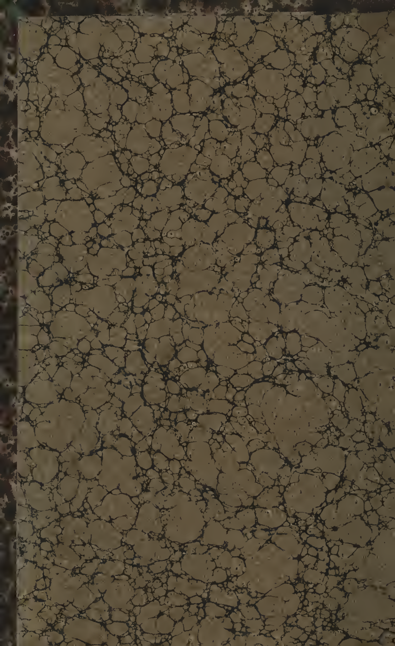






Acquis en vente publique
Pau 29/11/2014 -

PAU

EAUX-BONNES

EAUX-CHAUDES

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

PAU

EAUX-BONNES

EAUX-CHAUDES

BAINS — SÉJOUR — EXCURSIONS

TROISIÈME ÉDITION
ILLUSTRÉE DE 56 GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863



PAU

EAUX-BONNES

EAUX-CHAUDES



A PARIS, chez AUG. FONTAINE, libraire, 35, passage des Panoramas.

A PAU, chez AUG. BASSY, libraire, 4 bis, rue du Collége.

— LAFON, libraire, rue Henri IV.

— E. VIGNANCOUR, imprimeur, place du Palais de Justice.

AUX EAUX-BONNES, chez AUG. BASSY.

AUX EAUX-CHAUDES, à L'ÉTABLISSEMENT THERMAL.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

PAU

EAUX-BONNES

EAUX-CHAUDES

BAINS — SÉJOUR — EXCURSIONS

3e ÉDITION ILLUSTRÉE



PARIS

AUGUSTE FONTAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, PASSAGE DES PANORAMAS

PRÉFACE

Ami lecteur, souffrez que je fasse précéder mon petit livre de quelques mots seulement, pour expliquer ce qui m'a engagé à l'écrire, et comment je l'ai écrit.

En voyage, j'aime, comme tout le monde, à savoir par où je passe, et, une fois arrivé, surtout dans un établissement thermal, à me renseigner exactement sur les usages du pays, les détails de la vie matérielle et la manière d'utiliser le temps pendant un séjour qui doit être nécessairement de quelque durée.

Des différents ouvrages publiés sur les Eaux de la vallée d'Ossau, aucun ne donne un itinéraire vraiment complet; aucun ne renferme les renseignements usuels si nécessaires aux baigneurs et aux touristes. J'ai voulu combler cette lacune.

Je vous prends donc à Pau. Je vous mène par la main aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes; je vous montre, à droite, à gauche, sur la route, ce qu'il y a de curieux; je

vous installe dans l'hôtel, votre séjour passager; je vous parle avec détails des eaux qui doivent vous rendre la santé ; je vous donne les conseils de mon expérience pour les précautions à prendre pendant votre traitement; ensuite je vous conduis aux promenades que vous permettront vos forces. Aux gens bien portants qui vous accompagnent, j'indique les excursions plus longues et naturellement plus fatigantes qu'ils peuvent tenter. Je parle aussi des mœurs, des jeux, des danses, des exercices de la vallée. C'est le *Vade-Mecum* du touriste, mais c'est aussi le *Manuel* du baigneur aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes que j'ai voulu faire.

Je me suis bien gardé de me lancer dans des descriptions ; c'eût été un affront pour vous qui verrez, et à qui vos yeux et votre imagination feront, sur les lieux, comprendre toutes choses beaucoup mieux que les phrases poétiques dont j'aurais pu vous ennuyer.

Je n'ai pas besoin de dire, et vous vous en apercevrez de reste, que je ne suis ni antiquaire, ni géologue, ni botaniste, ni médecin.

Sur tous ces points, j'ai suppléé à mon ignorance par les documents que m'ont fournis des amis dont les lumières spéciales me donnaient par avance toute garantie; et à ce propos, je suis heureux de citer ici les noms de MM. de Rippert, Dugenne, Latapie, Gaston-Sacaze, Patissier, Brunton.

Encore un mot. Dans les éditions précédentes, car ce petit livre a déjà eu deux éditions, ma préface, modeste comme il convient à toutes les préfaces, réclamait l'indulgence du lecteur; aujourd'hui, sans m'aveugler sur un succès que l'absence d'ouvrages semblables pourrait seule expliquer, je me présente devant le public avec plus de confiance, et je me contente d'ajouter : Pour vous plaire, cher lecteur, je me suis fait imprimer en caractères neufs, j'ai agrandi mon format, *illustré* mon texte; j'ai voulu enfin que mon livre fût plus digne de vous. Puisse le succès récompenser mes efforts!



ITINÉRAIRE



I

PAU

PASSAGE — SÉJOUR

Si mon livre ne vous tombe sous les yeux que quand vous serez installé à Pau, vous n'avez plus besoin de mes conseils pour le choix de l'hôtel où vous devez descendre. Mais si mes lecteurs ont assez de bonheur pour le rencontrer avant leur arrivée dans la capitale du Béarn, ils n'auront qu'à se féliciter et à profiter des avis que je vais leur donner.

Hôtels. — Voulez-vous jouir à tout instant de la vue des montagnes, de la vallée au-dessus de laquelle la ville

est construite en amphithéâtre? faites-vous mener chez Gardère, *Hôtel de France*, place Royale. C'est là que souvent la société béarnaise vient le soir se promener, prendre le frais et des glaces aux deux cafés situés sur cette place. — J'ai cité l'*Hôtel de France* le premier, parce que lors de



mon arrivée dans ce pays, guidé par mon étoile, c'est là que je suis descendu; parce que je m'y suis trouvé beaucoup mieux que dans tous les autres hôtels les plus fameux des grandes villes que j'avais traversées : je me plais à rendre hommage à la manière pleine d'attentions, de prévenances avec laquelle on y accorde, à un prix très-modéré, une hospitalité qui ne laisse rien à désirer sous tous les rapports : je suis certain de n'être démenti par aucun voyageur.

Aimez-vous le bruit, l'agitation? descendez chez Viguié, *Hôtel de l'Europe*, en face de la préfecture : vous aurez le spectacle du mouvement de la ville, des jeunes filles aux

beaux yeux, qui le matin vont à l'ouvrage, le soir en reviennent, se donnant le bras, causant, riant et devisant entre elles.

Veuve Simonet, à l'enseigne de la *Dorade*, est l'hôtel privilégié du commerce.

A la Poste, chez Bordes, vous avez des chevaux tout prêts pour repartir le lendemain de bonne heure, si vous êtes pressé. Vous trouverez, dans cet hôtel, des prévenances rares et une cuisine dont je ne vous dis rien, dans la certitude où je suis qu'après celle de nos meilleurs restaurants de Paris elle tiendra encore une place dans vos souvenirs. Séjournez-vous à Pau? c'est sous vos fenêtres que se tient le marché qui réunit les paysans, les paysannes des environs, et vous donnera une idée des divers costumes béarnais. Vous serez là à deux pas du théâtre et des promenades.

Je citerai encore l'*Hôtel des Voyageurs*, à la Basse-Plante. Maintenant c'est à vous de choisir : décidez-vous d'après votre goût et la disposition dans laquelle vous vous trouverez. N'importe où vous vous arrêtcrez, jc ne vous plains pas ; car si l'on vient de loin, après les gîtes qu'on aura été obligé de subir en route, on devra se trouver comme le poisson dans l'eau. Chacune de ces maisons vous offrira des appartements avec un mobilier convenable, une bonne table, des vins choisis, surtout un bon accueil : vous paierez tout cela, je l'avoue ; mais c'est être trop heureux, quand on voyage, que d'en avoir pour son argent. Je suis bien sûr que vous êtes de mon avis.

Vous voilà donc bien installé ; la route vous aura fatigué, et dans l'intérêt de votre santé, il vous faut arriver aux Eaux, frais, dispos, déjà préparé au changement de climat. Croyez-moi, avant de continuer votre voyage, reposez-vous

un jour ou deux à Pau, prenez un peu de bonne cuisine pour le mois, et plus peut-être, que vous allez passer dans les montagnes; car quoique vous deviez trouver chez ces nouveaux hôtes une table peut-être meilleure et mieux servie que dans la plupart des autres établissements thermaux, vous n'êtes pourtant pas assez novice ou assez exigeant pour croire qu'on vous donnera des dîners bien fins, bien délicats, lorsqu'il faudra que dans l'hôtel où vous descendrez, les mêmes fourneaux servent à apaiser, matin et soir, votre appétit et celui de 200 baigneurs ou touristes.

Voitures. — Si vous suivez mon conseil, restez, vous ferez bien. Pau offre au voyageur pour deux jours au moins de distractions et d'objets dignes de son attention; ses pavés sont durs, j'en conviens, et vos pieds maudiraient vite ce macadam de nouvelle espèce, en noyaux de pêches; mais vous n'avez qu'un mot à dire, et votre hôte aussitôt vous fera venir une excellente voiture.

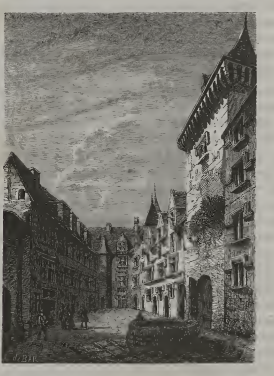
Jadis, ou si vous aimez mieux, il y a quelque vingt ans, Pau possédait un grand nombre de ces petits véhicules appelés *vinaigrettes*, à la caisse basse, légère et bien suspendue, que traînait un vigoureux petit cheval, et que le conducteur escortait le plus souvent à pied; c'était l'aurore de nos petits coupés-chaises dont la commodité extrême a fait tout le succès. Pourquoi les *vinaigrettes* ont-elles disparu? et pourquoi, ne fût-ce que par curiosité, le Musée n'en possède-t-il pas au moins un échantillon à côté des spécimens fossiles d'un autre âge? C'est ce que je n'ai pas pu savoir, et regrette vraiment pour vous.

Bains. — Après un voyage long et fait pendant la chaleur, on a besoin d'un bain. Si vous êtes trop fatigué pour l'aller chercher vous-même, ou si vous tenez à le prendre dans votre appartement, vous n'aurez qu'à parler. Mais

nous sommes dans l'été, il vaut mieux respirer un peu l'air le matin. Logé du côté de la place Henri IV, les bains de la Basse-Plante, à l'entrée du parc, ou ceux près de la fontaine s'offrent à vous. Êtes-vous dans le quartier haut? allez aux bains de la place Royale; de là vous jouissez d'un spectacle magique, et vous embrassez la vallée verte, riante, et les montagnes couvertes de neige. Je m'arrête, vous savez que je vous ai promis de ne pas faire de descriptions.

Château. — Ensuite faites-vous mener au château; visitez-le en détail. De nombreux gardiens s'empresseront de vous montrer tous les appartements restaurés avec une magnificence et un goût irréprochables. Une petite brochure, que vous achèterez chez le concierge, vous mettra au courant de l'histoire de cette antique demeure où est né Henri IV, de ses révolutions anciennes et modernes. Vous admirerez les vieilles sculptures, malheureusement mutilées; les nouvelles, œuvre d'un artiste de talent; les tapisseries, la chapelle et ses riches vitraux. Vous y trouverez une collection très-curieuse faite avec discernement et à grands frais, tant en France qu'à l'étranger, d'anciens lits, de bahuts, prie-Dieu, dressoirs, et de vieux meubles ayant appartenu aux personnages éminents du Béarn et de la Navarre. C'est presque un musée historique. On vous y montrera aussi les vases offerts par le roi de Suède au roi des Français; enfin la coquille de tortue qui servit de berceau au Béarnais. On raconte sur la manière providentielle dont cette précieuse relique aurait échappé aux tristes dévastations de 93, une histoire assez extraordinaire: n'allez pas faire l'incrédule, l'esprit fort; quand il s'agit d'un tel héros, le merveilleux sied à ravir. On montrait aussi autrefois aux visiteurs, et moi-même j'ai vu deux four-

chettes qui, disait-on, avaient servi au bon roi Henri dans son enfance. Mais des doutes se sont élevés sur leur authen-



ticité, et on a jugé à propos de ne plus les exposer à la curiosité publique.

Si deux cents marches à monter ne vous effraient pas, la tour de Gaston Phœbus vous permettra d'embrasser, de sa plate-forme, un panorama de cent lieues de circonférence. Mais pourtant je vous engage à vous en tenir à la vue qu'offre le balcon du château ; car si elle ne vous suffit pas,

si vous n'êtes pas encore content, je ne vois pas de raison pour vous arrêter jamais.

Quand vous aurez gravi les deux cents marches, vous regretterez encore quelque chose ; vous ne plongerez pas au delà du Pic du Midi, les montagnes vous déroberont la vue de l'Espagne. Si donc vous faites bien, ne soyez pas trop exigeant ; bornez-vous à admirer le paysage du haut de la terrasse ; c'est déjà bien beau pour quelqu'un qui n'est pas trop difficile, et de plus, vous ne vous serez pas fatigué à escalader les vieux et nombreux degrés de la tour de Gaston. En descendant, vous ferez un tour de promenade sur le joli parterre qu'on a tracé au-dessous de la Terrasse et qu'ombrage un beau quinconce de tilleuls.

Je ne vous parle pas ici des nouveaux travaux d'embellissement projetés, et au nombre desquels on place en première ligne l'ouverture d'une entrée magistrale dans la grande cour intérieure ; il est question d'abattre, en face de la maison Sully, une partie du mur d'enceinte et d'élever en cet endroit une façon d'arc de triomphe dans le genre de ceux qui décoraient jadis l'entrée de certains châteaux de la Renaissance, *Anet*, par exemple. Tout cela sans doute, n'est encore que sur le papier : espérons toutefois, qu'après avoir tant fait depuis vingt ans pour rendre au château son ancienne splendeur, le gouvernement tiendra à honneur de terminer complétement son œuvre d'intelligente restauration.

Objets divers. — Après cette visite intérieure du château, rentrez pour déjeuner : vous aurez conquis un appétit convenable. Plus tard, pour faire la digestion, vous reviendrez visiter l'extérieur, les jardins, le pont jeté sur la route de Jurançon, la Basse-Plante, le parc d'où vous apercevrez le village de Bilhères dans lequel Henri IV a été en nourrice.

Ensuite allez voir la *Caserne* et sa promenade; le *Tir de pistolet de Labeille*, qui ne le cède en rien à ceux de Paris; la *Mairie*, vous y trouverez une ancienne connaissance, la statue du Béarnais par Bosio; la *Bibliothèque de la ville*. Entrez aussi aux *Archives de la préfecture;* on vous y montrera une riche collection d'autographes de Catherine de Navarre, de la Marguerite des Marguerites, d'Antoine de Bourbon, de Jeanne d'Albret, d'Henri IV. Vous y trouverez aussi les originaux des *Fors du Béarn;* les cahiers journaliers des dépenses de Henri IV dont j'ai fait le relevé pour le mois de mars 1583, et qui s'élèvent à la somme de 6421 livres 11 sols 7 deniers. Vous y verrez avec intérêt le rôle des contributions levées pour la rançon du roi François Ier. N'oubliez pas d'aller visiter la statue du roi Henri en marbre blanc, par Raggi. Vous avez pu déjà peut-être l'admirer à Paris, dans la cour du Louvre où elle fut exposée..... Elle vaut bien la peine que vous alliez la voir encore une fois. La question de savoir où on l'élèverait a été longtemps controversée. Le conseil municipal était divisé; les uns opinaient pour la place Grammont, les autres pour la place Royale. Après bien des débats, des articles de journaux pour et contre, la place Royale l'emporta. Le bon roi, qui aimait tant l'union et la concorde, a dû être quelque peu scandalisé des discussions par trop passionnées, par trop acrimonieuses dont son image a été la cause bien innocente.

En visitant l'église Saint-Martin qui, ainsi que l'église Saint-Jacques, est assez pauvre et n'offre du reste rien de bien curieux, vous y verrez avec plaisir une *Résurrection du Christ*, par Eugène Devéria. C'est pendant un séjour qu'il fit à Pau dans l'intérêt de sa santé, que cet artiste de talent exécuta cette belle page qui restera comme souve-

nir et comme monument de son passage dans le Béarn.

Il existe aussi, dans la chapelle des Ursulines, un tableau représentant le *Ravissement de sainte Ursule*. Cette toile d'un bon maître inconnu n'est pas sans un certain mérite.

Nouvelle salle de spectacle. — Pendant que vous serez sur la place Royale, examinez aussi les travaux de la nouvelle salle de spectacle. Sur son emplacement, s'élevaient encore, l'an dernier, les fragments d'une imposante construction que vous auriez pris pour des ruines plus ou moins antiques, si votre cicerone ne vous eût appris qu'il s'agissait simplement des travaux, depuis longtemps abandonnés, d'une église. Dieu qui, quand il s'agissait de lui élever un temple, n'avait pu triompher de l'insouciance des hommes, voudra-t-il bien maintenant favoriser des efforts tentés dans un but purement profane; c'est ce que l'avenir seul nous apprendra. En attendant, je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que la société formée dans la ville même pour l'édification du nouveau bâtiment a déjà mis la main à l'œuvre, que les 300,000 francs, montant de son capital social, sont déjà réalisés, m'assure-t-on, et qu'avant deux ans tout doit être terminé.

Nouveau boulevard. — A l'autre extrémité de la place, je veux encore vous signaler le beau travail d'utilité publique qui s'y exécute en ce moment. C'est à M. Laity, alors préfet des Basses-Pyrénées, aujourd'hui sénateur, qu'est due l'heureuse idée d'ouvrir un boulevard partant de la place royale et allant rejoindre l'entrée du parc à la Basse-Plante. Sous son administration, dont le souvenir est, à plus d'un titre, resté cher à la capitale du Béarn, le travail a été décidé, les fonds votés, l'exécution assurée soit par la voie de l'expropriation, soit par celle des transactions amiables. La ville a acquis l'hôtel Gontaut-Biron et son

magnifique jardin dont une partie doit être traversée par le boulevard, et dont l'autre servira à la reconstruction de l'église Saint-Martin. Il ne reste plus maintenant qu'à im-



Jardin Gontaut-Biron.

primer aux travaux une impulsion qui en hâte l'achèvement : c'est une tâche que son activité et son zèle rendront facile à M. Pron, l'administrateur actuel du département. A lui aussi, Pau et les établissements thermaux des Basses-Pyrénées doivent déjà assez pour qu'à l'avance, habitants,

touristes et baigneurs puissent compter sans crainte sur de nouvelles améliorations, sur de nouveaux embellissements à la ville et dans la montagne, si toutefois le ciel veut bien, M. le ministre de l'intérieur aidant, le conserver longtemps au pays.

Collége. — Visitez le Collége, ancien couvent des Bénédictins, établissement curieux, digne de fixer votre attention. Le proviseur et le censeur s'empresseront de vous en montrer les beaux dortoirs, le réfectoire et sa chaire en bois sculpté, le cabinet de physique et de chimie qu'envierait plus d'un collége de Paris.

Allez ensuite à la *Nouvelle-Halle,* dans les salles de laquelle se trouve le *Musée*, ouvert à l'ornithologie, à la géologie, à l'histoire naturelle des Pyrénées.

Maison Bernadotte.—Ayez soin de vous faire mener à la maison où est né, où a passé sa jeunesse, Bernadotte, qui, parti en 1780 comme simple soldat au régiment royal de la marine, s'est assis sur le trône de Suède, après avoir justifié ce que disait de lui Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie : C'est une tête française avec le cœur d'un Romain... Deux maisons de la *rue de Tran* se disputent la gloire d'avoir vu naître Bernadotte. Je conçois que l'on soit jaloux d'un pareil honneur, mais pourtant, *suum cuique*, traduction libre : Rendons à César ce qui appartient à César. Si j'en crois le bruit public et des renseignements précis que j'ai recueillis, celle des deux, qu'une inscription sur le marbre indique ambitieusement comme berceau du roi de Suède, ne serait qu'une audacieuse usurpatrice, qui nous aurait montré le bout de l'oreille, en se trompant même sur la date de la naissance de notre héros. Il faut chercher la véritable maison, dans la même rue, un peu plus loin, et près de l'église Saint-Jacques. Je n'aurais, pour me dé-

cider en sa faveur, que la voix publique et l'autorité des anciens du pays, que ce serait déjà beaucoup ; mais je dois avouer qu'il me faut, pour le berceau d'un pareil homme,



quelque chose qui parle à l'imagination ; et des deux rivales, l'une, celle que j'adopte, et dont je vous donne ici l'image, est aussi pittoresque et poétique que l'autre est prosaïque et vulgaire.

Pendant mon séjour à Pau, on me communiqua une lettre écrite par un des aides-de-camp de Bernadotte, annonçant l'intention du roi d'acheter la maison où il est né, et d'y fonder un hospice pour les vieux soldats béarnais

blessés... Je suivis les phases de cette affaire soumise au conseil municipal, qui s'était empressé de s'associer aux bienveillantes intentions du royal donateur. Mais pour l'acquisition de la maison s'élevèrent des difficultés sans nombre, qui devinrent même insurmontables, et rien ne fut fait.

Jardins de M. de Rippert. — Situés à la Porte-Neuve, ils doivent aussi être le but d'une de vos promenades. Créés par un homme de goût, amateur plein d'intelligence et riche de connaissances spéciales, ces jardins présentent la réunion de fleurs, d'arbres, de plantes, la plus riche et la plus variée. Je me porte garant de l'amabilité hospitalière avec laquelle M. de Rippert vous offrira l'entrée de ses serres et de son jardin.

Fontaine ferrugineuse. — Si vous restez, non pas seulement quelques heures, mais quelques jours à Pau, poussez, dans une de vos promenades au parc, jusqu'au commencement de la plaine de *Bilhères*; c'est là qu'un ancien marin, le sieur Bigot, a élevé un petit établissement que le site recommande, certainement autant que ses eaux, à votre attention. Vous trouverez en cet endroit des petits canots qui vous permettront de faire une très-jolie promenade sur un des bras canalisés du Gave.

Jeu d'arc et de cricket. — Tout à côté sont deux emplacements consacrés par la colonie anglaise à la pratique de ses jeux favoris. Ici, c'est le jeu d'arc, plus spécialement fréquenté par les dames; là, le national cricket. Si vous devez passer l'hiver dans ce bon pays de Béarn, croyez-m'en, faites en sorte d'obtenir votre admission parmi les membres de la confrérie; c'est, en même temps qu'une utile distraction, un salutaire exercice qui vous charmera, je n'en doute pas, dès que vous en aurez goûté. Vous ne

trouverez pas étonnant alors, comme certain esprit chagrin de ma connaissance, que l'anglais qui entend si bien l'hygiène du corps humain, ait implanté à Pau, comme il le fit, du reste, à Sébastopol, comme il le fait encore dans les Indes et en Chine, ces exercices nationaux, dont il connaît tout le prix.

Champs-Élysées. — Puisque j'énumère les curiosités champêtres, je n'aurai garde de passer sous silence les Champs-Élysées. Aussi bien il se peut qu'en entendant prononcer ce mot pompeux, et qui promet par lui seul, vous vous laissiez entraîner à aller jusqu'aux allées de Morla-as, juger par vous-même de ce que peut être la copie provinciale de la plus belle promenade du monde. C'est donc pour vous éviter une désillusion que je vous parlerai des Champs-Élysées pyrénéens ; et je vous dirai tout de suite qu'il s'agit seulement d'une petite guinguette où le dimanche une certaine partie de la population a pris l'habitude de venir danser au son d'un modeste violon.

Marchands de fleurs.— Gaultier et son gendre Chauvin, à Jurançon, Chartier, pépiniériste, dont la charmante maison, entourée d'un parc dessiné à l'anglaise, attire l'œil du voyageur sur la route de Pau à Bonnes, possèdent un assortiment très-satisfaisant de belles fleurs qu'ils ne vendent pas trop cher. Achetez-en quelques-unes à votre passage à Pau ; emportez-les aux eaux pour garnir vos cheminées, si la saison vous permet de ne pas vous en servir, et, en vérité, je vous le souhaite de tout mon cœur, car je ne sais par quelle fatalité toutes les malheureuses cheminées fument dans ce pays et ne sont que des objets de luxe. Mari, frère, ami, qui ne regardez pas à quelques pièces de cinq francs dépensées pour causer une surprise, souvenez-vous aussi, quand il y aura bal à Bonnes ou aux Eaux-

Chaudes, que ces industriels font de délicieux bouquets, qu'ils emballent avec un art extrême, et qui arrivent aussi frais que s'ils n'avaient pas fait 15 lieues sur le haut d'une diligence.

Après ces diverses courses et promenades, congédiez votre voiture et payez-la à raison de 2 fr. l'heure, à moins que vous ne l'ayez retenue pour la journée entière, ce qui vous coûtera de 10 à 12 fr.

Que mes lecteurs ne m'accusent pas d'être entré dans de trop longs détails sur une ville que beaucoup d'entre eux ne feront que traverser, pressés d'aller aux eaux, d'obéir aux ordonnances de la Faculté, et d'accomplir au plus vite la tâche à laquelle elle les a condamnés.

Mais, dit un vieil axiome fort sage, l'homme propose, Dieu dispose. Ici le Dieu qui dispose s'est personnifié dans les médecins des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes. Beaucoup qui, partis insoucieux de chez eux, se croient quittes avec leur santé par un séjour d'un mois dans les Pyrénées, se verront internés pour un hiver, pour plusieurs peut-être, dans cette ville dont je viens de vous esquisser un petit aperçu. Je vous en parle par expérience, car le léger désagrément que je vous signale m'est justement arrivé.

Pour préparer d'avance des consolations à ceux qui seront frappés de cet arrêt inattendu d'exil auquel il faut se soumettre, sous peine de malemort, je leur dirai : bien d'autres ont passé par là avant vous. Je sais que le coup commencera par vous étourdir, mais rassurez-vous ; quand vous aurez boudé, pesté quelques jours, vous vous accoutumerez à la résidence qu'on vous aura imposée ; l'idée même de rompre votre ban ne vous viendra pas. En effet, si l'hospitalité garnie et meublée est un peu chère dans cette ville, elle est accompagnée de tous les égards, de

toutes les prévenances désirables. Quant à l'hospitalité gratuite, il est impossible d'en trouver une plus empressée. Étranger, vous serez reçu partout avec bienveillance ; on fera, soyez-en sûr, tout pour vous rendre la vie douce et agréable, pour vous faire oublier ce que vous serez obligé de laisser loin de vous.

Cercles. — Si vous vous plaisez à des réunions sans contrainte, à des conversations faciles et familières, à la lecture des journaux, des brochures, vous trouverez tout cela dans les divers cercles de la ville. Votre qualité d'étranger sera pour vous, sur la présentation de deux sociétaires, un titre d'admission gratuite. Vous aurez à choisir entre le *Cercle béarnais*, rue de la Préfecture, plus spécialement fréquenté par les indigènes ; le *Cercle Henri IV,* place Royale, qu'on appelle aussi volontiers le Jockey-Club de Pau, et le *Cercle anglais,* rue Henri IV, de fondation toute récente, mais déjà le modèle du genre. Si vous aimez les distractions, les plaisirs bruyants, les bals, le monde, la danse, l'hiver vous offrira, le soir, des fêtes dignes de rivaliser avec celles de Paris. Le matin il vous aura prodigué une douce et salutaire chaleur, un beau soleil ; il vous aura permis en novembre, décembre, janvier, février, de vous promener à pied, à cheval ou en voiture découverte. Si vous êtes de bonne foi, si vous n'êtes pas trop enfant gâté, si vous ne conservez pas rancune, vous ne serez pas longtemps sans avouer qu'à Pau on est bien, qu'on y trouve tout ce qu'on trouve à Paris, et que Paris froid, noir et humide, ne saurait vous donner ce que vous offrira largement la cité béarnaise.

Aujourd'hui que le chemin de fer peut, si vous n'êtes pas un homme purement de loisir, vous transporter en quelques heures au lieu de vos affaires ; que le télégraphe électrique vous permet de causer avec vos parents et amis, sous

quelque latitude qu'ils se trouvent, Pau, qui réunit encore ces deux avantages à tant d'autres, n'est vraiment pas un lieu d'exil; c'est une charmante retraite dont la nouveauté augmente le charme, et qui convient à tous, aux valides comme aux malades, et dont tous aussi se trouveront également bien.

Je me garderai d'oublier une précieuse ressource que renferme cette ville, et que moi-même je n'espérais pas y rencontrer, ce qui me préoccupait vivement. Que deviennent, me disais-je, les enfants de ceux condamnés à un exil plus ou moins prolongé? Leur éducation va-t-elle se trouver interrompue? Rassurez-vous, car vous allez être au contraire dans l'embarras du choix, et, par expérience, je puis vous promettre que, sur ce chapitre, vous n'aurez rien à regretter de Paris et de toutes les autres grandes villes de France. Indépendamment du collége nombreux, administré par un proviseur, par un censeur, hommes d'un grand mérite, dans lequel les sciences et les lettres sont professées par un corps enseignant de la plus haute distinction, la ville possède deux institutions, celle de M. Serres et celle de M. Montafier, qui réunissent toutes les conditions désirables au point de vue des études et des soins.

J'ai entendu, pendant mon séjour à Pau, citer avec éloge d'autres maisons d'éducation; mais j'ai l'habitude de ne parler que de ce que je connais bien.

Vous le voyez, ami lecteur, je suis partisan du séjour à Pau. J'ai rendu un hommage mérité à l'accueil hospitalier qu'on y reçoit, à son climat que je ne veux pourtant pas faire plus beau qu'il n'est réellement, que je ne dois ni ne veux exalter outre mesure, car, comme une jolie femme, il est capricieux en diable; mais je tiens à vous expliquer ce qui, par-dessus tout, doit vous engager, si vous êtes dé-

sireux de rétablir votre santé, à passer, après votre saison des eaux, l'hiver à Pau, de préférence même à Nice, à Hyères et autres lieux renommés pour la salubrité de leur climat. Qu'on ne soit pas de mon avis, je le veux bien; mais j'ai pour moi l'expérience, guide le plus sûr, le plus infaillible, et je ne dis rien que je n'aie essayé, éprouvé par moi-même. Pour que les consciencieux docteurs de Bonnes et des Eaux-Chaudes vous ordonnent de rester à Pau, il faut qu'ils pensent que votre état exige de grands ménagements, et qu'il vous faut surtout éviter la fatigue; autrement ils sauraient fort bien, au mépris même de toutes les ordonnances de la Faculté de Paris, au mépris des plans qui vous auraient été tracés d'avance, vous congédier et vous signer votre feuille de route pour retourner chez vous. Premier point : quand on vous commandera un séjour à Pau, ne vous faites pas d'illusion, c'est que vous en avez besoin. Deuxième point : quand le docteur vous prescrit Pau, et non l'Italie, c'est qu'il pressent qu'une saison d'eaux ne suffira pas à la guérison de la maladie qui vous a amené aux Pyrénées. Si donc vous devez y revenir, ne vaut-il pas mieux vous éviter 500 lieues de voyage, dont la fatigue, en vous en allant, détruit en partie l'effet des eaux que vous avez prises, et, en revenant, nuira incontestablement à l'effet de celles que vous viendrez prendre l'année suivante?

Je me résume : le séjour à Pau est bon, utile, non pas à cause de la salubrité exceptionnelle de son climat, mais par la facilité qu'il offre de digérer les eaux qu'on a prises, leur laisser produire paisiblement leur effet, et se préparer à une seconde saison. C'est une escale, c'est un port de radoub, où le vaisseau battu par la tempête vient réparer ses avaries et se disposer à un nouveau voyage.

Aussi, je vous en conjure, docteurs, pour l'honneur de vos sources, dans l'intérêt de vos malades, pas de ménagements, pas de coupables faiblesses ; ne craignez pas de déranger, de rompre des habitudes ; laissez murmurer, crier, se plaindre les éclopp\u00e9s, et bon gré, mal gré, retenez-les à Pau, dussions-nous, ce qui est difficile à croire et cependant ne m'étonnerait pas, voir augmenter les exorbitantes prétentions de quelques-uns des propriétaires béarnais.

En terminant ce chapitre, il me reste à vous donner un dernier conseil : dans une de vos courses à travers la ville, faites-vous conduire à l'imprimerie de M. E. Vignancour, que plusieurs publications importantes, sorties de ses presses, ont classé parmi nos meilleurs typographes. Vous trouverez chez lui une collection complète d'ouvrages et de cartes sur les Pyrénées ; je vous recommande le *Panorama historique et descriptif de Pau et de ses environs*, par M. Dugenne, ancien officier. Dans ce petit volume à bon marché, vous avez l'histoire fidèle et intéressante du pays, de la ville, du château ; vous y trouverez plus de renseignements que dans de gros in-folios. Cet ouvrage, à juste titre devenu populaire, vous servira utilement pour le chemin qui vous reste à parcourir ; pendant votre séjour aux eaux, il vous fera passer des instants agréables et instructifs. Vous me saurez gré de vous avoir signalé ce guide indispensable au touriste, et que j'ai consulté souvent avec fruit et plaisir. Il est encore un autre livre qu'il vous faut lire, c'est l'ouvrage du docteur anglais Taylor : *Sur l'Influence curative du climat de Pau,* qui a été déjà traduit en plusieurs langues.

POST-SCRIPTUM

Ce chapitre était déjà imprimé, les épreuves corrigées étaient devant moi sur ma table, j'allais les envoyer à mon éditeur, lorsque je reçus la visite d'un habitant du pays que j'aime beaucoup.

Il paraît que tout en causant, le titre assez apparent de *Pau, Séjour*, attirèrent son attention. Il me demanda avec instance à voir ce que j'écrivais sur cette ville où il est né, et pour laquelle, par un sentiment bien naturel et excusable, quoiqu'il le porte jusqu'à l'exagération, il est passionné, enthousiaste. Malgré ma résistance, il fallut le contenter.

Pendant sa lecture, quelques mouvements nerveux trahirent son impatience ; et quand il eut fini, cette espèce de dialogue s'établit entre nous deux :

Lui. — « Ah! vous n'avez que cela à dire sur Pau; je « vous en fais mon compliment. Parbleu, vous étranger, « qui y avez été si bien traité, qui, depuis tant d'années, y « recevez un accueil si cordial et que vous méritez, je vous « l'accorde, vous n'avez pas trouvé pour notre ville un seul « petit mot d'éloge : allons, je vous jugeais autrement, « mais vous ne valez pas mieux qu'un autre, vous êtes un « ingrat. »

Moi. — « De grâce, mon cher monsieur, que fallait-il « donc en dire de votre ville? Il me semble pourtant que « j'ai rendu hommage, en assez bons termes, à son climat, « à ses sites, à ses vertus hospitalières; que voulez-vous de « plus? »

Lui. — « Ce que je voudrais, c'est que vous ne fissiez « pas de Pau une ville de province qui ressemblât à toutes « les autres. N'aurais-je pas raison de vous reprocher de « passer sous silence notre Académie, la Société des sciences « et lettres, nos Asiles-modèles, nos Écoles normales, celle « des Frères, celles d'Enseignement mutuel, l'Hospice civil « et militaire, notre Maison de santé pour les fous; le cou- « vent de Sainte-Ursule où les demoiselles de famille, les « filles de nos industriels, de nos administrateurs, reçoivent « une éducation si complète, si bien dirigée, le Palais de « justice, la Prison; cette Fontaine dont l'eau est si limpide, « si salubre; et les magnifiques habitations d'Angosse, de « Saint-Cricq, Desperbasques, Perpigna, de Beaumont, Du- « fau, Boala dans l'intérieur de la ville; et les villas de « Rippert, Poeymirau, Bassy, Mortier : tout cela ne méritait « il pas une mention particulière? Enfin nos promenades si « belles sur les côteaux de Jurançon, de Gan et de Gélos, « vous n'en dites pas un mot! — Et de quoi enfin avez-vous « parlé? de quelques hôtels, encore en quels termes froids « et réservés, quand ils valent mieux que vos hôtels de « Paris où, nous autres, lorsque nous avons le malheur d'y « aller, on nous écorche tout vifs. Avez-vous seulement « parlé des magasins de Bassy, le Tahan pyrénéen, de Du- « breuil, de Vigne, de Daguilar, de Mongrand, de Certain, « vraies succursales de Giroux et de Susse; du vaste éta- « blissement de M. Arriu fils où vous trouverez un choix « prodigieux de tout ce qui tient, de près ou de loin, à

« l'ameublement; des librairies françaises et ateliers de « reliure du même Bassy, de Lafon, et de Delrieu? Ne pou- « viez-vous pas citer nos fabriques de linge du Béarn, de « Noulibos, de Soubira, de Bégué, cet industriel si distingué, « chargé de fournir les services pour la table des rois?.... « rien que cela! Est-ce que vous ne deviez pas mention- « ner les magasins si bien assortis en soieries et nouveautés « de Cornet, de Lapouble et Menvielle; la ganterie de « Mme Cheyrousse, les ateliers de couture de Mmes Mouton, « et Poublan; les modes de Mmes Mélina, Soulé, Rusques, « Poyarré et Alexandre, et nos artistes tailleurs Larrouy, « Delage, Lagardie, Ader?—Ah! vous écrivez pour les étran- « gers, et vous ne leur indiquez pas une seule de ces res- « sources que possède notre pays!..... Voyons, répondez- « moi donc, pourquoi cela? »

Moi. — « Mon cher Monsieur, si vous étiez un peu plus « de sang-froid, je vous répondrais que dans tout ce que « vous venez de dire il y a de très-bonnes choses, il y a « des observations justes: que si je n'ai pas parlé de tous « ces établissements utiles, c'est parce que malheureuse- « ment la place me manquait, et qu'arrêtant mes lecteurs « quelques heures seulement dans votre capitale, je ne « pensais pas qu'il fût utile de leur parler de choses qu'ils « n'auraient sans doute pas le temps de visiter. Si parmi « eux il s'en trouve qui doivent passer un hiver à Pau, « ceux-là, je l'espère, et n'en doute même pas, trouveront « dans chacun de vos aimables et complaisants compa- « triotes un cicerone encore plus au fait que moi des res- « sources de la ville et n'auront pas à regretter les oublis « que j'aurai commis. »

Lui. — « N'importe, vous trouverez bien dans quelques « phrases de plus à faire l'éloge de nous et de notre ville...

« Je compte sur vous... Vous êtes occupé, je vous empêche « de travailler... Adieu, je me sauve. »

Et moi, le pauvre auteur, j'ai trouvé que je n'avais rien de mieux à faire, pour l'acquit de ma conscience, que de rapporter cette conversation tronquée, réduite, et qui pourtant semblera peut-être encore trop longue.

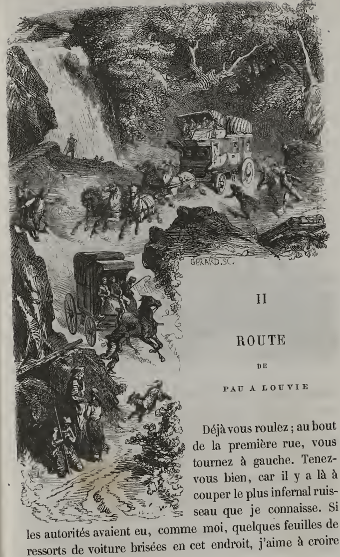
Moyens de transport.—Si vous êtes pressé d'arriver aux eaux, demandez des chevaux à la poste, elle est située sur la place Henri IV. Faites mieux; le trajet de Pau aux deux établissements thermaux n'est que de dix lieues; la journée est belle, la route magnifique, peu vous importe de la parcourir en deux heures de plus; faites venir un loueur quelconque : pour 25 à 30 fr., il vous fournira une voiture à deux ou trois forts chevaux, qui, au lieu de cinq heures, comme fait la poste, mettra six heures et demie à vous conduire. Vous avez sur le chemin beaucoup à voir, et vous vous arrêterez où et quand vous voudrez.

Chaque hôtel a maintenant son voiturier attitré, mais celui que je vous recommanderai tout particulièrement, c'est François Croharé. Il a d'excellents chevaux, des voitures grandes et très-douces : sa complaisance et ses bonnes manières ne laissent rien à désirer; il demeure rue Montpensier.

Vous êtes seul; moyennant 6 fr. dans l'intérieur, 7 fr. dans le coupé, vous trouverez place pour les Eaux-Bonnes ou les Eaux-Chaudes dans une diligence qui part tous les matins, à neuf heures précises, et mène rapidement à destination; le bureau, pour retenir les places, est établi dans la maison de la Poste aux chevaux. Il existe, rue de la Halle, une autre diligence, qui dessert, aux mêmes prix, les deux établissements thermaux.

Le service est direct pour les Eaux-Bonnes; mais à Laruns, on verse (pas de mauvais calembour) les voyageurs des Eaux-Chaudes dans une autre voiture, sans qu'il y ait lieu à supplément.

La diligence ne s'arrête pas en route; elle relaie à peu près à moitié chemin, à Louvie, où elle arrive en trois heures et un quart; de là, aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, elle fait le trajet en deux heures et un quart.



II

ROUTE

DE

PAU A LOUVIE

Déjà vous roulez ; au bout de la première rue, vous tournez à gauche. Tenez-vous bien, car il y a là à couper le plus infernal ruisseau que je connaisse. Si les autorités avaient eu, comme moi, quelques feuilles de ressorts de voiture brisées en cet endroit, j'aime à croire

qu'elles auraient fait adoucir ce mauvais passage... C'est égal, allez toujours.

A droite, vous voyez la promenade appelée la *Basse-Plante;* plus loin, l'entrée du *Parc.* Je n'ai pas besoin d'en faire la description; car ou vous les avez déjà visités, ou



bien, d'après ce que j'en dirai, vous ne pourriez que vous en faire une idée imparfaite; je supprime donc les détails inutiles. Vous passez ensuite sous un pont d'une élégante et simple architecture, qui relie de ce côté la partie haute et la partie basse de la ville, et qui sert de communication du Château au Parc.

A gauche, une petite place sur laquelle on aperçoit les ruines de l'ancienne Tour des monnaies, où se frappaient celles du Béarn : au fond se pavane l'antique et célèbre maison du *maréchal de France* Caumont de La Force; elle

est maintenant occupée par un *maréchal ferrant*. Je ne suis pas fâché de faire un peu d'érudition, et de vous apprendre que la petite place et l'îlot de maisons, que vous apercevez à votre gauche, faisaient autrefois partie du camp *Bataillé* ou *des Batailles*. C'était là que se vidaient les *jugements de Dieu*, jurisprudence facile et expéditive, qui tirait d'embarras le juge et mettait sa conscience en repos. Dans les occasions où il n'osait se prononcer, il avait la ressource de dire aux plaideurs : Assommez-vous, jugez-vous vous-mêmes; la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Il arrivait souvent qu'on préférait (et c'était admis) ne pas défendre sa cause soi-même. Dans ce cas, on trouvait à un prix raisonnable des avocats prêts à plaider à outrance, à la pointe du fer, devant le tribunal siégeant en cottes d'armes et le casque en tête. Si ce mode de plaidoirie s'était continué jusqu'à nos jours, je suis assez tenté de croire que le nombre des avocats serait moins grand. Faudrait-il nous en plaindre?... Je vous le laisse à décider.

Aux archives de la préfecture, j'ai trouvé un compromis portant la date de 1080, et réglant les conditions d'un jugement-duel de cette nature, qui devait avoir lieu par avocats-champions et décider sur une contestation existant entre *Amatus*, évêque d'Oloron, et l'évêque de Lescar.

Ce fut le 25 mai 1519 qu'eut lieu, pour la dernière fois à Pau, sur cette place, cette épreuve judiciaire en champ clos.

Mais nous sommes sur le *pont de Jurançon*, retournez-vous et regardez encore une fois le pittoresque château de Henri IV.

Le *Gave de Pau*, qui coule sous le pont, commence son cours en tombant du haut du Marboré, où il forme, dans

le cirque de Gavarnie, une cascade de près de 1,200 pieds de hauteur. Grossi par plusieurs torrents, il quitte les Hautes-Pyrénées, traverse une partie de ce département, va se joindre au Gave d'Oloron, et tous deux réunis se jettent dans l'Adour, qui lui-même verse ses eaux dans l'Océan.

Cette rivière capricieuse laisse, dans les beaux jours d'été, son lit presque à sec, et au moment des grandes pluies, de la fonte des neiges, se gonfle subitement, renverse les digues qu'on lui oppose, et couvre de ses flots dévastateurs tout ce qui avoisine ses bords.

Le pont de Jurançon, sur lequel on passe, fut construit en 1748 pour remplacer celui dont on voit encore à gauche les piles, qui n'avait que des travées en bois, et dont l'existence remonte à la fondation du château. Le pont que vous traversez a sept arches; il appartient moitié à la commune de Jurançon, moitié à la ville de Pau. Longtemps son peu de largeur fut l'objet des réclamations des habitants de la ville et des faubourgs; le Conseil général a enfin délié les cordons de la bourse..... départementale, et les travaux désirés sont aujourd'hui exécutés. Il a suffi, pour remédier aux inconvénients signalés, de simples corniches en fer qui supportent de chaque côté un plancher recouvert en bitume, formant trottoir pour les piétons.

Cependant, comme il faut qu'on trouve à redire à tout, que l'on fronde sur tout, quelques esprits chagrins ont prétendu que les garde-fous étaient trop faibles et ne rassuraient pas assez les yeux. Je ne sais pas si cela pouvait être mieux, mais je trouve que c'est fort bien, et je m'en contente.

Mendiants. — Si vous vous trouvez malheureusement sur cette route un lundi, je vous plains; c'est le jour du

marché à Pau, et avec la population laborieuse, qui vient des villages voisins vendre ou échanger ses produits à la ville, pullulent aussi les mendiants à partir du pont de Jurançon. C'est là que commence leur domaine, la mendicité étant défendue dans la ville. Cette nuée de soi-disant pauvres, dont un, entre autres, est accusé d'avoir donné à sa fille 10,000 fr. de dot, étale, pour émouvoir la pitié, la charité des passants, la série la plus variée, la plus hideuse de toutes les infirmités dont puisse être affligée l'espèce humaine. C'est leur grand jour de recette qu'ils se gardent bien d'oublier, et pour lequel ils arrivent en foule de tous les coins du département.

Quant à moi, qui n'ai pourtant pas, je m'en vante, le cœur dur, l'effet que me produit cette exhibition dégoûtante de plaies, de monstruosités, est de me faire détourner les yeux et d'étouffer ma charité. Je me dis, en effet, que ces gens, s'ils sont nécessiteux, peuvent se retirer dans les hospices, dans les maisons de secours qui leur sont ouvertes, mais qu'ils aiment mieux faire le commerce lucratif de leurs infirmités. Je désire donc que vous passiez ici un autre jour que le lundi, pour que vous n'ayez pas sous les yeux ce scandaleux négoce, que l'autorité, si elle le peut, devrait bien faire cesser.

Vin de Jurançon. — Continuons notre route entre deux rangées de maisons qui dépendent du village de Jurançon, dont la plus forte partie s'étend à droite, et est couronnée par des côteaux sur lesquels on récolte ce *vin de Jurançon,* immortalisé par Henri IV. En retournant à Paris, emportez-en une vingtaine de bouteilles, que vous trouverez vieux et en excellente qualité, chez Labourdette, place de la Halle. Il est peu connu à Paris, et pourtant, quand il est bon et de bonne année, il fait un agréable vin d'entremets.

Je serais un barbare de ne pas dire un mot du *vin de Gaye,* qui se récolte à vingt minutes de chemin, sur votre droite. La vigne qui produit ce nectar, autrefois réservé pour la table de nos princes, était, dit la chronique, gardée du temps de Henri IV par des sentinelles, afin qu'aucune grappe n'en fut détournée. Cette précaution n'était pas, et ne serait peut-être pas superflue encore aujourd'hui, puisqu'on recueille à peine, chaque année, un tonneau de ce vin précieux qui se vend en demi-bouteille au prix de dix francs.

Croix du Prince. — Lorsque le rang des maisons de gauche finit, vous arrivez à un carrefour. Là vous voyez un quinconce d'arbres, sous lesquels vous remarquerez une haute croix de bois. Cet endroit est appelé la *Croix du Prince.* Voici l'origine de ce nom : Quand Louis XIII vint en Béarn pour y rétablir le catholicisme, il fit relever toutes les croix qui avaient été abattues, entre autres, celle qui existait à ce carrefour, et avait eu le sort commun. Le Roi, en allant se promener à cheval, avec les seigneurs de sa cour, et passant devant cette croix, mit pied à terre et s'agenouilla près de ce signe de la foi, nouvellement restauré. Depuis lors, cet endroit prit et conserva le nom de *Carrefour de la Croix du Prince.*

Haras. — A gauche, vous apercevez une route qui conduit au *château de Gèlos,* dont vous avez dû remarquer la façade imposante et régulière de la terrasse de la Place Royale ; il fut construit en 1784 par le baron de Duplàa, président de la chambre des comptes au Parlement de Navarre. Jouissant d'une immense fortune, il avait fait de cette propriété, pour lui et ses nombreux amis, un lieu de délices, un vrai château de Cocagne. En 1808, Napoléon et Joséphine, revenant de Bayonne, y séjournèrent vingt-

quatre heures. L'Empereur fit alors transférer à Gélos le haras de Pau, qui a continué jusqu'aujourd'hui à y être établi. Le département avait acheté des héritiers Duplâa ce domaine en 1817.

On me pardonnera cette digression hors de mon chemin; je ne l'ai faite que dans l'intérêt de mes lecteurs, amateurs de chevaux qui, s'il ne sont pas trop pressés, feront bien de se faire conduire à Gélos, moyennant un léger pourboire, par leur postillon ou leur cocher; en moins d'une heure, ils seront allés, revenus, et auront visité cet établissement tenu d'une manière remarquable par M. Dupont, son directeur. Nous nous sommes amusés, tâchons de rattraper le temps perdu : passons vite devant deux petites tourelles à gauche, elle font partie de la propriété du baron Bernadotte, neveu du roi de Suède. A droite plusieurs petites maisons ayant l'aspect des *cottages* anglais, portent sur un écriteau pendu à leur grille, les mots : *maisons garnies*.

Un peu plus loin, voici l'ancienne habitation du général Larrieu, dans laquelle le propriétaire actuel fait exécuter des travaux de terrassement considérables, destinés à donner du château la vue de la route et vice versâ. A côté, à moitié cachée dans le feuillage, est une demeure plus pittoresque encore, qu'un glorieux défenseur de la Pologne éleva jadis en cet endroit au retour de la désastreuse tentative de 1830.

Pont d'Oli. — A cinq minutes plus loin, vous traversez un petit pont sous lequel, changeant son cours, vient passer pour aller à un quart de lieue de là, se jeter dans le Gave de Pau, le ruisseau, la rivière, *le torrent du Néez*, car il est tout cela.

On a donné, m'a-t-on dit, à ce pont le nom béarnais d'*Oli*

(soit d'huile) parce qu'en cet endroit, l'eau est si calme, si unie, qu'elle semble une rivière d'huile.

Je signale avec intention le passage du *Nèez* de votre gauche à votre droite, car il vaut bien la peine que vous vous en occupiez, puisque, pendant trois lieues, il ne cessera de couler coquettement, pour embellir et charmer votre route.

Astous. — Passons au 4e kilomètre. — Un peu plus loin, à droite en amphithéâtre, la propriété des *Astous*, à laquelle on arrive par une magnifique allée d'arbres. Le propriétaire, ou le département, je ne sais lequel, a eu l'ingénieuse idée de faire établir en cet endroit un long trottoir, toujours sec, sur lequel, au moindre rayon du soleil d'hiver, viennent chercher de la chaleur et une promenade facile, les malades que le docteur des eaux force à rester à Pau. Les habitants de la ville, je ne comprends pas pourquoi, n'y viennent jamais. Regardez bien en passant ce trottoir, car plus d'un de vous, chers lecteurs, en fera sa *petite Provence* l'hiver prochain.

Quelques pas plus loin, toujours du même côté, jetez un nouveau regard sur le coteau, et vous apercevrez la jolie habitation récemment construite par M. de Moncy.

Au lieu de la belle route que l'on parcourt, et que ce pays doit à Mégret d'Étigny, intendant du Béarn en 1751, le chemin partait, en sortant de Pau, de l'ancien pont dont je vous ai fait remarquer dans le Gave les arches ruinées; elle prenait à gauche, suivait la crête du coteau sur lequel se dessine une maison de campagne qu'on aperçoit et qu'on appelle *Guindalos*; puis elle descendait à 7 kilomètres de Pau, dans la vallée de Gan, où vous entrerez bientôt, après avoir gravi une côte assez dure située à la 6e borne. La route que vous suivez actuellement, et qui est plantée d'arbres, n'était alors qu'un terrain marécageux, que le *Nèez*, votre guide de gau-

che, si aimable, si sage aujourd'hui, inondait en toute saison et rendait impraticable.

Gan. — Nous avons laissé derrière nous le 7e kilomètre. et nous apercevons *la ville de Gan:* ne riez pas, je vous répète la ville de Gan; nous y entrons. Suivant l'usage, votre cocher va faire souffler ses chevaux et se rafraîchir avec un verre de vin blanc du pays, qui n'est vraiment pas mauvais. Pendant que vous regarderez ce qu'est Gan aujourd'hui, et que vous ne trouverez qu'un bourg assez étendu, je vais vous dire ce qu'il a été.

Gan était une des treize villes du vieux Béarn. Elle était entourée de murailles, et, en récompense des exploits de ses habitants, on lui avait donné le titre de ville, qu'elle a conservé : grand bien lui fasse. Oh! vanité des vanités, et tout est vanité!

Cujas. — C'est là, si j'en crois la chronique, qu'est né l'illustre Cujas, interprète du droit romain, que dans notre heureux temps d'insouciante jeunesse, ingrats, nous osions, en faisant un mauvais jeu de mots, appeler l'*indigeste.* Je n'ai pu vérifier s'il était lui-même, ou si sa famille seulement était originaire de Gan. J'ai trouvé dans les archives de cette ville, à l'époque où il vivait, les noms de beaucoup de Cujas. Il m'a été impossible pourtant de m'assurer avec certitude de l'exactitude du fait que j'avance et que j'ai entendu quelquefois contester.

Marca. — Cette ville a vu naître aussi, en 1594, Pierre de Marca, l'historien du Béarn, à 21 ans, membre du conseil souverain du Béarn, plus tard, président du Parlement de Pau. Après la mort de sa femme, il fut nommé évêque de Couserans, puis intendant général de la Catalogne, en 1652, archevêque de Toulouse, enfin archevêque de Paris, par suite de la démission du cardinal de Retz.

La maison où est né Pierre de Marca est située à l'angle gauche de la grande place, au milieu de laquelle est construite la halle de Gan.



En passant, sortez la tête hors de votre voiture; vous la reconnaîtrez à une tourelle gothique qui la fait distinguer. Si vous pouviez vous arrêter quelques instants, vous verriez au-dessus de la porte d'entrée une inscription avec la date de 1635, puis des armoiries sculptées sur la muraille, des croisées à vitraux antiques, et quelques meneaux artistement ouvragés.

On aperçoit à droite, après avoir dépassé la place, une habitation de chétive apparence. C'est là que demeurait *le capitaine Darrac,* bourgeois de Gan, anobli par Henri IV,



pour être venu, disent les lettres patentes, pendant que ce prince faisait campagne contre le duc de Mercœur, le joindre en Bretagne, avec une *compagnie de cent beaux gendarmes, levés et équipés à Gan à ses frais.*

En traversant Gan, vous avez laissé à droite une belle route macadamisée; elle mène à Oloron.

Bains de Gan. — Plus loin, après la dernière maison du village, à droite, vous voyez une avenue assez bien entre-

4

tenue par la commune. Elle conduit à la fontaine, à la source, à l'établissement, je ne sais comment dire ; adoptons la locution usitée dans le pays, aux *Bains de Gan*. La piscine est enfermée dans une petite construction d'assez bon goût, et dans le style romain ; mais la date de 1748, incrustée à la clef de la voûte, trahit son origine plus récente. Le conseil municipal fait les efforts les plus louables pour ressusciter ces eaux et leur rendre la vogue qu'elles ont eue du temps de Bordeu, qui leur reconnaît certaines vertus, entre autres dans les obstructions, les tumeurs et la gravelle... La commune a fait planter depuis longtemps, et entretient avec soin autour de l'établissement, une jolie promenade, dans un site pittoresque ; elle n'attend plus que les baigneurs. En dix minutes vous aurez visité l'établissement et serez revenu à votre voiture.

A gauche, sur le bord même du Néez, s'élèvent de longs et vastes bâtiments dont l'aspect rappelle les belles filatures de l'Alsace. Cet établissement, fondé il y a quelques années par des négociants de Bordeaux, appartient aujourd'hui à MM. Fourcade et Mérillon, de Pau. Il sert à la filature du lin.

Derrière, pittoresquement assis sur le haut d'un monticule isolé, se détache un gracieux petit castel, de style gothique, qui, si nous en croyons la chronique locale peut-être un peu trop maligne, s'éleva en quelques mois pour abriter une belle étrangère, qu'un caprice de lord avait conduite en ces lieux, qu'un autre caprice en a bientôt éloignée. Aujourd'hui, château et filature sont aux mêmes propriétaires.

Tout-y-Croît. — Le terrain sur lequel est construite la filature, ainsi que ceux environnants, faisaient partie de la *métairie de His*, dépendant du domaine de *Tout-y-Croît*,

que la reine Jeanne donna à son médecin Arnaud de Casaux, moyennant une rente annuelle de *deux linottes,* qu'il était, aux termes de l'acte de concession, obligé d'apporter tous les premier janvier au château, dans une cage d'osier. La donation et le domaine sont restés; mais la redevance et les linottes se sont envolées.

Rives du Néez.— Pendant deux lieues, je n'ai plus rien à signaler. Je ne pourrais que vous faire une pompeuse et fade description, qui serait bien au-dessous de la réalité, des sites délicieux que vous allez parcourir sur les bords accidentés et enchanteurs du Néez. Fermez votre livre. Maître de votre temps, livré à vous-même, laissez votre imagination aller au gré de ses caprices, et jouissez avec recueillement du charme, de la fraîcheur ravissante de cette route, véritable jardin anglais. Abandonnez-vous mollement aux rêveries, aux douces pensées qui vous viendront à l'âme, jusqu'à ce que la route tournant à gauche, vous traversiez un petit pont et soyez arrivé au village de Rébénac.

Rébénac.— Ici votre postillon, conducteur ou voiturin, laissera souffler et reposer ses chevaux; car, pour arriver à Louvie-Juzon, où vous en changerez, il faut continuellement monter, quelquefois d'une manière insensible, souvent par des pentes rudes et pénibles. S'il fait chaud, descendez de voiture, et sous la halle, à gauche, respirez le frais. N'avez-vous pris, avant de quitter Pau, qu'une tasse de thé ou de café? votre appétit, éveillé par la vivacité de l'air, ne peut-il vous conduire jusqu'au relais, encore distant d'une bonne heure au moins? demandez au maître de l'hôtel un biscuit et un petit verre de vin de *Vic-Bilh.* S'il en a encore de celui dont il m'a servi une fois, vous apaiserez agréablement les murmures de votre estomac,

et lui permettrez de patienter. Puis, retournant quatre pas en arrière, placez-vous sur le pont que vous avez traversé en arrivant au village. Le Néez, que vous avez eu constamment à votre gauche jusqu'à présent, et que vous allez côtoyer à droite, s'y précipite d'une façon assez pittoresque.

A gauche, sur la place, on aperçoit la route départementale qui établit une communication entre Oloron et Nay, jolie ville manufacturière; en entrant dans le village, vous avez laissé à droite la partie qui mène à Oloron et va s'embrancher à celle que je vous ai déjà fait remarquer dans Gan. La jonction de ces deux bras s'opère à une lieue sur les hauteurs de Bel-Air, endroit assez mal famé autrefois, et qu'on appelait *la forêt de Bondy du Béarn.*

C'est à Nay, à 4 lieues environ de Rébénac, que se fabriquent presque tous les *berrets* du pays. On en exporte même jusqu'aux États-Unis.

Pendant la saison de 1843, on découvrit une source d'eau thermale à Rébénac, et ce fut d'une manière assez singulière. Des pêcheurs de truites éprouvaient, chaque fois qu'ils arrivaient à un certain point du lit du ruisseau, une sensation assez vive de chaleur. Ils avaient même pris l'habitude de venir en cet endroit réchauffer leurs membres refroidis par les eaux des autres parties du ruisseau. Des personnes qui avaient eu connaissance de ce phénomène en recherchèrent la cause. Elles ne tardèrent pas à se convaincre qu'un source d'eau thermale existait dans le lit et sous les eaux du Néez, à trente pas environ de la route impériale qui traverse le village. Cette découverte donna bientôt l'éveil à quelques industriels, et des propositions furent faites à la commune en vue d'une concession. Cependant rien encore n'a été exécuté. Sur le bord de la route, se dresse à gauche

une sorte de vaste maison qui sur sa façade étale orgueilleusement l'inscription suivante : *Bains minéraux du pic-fontaine de Marie*. Du village de Rébénac où vous êtes arrêté, est issue la famille de Bitaubé, chassée et forcée de s'exiler par la révocation de l'édit de Nantes. Vous vous souvenez sans doute de son poëme de *Joseph* et de sa traduction d'*Homère*. Le beau château que vous apercevez à votre droite, au milieu de vastes prairies, porte le nom de *Bitaubé*.

Vos chevaux ont fini de souffler ; quittons Rébénac, qui à sa sortie vous montre ses nombreux moulins, sa papeterie, la distillerie du sieur Garos, de Bayonne, où l'on fait d'excellente eau de cédrat, que je vous prie de ne pas confondre avec tant de liqueurs bâtardes, de drogues, de vrais poisons qu'on a soin de déguiser sous les noms les plus pompeux ou les plus barbares. A quelque distance de là, et un peu avant le 18e kilomètre, nous arrivons aux *sources du Néez* dont vous avez suivi le cours depuis votre départ de Pau. Le cocher que vous aurez prévenu à Rébénac, et peut-être de lui-même, sans que vous ayez pris cette précaution, vous y arrêtera. A trente pas de la route, à droite, vous pourrez contempler, sous un massif d'arbres, ces deux sources, dont une semble jaillir du rocher même, et l'autre, à côté, sort avec impétuosité et en bouillonnant de la terre, si forte, si volumineuse, qu'à sa naissance même elle fait mouvoir des usines. Plusieurs personnes, dans les lumières desquelles j'ai foi, m'ont assuré que c'était un véritable *puits artésien naturel*. A l'appui de cette opinion, elles citent une particularité qu'offrent ces sources : celle de participer à toutes les crues et tous les décroissements du Gave de Pau dont elles sont séparées pourtant par une distance de plus de cinq lieues ; ce qui prouverait que les sources et le

Gave sont alimentés par la même nappe d'eau souterraine, dont le réservoir est inconnu. Ce phénomène que présente la source du Néez lui est commun avec la source du Loiret, laquelle subit en partie les variations du niveau de la Loire, et que l'on considère généralement comme un puits artésien naturel.

Au-dessus de la source, une grotte a été découverte en 1853 : sa longueur est de 160 mètres et sa hauteur de 4 mètres à peu près. Elle avait, nous dit-on, d'assez belles stalactites à l'origine, mais il paraît que l'admiration des touristes ne s'est pas bornée à les contempler, et l'on accuse, à tort peut-être, nos voisins d'outre-mer d'avoir transporté en grande partie chez eux et dans leurs petits musées particuliers ces beaux produits géologiques. Je voudrais croire sur ce point à l'innocence des touristes anglais. Et cependant cette manie des souvenirs vivants, qui est un des traits bien saillants du caractère britannique, leur a fait commettre tant de crimes artistiques que je n'oserais pas les disculper ici tout à fait. Involontairement ce petit acte de vandalisme qu'on leur reproche à Rébénac me rappelle l'enlèvement barbare des marbres du Parthénon, la Grèce dépouillée par un noble lord d'une de ses plus inestimables richesses, et en même temps la leçon sévère donnée par Byron à ses compatriotes, dans son Pèlerinage de Child-Harold.

Tout en réfléchissant sur le mystère que présente la source du Néez et sur l'ingénieuse solution que je lui donne, vous atteignez lentement le village de Sévignac, après avoir gravi le coteau, couvert de fraîches prairies, sur le haut duquel il est assis.

De ce plateau, à gauche, la vue domine la vallée du Néez ; à droite, la partie inférieure de la vallée d'Ossau. Ici finit celle du Néez et commence celle d'Ossau.

Sévignac. — Sévignac possède deux petites sources minérales; l'une est sulfureuse, l'autre ferrugineuse; les habitants s'en servent quelquefois pour des tumeurs et des ulcères. Ces sources sont inconnues aux étrangers. Peut-être plus tard auront-elles la vogue à leur tour comme leurs heureuses voisines. On cite plusieurs cures qu'on y a obtenues.

De la hauteur de Sévignac, vous allez descendre par une côte rapide, longue et taillée en spirale. Faites enrayer malgré l'opposition de certains cochers à cette mesure de sûreté; quelques accidents, arrivés en cet endroit, doivent vous engager à ne pas la négliger. Pendant ce temps d'arrêt, de l'espèce de belvéder sur lequel vous êtes placé, remarquez le magnifique panorama qui se déroule à vos yeux : au milieu de l'immense rideau de montagnes qui ferme l'horizon, se dresse le *Pic du Midi, d'Ossau,* ou *de Pau,* remarquable par sa forme bifurquée, par sa masse, son isolement et sa hauteur. A droite, avant de descendre la côte, voici le *château de Sévignac,* à M. Bataille : il domine toute la vallée et jouit, sans contredit, d'un des plus beaux panoramas du monde.

Arudy. — Arudy se présente dans le fond avec sa vieille tour noire; c'est le chef-lieu du canton.

La maison, je devrais dire le château qui domine le village d'Arudy, est la propriété de M. Pommé. C'est là qu'il habite pendant l'hiver. Vous le trouverez l'été aux Eaux-Bonnes, où il vous offrira l'hospitalité dans un des hôtels dont il est propriétaire, et qui comptent parmi les plus comfortables de ce pays. Croyez-m'en, si la Faculté vous ordonne, après la saison des eaux, un séjour dans les Pyrénées, et que vous ne teniez pas trop aux plaisirs de la société de Pau, vous pourriez fort bien prendre vos quar-

tiers d'hiver dans sa maison d'Arudy. Placée dans une excellente position, au midi, assez éloignée des montagnes, abritée des vents du nord, bien distribuée, meublée avec élégance, elle vous offrira, à des prix beaucoup plus modérés qu'à Pau, une résidence aussi saine qu'agréable. Au besoin, vous trouverez, comme ressources de société, quelques familles anglaises qui sont dans l'habitude de passer l'hiver à Arudy.

Bescat, plus à droite, ensuite *Buzy*.

Buzy. — Pendant que j'y suis et que je parle dc Buzy, dont il ne sera probablement plus question dans ce livre, je dois vous signaler un objct assez curieux que vous devrez visiter en allant, pendant votre séjour aux eaux, à la grotte d'Izeste. Ce sera le moyen de faire d'une pierre deux coups. Voici ce dont il s'agit : sur le haut de la côte qui sépare Buzy du vallon d'Arudy, à deux cents pas environ, sur la droite de la grande route, près du sentier qui, avant d'arriver au village, conduit à Lasseubetat, on voit un énorme bloc de granit posé horizontalement sur scpt pierres placées verticalement; la partie inférieure de ce bloc, qui est tournée vers le sol et sous laquelle il existe une assez vaste cavité, présente une teinte rougeâtre. L'aspcct de ce monument, évidemment de main d'homme, rappelle les *dolmens* que l'on trouve en Bretagne et annoncerait la présence des druides dans cette partie des Pyrénées.

Jusqu'ici, aucun monument authentique de cette nature n'a été remarqué ou signalé, que je sache, dans aucune contrée cn deçà de la Loire. Avis à vous, messieurs les archéologues; voici l'occasion de vous exercer!...

Après cette digression, je vais continuer mon explication.

A gauche, *Meyrac* et le coteau qui cache *Sainte-Colome*.

En face de vous, *Louvie-Juzon*. A droite de Louvie, *Izeste;* dans le lointain et au-dessus, la montagne qui recèle *la grotte d'Izeste* ou *d'Espalungue*. Je vous en parlerai plus tard avec détail.

Izeste. — Dans ce village est né, en 1722, d'une famille de jurisconsultes et d'illustres médecins, Théophile de Bordeu, qu'on peut appeler le restaurateur des eaux minérales d'Ossau; sans lui peut-être n'y seriez-vous pas venu pour y retrouver la santé, car depuis longtemps elles étaient abandonnées, oubliées, mortes; c'est lui qui les a ressuscitées.



Meyrac.— Dans cette espèce de nid d'oiseau que je vous ai montré à gauche, est née, dit M. le comte Casimir d'An-

gosse, dans sa notice sur la vallée, *la noble demoiselle de Meyrac,* fille du seigneur du lieu qui, célèbre par son goût pour les armes, fut l'héroïne d'un roman historique du XVIIe siècle, intitulé *l'Héroïne mousquetaire*. J'ai trouvé dans un manuscrit du temps un portrait d'elle, dont vous venez de voir la reproduction aussi exacte que fidèle.

Quel bizarre rapprochement, quelle sage prévoyance du ciel, d'avoir placé sur la rive gauche du Gave, un homme pour guérir les horions, les coups que distribuait, les blessures que faisait une jeune fille sur la rive droite!

Au bas de la descente de Sévignac, on s'arrête et on désenraie au *moulin de Meyrac*. Là, vous vous apercevez que sur un long espace à votre gauche la route a été taillée dans le roc; les trous de sonde et les vestiges de la poudre, que garde encore le rocher, l'indiquent suffisamment.

Que de tonneaux de vinaigre il eût fallu employer ici, si, comme Annibal, on eût été forcé de faire dissoudre les quartiers de rocs que la poudre a renversés!

Louvie-Juzon. — Bientôt chassé, poussé sur un plan incliné, on traverse *Louvie-Juzon,* village long, étroit, que l'administration devrait faire aligner et élargir: car pendant la saison des eaux, quand les voitures particulières, les voitures publiques, les rouliers se croisent à tout instant, le passage est vraiment dangereux dans ce village sinueux, dans cette espèce de ruelle, où deux voitures peuvent à peine passer de front, et où il est impossible d'apercevoir à quinze pas devant soi. Ceux qui viennent dans la vallée d'Ossau chercher la santé, laissent dans le département assez d'argent pour qu'on tâche de leur éviter le désagrément de se rompre les membres avant d'arriver.

Gave d'Ossau. — A la sortie du village, vous passez le Gave d'*Ossau,* sur un pont assez étroit. Dans ce pays, on

ne fait rien avec largeur. C'est dans les eaux de ce torrent, qui, ici, a le développement et les allures d'une rivière, que l'on pêche en partie les truites qui figureront plus tard sur votre table. Elles y sont nombreuses, mais petites; il est rare d'en trouver qui soient un peu fortes : très-délicates, on a la ressource d'en manger davantage.

Vous qui aimez l'innocent et ennuyeux exercice de la pêche à la ligne (chacun son goût, ce n'est pas le mien,



et pourtant, je vous pardonne cette faiblesse), regardez ce vaste champ ouvert à vos prouesses ; vous pourrez à votre aise venir vous y escrimer. Je vous demanderai seulement la permission de ne pas vous accompagner.

Ancien relais. — Autrefois le relais de la poste et des diligences était à l'*Hôtel des Pyrénées*, en face du pont de Louvie-Juzon. Pendant qu'on changeait de chevaux, on

aimait à prendre le frais sous le quinconce de vieux arbres qui s'étend jusque sur le bord du Gave. On était pourtant obligé quelquefois d'y disputer la place à des troupeaux de jambons de Bayonne vivants, qui, en véritables sybarites, y paissaient innocemment sans penser à mal, y dormaient à l'ombre, et qui, quand on venait les déranger, défendaient courageusement le terrain. D'après l'ancienne méthode peu généreuse, mais commode et universellement répandue, de se parer des plumes du paon, usage connu des Romains et que Virgile signale dans ces vers : *Sic vos non vobis,* etc., Bayonne ne se fait pas scrupule de venir s'approvisionner dans certaines localités du département, surtout à Pau et à Louvie, de ces précieux jambons auxquels elle doit une partie de sa colossale réputation, et qui, quand ils sont d'une nature tendre et douce, offrent le plus délicieux manger... surtout aux épinards.

Je ne veux pas déshériter Bayonne d'une gloire séculaire; je ne veux pas lui enlever un des plus beaux fleurons de sa couronne, mais, animé du sentiment du juste, je veux rendre à César ce qui appartient à César... Donc, en repassant à *Pau,* si vous aimez à emporter un jambon de *Bayonne* bien fin, adressez-vous au maître de l'hôtel chez lequel vous serez descendu; il connaît les bons fournisseurs, il vous procurera à meilleur compte le même peut-être que vous auriez fait venir de Bayonne, et qui, étant originaire de Pau, aurait eu pour s'y rendre à subir un port que vous auriez payé en plus.

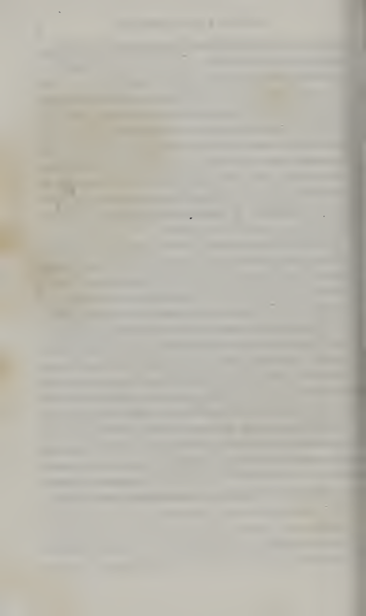
J'espère que les habitants de Bayonne ne se trouveront pas offensés de mon observation : tout en signalant ce qui est, j'approuve ce qu'ils font, et je trouve qu'ils agissent en gens d'esprit, en empruntant aux localités environnantes, et vendant comme étant du cru, de fort bonnes

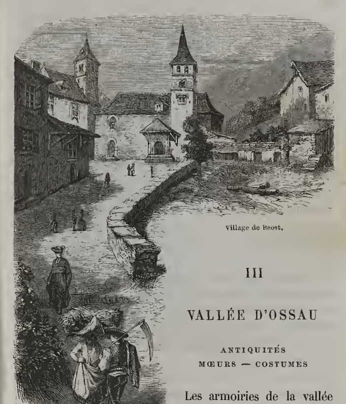
choses. Ils ne font qu'imiter Tours pour ses pruneaux, Soissons pour ses haricots.

La route à droite du pont mène à Oloron.

Si vous commencez à avoir faim, et si vous voulez dîner à cinq heures à Bonnes ou aux Eaux-Chaudes, faites-vous descendre avant le relais actuel, à l'*Hôtel des Pyrénées,* qui vous tend les bras et vous ouvre ses portes bien larges. Demandez deux côtelettes ou une omelette, des rognons à la brochette, des truites fraîches; le *Carême* du lieu les accommode d'une manière satisfaisante. Seulement il a la mauvaise habitude de saler un peu ses plats..... sur la carte.

Nous allons nous trouver bientôt au cœur de la *Vallée d'Ossau,* nous allons l'avoir à droite, à gauche, devant, derrière; il est bon que je vous donne quelques notions générales sur ce pays que vous habiterez un mois, peut-être plus..... Je vais donc vous donner un chapitre spécial sur les usages, les mœurs, les coutumes des Ossalois. Je ne vous engage pas à ne pas le lire; bien au contraire; car il contient des détails que je crois neufs et curieux. Mais comme je veux qu'aidé de mon livre rien de ce qui est sur la route ne vous échappe, pour éviter de vous distraire de cette occupation pleine d'intérêt, différez la lecture de ce chapitre important qui peut se faire indifféremment à un moment ou à un autre. Passez pour l'instant toute cette partie, et retrouvez-moi à la sortie de Louvie où je vous attends; car après avoir tracé l'historique guerrier, pastoral, religieux de la Vallée, je me remettrai en route avec vous.





Village de Beost.

III

VALLÉE D'OSSAU

ANTIQUITÉS
MŒURS — COSTUMES

Les armoiries de la vallée d'Ossau (du latin *ursi saltus*) portaient un hêtre séparant un ours et un taureau dans l'attitude du combat, avec cette légende : *Ossau et Béarn, Vive la Vacca !* C'était une allusion aux combats que se livraient les taureaux et les ours dans les pâturages élevés des montagnes.

Antiquités Romaines. — Les archéologues ne trouveront dans la vallée d'Ossau presqu'aucune trace du pas-

sage, du séjour des Romains dans les Pyrénées; quoiqu'il soit constant qu'ils ont connu et apprécié les effets salutaires des Eaux-Bonnes, des Eaux-Chaudes, et même qu'ils y ont fondé quelques établissements; Pline le naturaliste et autres en font foi : il ne s'agit que d'expliquer certains passages un peu obscurs, je l'avoue, et prêtant à la controverse; mais on le sait, ces montagnes ont été habitées par les descendants de ces Cantabres qui résistèrent si longtemps au joug des Romains. Peuples sauvages, attachés à leur sol qu'ils ne quittèrent jamais, ils mirent une sorte de fanatisme patriotique à laisser dépérir d'abord, ensuite à détruire, à anéantir jusque dans leurs ruines les travaux exécutés par les Romains à quelques sources minérales. Ils ont été ingénieux dans leur haine destructive des signes de leur servitude passagère, car c'est à peine si par hasard, et à de bien longs intervalles, quelques fouilles remettent au jour des fragments mutilés d'architecture romaine. Il faut donc que l'amateur d'antiquités donne une autre direction à ses recherches; il faut qu'il se rejette sur les monuments des XIVe et XVe siècles. Marguerite, sœur de François Ier, reine de Navarre et souveraine du Béarn, fut la première à faire sortir les eaux de la vallée de l'oubli où elles languissaient. C'est donc à retrouver, à étudier les monuments de cette époque et de quelques temps antérieurs, que l'archéologue pourra faire servir ses explorations. J'ai jugé à propos d'écrire sur l'archéologie de la vallée un chapitre spécial. Les nombreuses digressions auxquelles il eût fallu me livrer pour ne rien omettre d'important auraient ralenti la marche de mon récit. J'engage mes lecteurs à le consulter; il leur fournira matière à quelques excursions intéressantes.

Voici ce que j'écrivais d'instinct, dans ma première édition, car rien ne confirmait alors mon opinion sur le séjour

des Romains dans la vallée d'Ossau. Depuis, la découverte des *mosaïques de Bielle*, dont je vous parlerai plus loin, m'a donné complétement raison.

Il n'existe en quelque sorte pas d'histoire de la vallée d'Ossau : on sait seulement que, jusqu'en 1100, elle obéissait à des vicomtes héréditaires. A partir de cette époque eut lieu la fusion de la vallée avec le Béarn, sous le gouvernement du même souverain. Dans les divers écrivains qui ont parlé de ce pays, on ne trouve, pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, qu'une longue série de discussions précédées ou suivies de collisions sanglantes entre les Ossalois et leurs voisins usurpateurs, au sujet de la propriété encore aujourd'hui litigieuse des Landes du Pont-Long, jadis du domaine exclusif de la vallée d'Ossau. Une bulle du pape Jean, du XIIIe siècle, dont l'original est aux archives, ordonnant une trêve à la guerre existante alors entre Ossau et ses voisins, prouve que les souverains pontifes jugèrent quelquefois à propos d'intervenir dans ces sanglantes querelles.

Toute cette histoire est fort obscure et embrouillée; pour l'étranger qui ne fait que passer elle offre peu d'intérêt.

On compte maintenant dans la vallée de 16 à 17,000 habitants.

Au lieu de ces populations paisibles et beaucoup moins nombreuses qui l'occupent aujourd'hui, c'était jadis un peuple remuant, avide, pillard, qui, de temps à autre, jusqu'au XVIIe siècle, se précipitait sur les villes de Pau, de Lescar, de Morlàas, ravageant tout et remportant dans sa vallée et ses montagnes le produit de ses rapines.

C'était dans l'État une puissance redoutable et redoutée.

De l'important ouvrage publié par MM. Mazure et J. Hatoulet, sur les Fors du Béarn, j'extrais, sous la rubrique

17, art. 33, un arrêt de la *Cour Majour* qui « *ouïes les rai-*
« *sons du seigneur disant que les gens de la terre d'Ossau*
« *sont sortis en armes et corps d'armée et enseignes déployées*
« *sur le Pont-Long et autres lieux de la terre du Béarn, et*
« *qu'ils y ont commis excès de tous genres, tels que meurtres,*
« *plaies, incendies, pour raisons desquels par leur for ils*
« *sont tenus de donner des gages.*

« *Ouïes les raisons des jurats de la terre d'Ossau, disant*
« *et affirmant le contraire et être exempts d'en donner;*

« *Juge la cour majour, que les dites gens d'Ossau sont te-*
« *nues de donner des gages au seigneur pour les méfaits et*
« *excès allégués, et qui pourraient avoir lieu dorénavant.* »

Cet arrêt justifie ce que j'ai dit des Ossalois d'autrefois, qu'ils étaient fort sujets à caution, et enclins à piller, à rançonner les gens. J'aime à croire, pour votre bourse, que chez ceux d'aujourd'hui s'est complétement effacée cette fâcheuse habitude de leurs ancêtres.

Agriculture. — L'extrême division de la propriété a tué à tout jamais la culture dans la vallée d'Ossau. Pour un petit champ, pour une minime exploitation, pas d'amélioration possible; c'est le retour insensible à l'état de nature. Pour vous, qui avez admiré les ingénieux instruments, les belles, riches et savantes cultures du nord, vous ne pourrez voir sans un sentiment de pitié l'Ossalois labourer son champ avec un morceau de bois, garni d'une espèce de lame de couteau, et attelé à la queue de maigres et chétives vaches. Le champ suffit au travail, à la subsistance de la famille, n'en demandez pas davantage : n'appelez pas le progrès qui, du reste, ne saurait venir. De nouvelles méthodes les arracheraient à une routine qu'ils chérissent; quant à des instruments perfectionnés, la modicité de leur patrimoine leur en interdit l'achat et l'usage. Aussi, dans

toute la vallée, sauf quelques rares exceptions, ne verrez-vous que des champs de maïs, la plus improductive des céréales, et des prairies dont la nature fait tous les frais.

Vous vous étonnerez peut-être de ne pas apercevoir un seul de ces troupeaux, unique richesse de ce pauvre pays. Mais déjà avant votre arrivée, aux premiers jours de printemps, ils sont partis, et pendant que les montagnes paraissent encore couvertes de leur manteau d'hiver, d'immenses troupeaux de vaches, de moutons, paissent dans de gras pâturages, sur les plateaux intermédiaires dont le soleil a fait fondre les neiges.

Allez sur la montagne, et vous verrez avec plaisir l'administration d'un troupeau de brebis. Après avoir suivi pendant le jour un vaste parcours, elles viennent chaque soir apporter au *cuyala* ou cabane le tribut de leurs mamelles. Le lait est un des importants produits du troupeau : une chaudière que chaque pasteur porte avec lui sert à le convertir en fromage. Quant à la manière de faire le beurre usitée sur la montagne, elle est des plus simples : dans la peau d'un mouton bien cousue, on dépose la crème, on l'agite de haut en bas, jusqu'à ce que le beurre en sorte arrondi comme une boule.

Je souhaite que vous rencontriez sur votre chemin, si vous arrivez avant que la saison soit avancée, une de ces émigrations de nombreux troupeaux qui quittent la plaine ou la vallée pour retourner dans les montagnes chercher leur pâture d'été. Vous verriez tout l'attirail du campement : la chaudière, la batterie de cuisine, portées par le baudet, qui marche en tête de la caravane. Puis viennent les béliers aux clochettes retentissantes, les chiens de haute taille, doux, inoffensifs avec les hommes, plein de courage contre le loup, contre l'ours. Ce n'est pas le chien de berger du nord,

actif, vigilant, toujours courant. Le chien des Pyrénées semble indifférent à ce qui se passe autour de lui; son métier n'est pas de conduire, de surveiller la marche; presqu'endormi dans la plaine, il attend pour s'éveiller le moment du danger, et alors, croyez-m'en, il s'acquittera courageusement de son rôle de protecteur, de défenseur du troupeau.

Les bestiaux de la vallée commencent à monter au pacage dans les premiers jours de juin, et y restent jusqu'à la fin d'octobre.

Le nombre est évalué à environ 60 à 65,000 têtes de toute espèce. Chaque pasteur garde séparément ses brebis et les vaches spécialement destinées à la reproduction. Les bestiaux destinés aux travaux de l'agriculture, sont réunis en commun sur un même point et surveillés par des gardiens que choisissent et paient les communes. Les chevaux et juments sont placés dans des prairies à part et livrés à eux-mêmes. Chaque particulier va de loin en loin voir les siens, et ramener au centre des pâturages ceux qui s'en écartent. Les bestiaux ainsi divisés parcourent successivement toutes les parties du territoire communal.

Il existe à Laruns d'anciennes archives, mais elles ne donnent aucun renseignement sur l'époque de la fondation du bourg et ne signalent aucun fait historique ayant quelque importance.

L'étendue territoriale de Laruns est d'environ cinq lieues de long sur deux lieues de large : la plus grande partie en communaux. Dans cette contenance sont comprises les montagnes générales appartenant à toute la vallée, et administrées par une commission syndicale. La vallée est, en outre, propriétaire d'une grande partie des landes du Pont-

Long, aux environs de Pau, où elle envoie pacager ses bestiaux l'hiver. Le droit de pacage sur les montagnes se perçoit d'après des états de taxes établis par les conseils municipaux, et approuvés par le préfet. Les prix varient suivant les besoins des communes entre un et deux francs par vache, jument ou dix brebis.

Aucune commune de la vallée n'a de revenu fixe; toutes leurs ressources proviennent des droits de pacage et de la vente des bois. La commune de Laruns qui, à l'exemple de ses autres sœurs de la vallée, ne retirait jusqu'ici de ses coupes qu'un revenu insignifiant, commence enfin, depuis 2 ans, à y trouver des ressources sérieuses. C'est à l'initiative de son maire, M. Cazaux, qu'est dû cet heureux résultat.

Désireux d'apporter au pays qu'il administre des améliorations trop longtemps différées, sûr en même temps de trouver bientôt dans le produit de ses richesses forestières les fonds nécessaires à leur réalisation, il a provoqué la mise en vente de coupes extraordinaires dont les quantités se sont élevées à plus de 50,000 stères et dont le prix a atteint déjà 100,000 francs.

A la suite de ces adjudications, une des compagnies concessionnaires vient d'installer dans les montagnes de Laruns et de Gabas, siége de ses opérations, un système tout nouveau pour le pays, emprunté aux exploitations de la Forêt-Noire et des Vosges : *c'est le schlittage*. Une description de ces pittoresques et fantastiques escaliers, le long desquels des hommes aguerris descendent des sapins et des hêtres d'une longueur énorme, ne vous donnerait certainement qu'une idée très-imparfaite du curieux spectacle qui vous attend sur les lieux mêmes. Aussi ne le tenterai-je pas. Allez visiter les chantiers de la société Boura, et si vous ne craignez pas une ascension un peu longue, que du reste

vous pourrez parfaitement exécuter à cheval, je vous promets par avance une belle et très-intéressante promenade.

Mœurs et Coutumes.— Je n'entreprendrai pas de vous peindre les mœurs de la vallée : beaucoup l'ont essayé, et après avoir lu ce qu'ils ont publié à ce sujet, j'en ai été médiocrement satisfait. Je trouve que tous ceux qui en ont parlé ne les ont en général jugées que sur un aperçu superficiel, et, soit en bien ou en mal, toujours avec exagération. Presque tous ont commis la faute de se faire une opinion d'après ce qu'ils en voient pendant leur court séjour. Ils ont eu le tort de ne faire porter leurs observations que sur ceux des Ossalois et des Ossaloises, qui, demi-paysans, demi-citadins, triste milieu entre la nature sauvage et la vicieuse civilisation, viennent, pendant la saison des eaux, échanger, louer, vendre tout, *oui, tout ce qu'ils ont,* pour un peu d'or. Quant à moi, je pense que dans la vallée d'Ossau, on ne vaut ni plus ni moins que partout ailleurs; que là rien ne tranche fortement avec les mœurs des autres parties de la France. On y trouve des vices et des vertus, du désintéressement à côté d'une avidité cupide. Aussi, à chaque instant, sur les routes, rencontrez-vous de jeunes, grandes et belles filles qui, par instinct, sans besoin, presque sans y penser, vous demandent l'aumône, en vous présentant une fleur; triste pendant des bouquets de violettes du boulevard des Italiens, du petit balai des Alsaciennes; et jusqu'aux enfants qui ne connaissent qu'une unique phrase de français, qu'ils répètent continuellement: *Un petit sou, s'il vous plaît.*

Costumes. — Quant au costume, qui tend à s'effacer tous les jours et céder la place aux habits de la ville, le voici tel qu'il était général autrefois, tel que, résistant aux révolutions de la mode, il a été conservé comme tradition par quelques fidèles.

Les Ossaloises portent sur la tête un capulet de drap écarlate doublé de soie de même couleur : chez les plus riches et les plus coquettes la doublure est damassée. La pointe du capulet est rabattue le plus souvent en arrière,



au lieu de menacer le ciel, comme dans la coiffure des femmes des Hautes-Pyrénées. Le capulet, ainsi modifié, pose de plat sur la tête, et donne plus de caractère à la figure. Sous le capulet, un petit bonnet rond, de mousse-

line ou de toile, en forme de calotte, retient les cheveux et s'attache sous le menton, laissant passer par derrière de longues tresses qui tombent sur les épaules; la taille est serrée dans un joli corset, ordinairement noir, mais dont le devant est revêtu de soie ou de velours cramoisi. J'ai vu aussi des corsets rouges bordés de ruban bleu ou jaune; sur le col repose un fichu de soie ou de mousseline peinte, dont les pointes se cachent dans le corset, laissant passer entre elles les bouts de ruban de fil blanc qui forme coulisse, et serre la chemise autour de la gorge. Les manches du corsage sont assez courtes. Deux jupes noires d'étoffe de laine couvrent la partie inférieure du corps. Elles sont l'une et l'autre divisées en plis symétriques égaux et plats dans toute leur circonférence; mais celle de dessus est relevée à la hauteur des genoux, et va s'agrafer derrière la taille. Elle est bordée dans toute son ampleur d'un large ruban bleu, qui, en suivant les dessins de tous ces plis, forme le trait le plus saillant du costume; cette jupe supérieure ainsi relevée simule un peu sur les hanches les paniers de l'ancien régime, et contribue à faire paraître la taille plus fine. Un long tablier de mousseline blanche unie ou brochée, avec falbalas, recouvre, chez les élégantes, les jupes; sur le tablier lui-même descendent, jusqu'à terre, les deux bouts d'une longue et large ceinture jaune, aux dessins brochés. Enfin des bas blancs, d'une laine fine, se collent sur les jambes, et, au lieu de suivre le pied dans le soulier, ils s'arrêtent au cou-de-pied et s'évasent au moyen d'une cannelure à côtes.

Le type fringant de ce costume ossalois était celui que portait la *belle Annette,* autrefois baigneuse à Bonnes. Les dames, dont elle était l'enfant gâté, aimaient, par de riches et fréquents cadeaux, à parer ce beau type montagnard,

qui, il faut l'avouer, prêtait et se prêtait merveilleusement à ces innocents caprices. Mais la naïade a été remplacée d'abord, près de la source bienfaisante, par un employé de l'autre sexe, puis ensuite, divinité déchue, elle est descendue au rang des simples mortelles en épousant un brave ouvrier de Laruns, et elle est morte, il y a deux ans, à peu près oubliée de tous.

Mes belles et jeunes lectrices, vous me saurez gré de tous les détails dans lesquels je suis entré : vous les mettrez à profit, je n'en doute pas ; et plus tard, quand vous serez de retour dans la capitale, ils serviront à vos plaisirs.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne faut pas peindre nos montagnardes en pied. Vous n'en trouverez pas une qui ait une jolie jambe ; la fatigue, les rudes travaux des champs, ont déformé, dénaturé de bonne heure ce qui, chez beaucoup d'entre vous, est un chef-d'œuvre.

Les femmes âgées ne portent ni le jupon bordé et relevé, ni le tablier blanc, ni la ceinture jaune, et elles remplacent le capulet rouge par la cape de laine blanche à capuchon pointu, chamarré de broderies noires. Cette cape est courte et d'un effet vraiment étrange. Quant au costume des hommes, qui ont conservé dans son intégrité le type ossalois, il est encore plus noble et plus distingué que celui des femmes.

Les jeunes gens portent un gilet-veste écarlate; en-dessous, un gilet en molleton blanc, à larges revers, qui laisse voir la chemise blanche plissée et serrée au col par trois petits boutons rapprochés ; une culotte courte de drap ordinairement brun ou même de velours noir, avec des poches à revers garnis de galons dorés. Pour jarretières des cordons en soie de diverses couleurs, terminés par des glands. Sur la chemise une épingle à verroteries pendantes. Les bas blancs en

laine ont la même forme sur le pied que ceux des femmes. Ils portent le soulier en cuir ordinaire, ou des sandales en fil garnies de bandelettes noires ou rouges qui se croisent sur le pied. Les cheveux coupés presque ras sur le devant de la tête, flottent sur le col, et sont accompagnés du berret béarnais brun, que je n'ai pas besoin de décrire, car il a fait le tour du monde. Vous rencontrerez des berrets rouges, bleus et d'autres couleurs ; c'est une dérogation à la fidélité du costume, qui exige qu'il soit brun.

En général pourtant, la couleur nationale, celle de prédilection, est le rouge, adopté pour la veste, pour la ceinture qui se roule autour des reins, et qui est en laine. C'est un drapeau rouge qui guidait les montagnards armés en guerre. Ceci nous donnera peut-être l'explication de la mode adoptée pour les parapluies, qui tous, sauf quelques exceptions, sont recouverts d'une étoffe rouge, ce qui produit un singulier effet.

Les pasteurs, qui restent six mois de l'année sur la montagne, portent la culotte courte, la veste brune, et, pour se garantir du froid, des injures de l'air, marchent toujours avec une ample et chaude cape de laine blanche ou brune. Leurs pieds sont chaussés d'énormes sabots pointus, dont l'extrémité se recourbe, à l'imitation des sabots chinois, et qui sont ornés de dessins formés par des clous de laiton.

Travaux. — Ne vous étonnez pas en voyant les femmes occupées dans la vallée d'Ossau aux travaux des champs, aux ouvrages réservés partout ailleurs aux hommes et faisant l'office de laboureur, de maçon. Personne ici n'est oisif ; aussi à chacun sa tâche. Pendant que les femmes remplacent les hommes, ceux-ci dans la montagne, exclusivement pâtres et bergers, stationnent avec leurs vaches ou leurs brebis, sur le sommet des pics, luttent contre les éléments

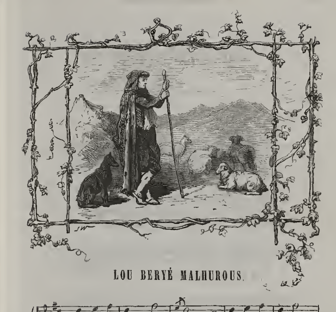
et défendent leurs troupeaux des animaux carnassiers. Malgré donc ce renversement apparent de travaux, c'est encore aux femmes que sont échues les tâches les plus douces, les moins pénibles.

Chants, musique, danse. — Quelques touristes écrivains, sans doute encore sous le charme du souvenir des bergers de Virgile et de Théocrite, se sont plu à représenter les pasteurs d'Ossau se réunissant sur les montagnes pour chanter les vers du grand poëte de leur pays, de Despourrins. Il vaut mieux voir ainsi que ne pas voir du tout ; mais ceux qui font des Ossalois une seconde édition des Tytires et des Mélibées, ne sont pas allés, je vous le promets, sur le Gers, sur les flancs du Pic du midi ; là, ils les auraient entendus, seuls, car rarement ils se réunissent, chantant sur un ton triste, traînant, des couplets tronqués, sans rimes ni raison, espèces de complaintes, dans le genre de celle du Juif errant... Ou bien, ils les auraient trouvés occupés peu poétiquement à tricoter des bas de laine, ou à préparer, le plus salement du monde, le fromage le plus fade, le plus détestable qu'on puisse imaginer. Il y a loin de là à Estelle et Némorin. Je m'attends qu'on va me jeter la pierre, me traiter de profane, d'esprit morose et chagrin. Je ne suis rien de tout cela ; je suis simplement véridique, et le sang-froid, la franchise, quand il en faut, valent bien mieux qu'un enthousiasme continuel et outré. D'ailleurs, nous avons assez à admirer de belles choses, nous avons sous les yeux assez de grandiose, de sublime, pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous monter sans cesse l'imagination à propos de rien. Se poser toujours en admirateur fanatique, comme certains voyageurs, c'est le plus sûr moyen de mal voir, de mal juger, et de faire douter de la sincérité de tout ce que l'on dit.

Sans aller jusque sur la montagne, voulez-vous avoir une idée du chant des Ossalois? écoutez-les un jour de fête, quand jeunes gens et jeunes filles, venus des villages voisins, retournent chez eux. Ils se séparent en deux bandes, se tenant les uns par la taille, les autres par le col. La première troupe fait en silence environ vingt-cinq pas, pendant que l'arrière-garde chante à l'unisson la première phrase d'un couplet ; l'avant-garde alors s'arrête, chante la deuxième phrase, et attend que l'arrière-garde ait rejoint, puis se remet en marche pendant que les derniers arrivés chantent la troisième phrase, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur village. Ce chant, ainsi alterné en marchant, s'appelle dans le pays *passe-carrère*. Le petit dessin que vous avez trouvé plus haut vous représente la scène que j'ai essayé de vous décrire ici.

Ces diverses strophes sont entrecoupées d'*arénilhets,* cris sauvages et perçants, particuliers aux montagnards, et que les hommes poussent par intervalles, à la grande joie de leurs compagnes; ce qui, certes, prouve qu'elles ont le tympan de l'oreille solide.

Pendant plusieurs séjours que nous avons faits dans les montagnes, nous n'avons pas entendu d'autres chants ; il faut en vérité être bien disposé à s'extasier devant tout ce qui est nouveauté, pour trouver du charme à cette étrange harmonie, dont le rhythme lent et monotone conviendrait mieux à une marche funèbre qu'à un joyeux retour de fête. Il est cependant dans ces montagnes un chant aussi populaire que le *Rule Britannia* pour les insulaires du Royaume-Uni, c'est celui du berger malheureux; j'ai voulu que vous pussiez juger vous-même du talent de Despourrins, son auteur, et je vous donne ici tout à la fois paroles et musique.



LOU BERYÉ MALHUROUS.

DUO.

La haüt sus las moun - ta - gnes, û Pastou mal-hu - rous, Sé - gut aü pè d'û haü, né-gat de plous, Sou- nyabe aü cam-bia - men de sas a - mous.

Procedes de Tantenstein *et* Cordel, 92, *r. de la Harpe.*

LOU BERYÉ MALHUROUS

ORIGINAL

La haüt sus las mountagnes, û Pastou malhurous,
Ségut aü pè d'û haü, négat dé plous,
Sounyabe aü cambiamen dé sas amous.

Cô leüyé, cô boulatye, disé l'infourtunat,
La tendresse et l'amou qui t'ey pourtat,
Soun aco lous rêbuts qu'ey méritat?

Despuch qué tu fréquentes la yen dé counditiou,
Qu'as prés û tà haüt bôl, qué ma maysou,
N'ey prou haüte entà tu d'û cabirou.

Tas oüilles dab las mies, nous dégnen plus mescla;
Touns superbes moutous, despuch ença,
Nou s'approchen deüs més, qu'en taüs tuma.

Dé richesses mé passi, d'aünous, dé qualitat;
You nou soy qu'û Pastou, més nou n'y a nad
Qué noüs surpassi touts, en amistat.

Encouère qué sioï praübé, déns moun pétit estat,
Qu'aïmi mey moun berret tout espélat,
Qué nou pas lou plus bèt chapeü bourdat.

Las richesses deü moundé nou hèn qué da turmen;
Et lou plus bèt Seignou, dab soun aryen,
Noun baü pas lou Pastou qui biü counten.

Adiü cô dé tygresse, Pastoure chéns amou,
Cambia, bé pots cambia dé serbidou :
Yamey noun trouberas û taü coum you.

LE BERGER MALHEUREUX

TRADUCTION

Là-haut sur les montagnes, un Berger malheureux,
Assis au pied d'un hêtre, baigné de pleurs,
Songeait au changement de ses amours.

Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné,
La tendresse et l'amour que je t'ai portés,
Sont-ce là les rebuts que j'ai mérités?

Depuis que tu fréquentes les gens de condition,
Tu as pris un si haut vol, que ma maison
N'est plus assez haute pour toi d'un chevron.

Tes brebis avec les miennes ne daignent plus se mêler;
Tes superbes moutons, depuis ce temps-là,
Ne s'approchent des miens que pour les attaquer.

De richesses je me passe, d'honneurs, de qualité,
Je ne suis qu'un Berger; mais il n'y en a aucun
Que je ne surpasse en amitié.

Quoique je sois bien pauvre dans mon petit état,
J'aime mieux mon berret tout pelé
Que le plus beau chapeau brodé.

Les richesses du monde ne font que donner du tourment,
Et le plus grand Seigneur, avec son argent,
Ne vaut pas le Berger qui vit content.

Adieu, cœur de tigresse, Bergère sans amour,
Changer, tu peux changer de serviteur :
Jamais tu n'en trouveras un comme moi.

Constant dans ma ferme résolution de dire toute la vérité, rien que la vérité, malgré mon peu de sympathie pour la mélodie, pour la poésie de la montagne, je ne puis m'empêcher de vous raconter qu'il y a cinq ans, il se trouvait dans la vallée une jeune et belle Ossaloise, qui, par l'étendue et la pureté exceptionnelle de sa voix, jouissait au loin d'une réputation méritée.

Une artiste distinguée d'un théâtre lyrique de Paris désira juger cette merveille, et je fus invité à cette petite solennité. Je me souviens encore aujourd'hui du plaisir que nous éprouvâmes à l'entendre chanter une vieille romance historique de la vallée, composée sur *la Captivité de François Ier*. Le pays, qui peut montrer encore avec orgueil dans ses archives le rôle des contributions levées pour la rançon de ce prince, avait le droit de chanter la bataille de Pavie. — Je crois devoir vous rapporter encore ici le texte et la traduction de cette romance pour que vous puissiez vous faire une idée des essais naïfs de la poésie ossaloise.

Un diplomate étranger, ravi de la voix de notre Ossaloise, l'emmena à Berlin où elle a chanté quelque temps avec succès au Grand-Théâtre.

CHANT DE FRANÇOIS Ier

ORIGINAL

Qüan lou Rey parti de France
Counquéri d'aütés pays,
A l'entrade de Pavie
Lous Espagnols be l'an pris.

« Ren-té, ren-té, Rey de France,
« Qué si nou qu'ès mourt ou pris.
« — Quin séri lou Rey de France,
« Qué jamey you nou l'ey bist. »

Quoü llheban l'àle deou mantou,
Trouban l'y la flou dé lys;
Quoü né prénen et quoü liguen,
Déns la présou qué l'an mis.

Déhens üe tour escure,
Yamey sou ni lutz s'y a bist,
Si nou per üe frinestole;
U poustillon bet beni.

« Poustillon qué lettres portes,
« Que si counte tà Paris?
« — La noubelle qué you porti,
« Lou Rey qu'ère mourt ou pris.

« — Tourne-t-en poustillon en poste,
« Tourne-t-en enta Paris;
« Arrecoumandem à ma hémme,
« Tabé mous infants petits.

« Qué hassen batté mounéde,
« La qui sie dens Paris,
« Que m'en embien üe cargue,
« Pér rachetam aü pays. »

CHANT DE FRANÇOIS Ier

TRADUCTION

Quand le roi partit de France
Pour conquérir d'autres pays,
A l'entrée de Pavie
Il fut pris par les Espagnols.

« Rends-toi, rends-toi, Roi de France,
« Sinon tu es mort ou pris.
« — Comment serais-je le roi de France,
« Jamais je ne l'ai vu. »

Les Espagnols lèvent le pan de son manteau,
Et ils trouvent la fleur de lis.
Ils le prennent, ils l'enchaînent,
Ils le mettent en prison.

Dans une tour obscure
Où jamais soleil ni lumière ne se montra
Autrement que par une petite fenêtre.
Un postillon il voit venir.

« Postillon qui portes les lettres,
« Que raconte-t-on à Paris?
« — La nouvelle que je porte
« Est que le roi est mort ou pris.

« Retourne Postillon en poste,
« Et va-t-en vers Paris;
« Recommande-moi à ma femme
« Et à mes petits enfants.

« Qu'ils fassent battre la monnaie,
« Toute celle qui est dans Paris,
« Qu'ils m'en envoient une charge
« Pour me ramener au pays. »

Maintenant, si vous avez eu la bonne fortune d'entendre l'hiver passé, dans un des rares salons de la capitale où l'on fait encore de la bonne musique, Pascal Lamazou, le ténor béarnais; s'il vous a chanté ces mélodies pyrénéennes qu'il interprète avec tant d'art et de goût, vous serez sans doute moins sévère pour les chants de la montagne.

Gardez-vous cependant, une fois sur les lieux, de de-

mander à quelque berger, plus ou moins artiste, des airs dont le souvenir vous sera resté, car je puis vous garantir d'avance que vous ne les reconnaîtrez pas, et qu'alors, avec moi et le proverbe, vous direz aussi : « C'est le ton qui fait la chanson. »

Puisque j'ai commencé à vous parler de chant et de musique, je ferai bien de vous donner tout de suite une idée des instruments au son desquels, dans la vallée d'Ossau, dansent les jeunes gens et les jeunes filles.

Originairement, leur musique consistait en un tambourin et un flageolet à quatre trous, dont le virtuose tire six ou sept notes, en passant alternativement du grave à l'aigu ; c'est ce qui fait le chant : le musicien en joue de la main gauche, et, sous le bras, du même côté, il soutient le tambourin, espèce de lyre à six cordes, sur lequel il frappe avec une baguette pour s'accompagner.

Un de mes confrères, qui a écrit aussi sur les Pyrénées, dit très-sérieusement qu'il a retrouvé la lyre d'Apollon dans le tambourin de la vallée d'Ossau. O Apollon ! dieu de l'harmonie, qu'as-tu à démêler dans cette affaire ?

Le flageolet et le tambourin étaient donc autrefois les seuls instruments de musique que l'on connût dans le pays : c'était en même temps la musique guerrière qui conduisait les montagnards aux combats. Dans un recueil de vieux costumes qu'on a bien voulu me prêter, j'ai vu, à la date de 1780, le tambourin et le flageolet figurant à la tête du régiment des Chasseurs cantabres.

Mais cette simplicité primitive si respectable a, comme beaucoup de vieilles coutumes, baissé pavillon devant ce qu'on appelle le progrès. A la suite de cette bâtarde civilisation de nos villes s'est glissé dans l'orchestre un violon, qui vient gâter cet ensemble d'harmonie sauvage du tam-

bourin et du flageolet, comme les pantalons, les chapeaux et les habits de la ville, qui se glissent au milieu des danseurs en culottes, en berrets, gâtent le pittoresque de ces danses. Je prends plaisir à voir le montagnard, le vrai montagnard, danser une bourrée, mais je n'ai que de la pitié, du dégoût pour le renégat du costume national, pour le faraud de montagne, qui, en bottes, en pantalon à dessous de pieds, coiffé du chapeau, veut me représenter *la danse de la chèvre sauvage*, *la danse de l'isard*, *la gibaudrie*, *le saut basque* ou *la ronde du grand pic*.

Aussi, quand vous voudrez voir ce que sont ces véritables danses de la montagne, dites à Esterl ou à Lanusse des Eaux-Bonnes, que j'aime parce qu'ils ont le bon esprit de conserver les traditions et le costume antiques; dites-leur de vous choisir trois ou quatre braves garçons, francs montagnards comme eux; et alors, je vous assure que vous aurez plaisir à les voir déployer dans leurs sauts, dans leurs évolutions, une agilité, une vigueur, une énergie qui vous sont inconnues.

Mon cher Esterl, mon brave Lanusse, je veux bien vous citer encore comme de bons, vrais et francs Ossalois, mais il faut que je ne vous revoie plus de certaines fois avec vos vestes de tricot. Elles vous donnent l'air d'un citadin, qui, déguisé en montagnard, n'a pas encore achevé sa toilette, et attend au coin de son feu l'heure du bal masqué.

Je ne vous parle pas des femmes dans ces réjouissances, parce que d'abord, en vérité, par leur absence de grâce, leur défaut de légèreté, elles déparent en quelque sorte ces exercices; qu'ensuite il est rare que les femmes se mêlent avec les hommes : elles s'amusent ordinairement de leur côté, pendant que les montagnards dansent ensemble. —

D'où vient cet usage, je ne saurais vous le dire, car je me suis en vain adressé aux anciens, qui n'ont pu me l'expliquer, et qui se contentaient de me répondre : C'est la coutume. Il y a pourtant une exception à ce principe presque général de la séparation des sexes, dans une espèce de danse de caractère, de ronde, que les hommes et les femmes exécutent en se tenant par la main ; et encore, les jeunes gens gambadent-ils, sautent-ils, pendant que les femmes traînent lourdement leurs pieds. Les unes, en conscience, ont l'air de dormir, pendant que les autres semblent seuls prendre un plaisir bien vif à la danse et paraissent beaucoup plus occupés des sauts, des pirouettes qu'ils font que de leurs danseuses.

Religion, cérémonies funèbres. — Fidèles aux instructions de leur enfance, les Ossalois sont tous religieux ; ils ont une vénération particulière pour la Vierge. Souvent exposés aux fureurs des éléments dans leurs pérégrinations sur la montagne, comme les matelots ils s'adressent dans leurs prières à *Notre-Dame de Bon-Secours*, à la Vierge des périls, protectrice céleste qu'on n'invoqua jamais en vain sur les glaciers ou sur les flots. Ils ne manquent jamais d'assister au service divin le dimanche ; et ce jour, laissant la garde de leurs troupeaux à l'un d'entre eux, les pasteurs descendent à l'église du village pour entendre la messe, écouter les paternelles exhortations que leur adresse en patois béarnais leur vénérable curé ; puis, après avoir embrassé leurs femmes, leurs enfants, ils regagnent la montagne.

Oh ! quelle noble, quelle évangélique mission remplit ici le clergé ! C'est la foi, c'est la charité chrétienne, qui seules peuvent soutenir le prêtre dans les fatigues et les épreuves qui l'attendent, surtout l'hiver, dans l'accomplissement de son saint ministère, et pourtant jamais, au

milieu des neiges, de l'orage, il n'y a manqué, même au péril de sa vie.

Pendant toutes les cérémonies du culte, à l'église, les hommes sont séparés des femmes.

En 1570, quand la réforme fit des progrès en Béarn, l'exercice de la religion catholique fut interdit dans la vallée. Les églises de Laruns, de Bielle, d'Arudy, furent converties en temples et dotées chacune d'un ministre, jusqu'à ce que l'édit de Louis XIII contre les protestants fit tout rentrer dans l'état premier : maintenant, il n'y a pas un seul dissident dans la vallée.

Lors des enterrements, les morts sont accompagnés jusqu'à leur demeure dernière par des chants funèbres, des pleurs, des éloges en leur honneur psalmodiés sur un ton lugubre. Ce sont les femmes qui se chargent de pleurer et de faire le panégyrique de celui qu'on porte en terre. De cette partie obligée du deuil, on en a toujours pour l'argent qu'on veut y mettre, comme dans nos grandes villes où chaque article de douleur a son prix et son tarif délibéré en conseil municipal.

Quand le défunt est un richard, que les héritiers font bien les choses, on s'adresse alors aux sommités en ce genre ; et les habiles improvisent ces éloges en prose rimée. Cet usage, consacré par le temps, est tout à fait primitif ; tous les voyageurs nous disent que la même coutume existe chez les peuplades sauvages de l'Amérique et dans les Indes orientales. Après la tristesse, viennent les consolations qui ne se font pas attendre ; à peine a-t-on quitté le cimetière, qu'on se met à table, que commence un festin, où le défunt est oublié *inter pocula*, et qui souvent finit par des chants fort peu de circonstance, ou quelquefois par des querelles et des batailles... Continuation

d'analogie avec la manière de procéder des sauvages en pareille occasion ; car chez eux, après les funérailles, viennent aussi festins et combats, qui donnent lieu bientôt à de nouvelles cérémonies funèbres. Le souvenir des morts, ou du moins les apparences de regrets pour les défunts vivent longtemps dans la vallée. L'époux survivant se condamne à porter éternellement les vêtements de deuil, et on voit peu d'exemples d'infraction à ce culte religieux. Aussi, d'après le costume particulier de chacun, pouvez-vous dire hardiment : voici un veuf, voici une veuve. De cette manière on peut bien oublier, c'est vrai ; mais n'est-ce pas déjà quelque chose que d'avoir l'air de regretter toujours celui ou celle à qui l'on a été uni ? Lorsque la tentation plus forte que l'usage fait sauter à pieds joints sur la coutume de ne pas se remarier, le village tout entier se charge du châtiment : et celui ou celle qui, jetant le froc de douleur aux orties, convole à de secondes noces, peut se flatter d'être tyrannisé pendant huit, quinze jours consécutifs, quelquefois un mois et plus, par le plus affreux charivari que l'on puisse imaginer, et auprès duquel ceux dont on régalait naguère certains de nos honorables députés n'eussent été que des sérénades. Cette crainte de subir le supplice du charivari, et aussi, il faut le dire, le respect pour un vieil usage, retiennent presque tous les époux dans le veuvage.

Instruction. — Dans la vallée, la plupart des habitants savent lire et écrire. Mais à ces principes élémentaires, bien suffisants à mon avis, se borne leur instruction. De temps immémorial, chaque commune rétribuait un instituteur. Le régent, c'est ainsi qu'on le nommait, ne savait que montrer à lire, à écrire, à calculer un peu. Il lui était défendu, sous des peines sévères, d'en apprendre davantage aux enfants. Quoi qu'en disent de prétendus esprits progres-

sifs, c'était très-sage, c'était très-raisonnable, et les montagnards ne s'en sont pas mal trouvés..... Mais je m'arrête; je n'ai pas envie d'engager ici une polémique sur les limites dans lesquelles on devrait maintenir l'instruction populaire.

Je n'ai pu vous donner, dans cette rapide esquisse, qu'une idée bien incomplète des mœurs, des usages de la vallée d'Ossau. Vos observations suppléeront à mes nombreuses omissions, feront justice des opinions fausses ou hasardées que j'aurais avancées, et rectifieront les erreurs que j'aurais commises.

Soyez toutefois indulgents pour un travail consciencieux et sans prétention. Que ma franchise, ma sincérité, fassent excuser mon insuffisance.



Armes de la vallée d'Ossau.

Au moment où nous avons commencé le chapitre qui précède sur la vallée d'Ossau, nous sortions de *Louvie-Juzon;* continuons notre route après cette digression, et marchons maintenant d'une allure moins vagabonde. Vous

devez être contents du chemin ; il est uni, plat ; vous roulez doucement, sans secousse, et vous avez sous les yeux de magnifiques aspects. Heureux mortels! puissiez-vous, en entrant dans la Vallée, oublier vos souvenirs, ne pas songer à l'avenir; et alors ici le présent sera bien beau pour vous. Mais je ne l'espère pas, car dans le pauvre cœur humain la mémoire et l'imagination tuent tout.

A un kilomètre de Louvie, sur l'autre rive du Gave, vous apercevrez les ruines d'un vieux château ; une de ses tours carrées se dresse encore fièrement : c'est *Castet-Gelos*. Quoiqu'on l'appelle de divers noms, c'est presque toujours ainsi



que je l'ai vu désigné dans les vieux titres que j'ai consultés, entre autres dans le testament fait par Amanieu, sire d'Albret, en ce château, l'an 1209. Vous en ferez plus tard le but d'une de vos promenades ; en attendant, je vais vous dire ce qu'il est, ce que les âges l'ont fait. Il est appuyé sur le village de Castets qui l'a envahi en partie. Quand

vous voudrez le visiter, traversez le Gave sur le pont de Louvie et allez à Castets. Voyez à la page précédente l'aspect sous lequel vous apparaîtra de loin ce pittoresque petit village. On vous montrera, au sommet d'un des deux tertres que vous apercevrez, une maison de construction fort ancienne, que les habitants du pays, par tradition sans doute, appellent encore la *Salle des Gardes*. A gauche, et au-dessus de ce tertre, l'église et le cimetière du village remplacent la partie du château qui servait d'habitation aux comtes d'Ossau. Le second monticule, séparé de l'autre par un profond ravin, mais qui lui est réuni à mi-côte par des murailles crénelées dont ils étaient tous deux entièrement entourés, renferme les ruines de la tour et d'un bâtiment carré, anciennement forteresse, qui dominait à portée d'un trait l'unique route de la vallée. Défendue par le Gave, qui baigne ses pieds, par l'épaisseur de ses murailles, cette position, avant l'invention de la poudre, devait être inexpugnable; c'était la clef de la vallée. Les différentes constructions qui subsistent encore se composent de l'assemblage de toutes les espèces de marbres connus dans les Pyrénées.

J'ai lu, dans les nombreux documents relatifs à ce château et déposés aux archives du département, que, quand Ossau formait un État particulier, Castet-Gelos était la résidence habituelle du vicomte souverain héréditaire du pays, qu'il ne pouvait quitter que lorsqu'il partait en guerre; que c'était dans les cours et au pied du château qu'avaient lieu les joutes et les carrousels; que là aussi, de temps à autre, se tenaient les lits de justice. Plus tard, quand la vallée fut réunie et incorporée au Béarn, aux termes de leurs fors, les Ossalois, qui avaient porté les armes pour le service des vicomtes du Béarn, avaient seuls la garde du camp lorsque le souverain venait donner

tournoi à Castet-Gelos, ce qui avait lieu une fois par an.

Billières. — Deux kilomètres environ plus loin, à droite, vous apercevez ce joli petit village, construit en amphithéâtre, entre ciel et terre. Il est bien bâti et composé de maisons tout à la fois simples et élégantes. Il n'est sorte de contes que l'on ne débite sur ses habitants. On prétend que de hardis contrebandiers, heureux dans leurs périlleuses entreprises, économes, intelligents, après avoir réalisé une modeste fortune, sont venus et viennent tous les jours s'y retirer. J'ai vu ce village de près, j'ai pris des informations et puis vous assurer qu'il faut tout simplement attribuer l'aisance et la richesse relatives de ce pays aux belles prairies, aux champs bien cultivés qui l'environnent et à ses communications faciles et rapides avec la *vallée d'Aspe*.



Château de Béon.

Béon. — A peu près sur la même ligne que Billières,

mais à gauche, sur l'autre rive du Gave, on voit *Béon* avec sa forge en exploitation et son petit château. La visite de l'usine vous servira de but de promenade de Bonnes et des Eaux-Chaudes. Vous serez étonné de voir une forge assise en cet endroit, employant un minerai qu'on est obligé d'aller chercher à cinq lieues de là. Mais quand on l'a construite, on croyait avoir trouvé une riche mine qu'on a été bientôt obligé d'abandonner. Au reste, cette usine, qui produit annuellement de 10 à 12 000 quintaux de fer se vendant 20 fr. pris sur place, sert à utiliser les bois considérables qui la couronnent. Le système à la Catalane y est en usage; on a essayé d'introduire dans cette forge d'autres



méthodes plus récentes qui n'ont pas eu de succès. Comme vous viendrez sans doute à Béon par la grande route et irez chercher passage au pont de Louvie, à moins que vous

ne traversiez sur votre cheval le Gave à gué, ce qui est très-facile, je vous engage à retourner au logis par la rive droite du Gave. Le sentier assez facile qui le côtoie vous offrira quelque intérêt, et ajoutera le mérite de la variété à cette agréable excursion. Un pont composé de sapins recouvert d'un tablier de branchages avait été jeté sur le Gave en face de Béon. Il était provisoire, si provisoire, qu'un coup de vent le lança bientôt à l'eau ; et aujourd'hui, après s'être fait un peu tirer l'oreille, l'administration en établit un en pierres, ou plutôt en marbre.

Déjà nous sommes arrivés à *Bielle ;* il y a ici beaucoup à voir, il vous faudra donc y revenir plusieurs fois pendant votre séjour aux eaux. Dans mes premières éditions, je n'avais pas émis cette opinion. J'en dis mon meâ culpâ, et je crois devoir faire amende honorable de mes préventions qui n'étaient nullement fondées. J'ai fait mieux, j'ai refondu entièrement ce chapitre, et lui ai donné une extension qu'il n'avait pas avant.

Bielle.— Bielle est à peu près le centre de la vallée d'Ossau. C'était là que se rassemblaient autrefois les députés de toutes les communes. C'est encore là que dans les grandes occasions, et lorsqu'il s'agit d'un intérêt commun à toute la vallée, se réunissent les autorités des divers villages.

Dans un coffre à trois clefs et à trois serrures, sont enfermées les anciennes archives de la vallée dites *Trésor d'Ossau.* Elles sont sous la garde de trois maires qui en possèdent chacun une clef.

Les nombreuses compagnies industrielles que pendant un temps nous voyions surgir chaque jour, et qui n'auront pas à garder des archives aussi vieilles que celles d'Ossau, ces compagnies, à ce qu'il paraît, n'avaient pas inventé du nouveau en nous annonçant pompeusement que pour plus



de sécurité les fonds des actionnaires seraient renfermés dans une caisse à trois serrures et à trois clefs. Cette prétendue idée neuve n'était qu'une contrefaçon du vieux coffre-fort de Bielle.

Indépendamment de son église, monument assez curieux construit avec les débris d'un grand édifice romain, dont les vestiges se voient à quelques pas, ce village renferme plusieurs vieilles maisons intéressantes, et les ruines d'une ancienne abbaye de bénédictins, dont je parle au chapitre *Archéologie*. Des fouilles opérées pendant les saisons de 1842 et 1843, par les soins et aux frais de l'auteur de ce petit livre, ont amené la découverte de précieuses mosaïques romaines qui méritent une mention toute particulière, et que je vous engage vivement à aller visiter. Lorsque vous aurez l'intention de faire cette excursion, prévenez d'avance, par un mot, le pasteur de Bielle, l'abbé Châteauneuf; il se fera, soyez-en sûr, un plaisir de vous servir de cicerone. Il vous montrera avec amour son église, ses deux autels à la restauration desquels il a travaillé de ses mains, et pour lesquels, dans son amour religieux, il a dépensé une somme considérable prise sur son patrimoine. C'est un des ecclésiastiques les plus fervents, les plus zélés que je connaisse : honneur du clergé, ami, père de ses ouailles, il est du nombre de ces modestes apôtres qui savent faire respecter et chérir la religion.

Mosaïques. — Ch. Lenormand, membre de la commission des monuments historiques, à qui j'ai communiqué les plans et les dessins de ces mosaïques, le savant Héricart de Thury qui les avait visitées, s'accordent à faire remonter ces belles constructions romaines à la fin du II[e] ou au commencement du III[e] siècle de notre ère. Ils pensent aussi qu'elles faisaient partie d'un grand établissement de bains.

J'avais d'abord l'intention de vous donner *in extenso* le rapport détaillé sur ces mosaïques fait en 1842 au ministre de l'intérieur par M. Badé, inspecteur des monuments historiques dans les Basses-Pyrénées; mais par suite de nouvelles fouilles exécutées depuis, et qui ont amené de nouvelles et importantes découvertes, ce rapport est incomplet. Pourtant je dois vous dire que sans s'être concerté avec ses savants collègues, M. Badé s'est trouvé d'accord avec eux sur l'époque et la destination de ces constructions. La promesse d'un secours m'avait été faite pour préserver des injures de l'air et du temps ces précieux vestiges d'une haute antiquité qui se détériorent tous les jours, malheureusement il fallait que la demande en fût faite par les voies administratives : *va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Quelques années plus tard, le comte Jules de Castellane, au temps où il passait ses étés dans la vallée d'Ossau, conduit un jour à Bielle par le hasard d'une promenade, acheta d'un seul coup maison, jardin, mosaïques; pour le modeste héritage il rêvait aussi, comme pour un autre dont j'aurai à vous parler plus tard, de vastes projets. Hélas! l'oubli est venu si vite, que c'est à peine si l'on a couvert ces mosaïques de quelques planches qui les défendent bien mal contre les intempéries des saisons et la curiosité dévastatrice des visiteurs. Les sœurs d'école auxquelles le noble comte avait permis de s'établir dans les bâtiments qu'il venait d'acheter font, sans y réussir, de louables efforts pour conserver ces précieux débris de l'époque romaine; mais il faudrait de l'argent pour les fermer à clef, et l'argent, chose rare pour elles, passe bien vite, quand la charité privée leur en donne, de leurs mains dans celles des pauvres.

Vous verrez dans une des pièces de la maison le portrait

de celui que ces bonnes sœurs appellent encore aujourd'hui, et malgré son oubli, leur bienfaiteur; elles lui ont



déjà, m'ont-elles dit, adressé bien des prières; et quoiqu'elles n'aient pas été exaucées, elles ne se découragent pas et comptent encore qu'il les entendra.

Château de Bielle. — N'oubliez pas en allant à Bielle de faire une visite au château, propriété de M. Cogomble de Laborde, qui l'habite presque toute l'année. Inconnu, vous y recevrez, je m'en porte caution, la plus aimable hospitalité. Si par hasard vous craignez d'être indiscret, vous trouverez une excuse dans votre légitime désir de voir une collection curieuse de tous les animaux de la montagne qui sont tombés jadis sous les coups de M. le comte de Laborde, le Nemrod de la vallée d'Ossau. Vous y admirerez avec un vif intérêt et sans danger, sur les lieux mêmes de leurs exploits dévastateurs ou de leurs

innocents ébats, les terribles et les timides hôtes du pays : un ours monstrueux tué près des Eaux-Chaudes, un loup de la grande espèce, un sanglier colossal, vieil habitant des forêts du Benou, des renards, des chevreuils au poil gris argenté, des isards, des perdrix blanches... En quittant le château de Bielle, vous me saurez gré de l'intéressante excursion que je vous aurai indiquée.

Quelques écrivains vantent avec emphase des colonnes qui se trouvent dans l'église de Bielle. Ils prétendent que Henri IV, désirant les avoir pour orner un de ses palais, en fit la demande aux habitants de la commune, qui répondirent par un refus. Quand vous aurez vu ces colonnes, d'un marbre équivoque, d'un style nul, vous penserez comme moi, qu'elles ne valaient ni leur réputation, ni la demande de Henri IV, ni l'impertinent refus dont elle fut accueillie, si toutefois il est vrai que ce prince, qui avait bon goût, ait jamais désiré ces insignifiants piliers.

Pour montrer ma bonne foi, je laisse subsister cette opinion, quelque peu tranchée, que j'avais émise dans une précédente édition, et j'avoue qu'il y a peut-être lieu à la modifier légèrement. Ce n'est pas qu'un nouvel et sérieux examen m'ait fait découvrir dans ces colonnes un mérite de travail ou de matière qui m'aurait d'abord échappé, mais les observations d'hommes compétents avec lesquels je les ai revues plusieurs fois m'ont éclairé sur une circonstance particulière qui a sans doute motivé, et qui m'expliquerait le désir et la demande de Henri IV. Ces colonnes sont d'un marbre étranger aux Pyrénées, sorti évidemment, au dire des connaisseurs, des carrières de l'Italie. Amenées à grands frais de ces lointains pays dans la vallée d'Ossau, elles servaient d'ornement à l'imposante construction dont les mosaïques de Bielle nous révèlent

l'existence passée. Comment, à quelle époque ont-elles été transportées dans l'église où elles figurent maintenant? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Henri IV, qui connaissait probablement leur origine et leur ancienneté, a fort bien pu les désirer, les demander comme objet de curiosité, mais c'était moins pour elles-mêmes que pour l'importance que leur donnait leur existence séculaire. De cette manière, je le veux bien, je suis d'accord avec Henri IV.

C'est dans ce village, dit-on, qu'était né l'honorable et célèbre banquier *de Laborde,* qui, devenu le plus riche capitaliste de l'Europe, revenait de temps à autre visiter sa chère vallée, et qui fit construire le château de Bielle. Les nombreux bienfaits qu'il répandit n'empêchèrent pas qu'il tombât sous le couteau révolutionnaire, expiant ainsi le tort qu'il avait d'être riche. Tout le monde connaît l'histoire et la fin touchante de ses deux fils, intrépides marins qui périrent ensemble dans un voyage avec La Peyrouse, sur la côte nord-ouest de l'Amérique. M. Alexandre de Laborde, autrefois questeur de la Chambre des députés, aide-de-camp du roi, troisième fils du célèbre banquier, était le seul héritier de ce beau nom cher au Béarn. Dieu, dit l'Écriture, élève les faibles, abat les forts. Faut-il qu'au pied de ces montagnes, devant le spectacle imposant de sa toute-puissance, il ait voulu donner à un petit village de rappeler dans une des plus illustres familles de France cette leçon vivante de l'instabilité des grandeurs et du bonheur humain! Faut-il que le ciel, en les frappant, ait pris pour instruments de ce triste enseignement ceux qui méritaient tant que sa bonté continuât à les soutenir, à les conduire dans cette prospérité qu'il lui avait plu de leur départir, et dont ils faisaient un si noble usage!

Depuis que j'ai écrit ces lignes, M. A. de Laborde a été

enlevé à l'affection de sa famille, de ses nombreux amis. Qu'il me soit permis de joindre mes regrets à ceux qu'a excités la fin prématurée de ce bon citoyen, de ce savant aussi modeste que distingué !

Arrachons-nous à ces lieux qui nous inspirent de tristes pensées et, continuant notre route, traversons les villages de *Bélesten*, de *Ger* ou *Gerès*, le *hameau de Géteu* qui renferme une des ardoisières les plus abondantes de cette partie



L'oasis.

du Béarn. Bienheureuses populations, si ce qu'on a dit souvent est vrai, heureux ceux dont on ne parle pas !

Le bois de frênes ou l'oasis. — Vers le milieu du vil-

lage de Bélesten, voyez ce petit sentier sur votre gauche, qui, un instant maintenu entre les murs de deux héritages clos de pierres sèches, court bientôt dans la plaine et se perd dans un épais bouquet d'arbres. La place vous est connue, ne l'oubliez pas; ce sera, si vous m'en croyez, une fois installé à Bonnes, le but d'une de vos plus agréables promenades. Quand vous aurez visité la charmante oasis qui se cache au bord du Gave, et que vous aurez parcouru ce mystérieux bois de frênes dont l'ombre est impénétrable aux rayons du plus brûlant soleil d'août, que vous aurez déjeuné au bord du petit lac qui s'y trouve, avec quelques provisions apportées le matin de Bonnes, vous ne penserez qu'à recommencer l'excursion : vous y reviendrez, soit pour y passer une journée tout entière dans une douce rêverie, bercé par le murmure du Gave ou le mouvement lent et monotone du petit moulin, soit pour reproduire sur votre album, si le ciel vous a fait artiste, quelques-uns des ravissants points de vue dont ce petit Éden et ses environs abondent. J'y ai moi-même passé de si doux instants, que je ne crains pas de vous dire : Allez-y, et vous ne regretterez pas la course.

Carrières de Louvie-Soubiron. — A gauche, sur l'autre rive du Gave que nous allons pendant quelque temps suivre des yeux, voyez *Asté*. Plus loin, sur la même ligne, la montagne *de Louvie-Soubiron* ou *Souviron*, sur la crête de laquelle une longue tache ou traînée blanche indique la carrière de marbre qui porte son nom. Nous en ferons un jour un but de promenade : aussi pendant que j'y suis, je vais vous dire quelques mots sur cette carrière qui, à mon avis, devrait prendre un développement considérable, mais se trouve pour le moment presque abandonnée et détrônée par deux rivales, la *carrière de Gabas* dont je vous parlerai

en temps et lieu, et une autre qu'on appelle la *carrière de Laruns*, mise récemment en exploitation. Ces deux carrières de Laruns et de Louvie-Soubiron, toutes deux placées en face l'une de l'autre et séparées par le Gave d'Ossau, renferment la même nature de marbre blanc. Au dire des géologues, c'était autrefois une seule et même couche horizontale dont le centre, sur lequel coule maintenant le Gave, s'est affaissé par suite d'une violente commotion, laissant en l'air, à droite et à gauche, les deux extrémités de cette large couche.

Les marbres des Pyrénées ont toujours joui, et à juste titre, d'une grande réputation. Si nous en croyons les auteurs anciens, dans le Colisée, sur le Forum, brillaient les statues de marbre blanc des Pyrénées à côté des statues tirées des carrières de l'Ionie et du Latium. Cette faveur n'a jamais été interrompue ; ce sont les marbres des Pyrénées qui décorent les basiliques au moyen âge. Henri IV, écrivant au connétable de *Lesdiguières,* lui recommande (l'autographe de cette lettre existe encore) d'aider de tout son pouvoir un gentilhomme béarnais, qui extrait des marbres des Pyrénées pour l'embellissement de ses palais de Fontainebleau, des Tuileries et de Saint-Germain. Louis XIV l'employa avec profusion à Versailles, Trianon, Meudon, Rambouillet, aux Invalides ; Louis XVI, au Panthéon ; l'Empereur, partout où il fit travailler.

D'après le plan du fameux palais du roi de Rome, il n'y devait entrer que des marbres français, et ceux des Pyrénées y figuraient en première ligne ; la Restauration s'en servit à la chambre des Pairs, des Députés, à l'Arc-de-Triomphe, à la Bourse.

Sous Louis-Philippe, l'Hôtel-de-Ville, le palais de Versailles, ont puisé leurs marbres dans les Pyrénées.

Le marbre statuaire le plus estimé était récemment encore, et avant l'exploitation des carrières de Gabas et de Laruns, celui que l'on extrayait des carrières de Louvie-Soubiron : ce sont elles qui ont fourni les statues ornant autrefois le pont de la Concorde, et aujourd'hui la cour d'honneur du château de Versailles ; celles extérieures de la Madeleine, le Cincinnatus de Foyatier, les quatre Évangélistes et la Vierge de l'église de Bétharram, le beau groupe de Caïn et sa famille, par Étex ; le Tambour républicain, le buste de Talma, par David, etc., etc. Des rapports faits en 1823 et 1829 par MM. Héricart de Thury, Gisors architecte, et David sculpteur, il résulte que les marbres statuaires qu'on extrait de Louvie soutiennent la comparaison avec ceux de Carrare et de la Grèce. Mis en œuvre, ils résistent beaucoup plus que les autres aux injures de l'air, et offrent moins de ces veines intérieures qui font le désespoir de nos artistes. La dureté de ces marbres, bien supérieure à ceux de Carrare, a fait supposer aux géologues que ceux de Louvie appartenaient à des montagnes primitives, et que ceux de l'Italie ne sont que de deuxième formation.

Ce marbre est à grandes écailles et d'une belle transparence ; cependant sa blancheur est quelquefois altérée par une légère teinte grisâtre.

Avec tant d'éléments de succès, comment se fait-il que cette exploitation si intéressante pour l'art en France végète et languisse pour ainsi dire? C'est d'abord que la nature, avare de ces richesses inépuisables, les a enfouies dans des endroits abrupts et difficiles ; c'est que les hommes du pays ne viennent en aide ni à la nature, ni aux étrangers qui, à leurs risques et périls, essaient de lutter contre elle et d'arracher à la terre ces mines d'or ; c'est, disent les exploi-

tants, qu'au lieu de protection et de sympathie, ils ne rencontrent qu'obstacles et entraves ; c'est qu'ils demandent en vain, un peu dans leur intérêt, j'en conviens, beaucoup dans l'intérêt général, un chemin pour rendre praticable l'extraction, un pont solide sur le Gave pour transporter leurs produits.

La carrière de Louvie-Soubiron occupait autrefois une trentaine d'ouvriers. Louée, il y a vingt ans, 50 fr., elle a été ensuite affermée moyennant 600 fr. Tirer 50 fr., tirer 600 francs d'un pareil trésor, d'une mine aussi riche, enviée par l'Italie elle-même !... A qui la faute?... Je ne sais... mais c'est à en rougir pour le pays!

Je vous ai déjà dit que depuis quelque temps on avait presque entièrement abandonné cette carrière de Louvie-Soubiron pour s'en tenir à sa collègue de Laruns, dont les produits sont identiques et l'extraction beaucoup plus facile, puisqu'elle est sur le bord de la route et qu'il n'y a pas, comme pour la délaissée, de pont ni de Gave à faire traverser aux blocs de marbre qu'on en extrait.

Au-dessous, et un peu plus loin que cette longue traînée qui indique à l'œil l'exploitation de la carrière de *Louvie-Soubiron,* se trouve le village de ce nom, qui n'offre rien de curieux, pas même sa petite église romane de style faible et sans grâce. Ne nous y arrêtons pas et continuons à suivre le flanc de la montagne. Nous allons faire une station plus longue au village de *Béost*.

Béost.— Est-ce une erreur? on me la pardonnera alors, j'en suis sûr. Étais-je mieux disposé, plus porté que d'ordinaire à voir en beau, toutes les fois que j'ai visité et traversé ce village, mon favori, mes amours ? Il faut pourtant que je vous l'avoue : avec ses maisons moyen âge, sa charmante fontaine, il a toujours produit sur moi une émotion

paisible et pleine de charme que vous ne partagerez peut-être pas. Quoi qu'il en soit, ses habitations me sourient plus doucement que toutes les autres de la vallée ; la pauvreté et la négligence n'y suintent pas comme dans certains villages. Les femmes, les filles y sont mieux découplées, plus élancées, plus avenantes ; les hommes y ont un type plus beau. Si vous ne me croyez pas sur parole, allez-y voir. C'est ce village qui avait, de tout temps, le privilége de fournir à la buvette de Bonnes la nymphe qui, assise à sa source, en distribuait les eaux ; et le fermier de l'établissement, qui connaissait son monde, savait fort bien choisir la plus belle pour orner son comptoir et faire prendre goût à son liquide peu engageant.

Aujourd'hui ce n'est plus pour nous, hélas! que Béost a ses jolies filles. Le fermier de Bonnes a eu la cruauté de les renvoyer à leurs fuseaux, à leurs moutons, et les a remplacées par des messieurs en tablier blanc qui sont fort honnêtes, fort propres sans doute, mais qui sont bien loin de valoir les attrayantes Béostiennes. Nous devrions nous liguer tous, faire une coalition, et ne plus boire jusqu'à ce que M. Cazaux nous rende nos nymphes exilées.

Le petit hameau de Béost fut un des premiers construits dans la vallée, et son histoire pastorale, politique et guerrière, dont les titres dorment aux archives de Bielle, offre bien plus d'intérêt et d'attrait que celle de mainte grande ville.

Bagès-Béost. — A l'extrémité de ce village, un peu au-dessus et sur un plateau, s'élève un groupe de petites cabanes qu'on appelle *Bagès*, dépendant de Béost, dont il est distinct, quoiqu'il en fasse partie comme la main fait partie du bras. Du milieu de ces modestes habitations semble se dresser, un peu fière, une maison de simple et

noble apparence, que vous apercevez de la grande route, et que nul étranger ne manque de visiter pendant la saison des eaux. C'est la demeure de *Gaston Sacaze,* d'un pasteur botaniste, dont le nom, j'ose le dire, est européen ; obscur



montagnard qui, sous le plus modeste vêtement, cache une individualité devant laquelle tous doivent s'incliner. Longtemps j'ai étudié avec défiance cette humilité si riche d'instruction et de savoir. Je craignais de surprendre l'orgueil sous tant de simplesse, il n'en est rien : ce n'est qu'une nature privilégiée qui s'ignore. Gaston Sacaze, sans autre guide que l'inspiration et un amour frénétique pour les plantes, grâce à la possession d'un Traité de botanique, a pénétré jusqu'aux entrailles de cette science si vaste, si compliquée. Arrêté à tout instant par son ignorance du grec et du latin, dont elle est hérissée, il s'est mis seul à étudier

ces deux langues avec quelques vieux livres empruntés à la bibliothèque du curé et du maître d'école.

Lorsqu'il ne sera pas occupé ailleurs, il vous montrera ses immenses herbiers, son jardin où croissent, scientifiquement classées, toutes les fleurs de l'Ossau. Il est à la fois peintre, poëte, musicien; modestement, avec bonhomie, il vous fera voir les chansons qu'il a composées, ses dessins, ses tableaux, le violon, l'archet qu'il a faits lui-même, des cartes qu'il a dressées... Si on a eu raison de dire de lui que c'est l'homme de la nature, nous autres citadins que sommes-nous donc?...

Lorsque vous irez chez Gaston, vous serez accueilli par lui avec un empressement hospitalier, avec un désintéressement sans pareil, et à vous recevoir il perdra un temps précieux pour ses travaux d'agriculture. Il vous serait pénible de n'avoir en échange aucun souvenir à lui laisser, et avec un tel homme il en est certains auxquels vous devez bien vous garder de songer. Prenez donc d'avance vos précautions, et offrez à Gaston un autographe de vous, tracé sur la tête d'un des livres que vous aurez emportés pour lire en voyage. C'est ainsi que maint visiteur a contribué à lui former un commencement de bibliothèque que vous aiderez à augmenter.

Un mot, en redescendant de *Bagès*, sur l'histoire de mon petit village de *Béost*. Il a de bien vieilles gloires inscrites dans ses vieilles archives. A la tête des braves bataillons de la vallée, armés en guerre, marchait presque toujours un des enfants de Béost, dont la signature a figuré plus d'une fois sur des traités de paix à côté de celles des souverains du Béarn. Au XVII[e] siècle, un des jurats de Béost était délégué par la vallée pour porter aux États-Généraux ses remontrances et protester contre la taxe annuelle de quatre-

vingts petits écus qui lui était imposée, comme fief, au nom du roi. Je n'approuve pas la protestation, mais ces bons Ossalois ont toujours aimé à garder leurs grands et leurs petits écus. En bonne conscience, pour toute la vallée la taxe n'était pourtant pas vexatoire et le souverain trop exigeant... Ils en paient bien d'autres maintenant; demandez plutôt à M. le percepteur des contributions.

En 1621, dans une déclaration devant l'intendant de la province, je vois figurer comme jurats de Béost, Fourcade, Sacaze, Bonnecase; en 1858, je retrouve parmi les membres du conseil municipal de Béost, Fourcade, Sacaze, Bonnecase. Ou je ne m'y connais pas, ou ce sont là des titres de bon aloi, des titres irrécusables d'ancienneté de race; et pourtant ils n'en sont pas fiers comme tant d'autres qui ne pourraient peut-être pas aussi bien faire leurs preuves devant la chancellerie.

Détournons nos regards de la montagne et reportons-les sur la vallée. Votre postillon, conducteur ou voiturier, fait avec son fouet un tapage infernal. Nous entrons dans Laruns : les chiens aboient, les vieilles femmes, les enfants se mettent aux fenêtres et vous regardent passer. Pendant la saison des eaux, cela leur arrive cinquante fois par jour.

Laruns. — Laruns est le chef-lieu de canton, la dernière cure française; son territoire est très-étendu : il se prolonge à plus de cinq lieues jusqu'à la frontière espagnole. Le pic du Midi est enclavé dans ses limites, qui ont quatre lieues de largeur : vaste empire, mais dont la plus grande partie des habitants, tels que ours, loups, isards, n'ont jamais voulu contribuer aux charges publiques; ce qui fait qu'il n'est pas riche.

A l'exception de quelques monuments que je signale à

mon chapitre de l'*Archéologie*, ce village ne renferme rien de remarquable.

Laruns possède aujourd'hui deux hôtels : l'un près de l'église, c'est l'*Hôtel des Étrangers;* l'autre, sur la place, c'est



celui *des Touristes,* tenu par Joly. Tous deux offrent des appartements fort comfortables qui, dans les moments de presse, alors que Bonnes était à court de lits, ont été et doivent être encore d'une véritable utilité pour ces voyageurs, réduits quelquefois, ainsi que je l'ai vu de mes yeux, à coucher sur la place, dans leurs voitures.

Les artistes avaient, dans ces dernières années, adopté l'hôtel des Touristes; ils se trouvaient là au centre de leurs explorations de la vallée, et l'un deux, Landelle, le peintre célèbre de la *Messe à Béost* (exposition de 1857), y fit, à deux reprises, un long séjour. Il y esquissa aussi ces jolies toiles que vous avez pu admirer ensuite aux boutiques de la rue Laffitte, chez Beugnet ou chez Weyl, si même vous ne les avez achetées, ce dont je vous ferais mon compliment.

Ce village était autrefois le siége d'un grand établissement pour l'exploitation des forêts de sapins de Gabas, hameau que nous visiterons. A droite après la place, les bâtiments que vous longez étaient occupés par l'administration de la mâture, depuis supprimée; ils ont été vendus : ce sont maintenant des propriétés particulières.

Dans l'église figure, à côté d'un lustre moderne, une petite copie assez bonne d'un ancien tableau de l'école italienne, offerte par un enfant du pays, qui, trente ans auparavant, était parti pour la Russie où il avait fait fortune, et qui, l'année dernière, est venu passer l'hiver à Laruns, dans sa famille.

M. Coudurat a fait mieux encore; il a doté sa ville natale d'une belle fontaine en marbre blanc, qui n'est pas un des moins remarquables monuments de la place que vous traversez.

On a parlé d'os de géants d'une taille colossale, trouvés lors des fouilles opérées en cet endroit. Les os ont disparu, mais la croyance est restée. Laruns n'avait pas une pauvre petite vieillerie curieuse à montrer à nos badauds, qui en veulent à tout prix. Il est bien de sa part de leur en avoir déterré, et elle a fait tout de suite noblement et grandement les choses. Il faut ranger ce conte dans la catégorie du

serpent de mer qui vient de temps à autre défrayer les colonnes des journaux de Paris et de la province, quand ils ne sont plus assez fournis en séances des chambres, des académies, de la police correctionnelle, et lorsque les adultères ou les questions d'Orient viennent à leur manquer.

Depuis que Laruns est sous l'administration de M. Cazaux, le fermier intelligent des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, les améliorations longtemps réclamées ont surgi de toutes parts : c'est ainsi qu'il a su doter successivement le village, ou la petite ville, peu importe, de deux lavoirs auxquels sont annexés des bacs pour abreuver les bestiaux, d'un beau pont en maçonnerie pour remplacer les ais branlants de l'ancien, et que bientôt, grâce lui, l'église actuelle, trop petite pour la population, sera reconstruite à un autre endroit de la place, dans des proportions aussi élégantes que magistrales. Bien plus, il a éclairé Laruns, le mot entendu ici dans son sens propre. Toutes ces améliorations, tous ces progrès ont été réalisés en peu d'années, au moyen d'un sage emploi des ressources de la commune qui, trop longtemps jusque-là, avait laissé croître et dépérir en pure perte ces vastes forêts de Gabas qui sont appelées dans l'avenir à donner à Laruns des revenus considérables.

N'oubliez pas, avant de sortir du village, de jeter un regard à votre droite sur les vastes jardins du fleuriste Richard, qui envoie chaque jour à Bonnes ces fleurs civilisées de la plaine qui vous rappelleront votre jardinet ou votre parc, abandonné pour venir ici chercher la santé, et que vous serez heureux d'avoir devant les yeux pour tromper l'absence.

En voilà assez sur Laruns : notez seulement, si vous êtes encore aux Eaux le 15 août, que vous aurez à venir

assister, sur la grande place de ce bourg, aux danses et réjouissances qui ont lieu ce jour-là à l'occasion de la fête de la Vierge, en même temps celle du pays. Grande procession en costumes nationaux, costumes de garçons, de jeunes filles, d'hommes, de femmes mariées, de veufs, de veuves, rien n'y manque. De tous ces vêtements, pourtant distincts, je ne vous ai décrit que ceux qui sont les plus saillants, et que vous pourrez exporter pour les bals de vos grandes villes. Vous ne serez donc pas fâché de jouir du coup d'œil de leur piquante bigarrure. On fait à l'avance grand bruit de cette cérémonie dont le résultat principal est de mettre en mouvement, d'entraîner une notable portion de la population baigneuse et touriste des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, et de servir ainsi de distraction, de but de promenade, à gens qui sont enchantés de trouver une bonne occasion de tuer le temps.

Je crois devoir, pour cette circonstance, vous donner un conseil d'ami ; vous vous en trouverez bien. Si vous êtes encore à Bonnes ou aux Eaux-Chaudes le 15 août, comme je vous l'ai dit, il vous sera impossible de vous dispenser de descendre à Laruns ; votre femme, vos enfants, des amis qui, de tous côtés, auront entendu dire monts et merveilles de cette fête, ne manqueront pas de vous y entraîner bon gré, mal gré. Retenez donc d'avance une voiture, non pas seulement pour aller, ce n'est pas le point important, mais pour revenir. Vous comprendrez facilement pourquoi. La fête commence à onze heures du matin ; les pressés, les enragés qui ont toujours peur d'arriver trop tard, de ne pas voir assez, partent à cette heure ; d'autres à midi, d'autres successivement, et le service en descendant se fait souvent par une seule et même voiture pour quatre ou cinq familles. C'est très-bien ; mais quand à Laruns la procession est ter-

minée, quand à cinq heures le dîner vous appelle, car les traiteurs ont soin pour ce jour de le retarder, oh! alors, c'est une débâcle générale, c'est une sortie de théâtre par une pluie battante: l'Hippodrôme de La Marche ou de Longchamps, quand les courses viennent de finir. Chaque voiture a pu, dans ses voyages, amener le matin 24 voyageurs, mais comment, en une fournée, remonter tout ce monde qui voudrait revenir en même temps? C'est alors que si vous n'avez pas pris vos précautions, si vous n'avez pas imposé à votre loueur de voiture l'obligation d'être, sous peine de ne rien recevoir, à vos ordres depuis quatre heures du soir, vous courez le danger de dîner à Laruns (trop cruel châtiment de votre imprévoyance), et de ne revenir au logis qu'à neuf heures du soir. Ayez donc votre véhicule tout prêt, et laissez les autres pester, se démener, s'arranger ainsi qu'ils l'entendront, comme ils le pourront, cela ne vous regarde pas; pour vous, pour votre famille, en pareil cas, l'égoïsme est le plus saint des devoirs.

En route! en route! nous n'arriverons jamais. Traversons bien vite un beau pont de marbre, qui depuis peu a remplacé son prédécesseur en bois. Il est jeté sur le ruisseau qu'on appelle *Larrieuzé*. Dans l'été, presque sec, imperceptible, ce ruisseau a peine à couler, et vous riez de voir un pareil pont pour un pareil filet d'eau; mais au moment des pluies, de la fonte des neiges, après un de ces orages que les montagnes seules connaissent, vous seriez épouvanté de voir le torrent déborder à l'improviste, se précipiter partout comme un furieux, envahir le vaste espace qui le sépare de Laruns, se ruer dans le village, dans ses maisons, menacer de le renverser et de l'engloutir. Ne croyez pas que j'exagère, les cailloux que vous voyez étalés sur un espace considérable indiquent assez son passage. Ce sont

les sables mobiles de la Loire. Ils démontrent jusqu'où ce capricieux et irrégulier ruisseau porte quelquefois ses désastreux ravages. Règle générale : en fait d'hommes et de torrents, défiez-vous, chers lecteurs, de ceux qui parfois ont l'air endormi, de ce qu'on appelle des bêtes du bon Dieu ; ce sont souvent des sournois et des rageurs, qui ont des moments terribles. L'année dernière, l'administration municipale de Laruns a fait exécuter sur les rives de ce torrent des travaux protecteurs ; de chaque côté, des levées plantées de peupliers, à part les services qu'elles sont appelées à rendre aux habitants, leur offriront bientôt une agréable promenade.

Château d'Espalungue. — A gauche, le petit château



assez pittoresque de l'ancienne maison *de Livron* ; noble et grande famille, respectée et chérie dans toute la vallée. Si

je n'écoutais que mes sentiments, j'aurais eu à cette occasion à dire beaucoup de vrai et de flatteur sur l'hospitalité pleine de bienveillance qu'autrefois, du vivant de M. le marquis de Livron, on était toujours sûr d'y trouver. Aujourd'hui le domaine passé par succession dans la famille de Ségur n'est pas habité par son propriétaire. En allant visiter ce château qui renferme une petite chapelle antique et quelques vieux meubles assez curieux, vous apercevrez un porte-voix monstre destiné à appeler les travailleurs dans les champs. Servez-vous-en pour intriguer les cavaliers de votre connaissance que vous pourrez reconnaître de loin passant sur la route. Rien de plus amusant que la mine de celui qui entend à ses oreilles une voix qui l'appelle, et qui a beau se retourner de tous les côtés, sans pouvoir distinguer d'où elle part. J'ai été pris, et à mon tour j'en ai pris d'autres à cette innocente plaisanterie.

Après le passage du pont jeté sur le Larrieuzé, deux routes s'offrent à vous : l'une qui continue celle que vous suivez ; l'autre qui se jette brusquement à gauche. La première est l'ancienne route des Eaux-Chaudes.

La seconde est due à MM. de Castellane et Dessolle, dont les noms sont restés en vénération dans ce pays. Avis aux administrateurs passés, présents et futurs. Si vous voulez qu'on ne vous oublie pas, que plus tard il reste autre chose de vous que vos noms, prénoms et titres inscrits dans l'Annuaire du département, sur la liste des anciens préfets, si vous ambitionnez une gloire durable, percez des routes, occupez-vous de travaux utiles : croyez-m'en, les ouvrages que vous aurez fait exécuter vivront comme souvenirs impérissables de votre passagère administration.

Revenons à notre route : elle fut ouverte sur le flanc de la montagne en 1808, lorsque M. de Castellane administrait

les Basses-Pyrénées. Jusque-là on n'arrivait aux Eaux-Bonnes que par un sentier tracé dans le ravin profond, escarpé, que vous apercevez à votre gauche et qui suivait le lit du Gave.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un petit nombre seulement de courageux malades étaient tentés d'aller chercher la santé par un chemin où quelquefois on trouvait la mort, et dans lequel il fallait confier son corps aux bras, aux pieds plus ou moins sûrs de deux montagnards, et son âme à Dieu. A cette époque, l'étude du notaire de Laruns jouissait d'une nature d'honoraires qui aujourd'hui n'existent plus que pour mémoire... Avant de s'aventurer dans le voyage des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, avant de se lancer tête baissée dans ces gouffres inaccessibles, on était dans l'usage de faire son testament à Laruns. Au besoin les minutes en feraient foi.

Vous qui n'avez plus à prendre ces effrayantes précautions, et qui êtes mollement bercé dans votre voiture, adressez un remerciement à l'ombre de M. de Castellane pour avoir ainsi disputé, arraché aux rochers la belle chaussée qui vous conduit à la source de la santé.

Avant d'arriver au pied de la montagne, nous traversons un second pont de marbre, sous l'arche unique duquel coule un torrent qui débouche avec fracas d'une gorge étroite et sombre, à votre droite. C'est le *Gave de Gabas* qui, à votre gauche, va se réunir au *Valentin* et former le *Gave d'Ossau*.

Au premier coude de la route, vous apercevez un chemin nouveau : c'est la rectification de la route des Eaux-Chaudes, exécutée depuis peu d'années, et dont j'aurai occasion de vous entretenir plus tard, quand nous irons ensemble à cet autre établissement thermal.

Maintenant, voyageurs des Eaux-Chaudes, comme je vais tout droit à Bonnes, attendez-moi ici si vous ne voulez pas m'accompagner; je vous promets, du reste, de venir bientôt vous rechercher : sans moi, je craindrais que votre voyage, qui a pu jusqu'à présent vous intéresser, vous instruire peut-être, ne vous parût ennuyeux à périr... Pour tout concilier, cependant, sautez au chapitre intitulé : *Eaux-Chaudes*. D'avance je vous ai tracé la route; votre guide est sûr, fidèle, causeur; une poignée de main, bon voyage, *à revoir, à bientôt*. Après avoir mené ma société aux Eaux-Bonnes, je prendrai un petit sentier qui abrége le chemin, et que moi seul connais; j'arriverai aux Eaux-Chaudes avant vous, et vous recevrai à votre descente de voiture... Adieu, à tout à l'heure.

Du moment où la montagne commence jusqu'à celui où l'on arrive aux Eaux-Bonnes, il faut se résigner à aller au pas; c'est l'affaire d'une bonne demi-heure : occupez ce temps de loisir à contempler le triomphe de l'homme sur la nature; admirez l'art avec lequel les ingénieurs ont profité des accidents du terrain, tout en brisant le roc là où il n'a pas voulu se ranger pour les laisser passer. A vos pieds, à gauche, un précipice béant, d'une profondeur que l'œil peut à peine percer, dans lequel roule avec fracas le torrent le Valentin. C'est un voisin d'assez mauvaise mine, qui gronde, mugit, écume, et dont vous n'êtes pas fâché d'être séparé par un parapet. Vous regrettez seulement que, dans certains et trop fréquents endroits, cette barrière protectrice offre des solutions de continuité qui ne rassurent pas du tout. M. l'ingénieur de l'arrondissement s'excuse et rejette la faute de ces vilaines lacunes sur les pierres qui roulent d'elles-mêmes, et sur les pièces de bois que les habitants font rouler du haut de la montagne.

Eh! mon cher monsieur, arrangez-vous pour arrêter, si vous pouvez, les bois et les pierres, sinon décidez-vous à réparer les désastres qu'ils occasionnent. Avant tout, vous devez aux passants un chemin et un parapet bien entretenus.

C'est en quelque sorte pour mémoire que je laisse subsister ici ces lignes consacrées à l'ancienne route, car, à l'heure où cette édition verra le jour, une voie nouvelle l'aura remplacée, si j'en crois les assurances qui m'ont été données l'an dernier par MM. les agents de l'administration. — Quelques mots donc sur la rectification : on la doit à la manifestation d'une auguste volonté. S. M. l'impératrice, quand, en 1855, elle vint visiter en souveraine ces lieux qu'elle avait parcourus quelques années auparavant en simple mortelle, exprima, dit-on, le désir de voir aplanir un peu cette longue rampe en colimaçon, au bout de laquelle il faut aller chercher Bonnes. Heureux privilége du rang suprême, son souhait fut considéré comme un ordre, et après l'accomplissement des formalités voulues, rapidement remplies pour ce cas spécial, la rectification était décidée.

Commencée le 10 avril 1858, et quoique l'entrepreneur eût trois ans pour l'achèvement des travaux, elle sera, à moins d'événements imprévus, terminée en deux campagnes.

D'une longueur de 5 kil. 800 mètres, à partir du milieu de Laruns jusqu'à l'établissement thermal, par conséquent plus longue que l'ancienne de 1,100 mèt., elle n'aura que des pentes de 3 millim. au minimum et de 5 au maximum, tandis que celles de son aînée étaient en moyenne de 10 ; la largeur sera de 9 mèt., fossés et parapets compris. Elle doit coûter 270,000 fr., et comme elle est classée sous le n° 134 bis, et sous le nom de route de Pau aux établisse-

ments thermaux, au nombre des routes impériales, c'est l'État qui doit seul supporter la dépense.

La route nouvelle est faite : il n'y a donc plus à y revenir. A cet effet, manifester des regrets, se permettre des critiques, semble désormais bien inutile. Le projet qu'on a exécuté avait été dressé par M. *Mangeot*, alors ingénieur en chef du département des Basses-Pyrénées, aujourd'hui chargé du service d'inspection du réseau du chemin du Nord. C'est dire assez que, quelque désireux qu'on fût, au cas où S. M. serait revenue à Bonnes, de lui montrer qu'on n'avait pas oublié ses paroles, rien néanmoins dans la réalisation de l'œuvre n'a été négligé de ce qui pouvait la rendre complète. Et cependant, puisque j'ai laissé échapper tout à l'heure le mot de regret, qu'il me soit permis de rappeler ici les belles études antérieures, faites aussi en vue d'une rectification par M. *Boura,* l'ingénieur ordinaire, aujourd'hui en résidence à Bayonne. Au lieu de s'embrancher sur la côte rectifiée des Eaux-Chaudes, ainsi que le fait le projet adopté, la rectification, suivant M. Boura, devait partir de l'ancien point de jonction des deux routes de Bonnes et des Eaux-Chaudes ; puis, s'attachant de suite au flanc de la montagne, traverser sur un hardi viaduc la gorge d'où s'échappe le Gave de Gabas, et arriver aux Eaux-Bonnes *sans lacet.*

Ce que je regrette plus encore que le projet, c'est l'homme, et en cela je ne suis, moi étranger à ce pays, que l'écho affaibli d'une population chez laquelle le nom de M. Boura et le souvenir des services qu'il a rendus vivront longtemps.

Quand vous aurez fait quelques pas de plus, jetez les yeux à votre gauche, de l'autre côté du torrent ; là se pavane le pauvre petit hameau d'*Aas*, niché sur le flanc de

la montagne. Il a l'air de s'être mis à la fenêtre pour vous voir passer, comme un bon bourgeois du Marais qui, coiffé de son classique bonnet de coton, s'amuse, de son quatrième étage au-dessus de l'entre-sol, à regarder passer la garde montante. *Aas* est le chef-lieu des Eaux-Bonnes. Autrefois cette bizarrerie pouvait aller encore et ne point paraître ridicule quand Bonnes ne se composait que de trois ou quatre bicoques, mais aujourd'hui, vraiment, l'accessoire emporte le principal.

Mme Cazères, propriétaire d'un des bons hôtels de Bonnes, a réalisé en petit l'œuvre de Sémiramis, et un vaste potager, dont les murs sont allés chercher leurs fondations jusqu'au lit du torrent, s'offre *ici* aux regards étonnés.

Un peu plus loin, sur le bord de la route, au quatrième tournant de la montagne, vous apercevez sur la droite une métairie : c'est la *villa* de M. Taverne aîné. Vous ne vous attendiez pas à trouver une maison de campagne à 2,200 pieds au-dessus du niveau de la mer ; et pourtant ne faut-il pas, mes chers lecteurs, quoique vous soyez tous fort aimables, que ceux chez lesquels vous venez vous abattre envahissant tout, aient au moins un petit réduit paisible et retiré, où, loin du bruit, ils viennent oublier quelquefois le tumulte et les exigences que vous traînez avec vous.

Villa Castellane. — *Grotte Bonnecaze.* — A gauche de la villa Taverne, une petite porte à claire-voie donne entrée sur un petit enclos sur lequel s'élève une humble cabane. C'est la demeure de l'heureux concierge, du vigilant cerbère d'une grotte qu'un écriteau, placé par lui sur une longue perche, signalait encore il y a quelques années comme *très-curieuse*. Mettons qu'elle est assez intéressante, qu'il y a quel-

ques belles stalactites que j'ai admirées, mais dont le nombre diminue tous les ans, phénomène qui m'étonna fort, je l'avoue, et dont je cherchai vainement l'explication scientifique, ainsi que plus d'une fois il est arrivé à certains de mes savants collègues en archéologie, minéralogie et autres sciences en *ie*. Ce problème se trouva résolu pour moi un beau jour que je surpris dans sa grotte le père *Bonnecaze*, qui alors en était propriétaire, mangeant son bien en herbe, c'est-à-dire faisant comme les honorables membres des bandes noires, morcelant ses terres, arrachant les gouttières, les plombs, les parquets de son château souterrain dont les touristes achetaient fort cher les curieux morceaux.

Depuis, le vieillard est mort; avec lui aussi, j'aime à le croire, s'est éteinte l'industrie tant soit peu sacrilége qui le faisait vivre, et que, m'assure-t-on, il exerça *consciencieusement* jusqu'à son dernier jour, quoique depuis longtemps il fût, de propriétaire, passé simple gardien de la profitable grotte.

A la place de la haute perche qui soutenait l'écriteau de *grotte très-curieuse*, se trouve une tablette de marbre sur laquelle on lit: *Villa Castellane*, ceci mérite explication, car, pas plus que tous ceux qui sont passés là avant vous, vous ne comprendriez cette énigme; moi, qui suis dans le secret, je puis vous dévoiler ce mystère. Rappelez-vous qu'en passant à Bielle, je vous ai parlé du comte Jules de Castellane, ce *Mécène* trop peu de temps possédé par ce pays, dont il avait paru vouloir décorer les campagnes comme il avait fait autrefois pour celles de Marseille. Charmé par le site et les beautés naturelles du lieu, il avait rêvé pour l'humble grotte une destinée grandiose; il voulait tracer, pour y arriver, un chemin en pente douce qui en eût facilité l'accès, l'entourer d'un jardin planté à l'an-

glaise, élever un petit pavillon d'été où, des Eaux-Chaudes et des Eaux-Bonnes, on serait venu faire de joyeux piqueniques. En un mot, il eût voulu réunir en cet endroit tout le comfort d'une luxueuse villa, uniquement créée pour l'agrément du public et libéralement ouverte à tous.

Hélas! trois fois hélas!!! tous ces beaux projets, dont je fus l'heureux confident, sont restés *en plans;* toutes ces belles promesses ont été menteuses, comme serments d'amour, comme un prospectus, comme une profession de foi; à qui la faute? Au dieu d'hymen, qui, d'un homme libre comme l'air, fait un esclave fier de son servage, l'arrache aux lieux que garçon il affectionnait, le mène à d'autres lieux; à l'hymen qui, conduisant à des sources nouvelles le noble auteur de ces projets, lui a fait oublier, abandonner les Eaux-Bonnes et la grotte, ses amours. Ce marbre que vous apercevez n'est donc plus qu'une pierre tumulaire, et je propose qu'on y ajoute trois mots seulement, de manière qu'on lise maintenant : *Ci-gît la villa Castellane.*

Quoique ce chapitre soit déjà bien long, je n'ai pas le courage de vous priver d'un souvenir historique qui se rattache à ces lieux. Lorsque vous êtes au pied de la grotte, sur le bord du Gave, levez les yeux, et de l'autre côté du torrent, vous apercevrez au-dessus de votre tête une grange dominant l'abîme. C'est un dernier reste du *château d'Assouste.* Pendant les guerres entre les catholiques et les protestants, qui désolèrent le Béarn en l'année 1569, Bonasse (drôle de nom pour un véritable enragé), Bonasse, général au service de Catherine de Médicis, mère de Charles IX, s'étant emparé du château d'Assouste, le renversa de fond en comble, fit massacrer et pendre au mur de la grange, qui subsiste encore, le vieux Abère, seigneur

d'Assouste, livra sa fille aux soldats, qui, après l'avoir outragée, la précipitèrent dans le torrent. On montre encore la poutre à laquelle fut suspendu le cadavre d'Abère, mais vous ne retrouverez plus le moindre petit bout de la corde : d'après le préjugé que vous connaissez bien, les paysans s'en sont partagé les morceaux, qui se transmettent de générations en générations, comme un talisman infaillible contre les fléaux du ciel.

Grange-Cazères. — Encore un peu de courage et de patience ; nous voici presque arrivés ; à droite, s'élève une grange, qui, jadis propriété de Mme Cazères, des Eaux-Bonnes, appartient aujourd'hui à M. Bonnecaze fils, dont tout d'abord ici je vous recommande le vaste hôtel, situé à Bonnes, sur la place dite du Gouvernement. Le propriétaire actuel entretient en cet endroit, durant la saison des eaux, trois ou quatre vaches laitières qui ont été d'un bien utile secours à plus d'un malade de ma connaissance.

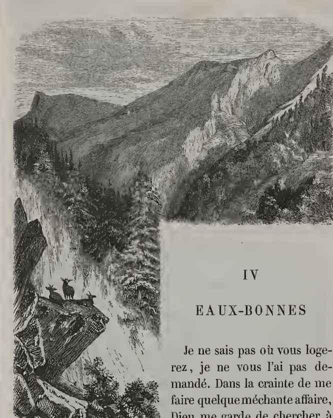
Nous sommes au dernier tournant de la montagne ; une longue poutre placée jadis à la droite du chemin, alors que les promenades étaient rares, et que le chemin horizontal n'existait pas, aidait les baigneurs qui se promenaient à reprendre haleine. C'était une chaise dont on ne venait pas, à tout instant, comme aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, vous demander le prix, et sur laquelle, assis à l'ombre d'un beau vieil arbre, vous voyiez passer tranquillement les voitures et les cavalcades. Cet endroit, dont il faut que je vous dise le nom, parce qu'il ne figure ni sur les cartes de Cassini, ni sur celles plus récentes où vous le chercheriez en vain, s'appelle *la* Crotte *de l'Ours;* ne prenez pas mon C pour un G : c'est un C. Si ce nom est quelque peu familier, ce n'est pas ma faute ; d'ailleurs, dans les montagnes, on ne connaît pas toutes

vos susceptibilités de langage; on appelle les choses par leurs noms. Voici l'origine de cette dénomination. Un ours, poursuivi vivement sur la montagne qui couronne votre tête, se laissa glisser par le sentier que vous apercevez encore, et où, ni vous ni moi, ne nous serions chargés de le suivre. Franchissant la route, escaladant le parapet, il descendit jusqu'au torrent, qu'il passa à la nage, et alla se perdre au loin dans les montagnes. Il est vrai que, en traversant le chemin, la pauvre bête, serrée de près par les chasseurs, y déposa un témoin irrécusable de son passage. Il paraît que c'est tout ce que les montagnards eurent ce jour-là de l'ours en question. Dans leur reconnaissance pour le souvenir impertinent pourtant qui leur avait été laissé, ou plutôt dans leur désappointement, ils donnèrent à cet endroit, dorénavant célèbre, le nom que je vous ai cité et que pas n'est besoin de répéter.

Belvéder Fanny. — A droite, existait, il y a quelques années encore, un petit sentier qui, de la route menait à ce que son auteur avait appelé le *Belvéder Fanny*. Hélas! le pauvret dut, en 1842, baisser pavillon, et s'humilier devant une altière rivale, la promenade horizontale qui, à partir de Laruns, a toujours dominé, à 150 mètres au-dessus de vos têtes, le chemin que vous parcourez. Depuis que l'étranger qui l'avait élevé a cessé de visiter ces montagnes, tout a disparu. A la place qu'il occupait, vous n'apercevez plus qu'une ravine profonde. L'orage, dans les montagnes, a bien vite renversé ce que les faibles mains de l'homme ont édifié.

Le temps que vous avez mis à lire et la véridique aventure que je viens de vous raconter sur un farceur d'ours, et les détails que je vous ai donnés sur le belvéder, vous a mené juste contre une maison qui a paru se dresser tout

d'un coup devant vous, et dont rien ne trahissait l'existence ; cette maison, c'est *Bonnes*, qui s'est fait désirer si longtemps ; la coquette s'est dérobée à vos yeux jusqu'au bout ; mais en revanche, elle se laisse embrasser à peu près tout entière, d'un seul coup d'œil, qui plonge jusqu'à l'extrémité de sa longue rue montueuse.



IV

EAUX-BONNES

Je ne sais pas où vous logerez, je ne vous l'ai pas demandé. Dans la crainte de me faire quelque méchante affaire, Dieu me garde de chercher à influencer votre choix. Si vous n'êtes pas encore décidé, eh bien ! faites comme à la foire : promenez-vous devant ces boutiques de logement et de nourriture ; ainsi que dans le monde c'est assez l'usage, jugez sur la mine et sur l'habit. Votre postillon, votre conducteur ont beau taper, fouetter, claquer, jurer, les chevaux n'en peuvent plus, et vous allez passer au pas sur

10.

le front assez irrégulier de la ligne; ce sera absolument comme une revue de garde nationale. Cependant, avant de commencer cette inspection, un mot seulement sur le petit pont en bois que nous traversons, et sous lequel, à gauche, se précipite un torrent. C'est le pont de la Soude, ainsi nommé du ruisseau de ce nom. Descendu de la montagne, après avoir parcouru le village il vient, sous vos pieds, tomber dans le Valentin, dont vous avez de loin suivi le cours encaissé au fond du ravin que domine la montagne, depuis le pont de marbre jusqu'à Bonnes. J'éprouve un certain orgueil, moi, vieil habitué du pays, à vous faire remarquer que notre pont est défendu par un parapet : le temps n'est pas encore éloigné où il n'y en avait pas, et ce n'était pas mieux; peut-être nous doit-on cette bien importante amélioration, à nous et à nos protections puissantes auprès des administrations supérieures et des députés du département; cependant tout ce que nous avons fait n'aurait peut-être pas suffi pour décider la pose de ce parapet si un événement, qui faillit être fatal à un habitant du pays, n'était venu nous donner un bon coup d'épaule. M. C...... rentrait dans le village, monté dans une voiture attelée d'un cheval; en traversant le pont, l'animal eut peur, se jeta sur la gauche, et fut précipité, avec la voiture, dans le torrent, où tout fut broyé; heureusement le voyageur avait eu le sang-froid de sauter lestement sur le chemin, et il en fut quitte pour la peur..., son cheval, sa voiture et ses marchandises. On voit que dans les Pyrénées, comme dans la bonne ville de Paris, comme partout ailleurs, il faut que de tristes événements, appuyés sur des démarches, des protections sans nombre, viennent forcer l'autorité à adopter des mesures que depuis longtemps réclame l'intérêt public. Ne vaudrait-il pas mieux s'exécuter

tout de suite de bonne grâce, et ne pas attendre, pour acheter un chien de garde, que la maison ait été dévalisée?

Peut-être aurez-vous trouvé mes anecdotes peu intéressantes; mon excuse est dans mon désir de vous faire connaître tout ce qui est relatif à la localité que vous allez habiter; c'est ainsi, selon moi, qu'on peut se flatter de savoir à fond l'histoire d'un pays. Maintenant, cheminez dans le village.

Bonnes a trois quartiers bien distincts : c'est d'abord la *Grande rue*, jadis l'unique; puis, ce que j'appellerai le *quartier de la Chapelle*, et enfin celui de la *rue de la Cascade* et de la *rue des Guides*.



Vue générale des Eaux-Bonnes.

Grande-Rue. — Si vous aimez le bruit, le mouvement et le soleil du midi, vous vous logerez dans la Grande rue et *du côté gauche*. Là, vous trouverez dans leur ordre de situation

naturelle les hôtels Castex, Doubrère, Capdevielle, Hourcade, Singès, Soumabielle, Pierre Salenave, Taverne jeune, hôtel de la Paix; Cazères, hôtel de Paris; Labarthe, hôtel des Princes. Plus loin, l'hôtel d'Orient, tenu par Longa, le transfuge des Eaux-Chaudes, où la renommée de sa cuisine vous aurait certainement attiré comme nous autrefois. Puis les deux hôtels Fourcade, l'hôtel de France, tenu par Taverne aîné, vieille gloire de ce pays à l'ombre de laquelle grandit déjà celle de son neveu, qui promet d'être un grand cuisinier. L'hôtel Richelieu chez Lahore, et les deux hôtels Pommé, dont les belles façades, aboutissant à ce qui était autrefois le promenoir de l'établissement, terminent dignement la rangée des habitations du côté gauche.

Si vous craignez, au contraire, le voisinage toujours un peu bruyant d'une rue quelconque, adoptez *le côté droit,* où les hôtels, séparés de la chaussée par le jardin anglais, s'adossent à la montagne.

Dans ce cas, frappez indistinctement chez Lazare, chez MM. Cazaux frères, chez Lavillette, ou chez Mme veuve Incamps : c'est déjà presque tout un quartier neuf, que complétera magnifiquement la grandiose construction de Labarthe, encore inachevée. Les hôtels Lavillette et Incamps sont situés en retour d'équerre, sur une petite place qui se prolonge jusqu'à la rencontre de la Grande rue.

Au coin, la maison qui coupe la vue, brise la ligne, droite jusqu'ici, et lui fait faire une espèce de crochet disgracieux, c'est l'hôtel du Gouvernement; son aspect vieux, sombre et triste, a longtemps contrasté avec la jeunesse et l'élégance de ses modernes rivales; il appartient au département. On avait songé à le vendre, à la charge de le démolir et de reculer à l'alignement en cas de nouvelles bâtisses. Des difficultés sur le partage du prix entre Bonnes,

qui prétendait avoir tout, et les Eaux-Chaudes, qui voulaient aussi leur part du gâteau, ont empêché la réalisation de ce projet. Au lieu de se donner la peine de résoudre ces difficultés et de lever les obstacles, on a préféré rester dans le *statu quo*, si cher à toutes nos administrations.

Cette maison servait autrefois d'hôpital et de logement pour les militaires qui venaient prendre les eaux dans cette localité. Comme depuis longtemps on envoie à d'autres sources pour la guérison des blessures, il a fallu changer la destination première de ce bâtiment.

Jusqu'en 1855, époque où S. M. l'impératrice vint prendre les eaux à Bonnes, c'était un indigène qui tenait l'immeuble à bail principal et en sous-louait ensuite les chambres ; le prix du fermage était modéré, ce qui se comprendra quand on saura qu'il y avait pour le fermier l'obligation de réserver un appartement au préfet et deux chambres pour le pasteur. En 1855, le bail principal fut résilié et la maison tout entière, remise à neuf à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur, devint en un instant la plus comfortable des habitations de Bonnes. La décoration des chambres subsiste encore du reste, pour témoigner de ce que devait être au moment de sa création cette petite bonbonnière.

Des lanternes, montées sur de gracieuses colonnes en fonte, ornaient la place et ses alentours. Une seule est restée debout, vivant témoignage d'une incurie qui laisse les unes sous une remise, et les autres étendues sur l'herbe dans un des coins le moins bien tenus du jardin anglais, ce qui n'est pas peu dire.

Sur la place à laquelle l'hôtel du Gouvernement a donné son nom, s'élève l'hôtel Bonnecaze, puis l'hôtel Tourné, et enfin, dans une sorte d'impasse qu'il remplit à lui seul, et dont il sort même pour étaler une de ses façades devant

l'établissement thermal, l'hôtel de la Paix, tenu par Manet. Là finit ce que j'ai appelé le quartier de la Grande rue.

Quartier de la Chapelle. — Montez maintenant avec moi les quelques marches que vous avez devant vous, ou bien, prenez, à gauche, la rampe qui longe l'établissement. Nous voici sur une petite place; au milieu s'élève la chapelle, qui est venue, à l'extrémité du village, s'abriter en quelque sorte au pied du rocher. Sa croix, emblème de foi et d'espérance, plane sur toute cette population de malades. En la plaçant plus loin, plus haut que la source thermale, peut-être a-t-on voulu rendre sensible cette vérité consolante que, par delà où finit le pouvoir de la nature, où s'humilie la science impuissante, il reste encore une prière à adresser, un secours à attendre, une espérance à conserver.

A votre droite vous trouvez l'hôtel Loumet, tenu par Jean de la Buvette, les deux hôtels de Courtade, dont l'un surtout, avec son gracieux balcon, rappelle les plus élégantes constructions de nos nouveaux boulevards.

A votre gauche, c'est l'ancien hôtel Bonnecaze, tenu par Lagouare.

Puis, si vous voulez bien me suivre encore un instant, nous allons arriver au milieu d'un square, de forme quelque peu irrégulière, où nous trouverons les hôtels Lagouare et Dilhare. Là, au fond d'une gorge demi-circulaire, qu'entoure et domine de toutes parts la montagne de Lacoume, finit de ce côté la région habitée des Eaux-Bonnes,

A l'une des extrémités de ce square, d'importants travaux de construction ont été entrepris pendant la saison dernière : ce sont ceux du futur *Temple protestant*.

Quartier de la rue des Guides et de la rue de la Cascade. — Redescendons la Grande rue, et tournons une

première fois à droite avant d'arriver à l'hôtel des Princes; le dessin que voici vous donne l'image fidèle des lieux : entrez avec moi, nous sommes dans la *rue des Guides*. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi? me direz-vous; sans doute parce



qu'il y a là des guides? Réponse : non, mais parce qu'il y en a eu. C'est ici, en effet, que demeuraient Lanusse, Maucor, et d'autres entre les meilleurs. A cette époque, la rue actuelle n'était encore qu'une simple allée, bordée de pauvres baraques, avec des écuries au rez-de-chaussée et des

greniers au-dessus où logeaient nos braves guides et leurs familles. Aujourd'hui, vous y trouvez bien encore à l'entrée quelques constructions en planches, où s'abritent des industries dont j'aurai à vous parler ailleurs; mais le restant de la rue est occupé par le bel immeuble de Courrèges et la maison de M. Castéran, le directeur de la poste aux lettres. Cette dernière, placée au sommet d'un monticule, domine d'un côté tout le village de Bonnes, et, de l'autre, la belle vallée qui s'étend jusqu'à Laruns. Amateurs de bon air et de belle vue, ce serait sans contredit la plus jolie demeure que vous pourriez choisir.

Rue de la Cascade. — Notre visite à la rue des Guides est terminée : reprenons la Grande rue, et quand nous aurons descendu quelques pas, tournons une seconde fois à droite, après l'hôtel des Princes. La rue de la Cascade fait à l'entrée un ou deux coudes brusques, d'un effet peu agréable à l'œil; les masses de rochers qui la surplombent pendant quelques instants lui donnent peut-être un aspect un peu triste; mais, si vous m'en croyez, vous ne vous arrêterez pas pour si peu. Au bout de vingt pas, la voie s'élargit, et après un dernier détour à droite, vous vous trouvez dans une jolie rue, à pente inclinée, et bordée de deux rangs de maisons bien alignées. Les constructions sont toutes de date récente; par conséquent, vous êtes sûr d'y rencontrer des logements que l'expérience a permis aux propriétaires d'entourer de tout le comfort désirable. *Mon ami Maucor*, je dirais bien *votre ami*, certain de ne pas être démenti par vous si vous aviez lu mon chapitre intitulé *Guides*, si je vous eusse présenté l'homme, et que vous eussiez déjà usé de ses services. Je reprends: *Mon ami Maucor* fut le premier qui vint planter sa tente en cet endroit. C'était, s'il m'en souvient, vers 1849; son exemple,

vous le voyez, fut rapidement suivi puisque aujourd'hui la rue de la Cascade ne compte pas moins de dix-huit hôtels ou maisons meublées. Du côté droit, en descendant vers le Gave, après l'auberge que tient le sieur Batol, vous trouvez la maison Grousset, et la maison Casenave, qu'exploite Mme veuve Incamps, les maisons Capdevielle, Hourcade, Doubrères et Pulong.

A gauche, quand vous aurez dépassé les vastes dépendances de l'hôtel Taverne jeune, voici la maison Carerette, l'hôtel Cazeaux, l'hôtel des Ambassadeurs, tenu par Jeanbat; la maison de Lanusse, que décore une enseigne due au pinceau naïf de quelque Raphaël montagnard; celle de Maucor, qui chaque année s'agrandit d'une fenêtre ou de deux, suivant que la saison précédente a été plus ou moins fructueuse pour son propriétaire; l'hôtel Muret Labarthe, puis les maisons Casabonne, Pouy, Salenave et Lasserre. En ai-je oublié quelqu'un ou quelqu'une dans le nombre? en vérité, je me le reprocherais sincèrement, et si tant est que ma mémoire m'ait trahi, par avance j'en demande pardon à qui de droit. Ma réclame bien désintéressée, je n'ai pas besoin de le dire, lui faisant défaut, je m'engage, pour réparer ma faute, vis-à-vis de celui que j'aurai passé sous silence, à lui payer une insertion à la quatrième page du plus répandu de nos grands journaux.

Ne quittons pas ce nouveau quartier sans que je vous aie signalé et la jolie fontaine qu'on y a élevée, et le chemin nouveau ouvert vers le milieu de la rue pour descendre à la cascade, dite des Eaux-Bonnes ou du Valentin. La *Fontaine,* ressource précieuse pour toutes ces habitations, donne une eau pure, qui, grâce au long parcours qu'elle accomplit depuis sa source derrière la chapelle jusqu'à l'endroit où elle coule maintenant, a eu le temps de perdre ce qu'en

descendant de la montagne elle aurait pu conserver de trop cru ou de trop froid.

Le chemin de la Cascade est une des rares améliorations exécutées par la municipalité d'Aas, peu prodigue sous ce rapport en ce qui touche Bonnes. Large de 2 mètres, bordé de parapets en maçonnerie qui rassurent l'œil, avec une pente insensible, il est d'un accès facile pour les malades, et a remplacé avec toutes sortes d'avantages l'étroit et périlleux sentier qu'il fallait suivre, il y a un an à peine, pour arriver au pied de la cascade.

Voici la revue des habitations de Bonnes terminée; sous ce rapport, vous connaissez maintenant le pays aussi bien que moi; vous n'avez donc plus qu'à choisir.

Peut-être, si vous avez lu ce chapitre avant d'arriver, échapperez-vous à l'inconvénient de vous promener dans le village, avant de vous arrêter quelque part; peut-être vous aidera-t-il à faire d'avance un choix, ce qui sera mille fois plus commode; car l'inquisition un peu indiscrète des curieux a toujours en soi quelque chose d'ennuyeux, et l'on n'est pas fâché de s'y soustraire. Il vaut donc mieux n'avoir qu'à indiquer à son cocher l'hôtel où on veut descendre. Cette observation s'applique également à ceux qui arrivent en diligence. Cette dernière catégorie de voyageurs pourra ainsi se soustraire aux obsessions de marmitons et gens de service de divers hôtels, qui, dans la rue, et au moment où ils descendent de voiture, s'accrochent aux arrivants encore indécis, et ne se font pas faute d'exercer auprès d'eux les importunités que pratiquaient à une autre époque les coucous pour Saint-Cloud et Versailles, de défunte mémoire. Le spectacle de vos angoisses au milieu de ces instances un peu vives, qui vont quelquefois jusqu'à compromettre la sûreté de vos vêtements, est une

distraction très-amusante pour les flâneurs ; mais je doute que vous soyez fort disposé à donner la comédie à vos dépens.

Cet état de choses est quelque peu changé, heureusement pour vous, buveurs actuels. Un arrêté récent du maire d'Aas a prohibé cette coutume, et c'est à peine si, à l'arrivée des voitures dites particulières, une blanchisseuse, plus osée que les autres, se risque, de temps en temps, à venir vous faire ses offres de servicc futur. Si elle le tente, c'est en se précipitant vivement d'une maison ou d'une allée : quelques mots lancés au vol, une carte jetée sur vos genoux, un nom prononcé à la hâte, et tout est dit ; puis elle se sauve, inquiète avant tout de savoir si le commissaire, ce croquemitaine des grandes personnes en défaut, a constaté la contravention. Vous éviterez donc aujourd'hui la prise d'assaut dans l'intérieur du village, et cela de par M. le maire, ce qui ne veut pas dire que vous n'aurez pas à vous défendre, pendant que vous monterez la côte, de quelques importunes attaques exécutées par des racoleurs femelles que certains hôteliers envoient encorc au-devant de vous en éclaireurs. Mais si vous étiez disposé à vous plaindre, ce que j'ai dit plus haut du sort des voyageurs qui venaient autrefois à Bonnes vous fera mieux apprécier l'amélioration que le temps et les efforts de la municipalité ont réalisée.

Prenez d'avance vos mesures : mettcz-vous dans le cas de repousser les persécutions hospitalières qui seraient tentées contre votrc personne, et exorcisez impitoyablement tous ces affreux solliciteurs au moyen de cette phrase sacramentelle prononcée avec aplomb et assurance... *Je loge chez un tel...* A ces mots magiques qui, recueillis par d'avides oreilles, ne tomberont pas par terrc, un des repré-

sentants de l'heureux hôtel honoré de votre choix se chargera lestement de votre bagage, ou précédera votre voiture d'un pas rapide et triomphant. Avant de rien conclure relativement au prix et autres arrangements indispensables, demandez à vous recueillir, et si ce n'est déjà fait comme pour celui-ci, lisez le chapitre qui suit.

HOTELS, LOGEMENTS, TABLE.

Voici un sujet assez difficile à traiter. J'ai entendu accuser quelques-uns de mes confrères écrivains, négociants en itinéraires, de ne pas se faire scrupule d'exprimer *ab hoc et ab hac* des préférences payées à beaux deniers comptants, comme les postillons qui, lorsque novice vous les consultiez, vous menaient dans l'affreux bouchon où on leur donnait par tête de voyageur un franc de plus que dans un bon hôtel. J'aime à le croire, ami lecteur, je n'ai pas besoin de me défendre d'un aussi odieux trafic qui, à mon avis, mérite la corde, et vous ne me confondrez pas avec ces infâmes écumeurs de terre. Je me trompe quelquefois, je ne mens jamais. Je pourrais tout au plus, si je n'étais l'impartialité incarnée, me laisser aller à des affections ou à des habitudes; mais je suis trop pénétré de l'importance de ma mission, pour que vous ayez à redouter de moi la moindre faiblesse.

Avant d'entreprendre ce chapitre d'une si haute portée, j'ai interrogé ma conscience; c'est sous sa dictée que j'ai écrit les lignes que vous allez lire, bien convaincu que j'étais que du parti que vous aurez pris, et sur lequel il est fort difficile de revenir quand une fois on est enferré, dépend

votre tranquillité, votre bien-être, pendant le temps que vous passerez aux Eaux.

On a prétendu que dans mes précédentes éditions j'avais vu tout en beau, que j'avais trop loué, pas assez blâmé; on a eu grand tort. La preuve que je ne suis pas optimiste, c'est que je commence par vous prévenir qu'aux Eaux-Bonnes les Béarnais pur sang, demi-sang et citadins devenus montagnards, aiment beaucoup l'argent et surtout l'argent étranger au pays. Je ne fais ici que vous signaler une habitude dont vous ne tarderez pas à éprouver les fréquentes applications. Si vous m'en croyez, souvenez-vous de l'axiome : Les bons comptes font les bons amis; ce qui veut dire : faites d'avance vos conditions, défendez-vous bien, car on vous attaquera savamment. Cette petite précaution sage vous préservera de l'inconvénient de vous échauffer la bile, et vous mettra à même, sauf quelques cas exceptionnels, de vivre en douce paix avec les industriels de toute nature qui chercheront un peu à exploiter votre bourse et votre inexpérience. Ne vous effrayez pas trop de ce système de petites exactions, qui est pourtant bien naturel : car vous êtes étranger et oiseau de passage. Si vos hôtes agissent ainsi, c'est qu'il leur faut en deux mois faire la récolte de toute l'année; telle est l'excuse de leurs prétentions qui paraissent souvent exagérées quand on en ignore le motif.

J'avais besoin de ce préambule pour que vous ne me fissiez point l'affront de me croire partial, quand j'aurai occasion de dire du bien; et dans ce chapitre, sauf les légères exceptions que je vous ai signalées, moi qui aime à rendre justice à qui de droit, j'aurai une tâche facile.

Aux Eaux-Bonnes, les hôtels sont en général bien tenus. Dans les uns, on trouve le logement et la table; dans les

autres, on n'aura que des appartements meublés ou des chambres garnies. Ceux qui réunissent logement et table sont aujourd'hui les plus nombreux. C'est principalement dans le quartier de la Chapelle, dans les rues des Guides et de la Cascade que se trouvent les hôtels qui n'offrent aux étrangers que le gîte pur et simple.

Partout où il y a un chef de cuisine, cette cuisine est bonne ; remarquez bien que je ne dis pas *recherchée*, mais *bonne;* et par là j'entends saine et abondante : qualités essentielles et en même temps suffisantes pour l'alimentation du plus grand nombre des estomacs.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faudra pas quelquefois, pendant un long séjour, montrer les dents, se fâcher, crier, menacer. Messieurs les cuisiniers de Bonnes ne sont pas infaillibles; le meilleur cheval bronche, et souvent par la faute de son cavalier. Si vous êtes trop bon enfant, tant pis pour vous. Mais, je vous le répète, sauf quelques anicroches, en général vous serez satisfait.

Cependant, n'allez pas vous figurer que pour 5 ou 6 fr. par jour, déjeuner et dîner compris, on vous traitera comme chez Bignon au café Foy, comme aux Frères Provençaux ou au Café anglais ; qu'on ne vous nourrira que de plats recherchés, par exemple de bisques d'écrevisses, d'ortolans à la provençale, de soles en matelote normande dans lesquelles excellait l'infortuné Borel. Non, parbleu pas! mais votre ordinaire sera simple, bon, sain ; je l'ai déjà dit. Il se composera de viande de boucherie, de poulets (c'est la grande ressource), de petites truites, de légumes, et quelquefois même, de saumon et autres poissons de mer venus de Bayonne. On vous servira l'entremets sucré, le fromage de *Gruyère* assez bon, que l'on confectionne habilement dans les environs de *Toulouse*. Quant

aux fruits, ils sont généralement mauvais ; c'est la faute du pays et du climat ; si, comme moi, vous les aimez (je vous avoue mon faible), si vous tenez à en manger de bons, vous en ferez venir de Pau à peu de frais. On peut encore s'entendre pour cet objet avec une des marchandes qui stationnent chaque matin à l'extrémité du Jardin anglais, au-dessous de la promenade Horizontale, lieu ordinaire du marché. Elles viendront alors dans votre appartement vous offrir la primeur de leurs paniers, qu'elles vous permettront d'écrémer moyennant une légère augmentation de prix.

Si, par hasard, vous voulez traiter quelqu'un, faire un extra, abandonner l'ornière de la table d'hôte, vous y avez la main : des cuisines de Taverne, de Cazères, de Longa et de Labarthe, il est sorti plus d'une fois ce que nous appelons de vrais dîners, et qu'on n'eût pas désavoués à Paris. Dans ce cas, je vous en préviens, il est important de vous faire soumettre à l'avance le menu et les prix, car autrement vous pourriez tomber à la renverse à la vue de la carte à payer, surtout si vous avez eu quelque velléité de champagne, de bordeaux ou autres vins fins.

Dans tous les hôtels, avec ou sans cuisine, vous trouverez des chambres, des appartements convenables, un mobilier propre, quelquefois même jusqu'à du luxe. Le *fauteuil à la Voltaire,* qui a commencé à s'introduire aux Eaux-Bonnes vers 1850, y est presque acclimaté aujourd'hui. Pour se reposer après une excursion, pour faire une petite sieste bien salutaire pendant la grande chaleur, pour s'étendre lorsqu'on est un peu souffrant, c'est un meuble de première nécessité ; votre logeur s'arrangera comme il pourra, la loi fatale du progrès l'y oblige désormais, il faut qu'il vous en fournisse un.

Le prix du logement est partout indépendant de celui de la table; on ne fait pas de cotes mal taillées pour les deux ensemble. Sachez, en conséquence, que la saison aux Eaux-Bonnes commence d'ordinaire le 1er juin, qu'elle finit le 1er octobre, et que le beau et le bon moment dure environ du 1er juillet au 15 août. C'est alors que les eaux sont le plus fréquentées et que les logements sont le plus chers. Le prix de la table est toujours le même et ne varie pas du 1er juin au 1er octobre. Que vous devanciez cette époque, ou que vous restiez plus tard, vous trouverez toujours à qui parler; les propriétaires ont pendant toute l'année de trop grands intérêts à surveiller pour quitter le pays, comme ils le faisaient autrefois, pour la plupart, après la saison des eaux.

Quant aux logements, les chambres, au premier et au deuxième étage, bien exposées, donnant sur la rue, se louent généralement, *du 1er juillet au 15 août,* à raison de 5 à 6 fr. la chambre à un lit. S'il y a deux lits, ajoutez 2 fr. au prix de la chambre. Quelquefois on a de plus grandes exigences, mais n'y cédez pas; il se trouve toujours assez de place pour loger tout le monde, surtout depuis que de vastes hôtels nouveaux se sont élevés comme par enchantement.

A partir du second étage, si votre santé ne vous empêche pas de gravir des escaliers généralement durs et pénibles, vous devez trouver à vous loger à raison de 3 fr. 50 c. à 4 fr. la chambre à un lit, et 5 fr. à 5 fr. 50 c. celle à deux lits. Si vous êtes seul, en garçon, et que vous ne fassiez de votre logis qu'un simple dépôt de vos effets, peu vous importera la vue. Vous aurez alors en toute saison des chambres bonnes pour l'usage que vous en voulez faire, à raison de 2 fr. à 2 fr. 50 c. par jour. Vous en trouverez

même, et qui sont bien suffisantes, pour 1 fr. 50 c. A partir du 1er *juin jusqu'au* 1er *juillet, du* 1er *septembre jusqu'au* 1er *octobre,* les chambres du premier et du deuxième étage vous coûteront 3 fr. à 3 fr. 50 c.; aux étages supérieurs, 2 fr. 50 c. environ. Après avoir étudié ces détails techniques pour la fixation du prix avec votre logeur, faites entrer en ligne de compte l'époque de votre arrivée, le temps présumé de votre séjour, puis là-dessus établissez votre commune.

Si à une certaine époque, devant une affluence de buveurs exceptionnelle, les hôteliers de Bonnes se sont laissés aller à élever les prix de leurs logements à des taux exagérés, ils sont revenus depuis à de meilleurs procédés. Ils ont compris, ce qu'ils n'auraient jamais dû oublier, qu'il valait mieux pour eux louer leurs chambres moins cher, mais à coup sûr, qu'afficher des prétentions qui révoltaient l'étranger et laissaient leurs maisons vides pendant une partie de la saison.

Maintenant que vous êtes bien renseigné, que vous avez les noms des hôtels où on loge et où l'on fournit la table, ainsi que de ceux où l'on ne fait que loger, c'est à vous à vous décider sur le genre que vous préférez. Car, prix invariable, que vous soyez ou non logé dans la maison, on vous fournit, partout où il y a un restaurant, le déjeuner et le dîner à table d'hôte pour 6 fr. par jour. — Vous serez servi dans votre appartement, si vous logez dans l'hôtel, ou l'on vous portera au dehors le déjeuner et le dîner à raison de 7 fr. par tête pour les maîtres, 2 fr. 50 c. pour les enfants, 3 fr. 50 c. par domestique. Si, vivant chez vous, vous préférez que vos gens aillent prendre leurs repas à la table commune, il vous en coûtera 3 fr. pour chacun. Ne faites pas cette économie; d'abord, parce

qu'à deux moments de la journée qui se prolongent indéfiniment, vous n'avez personne pour vous servir; ensuite pour beaucoup de raisons que vous comprendrez sans que j'aie besoin de vous les détailler ici, et qui font que le séjour des Eaux et la société gâtent beaucoup de bons sujets. Si vous êtes décidé à vous faire servir chez vous, il me semble qu'il est préférable que vous choisissiez un hôtel sans cuisine; l'odeur de déjeuners, de dîners pour 150 personnes n'étant pas chose fort agréable. De plus, vous comprenez fort bien que le travail des fourneaux entraîne dès le matin un mouvement et un bruit qui, dans le cas où vous aimeriez à reposer un peu tard, ne feraient pas du tout votre affaire. Si vous voulez prendre vos repas à la table d'hôte, à côté des inconvénients d'odeur et de tapage que je viens de vous signaler, et auxquels vous échapperiez, vous tomberez dans celui d'être forcé de sortir de votre hôtel deux fois par jour, et de subir les rigueurs du temps, les désagréments de la rue aux heures du déjeuner et du dîner. C'est une obligation très-dure et souvent funeste, alors qu'il fait froid ou qu'il pleut. Encore une fois choisissez, vous connaissez maintenant le pour et le contre, le fort et le faible. — Les personnes qui veulent éviter les inconvénients inhérents à ces deux genres de vie, et celles qui trouvent les prix de nourriture des hôtels un peu élevés pour des bourses modestes, pourront se loger dans des maisons meublées et se faire faire, ou faire elles-mêmes leur cuisine. Le marché du jardin anglais est suffisamment approvisionné pour rendre facile cette combinaison.

Garbure. — Mon Dieu, je suis bien coupable! En vous parlant de la table, j'ai oublié la garbure. C'est un potage du pays, qui consiste en choux verts assaisonnés avec de la

graisse, et garnis d'un morceau de salé. — J'ai vu des dames, des petites-maîtresses qui en étaient folles. N'allez pas confondre l'ignoble soupe aux choux avec la garbure; ce serait prendre un chapeau de la rue Saint-Denis pour une capote de Mme Hode.

Salons. — Dans presque tous les hôtels, il y a ce que physiquement nous appellerons un salon, c'est-à-dire une grande pièce, avec des rideaux de calicot rouge ou bleu, garnie d'un canapé, de fauteuils recouverts en damas de laine, avec une cheminée ornée d'une pendule, de candélabres, et d'un lustre appendu au plafond; tout cela constitue bel et bien des salons; mais en général, ce sont des corps sans âme; la vie, le feu sacré manquent à ces statues. Je ne sais si c'est par suite de traditions qui se perpétuent, mais pendant mes longs et fréquents séjours à Bonnes, je n'ai jamais vu que le salon de Taverne aîné mériter vraiment ce nom; tous les autres offrent un calme qui a bien son charme; lui seul est l'image de la mer agitée : au moyen d'une souscription de six francs pour la saison, chacun, même ne logeant pas dans la maison, a droit au feu et à la lumière dans le salon Taverne. C'est une espèce de Casino, où l'on vient sans façon lire les journaux, et sous prétexte de travailler autour d'une table, causer, rire, faire ou écouter des cancans pendant que les hommes s'escriment au whist, à l'écarté, à la bouillotte. De cette agglomération de personnes, qui du reste n'ont entre elles d'autre lien que celui du plaisir, il résulte assez fréquemment des causeries improvisées et arrosées de quelques verres de sirop, des projets d'excursions pour le lendemain. Cela a bien son bon côté, mais ne convient pas à tout le monde. Ceux qui aiment le bruit, pour qui le mouvement est un besoin, la société une nécessité, afin

de tuer la soirée qu'ils ne sauraient comment employer sans cela, trouvent un remède à leur solitude et à leur ennui dans le salon Taverne. Ceux au contraire qui ont peur de l'agitation, qui même aux eaux, sans être collets montés, ne se soucient pas de se livrer avec le premier venu, et qui n'aiment pas à souffrir de la joie qu'ils ne partagent pas, ceux-là fuient le bruyant salon qui rend bruyant l'hôtel Taverne.

Le sort de toutes les choses de ce monde est d'avoir ses avantages et ses désagréments. Écrivain impartial, j'ai dû vous montrer le bon et le mauvais de ce salon célèbre. A part les inconvénients que j'ai signalés, et qui n'intéressent que les vrais malades, c'est presque un lieu de réunion indispensable pour les gens bien portants.

Depuis que les chemins de fer, en rapprochant les distances, et en mettant les voyages à la portée d'un plus grand nombre de bourses, ont augmenté la clientèle des eaux minérales, un fait singulier s'est produit, qu'il faut citer aussi: c'est la décadence du plaisir et de la vie joyeuse à Bonnes; la foule y a remplacé l'ancienne société aristocratique, tout au moins d'instincts et de goûts, qui jadis s'y donnait rendez-vous chaque année. On y venait autrefois autant pour s'y amuser que pour s'y soigner; ce n'est plus cela aujourd'hui, et le salon Taverne lui-même ne vit plus guère que du souvenir de ses grandeurs passées. L'an dernier cependant, grâce à quelques vieux habitués de ce bon pays, la gaieté avait reparu à Bonnes, et chaque dimanche de juillet eut ses fêtes de jour et de nuit. Espérons que l'exemple de 1858 ne sera pas perdu. Prise à petite dose, m'ont toujours dit les médecins, la distraction est un puissant élément de guérison, surtout quand le malade qui s'administre le remède sait le faire avec discrétion.

MÉDECINS.

Vous êtes installé dans le logement que vous avez choisi ; vos malles sont défaites. Commencez par vous reposer, au moins un jour, des fatigues de la route et de votre emménagement ; puis songez à votre traitement. Si vous m'en croyez, si vous avez souci de votre santé, gardez-vous d'user des eaux, d'en essayer même avant d'avoir consulté un médecin. On ne sait pas soi-même se rendre compte de leur puissance, de leurs résultats, comme aussi de leurs dangereux effets dans certains cas. Pour qu'elles puissent être appliquées convenablement, il faut de toute nécessité que l'état du malade ait été observé préalablement avec soin par le médecin ; et cependant quelques personnes commettent l'imprudence d'en faire usage avant d'avoir son avis. Cette précaution, ne l'oubliez pas, est indispensable. Pénétré de cette vérité, le savant Bordeu, qui sur cette matière fait loi, car plus qu'aucun autre il l'avait étudiée, et la connaissait, écrivait :

« Quoique l'usage des Eaux-Bonnes convienne à beau-« coup de personnes, je leur recommande bien de ne pas « les prendre sans le conseil d'un bon médecin, sur les « lieux. Si chaque malade, entendant parler des vertus « merveilleuses de ce remède, prétend l'employer à sa fan-« taisie et sans être bien dirigé, il se trouvera certes fort « mal de l'abus qu'il pourrait en faire. Ce qui, bien em-« ployé guérit, devient un poison violent si on s'en sert in-« considérément. »

Que mes lecteurs me permettent de leur rapporter, à l'appui du conseil que je leur donne, et sur lequel j'insiste,

une lamentable histoire dont on conserve le souvenir à Bonnes. Puisse ce triste exemple leur ouvrir les yeux sur les suites d'une imprudence souvent fatale!

Il y a peu d'années, M. D..., de Paris, était venu dans ce pays, avec sa femme atteinte d'une affection de poitrine. Accoutumés au mode de traitement généralement adopté pour cette maladie, les adoucissants, les sirops de gomme, les pectoraux; mal renseignés sans doute sur les effets du remède qu'on les envoyait chercher à deux cents lieues, ils croyaient, l'un et l'autre, que les Eaux-Bonnes étaient douces, bénignes, calmantes, et qu'elles ne pouvaient jamais être dangereuses; préjugé que traduisent quelques personnes par cet absurde axiome : *Si les eaux minérales ne font pas de bien, elles ne font jamais de mal*. Le mari, échappé pour quelques semaines à ses occupations, avait d'avance compté les jours de son absence, et fixé celui de son retour. Venus assez rapidement, ils avaient passé deux nuits de suite en voiture, pour ne pas perdre de temps. Arrivée vers midi, la malade n'était pas fatiguée de la route; elle était installée à son hôtel, et sa première sortie avait été pour aller visiter l'Établissement. Dans son inexpérience, dans sa conviction de la bénignité des eaux, elle trouva naturel d'essayer tout de suite, avant le dîner, un grand verre pur de la source. Jamais elle n'avait eu meilleur appétit. Après le dîner, forte, gaie, animée par le changement d'air, elle fit une grande promenade; les jours étaient longs, le temps chaud; avant de rentrer à l'hôtel, on repassa devant la source bienfaisante; la digestion était faite, on pouvait bien boire un second verre, on gagnait de cette manière un jour sur le temps de son traitement. Quoique la nuit eût été un peu agitée, le lendemain, de bonne heure, on était sur pied, on se promenait, et pendant que

le mari se rendait chez le docteur pour le prier de venir visiter la nouvelle arrivée, et lui communiquer la consultation des confrères de Paris, la malade prenait encore de nouveau un grand verre pur. Mais à midi, tout était changé; Lorsque le docteur Darralde se présentait chez Mme D..., un vomissement de sang s'était déclaré. On lui expliqua tout naturellement ce qu'on avait fait sans l'attendre... Il était trop tard, le mal était irréparable. La violence des eaux avait frappé sans retour cette organisation déjà chancelante, et de plus surexcitée par le changement de climat, par la fatigue d'un voyage fait précipitamment. Le lendemain la pauvre jeune femme avait cessé d'exister.

Si j'ai rapporté ce bien triste événement, c'est pour prémunir les malades qui me liront contre les dangers qui résulteraient pour eux de l'usage, quelque faible qu'il soit, des Eaux, avant d'avoir consulté un médecin.

D'ordinaire, on ne vient aux Eaux que muni d'une lettre de son docteur ordinaire, par laquelle il vous accrédite en quelque sorte auprès de son confrère le médecin de la Station Thermale. C'est donc vraisemblablement dans ces conditions que vous arriverez à Bonnes. En fût-il autrement, je ne voudrais pas prendre sur moi d'influencer le choix que vous êtes appelé à faire.

Bonnes, sous le rapport des soins médicaux, ne laisse rien à désirer. L'an dernier, six médecins, sans compter le sous-inspecteur M. Crouseilhes, se partageaient la clientèle; c'étaient MM. Briot, Casenave, Manne, Mesnet, Pressat et Tarras. Encouragés par les belles recettes des années précédentes, il est plus que probable qu'ils viendront encore longtemps exercer, pendant la saison, leur art dans ces montagnes : ce sera à vous de choisir si, je vous le répète, celui qui vous a dirigé vers Bonnes ne l'a pas fait pour

vous au départ. Quel que soit le médecin que vous appellerez, d'avance je vous garantis que vous n'aurez qu'à vous louer de ses soins. Tous en effet joignent à une instruction médicale qui s'est formée, pour la plupart d'entre eux, dans les hôpitaux de Paris, une pratique thérapeutique locale qui leur a donné une connaissance approfondie des Eaux que vous venez prendre.

Deux années de suite, un de nos praticiens les plus distingués, digne élève d'un maître à jamais célèbre, et qui lui-même s'est fait un nom déjà grand dans la science, M. Guéneau de Mussy, vint ici où il a laissé un de ces souvenirs que le temps grandit, loin de l'effacer. Conduit à Bonnes par le soin de sa propre santé que les Eaux ont heureusement tout à fait rétablie, il s'y livra à une étude spéciale des maladies du larynx et de la gorge, dont le résultat fut la publication d'un livre justement apprécié dans le monde médical.

Il est encore un autre nom que tous les échos de ce pays redisent à l'envi, un nom que celui qui le porte a fait grand par son mérite et sa science; que Bonnes, qui lui doit sa renommée et celle de ses sources, ne prononce jamais qu'avec un sentiment de profonde reconnaissance : c'est celui du docteur Darralde.

Pendant trente ans médecin inspecteur de ces Thermes, il n'a quitté récemment son poste que pour prendre un repos momentané. Les Eaux-Bonnes, et avec elles tous ceux qui ont connu le docteur Darralde, tous ceux qui doivent à son diagnostic si sûr, la conservation d'un ami, d'une épouse, ou d'un frère, tous ceux-là avec moi le voient déjà remonter plein de vie sur le théâtre de ses glorieux exploits; et avec moi aussi, j'en suis sûr, ils remercieront la Providence qui l'aura rendu à leurs vœux.

Jardin anglais. — Avant de vous parler des vertus de la source à laquelle vous venez demander le rétablissement de votre santé, je veux suivre l'ordre logique et naturel de vos actions. Je vous mènerai donc en débutant sur la promenade que j'appellerai, ainsi qu'on la nomme, *le Jardin anglais*. S'il fait beau, aussitôt que vous aurez secoué la poussière de la route, votre première sortie sera pour la visiter; commençons par là.

Cette promenade, entourée dans son entier d'une barrière de bois peinte en vert, à peu près son unique ornement, longe à gauche toute la Grande rue; à droite, elle est séparée de la montagne par un chemin bordé de constructions récentes et sur lequel vient s'embrancher la promenade Horizontale. Le Jardin anglais prend son origine à l'entrée même du village, et s'arrête à la place qui règne devant les hôtels de Lavillette et d'Incamps. Le sol est planté d'assez beaux arbres qui, à toute heure du jour, offrent aux promeneurs un agréable abri contre les rayons du soleil, terribles en ce pays. Une herbe maigre, qui n'a de gazon que le nom, couvre les rares espaces que les innombrables sentiers tracés en tous sens ont bien voulu laisser libres. Ajoutez quelques bancs placés en face de leurs hôtels par certains propriétaires, et vous aurez toute la somme des agréments du lieu. Pas le moindre massif de fleurs ou d'arbustes ne vient charmer les yeux et détruire l'effet fâcheux d'une pente constante.

Ne vous étonnez pas tant d'abord si ce terrain auquel la nature avait tout prodigué, verdure, ombrage et eau, n'est, pour ainsi dire, qu'un affreux cloaque, dans une partie duquel il faut marcher avec une extrême précaution. Quand on compare l'état d'abandon dans lequel on le laisse avec le soin apporté au bien-être dans les hôtels où vous logez,

on a peut-être lieu d'être surpris ; mais je vais vous expliquer la cause de cette contradiction. La maison de chacun est à lui ; il en perçoit directement le produit ; il a intérêt à y réunir tout ce qui peut attirer et retenir les voyageurs. La promenade est à tous et n'est à personne. Pourquoi s'occuper d'une chose qui ne rapporterait rien?... C'est un raisonnement égoïste, mais assez dans l'esprit béarnais, qui a inspiré cette caricature où l'on voit, devant une maison en feu, un homme, les bras croisés, répondant aux reproches qu'on semble lui faire sur son calme dans un pareil moment... *Dieu vivant! mais ce n'est pas ma maison qui brûle.*

Un autre motif de l'indifférence avec laquelle on traite cette promenade, qu'à peu de frais on pourrait rendre délicieuse, c'est que les Eaux-Bonnes ne sont qu'une dépendance d'Aas, pauvre petit village que je vous ai montré sur votre route. On y est à tort un peu jaloux du succès de la voisine, j'allais dire de la rivale, et pourtant on sait très-bien profiter de sa prospérité, dont on s'empresse d'emporter son morceau. Le conseil municipal siége à Aas ; c'est lui qui tient les cordons de la bourse, et jusqu'ici il n'a fait que trop rarement droit aux réclamations de Bonnes, qu'il s'agisse d'exécuter des travaux indispensables dans le Jardin anglais ou d'entretenir le chemin Horizontal et les autres promenades.

Il faut donc attendre qu'un étranger riche et charitablement désintéressé consente à faire exécuter à ses frais les améliorations qu'un pareil endroit comporte, et qui feraient en peu de temps du Jardin anglais de Bonnes une promenade tout aussi agréable que l'est à Vichy celle qu'on appelle le Parc : Si ce jour-là le conseil municipal est bien disposé, on peut espérer qu'il voudra bien ne pas s'y op-

poser. C'est ainsi que les promenades Eynard, Jacqueminot, etc., etc., ont été tracées aux frais de ces généreux voyageurs, qui ont trouvé dans la reconnaissance des baigneurs la récompense des sacrifices qu'ils avaient faits dans l'intérêt général.

Après cette visite au jardin, vous rentrerez chez vous. Avant de vous coucher, et afin d'aider au sommeil, pour le hâter même, lisez les chapitres qui suivent; ils sont relatifs à l'histoire des Eaux-Bonnes, aux vertus, aux effets salutaires de sa source. Méditez quelques conseils que je donne sur les précautions qu'on doit prendre : ce n'est pas pour votre plaisir seulement que vous êtes venu et que vous restez dans ce pays; autrement vous auriez un singulier goût, et je vous plaindrais de ne pouvoir vous amuser ailleurs et autrement. C'est donc, je le suppose, en grande partie le soin de votre santé qui vous amène et vous retient. Eh bien, gardez-vous de commettre des imprudences pendant le traitement que vous allez suivre. Lisez maintenant, relisez plus tard les avis que me dicte mon tendre intérêt pour vous, et faites-en part à vos amis et connaissances en les invitant à acheter ce Manuel, qui ne doit jamais vous quitter si, pendant votre séjour à Bonnes, vous avez souci de votre santé comme de vos plaisirs.

Histoire. — Ancienneté des Eaux-Bonnes. — J'ai dit que les Romains avaient connu les Eaux-Bonnes. On me contredira... Tant pis; je persiste, et j'ai raison. Je n'aurai cependant pas le pédantisme de vouloir citer à l'appui de mon opinion *Pline, Oribase* qui vivait sous l'empereur Julien, *Aëtius*, etc., etc. La découverte des belles mosaïques de Bielle qui, sans aucun doute, servirent à la décoration d'un grand établissement romain, soit temple, soit villa, soit maison de bains, indique suffisamment la pré-

sence et le séjour assez prolongé de ce peuple dans la vallée d'Ossau. Maintenant supposerez-vous que ces lurons, grands amateurs, grands dénicheurs d'eaux thermales, qu'ils dépistaient à trente lieues à la ronde, et au pied desquelles ils ne manquaient jamais d'asseoir des constructions dont les traces se retrouvent partout ; admettrez-vous qu'installés à Bielle ils n'aient pas flairé la source des Eaux-Bonnes; ce serait là vraiment une chose impossible. Si de l'établissement qu'ils ont dû y former il ne reste rien, il faut l'attribuer à la rage destructive des Cantabres, qui, comme je l'ai dit au chapitre des antiquités romaines dans la vallée d'Ossau, se sont fait un point d'honneur national d'anéantir jusqu'aux derniers vestiges de leur esclavage momentané. Depuis cette époque jusqu'à la fin du XIIIe siècle, cette histoire, comme celle de toute la vallée, est enveloppée de ténèbres. Je n'en parlerai pas. Dans le XIVe siècle, Gaston-Phœbus, souverain du Béarn, visitait les Eaux-Bonnes; mais ce n'était ni pour boire à la source ni pour s'y baigner; c'était un camarade préférant une bouteille de Jurançon, qui portait alors un autre nom, à un tonneau d'eau sortie de la Butte du Trésor. *Aïgues-Bonnes* était un rendez-vous de chasse pour lui quand il allait poursuivre les isards sur le pic de Ger. J'ai trouvé dans un vieux titre que, moyennant trois écus, les manants de Laruns étaient tenus, lorsqu'il venait en chasse, de nourrir et de loger sa meute composée de six cents chiens. Quelle belle musique cela devait faire!

On rencontre encore une lacune de cette époque au règne de la gracieuse reine de Navarre, qui résumait en elle la gaie science, la science de la vie joyeuse; ce n'était pas aux isards qu'elle allait faire la guerre : elle venait aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes chasser l'ennui et l'éti-

quette qui lui étaient imposés à sa cour. — Montaigne les aimait et en usait : il les appelait *Gramontoises,* de *Gramont,* nom d'une famille puissante du Béarn. Jean d'Albret, beau-père d'Antoine de Bourbon, qui se trouva avec François Ier à la bataille de Pavie, donna aux Eaux-Bonnes le nom d'*Eaux d'Arquebusade*, à cause des bons effets qu'elles produisirent sur les Béarnais blessés en Italie par des coups d'arquebuse. — Henri IV, dans sa jeunesse, se plaisait aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes. Joubert et Larivière, célèbres médecins de son temps, en font souvent mention dans leurs œuvres : Fagon les conseilla à Louis XIV après qu'il eut subi l'opération de la fistule; mais des circonstances politiques mirent obstacle à ce voyage au moment où il allait s'effectuer.

« La difficulté des chemins et de la résidence empêche « qu'elles ne soient fréquentées, *quoiqu'on en dise assez* « *de bien,* écrivait vers 1700 Lebret, intendant du Béarn, en « parlant des sources d'*Aïgues-Bonnes.* »

Au commencement du XVIIIe siècle, Bordeu, célèbre médecin et enfant du pays, les tira de nouveau de l'oubli, et donna une autre direction à leur emploi en les appliquant à la guérison des maladies de poitrine. Le premier il en prescrivit l'usage intérieur dans les affections de cette nature. Inconnues avant lui pour cette spécialité, elles virent bientôt leur renommée s'étendre par toute la France et jusqu'à l'étranger.

En 1808, M. de Castellane, alors préfet des Basses-Pyrénées, sut deviner l'avenir de ces eaux, et n'hésita pas à consacrer des sommes considérables à ouvrir la route de Laruns à Bonnes. Non content d'avoir préparé les voies, sa sollicitude alla plus loin encore ; il sut y attirer, au moyen de ses nombreuses relations, l'élite de la société parisienne,

et le succès de son œuvre n'a fait depuis lors que grandir. Avec quelques centimes additionnels judicieusement imposés aux contribuables, on a doté le département d'un million de rente que chaque année les voyageurs y apportent en venant, et ne rapportent pas avec eux : leçon pleine de sagesse pour toutes les administrations! Point de lésinerie, de mesquinerie; semez et vous recueillerez.

Heureux pays! il ne te reste plus qu'à exploiter paisiblement, tout à ton aise, cette mine inépuisable de prospérité! Mais, de grâce, écoute le conseil amical que je te donne. Fais violence à ta nature et à tes habitudes. Cesse de ne voir, dans ceux qui viennent t'enrichir, que des étrangers pressurables à merci; n'éventre pas la poule aux œufs d'or; emploie un peu de ton argent à créer pour ces pauvres baigneurs, des promenades, des distractions, des amusements; occupe-toi de leurs plaisirs; c'est pour toi une affaire de conscience et d'intérêt.

Écrites il y a quelque dix ans, ces lignes ont reçu, hélas! depuis une triste confirmation. Après des saisons dorées où les pigeons voyageurs s'étaient abattus ici en masses compactes, et étaient repartis dépouillés de leurs plumes, grandes et petites, la réaction s'est fait sentir en sens contraire, et l'étranger, malade ou non, à qui il en avait trop cuit pour se guérir ou s'amuser à Bonnes, s'est informé s'il ne pourrait trouver ailleurs ce qu'il était venu chercher ici et avait dû payer si cher. A celui-ci, on a aussitôt indiqué Cauterets, à cet autre Saint-Sauveur ou Ems; si bien qu'on a pu dire avec justesse et à propos de cette marée annuelle qui répandait la richesse en ce pays :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Les habitants comprennent tous aujourd'hui la faute

commise; l'imminence du péril leur a ouvert les yeux : ils confessent leurs faiblesses passées, et jurent d'être à l'avenir hospitaliers à meilleur marché. Moi qui, pas plus que vous sans doute, ne voudrais les voir pratiquer l'hospitalité comme en Écosse, ce qui est évidemment trop beau pour être nature, et se voit seulement dans les opéras comiques de M. Scribe, je ne puis que les encourager ici comme je l'ai déjà fait de vive voix, à persévérer dans ces sentiments d'intelligente modération.

Hôteliers, logeurs, marchands, ayez des prix modérés, vous vous rattraperez sur le nombre, et vous verrez encore, après tout, que les petits ruisseaux font toujours les grandes rivières.

EFFETS ET NATURE DES EAUX-BONNES.

Plein de reconnaissance pour ces sources, plein de foi dans leur efficacité, j'aurais voulu, dans ce petit livre bien futile, leur élever un monument durable et digne d'elles. J'eusse été fier que d'autres, écrivant après moi plus sérieusement sur le pays, empruntassent à cet opuscule éphémère ce chapitre spécial, dont la reproduction n'est point interdite comme celle des feuilletons de MM. tels et tels. Pour arriver à ce but, désolé de mon incapacité en pareille matière, je m'étais adressé au docteur Darralde à qui, malheureusement pour vous comme pour moi, ses occupations n'ont pas permis de me venir en aide. Réduit à mes propres forces, soutenu par ma bonne volonté, par mon désir de faire le moins mal possible, je me suis mis à l'œuvre, et il ne me reste plus qu'à réclamer l'indulgence du lecteur. Après ce préambule, j'entre en matière.

Je ne suis pas médecin. Guidé par un intérêt puissant, je suis venu à Bonnes bien des fois pour la santé d'une personne qui m'est chère. J'y restais depuis le 1er juin jusqu'au 1er octobre. Pendant ces longs séjours, j'ai beaucoup interrogé; j'ai observé, étudié et comparé. Je ne fais pas de science. Doué d'une mémoire fidèle, je reproduirai tout simplement ce que j'ai recueilli de la bouche d'hommes spéciaux, ce que j'ai remarqué moi-même de saillant sur la vertu et les effets de ces eaux.

Elles sont souveraines dans les *affections de la poitrine* au premier, souvent au second degré. Chez les malades au troisième degré, elles hâtent le dénoûment inévitable.

Le changement d'air, la pureté du climat, la distraction, aident à la guérison : mais il est incontestable que les Eaux-Bonnes, à part ces conditions favorables, qu'on peut appeler morales, agissent par leur principe même physiquement sur les poumons et les autres organes intérieurs. J'en citerai une preuve irrécusable. On voit, tous les ans, amener des chevaux attaqués d'un commencement de *pousse;* après un mois de traitement par l'eau sulfureuse, ils partent souvent parfaitement guéris.

Puissantes dans les maladies chroniques, dans celles aiguës elles opèrent quelquefois des guérisons inattendues. Trop souvent votre médecin habituel, surtout pour les maladies de poitrine, ne se décide à vous envoyer à deux cents lieues que quand les inquiétudes de votre famille, de vos amis, commandent cette ressource extrême. Parfois ceux qui avaient cru vous dire un dernier adieu, hommes de l'art, parents, sont tout surpris de vous voir revenir auprès d'eux, sinon guéri tout à fait, du moins délivré des symptômes morbides qui les avaient épouvantés.

Dans les *affections catarrhales*, appelées vulgairement

rhumes, elles ont une influence irrésistible. Leur manière d'agir, dans ce cas, est d'exciter une petite fièvre, qui mûrit promptement la maladie, et amène l'expectoration.

J'ai lu dans une Histoire du Béarn, que l'épouse de Roger V, comte de Foix, guérit aux Eaux-Bonnes, avec la boisson et les bains, d'*une perte considérable* survenue après une couche laborieuse et qui avait fait désespérer de sa vie.

Les Eaux-Bonnes procurent souvent l'expulsion de corps étrangers cachés dans le tissu des chairs; le mécanisme de leur action est ici le même que dans la résolution et la suppuration.

Elles ont produit des résultats merveilleux dans *la carie des os*.

Des *fistules lacrymales* ont été guéries par elles en peu de temps.

Des personnes menacées d'opération de la fistule au fondement ont été guéries radicalement, au moyen de ces eaux, en injections et en boisson, sans avoir recours à l'opération. J'ai cité cette observation, sur la foi d'un médecin distingué, qui m'a dit avoir obtenu des Eaux-Bonnes, ainsi employées, un succès complet dans le cas que je signale. Je suis pourtant forcé d'avouer qu'un de mes bons amis en a fait sur lui-même l'épreuve, et que, malgré sa consciencieuse persévérance à user de ce remède, il a été malheureusement payé pour n'y pas croire.

Un jeune officier avait eu, en duel, le poumon percé d'un coup d'épée; il crachait le pus et le sang; en six semaines il fut guéri.

Ce qu'on nomme des vapeurs influe dans presque toutes les maladies du sexe; ce sont des spasmes particuliers, des convulsions, qui donnent aux humeurs des mouvements

irréguliers. Les Eaux-Bonnes rétablissent la paix et l'équilibre nécessaires. Il est facile d'en conclure qu'elles conviennent à plusieurs maladies des femmes. Ces maladies ne sont souvent que des vapeurs qui savent se déguiser, et prendre certaines apparences trompeuses.

On les emploie avec succès contre l'*asthme*, les *pâles couleurs*, les *rhumatismes* et *toutes sortes d'obstructions*. Elles guérissent les *écrouelles*, qui ne sont que des obstructions dans certains ordres de vaisseaux. Alors les eaux ont l'effet de diviser et de délayer, de ne pas trop animer ni relâcher.

Un enfant de quatorze ans, appartenant à une famille puissante, était atteint d'humeurs froides, qui avaient envahi une des jambes avec tant de violence, qu'on eut un moment la crainte d'être obligé de pratiquer l'amputation. Venu avec sa mère, frappée d'une maladie de poitrine à laquelle elle a succombé plus tard, il éprouva, pendant la saison de 1840, des bains et des douches, une amélioration si sensible, que lorsqu'il quitta Bonnes, il pouvait monter à cheval.

Prises en boisson, elles ont guéri des *flux hémorroïdaux* considérables.

Je ne sache pas qu'on les emploie pour les maladies de *la pierre*, et pourtant j'ai vu expérimenter de plonger dans une certaine quantité d'Eaux-Bonnes différents *calculs*, extraits de la vessie après l'opération. On les avait pesés avant de les mettre dans l'eau, et au bout d'un séjour de quelque temps, ils avaient perdu de leur poids et de leur volume. Il est facile de tirer une conséquence de ce fait.

Ces eaux ne sont pas purgatives; au contraire, elles constipent quelquefois. Elles ont une vertu diurétique. Elles donnent beaucoup d'activité au pouls, font suer plus

ou moins, causent souvent des insomnies, dont il ne faut pas se préoccuper, car c'est un symptôme souvent favorable de leur heureuse influence.

Comme nous l'avons dit en commençant, si les Eaux-Bonnes embrassent dans leur guérison une vaste série de maladies, il n'y a pas de doute que la phthisie ou pulmonie au premier, quelquefois au deuxième degré, ne soient de toutes les affections celles dans lesquelles elles produisent les résultats les plus incontestables, les plus incontestés; c'est à la condition, toutefois, qu'on n'aura pas trop ajourné le voyage à ces sources, lorsqu'on est menacé de devenir poitrinaire. Souvent elles arrêtent les progrès de la *phthisie du larynx;* aussi une longue expérience en a-t-elle fait la source de prédilection des grands parleurs de la tribune, de la chaire et du barreau.

Il est bien temps de terminer ce chapitre auquel nous avons donné trop d'extension, puisque, comme nous l'avons déclaré, nous ne sommes pas médecin, et que nous avons seulement voulu présenter un abrégé d'observations recueillies avec une attention sérieuse et un soin des plus scrupuleux. Finissons donc en quelques mots.

Ces eaux sont onctueuses, grasses et douces. Elles sentent les œufs cuits, et non les œufs couvés, ce qui, pour moi, est une différence notable. J'ai vu certaines personnes aimer l'odeur qu'elles répandent, et qui se fait sentir au loin. Le goût n'en est pas désagréable, on s'y accoutume facilement; il est doux, aiguisé d'un petit montant légèrement vineux et sucré, qui désaltère et enlève la pesanteur et le fade de l'eau commune, chaude au même degré.

On est bien revenu du préjugé, souvent fatal, de les prendre à grandes doses. Quoique plusieurs auteurs aient avancé que la plus faible était de trois à quatre verres par

jour; quoique Bordeu cite un individu, qui, sans en être incommodé, en avalait *cinquante verres* dans la même journée, de nos jours, on a tout à fait proscrit cette ancienne et dangeureuse méthode. La plus forte dose qu'on ordonne est de trois à quatre verres d'eau pure par jour; et quand la maladie est un peu avancée, on ne l'administre que par cuillerées, quelquefois en la coupant avec du lait, des infusions de violette, de tilleul, de coquelicot, ou seulement avec du sirop de gomme.

Vous qui n'êtes dans ce pays que comme amateur, croyez-m'en, ne vous amusez pas à prendre les Eaux-Bonnes sans nécessité, par bravade, ou sous prétexte de prévenir une maladie qui n'a pas du tout l'intention de venir vous visiter. Sur des tempéraments robustes, ce traitement intempestif produit souvent des effets singuliers, quelquefois funestes; pour payer mon tribut à cette manie assez fréquente, dont je vous engage à vous défier, moi qui ne me souviens pas d'avoir fait gagner personnellement un écu à un médecin, je crus faire une prouesse en prenant tous les jours trois verres de la source. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que je faisais une sottise. La nuit, et au moment où les chaleurs de juillet étaient, pour tous, insupportables, je me sentais grelotter : en vain mon hôte faisait-il garnir mon lit de toutes les couvertures de laine de sa maison, que la température le forçait à reléguer dans les armoires, je gelais ; j'allais, je crois, tourner en glaçon, quand, rencontrant le docteur dans la rue, je lui expliquai les symptômes que j'éprouvais. Il me dit qu'il avait déjà vu plusieurs exemples de cet effet des eaux, prises sans raison, sur des organisations vigoureuses et nerveuses; il me conseilla d'en rester là de mon sot traitement; ce que je me hâtai de faire. Huit jours après, j'avais réformé suc-

cessivement mes cinq ou six couvertures d'emprunt, et je m'en tenais au simple drap de mon lit.

Je venais de terminer ce chapitre quand j'eus la bonne fortune de recevoir les notes suivantes écrites par un de mes amis, le docteur P...., membre de l'Académie, et qui a fait des eaux minérales une étude approfondie.

En me communiquant ce petit traité sur les eaux sulfureuses des Pyrénées, il m'a prié de n'en pas nommer l'auteur. Je respecte sa modestie tant soit peu outrée, ses scrupules exagérés ; mais je ne saurais pourtant m'empêcher de le remercier, au nom de mes lecteurs et au mien, de la manière toute bienveillante avec laquelle il a suppléé à mon insuffisance.

NOTES MÉDICALES

SUR LES EAUX SULFUREUSES DES PYRÉNÉES

« Aucune contrée de la terre n'a été aussi favorisée par « la nature, sous le rapport des eaux thermales, que les « Pyrénées. Elles possèdent de nombreux établissements, « des sources abondantes, dont les principes minéralisa- « teurs varient ainsi que leur degré de température.

« D'où proviennent ces sources ? où et comment se for- « ment les principes qui les constituent ? Bien que l'esprit « désire connaître le mode secret employé par la nature « pour élaborer, dans le sein de la terre, ce remède si sa- « lutaire, il faut l'avouer, sur ce point tout est problème, « incertitude. Vauquelin considérait les sources minérales « comme de véritables sondes qui ramènent à la surface « de la terre un échantillon des couches qu'elles ont tra- « versées. Il est présumable que toutes les sources sulfu-

« reuses des Pyrénées partent d'un même réservoir, qui, « placé au centre des montagnes, fournit toutes les eaux « thermales qu'on observe depuis Perpignan jusqu'à « Bayonne. Le rapprochement des sources, la direction de « leur cours, l'identité de constitution chimique qu'on y « découvre, tout concourt à les faire envisager comme au- « tant de rameaux d'une source commune.

« Les eaux sulfureuses des Pyrénées sont toutes ther- « males; elles se trouvent ordinairement dans les terrains « granitiques, ou du moins dans les terrains primordiaux; « leur principe dominant est un sulfure de sodium, suivant « la plupart des chimistes; un sulfhydrate de sulfure de so- « dium, d'après le docteur Fontan. Ces eaux contiennent un « principe alcalin qui est un silicate de soude, suivant M. Fon- « tan; et un carbonate de soude, d'après Anglada; elles « renferment aussi de la silice et une faible quantité de « chlorure de sodium et de potassium, des carbonates de « magnésie et de chaux, des sulfates de soude et de chaux, « des traces de fer et d'alumine, et une matière glaireuse, « connue sous le nom de *glairine, barégine*. Lorsque les « sources sulfureuses sont exposées au contact de l'air, et « que leur température n'est pas trop élevée, on remarque « sur leur trajet une autre substance filamenteuse que « M. Fontan désigne sous le nom de *sulfuraire,* qui est « blanche à l'abri de la lumière, et qui prend une couleur « brune ou verte, sous l'influence des rayons solaires. « Enfin les eaux qui nous occupent sont riches en prin- « cipes élastiques, tels que l'azote, l'acide carbonique.

« La proportion du principe sulfureux contenu dans « chaque source a été le sujet de recherches nombreuses: « mais les analyses faites par d'habiles chimistes n'ont point « fourni de résultats identiques, et les procédés qu'ils em-

« ployaient réclamaient des soins multipliés. Un professeur « de chimie à l'école de médecine de Lyon, M. Dupasquier, « a rendu un grand service à la science en faisant connaître « un moyen simple et sûr de reconnaître la dose exacte de « sulfure de sodium renfermée dans une source. L'iode, en « effet, par son contact avec ce sulfure, le décompose, et si « préalablement on a ajouté à l'eau qu'on veut analyser une « solution d'amidon, celui-ci ne commence à se colorer en « bleu que lorsque le sulfure a été complétement saturé. « M. Dupasquier a inventé un instrument à l'aide duquel « les personnes, même étrangères à la chimie, peuvent « mesurer avec précision la quantité de sulfure existant « dans une eau minérale.

« La température des sources sulfureuses des Pyrénées « est en général assez constante ; cependant elle a offert aux « physiciens quelques légères différences. Cet élément con- « stitutif des eaux est d'une haute importance; plusieurs « sources leur doivent leur principale efficacité. Il est fort « essentiel de tenir compte du degré de température à « laquelle une eau est employée sous forme de bains, car « quelques degrés de plus ou de moins produisent des « effets opposés sur l'économie.

« *Considérations thérapeutiques*. — Il en est des eaux sul- « fureuses comme de la plupart des eaux minérales, on a « singulièrement exagéré leurs vertus. Il ne suffit pas d'é- « numérer les maladies contre lesquelles ces eaux ont été « conseillées, il faut préciser les circonstances diverses des « maladies dans lesquelles ce remède peut être favorable « ou contraire. Pour prescrire une source sulfureuse avec « espérance de succès, il faut savoir si elle est *forte* ou « *faible;* une fois cette connaissance acquise, il sera facile « de déterminer la source qui est la mieux appropriée à la

« nature de la maladie et au tempérament du malade. Ces « deux ordres d'eaux sulfureuses se rencontrent simultanément dans les thermes des Pyrénées, ce qui permet « d'y traiter un assez grand nombre d'affections chroniques.

« Les sources sulfureuses *fortes* stimulent puissamment « l'organisme, raniment la sensibilité, accélèrent le pouls et « produisent un mouvement fébrile qui est aussi salutaire « lorsqu'il est modéré, que nuisible lorsqu'il est excessif; « elles réagissent vivement sur la peau, qui devient le siége « d'une dérivation continuelle ; les crises s'opèrent plutôt « par des sueurs et des éruptions que par les urines. Ces « eaux doivent être administrées avec la plus grande ré- « serve, parce qu'elles font passer avec une extrême « promptitude à un état aigu des affections indolentes; « elles sont favorables lorsque l'action organique est faible, « languissante, chez des individus à fibre molle et peu « irritable. Elles ne sont salutaires que dans les maladies « chroniques dépourvues de tout caractère inflammatoire. « On doit interdire formellement ces eaux dans les cas « d'une lésion organique du cœur ou du cerveau, aux in- « dividus sanguins, irritables, et dans toutes les maladies « où se fait apercevoir l'élément inflammatoire.

« Les sources sulfureuses *faibles* sont, en général, moins « chaudes et pourvues de principes moins excitants que « celles de l'ordre précédent ; quoique leur action soit lente, « presque insensible, ce défaut devient une qualité dans « le cas où une force plus active serait nuisible. On ne « peut leur reprocher aucun des funestes accidents que « produisent d'autres eaux thermales plus fortes ; presque « toujours elles guérissent ou soulagent, jamais elles ne « nuisent. Utilisées particulièrement en bains tempérés (27 « à 28° Réaumur), ces eaux calment, assouplissent, relâ-

« chent l'organisme trop exalté, agitent doucement et ré-« gularisent le système nerveux ; elles préviennent sou-« vent les maladies chroniques et arrêtent la marche de « celles qui sont déclarées.

« Munis de ces données, jetons un coup d'œil rapide sur « les maladies à forme lente pour lesquelles les eaux sul-« fureuses des Pyrénées ont été reconnues utiles, et tâ-« chons d'indiquer la source qui convient le plus particu-« lièrement à telle ou telle malade.

« *Maladies de la tête.* — Les eaux sulfureuses ne con-« viennent pas dans les paralysies, suites d'apoplexie ou « d'une lésion organique de l'encéphale ; l'excitation « qu'elles provoquent augmenterait la congestion céré-« brale. Elles sont utiles dans les paraplégies.

« Elles sont un excellent moyen curatif contre l'hypo-« condrie, l'hystérie, la chorée, les névralgies, pourvu « qu'on ait l'attention de varier la source suivant la cause « de la maladie. Si ces névroses sont essentielles, pro-« viennent d'une exaltation de la sensibilité, d'impressions « morales, elles sont puissamment amendées par les eaux « douces, onctueuses et tempérées de *Saint-Sauveur*, de la « source de Barzun à *Baréges*, des sources Ferras et Soule-« rat à *Bagnères-de-Luchon*, celle du Petit-Saint-Sauveur à « *Cauterets*. Si les accidents nouveaux sont de nature mé-« tastatique, s'ils sont le produit de la suppression ou de « l'irrégularité du flux menstruel ou hémorroïdal, de la « répercussion d'une sueur habituelle, d'un principe rhu-« matismal, goutteux, herpétique, on doit exercer une « révulsion énergique, et pour cela avoir recours aux bains « et aux douches des sources sulfureuses *fortes* de Pause « à *Cauterets*, de la Grotte à *Bagnères-de-Luchon*, de l'En-« trée à *Baréges*, etc.

« *Maladies des organes thoraciques.* — Les malades en « proie au catarrhe pulmonaire chronique se trouvent gé- « néralement bien de l'usage en boisson des eaux sulfu- « reuses, particulièrement de celles de *Bonnes*, de la Rail- « lère à *Cauterets*, de Baudot aux *Eaux-Chaudes*, de La- « bassère à *Bagnères-de-Bigorre*. Ces eaux favorisent la réso- « lution d'anciens épanchements pleurétiques en augmen- « tant la sécrétion de la peau et celle des reins. Mais elles « ne réussissent contre la phthisie pulmonaire qu'autant « qu'elle est au premier degré, que son développement « est dû à la rétrocession de quelques principes morbides, « et qu'il se manifeste pendant le traitement ou à sa suite « une crise par les sueurs ou les selles, que des flux « supprimés se rétablissent, et qu'il apparaît des exan- « thèmes ou des furoncles à la peau. S'il y a fièvre, éma- « ciation, diarrhée, les eaux sulfureuses contribuent à « aggraver ces symptômes. Ce n'est qu'à la dose d'un « demi-verre qu'on doit commencer à boire les eaux sul- « fureuses; on augmente ensuite graduellement la dose « jusqu'à deux ou trois verres qu'on boit purs ou coupés « avec du lait ou de l'eau de gruau. En effet, dans les « maladies thoraciques, la modification imprimée aux or- « ganes respiratoires est d'autant plus avantageuse qu'elle « se développe graduellement, et que l'excitation est main- « tenue dans des bornes convenables.

« Les eaux sulfureuses ne sont utiles dans l'asthme que « lorsqu'il est lié à une bronchite chronique.

« *Maladies des organes digestifs.* — Le plus grand nombre « des états morbides de ces organes ne requiert l'emploi « des eaux sulfureuses qu'autant qu'ils sont dus à la réper- « cussion d'un principe rhumatismal ou dartreux. Cepen- « dant les gastralgies sont fréquemment guéries à *Cauterets*.

« *Maladies des voies urinaires.* — Les eaux sulfureuses « sont prescrites avec succès contre le catarrhe chronique « de la vessie ; elles favorisent l'expulsion des graviers, « mais ne les dissolvent pas, quoique quelques expérien- « ces aient pu faire croire à la diminution de volume de « certains calculs extraits de la vessie, après un séjour pro- « longé dans l'eau sulfureuse de *Bonnes*.

« *Maladies des organes génitaux.* — La débilité générale « qui est la suite de la masturbation ou de l'abus des plai- « sirs vénériens, les pertes séminales involontaires, les « blennorrhées, les flueurs blanches, dépendant d'une vie « sédentaire, sont dissipées ou atténuées par les eaux sul- « fureuses. Ces eaux provoquent les règles et les font ordi- « nairement avancer de plusieurs jours ; aussi sont-elles « fort utiles dans la chlorose, l'aménorrhée et la dysmé- « norrhée acccompagnées d'atonie.

« *Affections rhumatismales.* — Les rhumatismes muscu- « laires et fibreux sont une des maladies dont les bains sul- « fureux triomphent le plus fréquemment. Quand le rhu- « matisme est récent, quand le malade est d'une grande « mobilité nerveuse, on doit avoir recours aux sources « sulfureuses *faibles*. Dans le cas contraire, les eaux sul- « fureuses *fortes* employées en bains chauds et en douches « sont préférables. Les paralysies qui dépendent d'une cause « rhumatismale ou herpétique, celles produites par les « émanations saturnines se trouvent bien de l'usage d'eaux « sulfureuses un peu actives ; il en est de même de l'a- « trophie des membres, suite de rhumatisme.

« *Maladies chroniques de la peau.* — Depuis longtemps « les eaux sulfureuses sont prescrites contre ces affec- « tions ; mais il faut avoir soin d'approprier les sources à « l'état de la peau et au tempérament du malade. S'il y

« a peu d'inflammation, si le sujet n'est pas irritable, les
« bains sulfureux chauds et les douches fortes peuvent
« modifier heureusement le tissu dermoïde ; mais si les
« dartres sont accompagnées d'irritation, si le système ner-
« veux du malade est très-susceptible, les eaux sulfureuses
« douces doivent être préférées. Il arrive souvent que la
« maladie cutanée s'aggrave sous l'influence des bains
« sulfureux, mais cette exacerbation cède bientôt pour faire
« place à la guérison.

Scrofules. — C'est particulièrement contre les différentes
« formes de cette maladie que les eaux sulfureuses jouissent
« d'une grande efficacité; cependant les malades ne doivent
« pas oublier que ces eaux ne réusissent qu'autant qu'on
« en fait usage pendant trois ou quatre saisons, et qu'on
« évite soigneusement toutes les causes de cette maladie.

« *Maladie des articulations et des os.* — Les accidents
« consécutifs aux entorses, luxations et fractures sont trai-
« tés avec succès par les bains et les douches sulfureuses.
« Les ankiloses incomplètes et les hydarthroses éprouvent
« aussi de bons effets du même traitement. Les tumeurs
« blanches des articulations sont souvent modifiées d'une
« manière heureuse par les bains et les douches; mais le
« traitement est long et difficile. La périostose, la carie des
« os, la nécrose, qui se lient à un état scrofuleux, récla-
« ment le même traitement.

« *Accidents consécutifs aux plaies des armes à feu.* — Les
« eaux de *Baréges* sont les plus renommées pour ce genre
« d'affections.

« *Eaux-Bonnes. — Propriétés médicales.* — La réputa-
« tion des Eaux-Bonnes est presque aussi étendue que
« celle de Baréges. On les considère à tort, avec Bordeu,
« comme douces, peu excitantes; l'expérience a appris

« qu'on doit les boire avec beaucoup de ménagement et « qu'elles ne conviennent pas aux personnes très-nerveuses et d'une constitution sèche. Aujourd'hui on se « rend à Bonnes presque uniquement pour les maladies « chroniques des organes respiratoires, le catarrhe pul-« monaire, les laryngites et la phthisie pulmonaire. Mais « c'est avec beaucoup de circonspection que ces eaux « doivent être conseillées contre cette dernière maladie. Il « y a opportunité dans leur emploi, lorsque les affections « pulmonaires sont le produit d'un effet métastatique, qu'il « n'existe point de fièvre, de chaleur, d'aridité à la peau, « et que le malade est d'un tempérament lymphatique. C'est « dans ces cas que M. Darralde a vu des phthisiques dont « l'état était regardé comme désespéré, revenir l'année « suivante à la source qui les avait notablement soulagés. « En ranimant la circulation capillaire de la peau, sur « laquelle s'effectue une révulsion salutaire, ces eaux peu-« vent arrêter ou affaiblir l'hémoptisie passive ; elles sont « un puissant moyen de guérison ou de soulagement pour « les laryngites chroniques, mais elles réussissent particu-« lièrement dans les catarrhes pulmonaires, lorsque la « fièvre est peu intense et qu'il y a atonie dans les organes.

« P****

« **Docteur-médecin de la Faculté de Paris.** »

CONSEILS A SUIVRE. — PRÉCAUTIONS A OBSERVER.

Laissez-moi maintenant vous indiquer quelques précautions hygiéniques que vous ferez bien de ne pas négliger pendant votre traitement. C'est encore le résultat de mes séjours prolongés dans cette localité, de mes observations que je vais vous soumettre; vous n'y trouverez rien de scientifique. C'est la routine raisonnée et raisonnable : c'est l'expérience pratique d'une vieille garde-malade qui, ayant longtemps exercé, a beaucoup vu, entendu, appris et retenu.

Sydenham a dit : « La mode de changer d'habits, suivant les saisons, a tué plus de monde que la poudre à canon. » Méditez ce sage précepte, et faites-en surtout l'application ici. Vos vêtements doivent être très-légers et chauds. Les Eaux-Bonnes étant dans les montagnes, si les journées y sont chaudes, les matinées, les soirées y sont généralement fraîches; la température atmosphérique est excessivement variable. De plus, une douce transpiration est essentielle pendant le traitement des eaux thermales. Les malades ne doivent donc porter que des vêtements de laine, ne jamais les quitter malgré la chaleur, dans la crainte d'être surpris à l'improviste. Voyez ce type de buveurs d'eau que pour vous j'ai saisi d'après nature. C'est par un de ces temps de demi-brouillard, si fréquents à Bonnes : l'homme a eu soin de revêtir un double vêtement qu'il quittera seulement au retour de l'établissement; de plus, il garantit sa bouche contre les atteintes possibles d'une humidité redoutable pour les poitrines délicates : la femme, non moins prudente, protége sa gorge par une écharpe épaisse, et sur ses

épaules elle a jeté un de ces burnous en étoffe d'hiver qu'ici même en été, et à de certains jours, plus d'une d'entre vous, mes chères lectrices, se félicitera d'avoir apportés avec elle.



L'exercice est favorable pourvu qu'il ne soit pas excessif, et qu'on ne reste pas exposé trop longtemps à l'ardeur d'un soleil brûlant. Allez donc à pied, à cheval, ou en voiture; mais lorsqu'il fait bien chaud, cherchez l'ombre, et

évitez la fatigue des longues courses. Ne vous faites point un faux point d'honneur de suivre jusqu'au bout ceux qui, plus forts que vous, oublient votre faiblesse. Que l'exemple de mademoiselle V... vous serve de leçon. Il y a quelques années, cette jeune personne, atteinte d'un commencement de phthisie pulmonaire, partit avec une nombreuse cavalcade pour la cascade du Discoo ; le docteur avait autorisé cette course modérée. Arrivée en cet endroit, au lieu de revenir, la société, entraînée par l'éloquence de quelques dames intrépides, continua sa course jusqu'à la cascade de Laressec. Mademoiselle V... sentit bien qu'elle allait commettre une imprudence; mais timide et bonne, craignant de nuire aux plaisirs de son frère qui l'accompagnait, elle suivit les autres; il faisait une chaleur étouffante; en revenant, elle se sentit défaillir, et pourtant elle cachait le malaise qu'elle éprouvait, pour ne point attrister ses amis. Le temps pressait, on précipita le retour; à peine arrivée, à peine descendue de cheval, au moment où sa mère, inquiète de sa longue absence, allait lui adresser de tendres reproches, mademoiselle V... perdait connaissance, saisie par un vomissement de sang. Peu de jours après s'éteignait cette victime d'une mauvaise honte, car la jeune fille avait eu la conscience du danger auquel elle s'exposait.

Couchez-vous, levez-vous de bonne heure; si vous dormez bien, ne restez pas plus de huit heures au lit.

Pour hâter la digestion, les uns après le repas, et après avoir pris les eaux, aiment l'exercice, les autres le repos; rien d'absolu sur ce point : consultez vos habitudes, votre tempérament; on digère très-bien les eaux et le dîner sans se donner de mouvement.

On n'oublie pas à volonté, je le sais; on ne se commande pas. Pourtant il faut tâcher de prendre le plus possible sur

soi pour chasser tout souvenir pénible. Fuyez surtout ce qu'on appelle ici une distraction, et qui souvent dégénère en un fléau destructeur, je veux parler du jeu. Le conseil que je donne n'est pas sans restrictions, vous devez le penser, autrement il serait absurde. Si vous êtes sûr de vous, de votre raison, amusez-vous à faire une petite partie avec des amis, cela vous aidera à passer le temps et ne vous fatiguera pas. Mais si, d'un caractère faible, vous vous êtes surpris quelquefois à jouer par passion, par amour du jeu et non par désœuvrement; oh! alors, gardez-vous de toucher à une carte! On se laisse facilement aller à l'entraînement; j'en ai été bien souvent témoin, et plus d'une fois le médecin s'est vu forcé de revenir la nuit, de sa propre autorité, éteindre les bougies et envoyer coucher les joueurs. Le docteur Darralde me le disait: tous ces gens-là se tuent; ces irritations violentes du jeu sont autant d'obstacles invincibles à la guérison; elles suffisent pour hâter d'une manière vraiment étonnante le développement des maladies de poitrine. Pour vous, malades, j'aimerais mieux vous voir revenir d'une excursion, mouillés jusqu'aux os, quoique ce soit fort mauvais, que de vous apercevoir assis à une table où l'on joue gros jeu.

Quand on vient de boire, si on sent que l'exercice produit un bon effet (et on en est soi-même le meilleur juge), il faut se promener, ne pas rester seul, causer avec les personnes que l'on connaît, et s'occuper de toute autre chose que des eaux qu'on vient de prendre. Si vous êtes faible, si vous pensez que la promenade pourrait vous fatiguer, n'allez pas vous enfermer tristement dans votre chambre, ne cherchez pas pour vous asseoir un endroit isolé, domptez votre sauvagerie. A Carlsbad, l'administration locale a établi près de la buvette un orchestre com-

plet ; c'est au son des instruments que les buveurs assis, ou tout en se promenant, laissent passer les eaux. Ici, l'administration a, par ma foi, bien d'autres galanteries à nous faire avant celle-là ; remplaçons cette distraction qui nous manque, par des causeries, par des cancans, par des médisances même ; mais gardons-nous des calomnies, vilain péché dans lequel on tombe bien souvent, et qui serait capable pourtant de gâter tout l'effet des eaux.

Si vous êtes trop faible pour aller à la source, s'il pleut, s'il fait froid, ou s'il y a du brouillard, envoyez chercher votre eau dans une bouteille de grès, qu'on bouchera bien, qu'on enveloppera d'une flanelle chauffée ; l'eau transportée dans ces conditions sera aussi efficace que si vous l'aviez bue à la source même.

C'est ordinairement le matin, qu'il faut aller au bain; c'est plus hygiénique d'abord, et plus commode ensuite. cette partie du traitement, pour ceux qui y sont soumis, étant la plus assujettissante, il est bon de l'avoir accomplie avant déjeuner, afin d'être libre ensuite toute l'après-midi, jusqu'à l'heure du second ou du troisième verre d'eau, qui se prend habituellement vers trois ou quatre heures du soir. On peut se baigner nu, ou avec une chemise de laine qui met à l'abri du froid la portion du corps qui n'est pas dans l'eau. Pendant la durée du bain, tâchez aussi de causer avec quelqu'un ; lisez un ouvrage amusant ; essayez de vous distraire et de ne songer ni à votre état de maladie, ni à votre traitement. Dans les divers établissements thermaux, on a remarqué que le bain en commun, dans une vaste piscine, agit plus favorablement que celui pris dans un cabinet particulier. Faites-vous apporter et buvez votre eau dans le bain, l'estomac doucement échauffé la digérera mieux. Pour le temps que vous devrez y rester,

ayez soin de consulter votre docteur. C'est un point important du traitement. Un séjour trop prolongé dans l'eau a quelquefois fait cracher le sang. Ne vous couchez après votre bain que si la nuit a été agitée; si vous vous sentez fatigué, efforcez-vous, au contraire, de chasser le sommeil, qui nuit souvent à l'action des eaux.

Ne vous tourmentez pas si, pendant le temps de votre saison, vous éprouvez une sorte d'abattement; ce n'est pas une faiblesse réelle; cela provient d'une excitation des organes, nécessaire à la guérison même. Il vous arrivera peut-être de ressentir des coliques passagères, quelques pincements, d'éprouver un peu de malaise sans cause apparente, tant mieux; car c'est là un signe à peu près certain que les eaux vous éprouvent, et ont dès ce moment sur vous une action qui ne peut manquer plus tard d'être efficace. N'allez pas vous aviser de les accuser, de crier après elles... Quand ces petits accidents se présenteront, et que vous n'aurez pas le docteur sous la main pour le consulter, prenez tranquillement un ou deux bains de santé, surtout si vous ne faites que boire et n'êtes pas au régime des bains minéraux. Tous ces petits symptômes qui vous auront alarmé disparaîtront comme par enchantement. — En relisant les paragraphes qui précèdent relatifs aux *Bains*, je m'aperçois que ce mot et quelques autres reviennent bien souvent. Avec un peu de travail, j'aurais sans doute réussi à effacer certaines de ces répétitions. Mais à quoi bon ces coquetteries de style pour des descriptions purement techniques? D'ailleurs, je trouve une excuse et un exemple dans *Carême* que je relisais ce matin même. Dans une seule page, il répète plus de cinquante fois : beurre et fines herbes. Ne soyez donc pas plus sévère avec moi, pour ces mots *bains* et *eaux* trop souvent répétés, que vous ne le seriez

avec le grand Carême pour ses expressions de *beurre* et *fines herbes*.

En arrivant, perdez une fausse idée qu'on vous aura peut-être donnée. On vous aura dit : Vous prendrez une, deux saisons ; chacune de ces saisons sera d'un certain nombre de jours. Il n'y a rien de tout cela ici. Pour les maladies chroniques, il faut quelquefois deux mois et plus. J'ai vu souvent interrompre, recommencer, suspendre l'usage des eaux. Le médecin est juge souverain des alternatives que devra subir votre traitement. Trois années de suite, une dame de ma connaissance est restée aux Eaux-Bonnes pendant près de quatre mois. Pour d'autres, vingt ou vingt-cinq jours étaient suffisants : il n'y a donc sur ce point rien d'absolu.

Quand votre temps sera fini, ne vous pressez pas de partir ; restez pour vous reposer deux ou trois jours ; ne vous en allez pas, autant que possible, d'une seule traite, des Eaux-Bonnes chez vous. Ayez soin, avant de partir, de demander à votre médecin une consultation écrite, sorte de bulletin de votre santé, et du traitement qu'il vous aura fait suivre pendant votre séjour : votre docteur habituel, quand vous serez de retour, y trouvera, sans nul doute, des renseignements précieux pour sa médication ultérieure. Quant aux malades un peu maltraités, qu'ils ne se fassent pas tirer l'oreille pour rester à Pau si la Faculté leur en donne le conseil. Sur ce genre de prescriptions, MM. les médecins de Bonnes n'ont pas besoin d'être combattus, ni arrêtés ; je sais qu'il faut plutôt, au contraire, les pousser dans cette voie, et je leur dirai même franchement qu'ils n'ont pas toujours le courage de roidir leur opinion contre les obstacles et les répugnances qu'on leur oppose. Croyez-vous, par hasard, que la maladie va se prêter de bien bonne

grâce à toutes vos petites combinaisons de *commodo* et *incommodo ?* Essayez-en, et vous m'en direz de... tristes nouvelles; ou plutôt, soyez raisonnable, et faites comme une personne que j'accompagnais ici, et qui n'a pas murmuré, quand, pour la troisième année de suite, on lui commandait de rester à Pau. Aujourd'hui elle n'a qu'à s'applaudir de sa résignation, et si elle eût voulu agir autrement, qui sait ce qu'il en fût advênu !... Pour le surplus, je vous renvoie à mon chapitre relatif au séjour à Pau.



ÉTABLISSEMENT THERMAL. — CHAPELLE.

Dans les chapitres précédents, il s'agissait de votre santé, des précautions qu'elle exige; mon allure a dû être, et elle a été, sérieuse, doctorale même parfois. Quittons ce ton de circonstance; je vais vous faire faire une petite visite à l'établissement thermal et à la chapelle. C'est là que vous chercherez les secours de la terre et du ciel. Ils ne vous manqueront pas, recevez-en l'assurance.

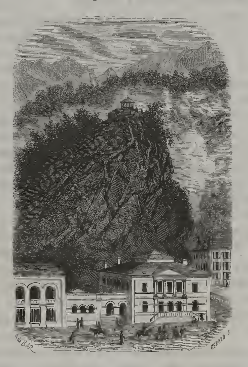
Après cette petite formalité de politesse pour ces deux puissances du lieu, je n'aurai plus qu'à m'occuper des plaisirs, des promenades, des distractions que peut vous offrir ce petit coin de verdure et de pierres, perdu dans la montagne. Je serai ingénieux à ne rien oublier.

Commençons par l'établissement; il est sur notre chemin; d'ailleurs il vaudra mieux finir par la demeure de celui qui, à son gré, rend forte ou paralyse la science humaine. Nous nous agenouillerons aux pieds de la statue de la Vierge, cette divine messagère, qui porte là-haut les larmes, les prières, et en rapporte les consolations et l'espérance. Nous l'invoquerons, vous pour les vôtres et pour vous; moi pour les miens.

Établissement thermal. — A l'extrémité du village, à gauche, en suivant la grande rue, est situé l'établissement. Son architecture simple et élégante tout à la fois, convient parfaitement à un monument de cette nature.

Sa façade principale donne sur la rue. Il est à regretter que, pour la voir, on soit obligé de se placer dans une impasse, devant laquelle il est élevé, ou de monter à quelques centaines de pied en l'air, comme il m'a fallu le faire

pour que mon dessin vous permît d'en juger l'ensemble. Une de ses faces latérales donnait sur une promenade à laquelle on descendait par un escalier composé de six



marches. Dans le principe, on voyait sur ce terrain d'horribles bicoques appartenant à la commune : elles furent abattues, et de cet emplacement on avait fait un promenoir planté d'arbres, qui était pour les malades d'une utilité inappréciable.

Au lieu d'améliorer ce qu'on avait eu tant de peine à créer, et comme si les promenades de plain-pied étaient

trop nombreuses en ce pays, on s'est empressé de détruire ce promenoir de regrettable mémoire. Sous prétexte de salles de bains de pieds et d'inhalation, on a construit en cet endroit une sorte de *blockaus,* épais massif de maçonnerie, sans formes ni élégance, qui s'appuie d'un côté au flanc du rocher et de l'autre au parapet de la rue avec lequel il fait corps. C'est non-seulement une faute de goût qui a été commise, c'est un vrai crime d'avoir privé les buveurs de cette petite promenade, où entre deux verres d'eau, chacun d'eux pouvait faire sans fatigue quelques tours aussi agréables que salutaires. J'ai entendu bien des imprécations contre cette amélioration thérapeutique, j'espère encore, en dût-il coûter deux fois plus cher, que l'on rasera cette laide construction et reportera ailleurs, n'importe où, la nouvelle annexe jugée nécessaire à l'établissement thermal.

Je n'entends pas cependant attaquer ici les lumières ni le talent de M. l'ingénieur du département qui, d'après ce qui m'a été dit, n'a fait que se conformer aux exigences d'un service dont les plans, dans tous leurs détails, avaient été par avance (comme cela a lieu trop souvent) arrêtés sur le papier et loin des lieux par l'administration centrale.

Sur le mur de la maison de M. Pommé qui regardait le petit promenoir, M. le comte D... de R..., pendant un de ses séjours aux Eaux-Bonnes, avait tracé lui-même un méridien. M. le proviseur du collége de Pau avait composé, pour être placé à côté, un assez joli distique que M. Pommé a négligé, je ne sais pourquoi, d'y faire inscrire; je répare cet oubli :

Horas potandæ tu ne obliviscere lymphæ,
Jure *Bonas* dicens, salvus abibis, *aquas.*

Je me dispense de donner la traduction de ces deux

vers, que mes lectrices se feront expliquer par le premier écolier de troisième qui leur tombera sous la main.

De l'autre côté, l'établissement thermal prend jour sur ce chemin que nous avons suivi, lors de notre revue des hôtels pour arriver au quartier de la chapelle. Enfin il est appuyé contre le rocher, appelé la *Butte du Trésor*, d'où jaillissent les sources thermales qui alimentent ses baignoires, ses douches et sa buvette. Les frais de construction de toute nature de cet établissement se sont élevés à 97,500 fr. Les travaux ont duré environ trois ans. Ceux qui ont été commencés l'an dernier, loin d'être aussi considérables, ne laisseront pas d'atteindre un chiffre encore assez élevé. Et pour quel triste résultat! c'est ce que j'ai dit tout à l'heure et ce dont vous jugerez vous-même.

Dans la localité des Eaux-Bonnes, il existe cinq sources distinctes :

1° La *Source Vieille,* qui fournit l'eau à la buvette et à l'exportation;

2° la *Source Nouvelle,* consacrée au service des bains;

3° La *Source d'en Bas* ou *de la Douche*, qui alimente quatre ou cinq baignoires et une douche.

Telles sont celles employées au service de l'établissement.

Il en est une quatrième qu'on appelle d'*Ortheig,* et qui occupe le versant de la montagne; elle est moins chaude que les autres, mais contient les mêmes principes. Elle va se perdre dans le Valentin, au bas de la rue de la Cascade, à quelques pas à gauche du pont jeté sur le torrent. Cette source, longtemps abandonnée en quelque sorte, a pris faveur depuis qu'un quartier nouveau s'est élevé dans son voisinage. L'an dernier, m'a-t-on assuré, les plans d'un petit établissement, devant contenir une buvette et six bai-

gnoires, étaient terminés, approuvés par l'administration supérieure, et les travaux allaient être mis en adjudication.

5° Enfin il y a une autre source fortement sulfureuse, que l'on rencontre en montant à gauche derrière la chapelle. Elle est froide (10 degrés R.). Le docteur Darralde a étudié avec beaucoup de soin cette source peu connue et négligée avant lui. Il a obtenu de son emploi des résultats favorables dans les affections atoniques du tube digestif ainsi que dans la chlorose. Pour mon compte, j'ai vu souvent des personnes, dont la vue était irritée ou affaiblie, faire usage de cette eau en lotions; presque toutes en ont éprouvé d'heureux effets. Autrefois elle coulait sur la promenade et sans être enfermée; mais comme elle était comprise dans son bail, le fermier actuel l'a fait entourer de planches.

J'approuve fort M. Cazaux de la mesure qu'il a prise. Il empêche ainsi qu'on ne vienne faire à cette source froide, qui a la même saveur, la même odeur, mais non les mêmes principes salutaires que ses collègues, la contrebande d'une eau qu'on y puisait gratis, qu'on faisait passer dans le commerce pour de l'eau prise à la buvette, et pour laquelle il eût fallu payer un droit.

Je joins ici un tableau donnant le résultat des expériences faites à Bonnes en juin 1858, par M. François, ingénieur des mines chargé du service des eaux minérales de France.

SOURCES et LIEUX D'OBSERVATION	TEMPÉRATURE	SULFURE DE SODIUM par litre	DEGRÉS DE SULFURATION hydrométrique
SOURCE ANCIENNE OU DE LA BUVETTE :			
1° au point de l'émergence........	32 10	0, 02239	72
2° A la Buvette...	32 »	0, 02239	72
3° Au Réservoir...	» »	0, 00056	18
SOURCE NOUVELLE A L'ÉMERGENCE....	28 »	0, 01957	61
SOURCE D'EN BAS OU DE LA DOUCHE...	30 50	0, 01804	58
SOURCE D'ORTHEIG...	23 10	0, 02332	75
SOURCE FROIDE.....	12 80	0, 01990	64
BAIN PRÉPARÉ au n° 9 (aile gauche)	35 »	0, 01534	49
après 1/2 heure..	33 50	0, 01508	48 1/2
après une heure..	32 80	0, 01493	48
BAIN PRÉPARÉ au n° 5 (aile gauche)	35 »	0, 00497	16
après 1/2 heure..	34 30	0, 00366	15
après une heure..	33 »	0, 00351	14 1/2

De la comparaison des chiffres de ce tableau il résulte que la température de la buvette est la même au griffon qu'au robinet de la buvette; et c'est un des résultats les plus considérables obtenus dans ces dernières années par les travaux de *captage* qu'ont fait exécuter les fermiers, que d'avoir restitué à la plupart des sources de Bonnes plusieurs degrés de leur chaleur naturelle perdus insensible-

ment par le mauvais état des tuyaux et le mode vicieux de conduite et de distribution des eaux.

On ne voit guère que des buveurs à Bonnes; on s'y baigne peu, on y prend rarement des douches; cela vient de ce que ces eaux ne sont pas réputées produire beaucoup d'effet à l'extérieur; de plus, lorsqu'on emploie ce mode dc les administrcr, il faut en élever la température, ce qui lés altère toujours un peu. L'établissement contient, autant que je puis m'en souvenir, douze cabinets, dont onze pour les bains, et un seul pour les douches.

Au lieu des belles baignoires en marbre qui garnissent les cabinets, c'était, et il n'y a pas fort longtemps, des sortes de cuviers disposés dans d'étroits locaux, sales et boueux, pendant l'hiver, réceptacles habituels des reptiles qui, dans l'été, ne se gênaient pas pour en venir disputer la possession aux baigneurs. Mes belles et craintives lectrices, ne redoutez plus ces indiscrets visiteurs qu'on a méchamment exilés de vous à tout jamais. Du reste, ils sont fort inoffensifs; et je les excusais de tout mon cœur, quand jadis ils bravaient tous les dangers pour venir nager dans vos eaux.

Un fermier, dont le bureau est dans l'établissement administre les eaux : le prix de la boisson et des bains est déterminé par des règlements administratifs affichés à l'intérieur.

Il en coûtait autrefois 20 c. par jour, par personne, pour la boisson, qu'on en usât peu ou beaucoup; 1 fr. par bain, et 20 c. en sus pour le linge. Maintenant, les prix sont fixés comme suit, savoir : Pour la boisson, les manouvriers, domestiques, artisans allant à la journée (ce sont les termes de l'arrêté) paieront à raison de 2 fr. par personne. Les personnes de toutes les autres classes paieront 10 fr. pour tout

le temps de leur séjour dans le pays, quelle qu'en soit la durée.

Les bains sont fixés à 30 c. pour les domestiques et journaliers, depuis le 1er novembre jusqu'au 1er mai, et 50 c. pour le reste de l'année.

Pour toutes les autres personnes, depuis le 1er juin jusqu'au 1er septembre, à 1 fr.; et 80 c. pendant le reste de l'année, non compris le linge.

Les bains de pieds se paient 25 c. pour la première classe, et 10 c. pour les autres classes de baigneurs. Cette médication est devenue récemment d'un usage à peu près général, et c'est le manque d'espace nécessaire pour l'appliquer convenablement qui a conduit l'administration à construire une annexe à l'établissement actuel.

Pendant la saison de 1857, il en a été pris 2,200 à l'établissement et 600 au dehors.

On doit, en arrivant et avant de faire usage des eaux, se faire inscrire au bureau du fermier, qui délivre une carte qu'on est tenu de représenter aux garçons préposés au service de la buvette. L'abonnement se paie d'avance, de même que les cachets pour les bains de toute nature ; mais, pour ces derniers, on vous rend la valeur de ceux que vous n'avez pas employés.

Ne vous offusquez pas de l'obligation que vous impose l'arrêté du préfet de payer d'avance bains et boisson. C'est une précaution fort sage prise dans l'intérêt du pauvre fermier qui, trop souvent, était victime d'oublis plus ou moins involontaires.

Le service des bains et des douches est fait par des hommes et par des femmes, suivant le sexe des malades. Ces places sont très-recherchées à cause du traitement fixe et des étrennes qui sont assez considérables. Comme il y a

un grand nombre de postulants, on peut être difficile dans le choix que l'on fait. Il en résulte que rarement vous aurez à vous plaindre des employés chargés de ce service.

En 1770, ainsi que le prouve un titre que j'ai eu dans les mains, les sources des Eaux-Bonnes étaient affermées moyennant 3 livres tournois par an : en 1835, moyennant 8,100 fr. MM. Cazaux et Maquet, fermiers actuels, aux termes de leur bail, paient à la commune une redevance fixe et principale de 15,000 fr. par an: de plus, on a mis à leur charge tous les frais d'entretien de l'établissement, les impositions, l'éclairage du village, dépenses qui peuvent s'élever à 6,000 fr. annuellement.

Il résulte des documents qui m'ont été communiqués que, pendant la saison de 1857, le nombre des baigneurs et buveurs de 1re classe a été de 2,000 environ. L'établissement a donné 3,500 bains et 500 douches.

L'exportation a augmenté, depuis dix ans, dans des proportions considérables ; le nombre des bouteilles expédiées en 1857 a dépassé 120,000, parmi lesquelles il faut comprendre, dans la proportion d'un dixième, celles qui ont été remplies à la source par d'autres que par le fermier et qui ont dû acquitter le droit de 20 c. fixé par le cahier des charges. Les expéditions ont lieu par bouteilles de toutes grandeurs. Celles qui contiennent un simple quart de litre sont cependant les plus demandées. Les Eaux-Bonnes, mises dans des bouteilles bien bouchées, garnies de mastic, recouvertes d'une capsule de plomb, supportent parfaitement les voyages de long cours et n'éprouvent aucune espèce d'altération. On en a envoyé aux États-Unis et même à Canton. Tous les ans, les demandes pour les pays étrangers augmentent dans une proportion constante. Je me plais à rendre hommage ici à M. Cazaux,

fermier actuel de l'établissement, et à son associé, M. Maquet, pour les soins et le zèle qu'ils apportent à la régulière expédition des Eaux-Bonnes, dont l'usage, pendant la mauvaise saison, a pris aujourd'hui tant d'extension.

J'apprends que, pour éviter la contrefaçon si funeste aux malades et afin d'inspirer une confiance légitime dans la bonne qualité de ces eaux aux médecins qui en prescrivent l'emploi, ces Messieurs viennent d'ouvrir à Paris deux dépôts spéciaux d'Eaux-Bonnes, l'un rue de Grenelle-Saint-Honoré, nº 42, et l'autre rue des Billettes. Autrefois, en leur écrivant directement à Bonnes, on était sûr d'être bien et loyalement servi; ce soin est superflu maintenant, puisqu'à Paris, à leurs dépôts, on trouvera, dans les mêmes conditions consciencieuses, des bouteilles d'eau de toutes dimensions aux prix suivants :

1 fr.	pour la bouteille	de 3/4	de litre.
80 c.	—	1/2	—
60 c.	—	1/4	—

MM. Cazaux et Maquet ont eu l'heureuse idée de faire pour les Eaux-Bonnes comme on a fait pour les eaux de Vichy. Ils composent des pastilles qui en contiennent tous les principes essentiels et salutaires, et sont agréables au goût. Quelques médecins ont prescrit l'usage de ces pastilles d'Eaux-Bonnes, surtout pendant l'hiver, pour des rhumes et des catarrhes; ils en ont observé souvent les bons effets.

D'après un tableau statistique dressé cette année, et que j'ai des raisons de croire exact, les buveurs, baigneurs, oisifs, curieux, touristes, auraient laissé dans la localité, pendant la saison de 1857, aux hôteliers, marchands,

loueurs, etc., etc. (car il y a ici des dépenses de bien des natures), la somme d'un million au moins. Et cependant le mauvais temps en avait fait une année moyenne pour le nombre des étrangers.

Les années 1855 et 1856, la dernière surtout, avaient été merveilleuses ; jamais pareille affluence n'avait été remarquée à Bonnes. On faisait queue jusqu'à la pharmacie de M. Cazaux quand on voulait aller prendre son verre d'eau ; qu'on juge par là de ce qu'une pareille foule dut laisser ici.

Entre mille exemples, je citerai le suivant : Je connais un industriel qui, en 1856, fit en deux mois pour plus de 10,000 fr. d'affaires, et son commerce tout spécial est essentiellement de luxe.

Il est à regretter que l'administration n'impose pas impérieusement aux logeurs l'obligation d'inscrire avec soin et régularité les noms de toutes les personnes, maîtres, domestiques arrivant chez eux, soit qu'ils ne fassent que passer, soit qu'ils séjournent. Ce relevé qu'ils fourniraient, ainsi que le prescrit, du reste, l'art. 16 du règlement, mettrait l'administration à même d'avoir sur le nombre des étrangers des données certaines. On me dira que le commissaire chargé de la police des Eaux-Bonnes peut faire ce travail ; je répondrai que je l'ai vu à l'œuvre : malgré sa bonne volonté, il ne peut arriver qu'à des résultats tout à fait insuffisants. Qu'on tienne donc sévèrement la main à l'exécution du règlement, qu'on exige des logeurs les documents nécessaires pour ce travail, qui, bien fait, serait extrêmement curieux. Je n'aurais garde de citer ici comme un progrès la publication d'une liste imprimée des baigneurs et buveurs, qui a lieu depuis quelques années, pendant la saison, pour toutes les Eaux des deux départements

des Basses et des Hautes-Pyrénées. Dressées d'après des documents qui ne sont pas recueillis avec un soin scrupuleux, elles sont bonnes uniquement à satisfaire la curiosité du moment, qu'elles trompent encore trop souvent.

Indépendamment des cabinets de bains et de douches, l'établissement renferme le logement du médecin inspecteur, du commissaire de police, des deux baigneurs et des deux baigneuses. Plusieurs pièces au premier étage, autrefois destinées aux fêtes formaient un vaste local qui fut longtemps occupé moyennant 600 fr. de fermage par un limonadier de Pau, lequel y avait établi un billard, un cabinet de lecture et le louait pour les concerts et les bals. Depuis cinq ou six ans, tout cet ensemble de pièces a été annexé au logement de l'inspecteur et permet maintenant, aux heures de consultation, de mettre à la disposition des malades un espace resté trop longtemps insuffisant pour la foule qui s'y présentait.

Buvette. — Lorsque vous vous rendez à la buvette, emportez avec vous un verre de cristal. Les tasses d'argent dont je vois quelques personnes se servir, ont un inconvénient; l'eau sulfureuse agit sur le métal, le rend noir, lui donne un aspect désagréable. La boisson n'est déjà pas très-engageante; il faut éviter tout ce qui peut ajouter au dégoût qu'elle inspire à certains buveurs.

L'usage de couper les eaux avec du lait, du coquelicot, du tilleul, ou simplement du sirop, donne lieu à deux graves abus en sens inverse. Le premier ne vous concerne pas. Cependant à bon entendeur salut. Comme il est impossible d'emporter avec soi le lait chaud qui doit être ajouté à l'eau minérale, l'employé préposé à la buvette en a toujours à la disposition des malades; c'est une petite spéculation bien innocente de sa part. Il sème pour recueillir et

compte sur votre reconnaissance et votre générosité. Mais quelquefois, et il s'en plaignit à moi, l'année dernière, beaucoup de ceux qui ont bu son lait oublient, dans la préoccupation de leur départ, d'acquitter cette petite dette d'honneur. Puisse cette observation empêcher pour l'avenir une distraction que j'aime à croire involontaire. Depuis quelques années, des affiches placardées à trois endroits distincts de l'établissement, remettent à la mémoire ce que je viens de dire : est-ce à moi qu'est due l'idée de cet appel formel au souvenir des buveurs oublieux, je suis assez porté à le croire, et serais heureux si en le renouvelant ici, j'arrivais au résultat désiré.

Voici le second abus que j'ai à signaler. Beaucoup coupent l'eau minérale avec du sirop de gomme : de cette manière,



elle est plus agréable. Or, pour éviter de traîner continuellement avec soi la bouteille à sirop, on est dans l'usage de la déposer sur des planches placées près de la fontaine, sous la garde des employés de la buvette, et plus encore sous la

foi publique. Le soin qu'on prend de garantir son dépôt par une étiquette indiquant le nom du propriétaire n'est pas toujours suffisant; chacun se plaint que dans sa bouteille le liquide diminue dans des proportions surnaturelles et effrayantes. Est-ce un effet chimique du voisinage de l'eau sulfureuse? Les médecins n'avaient pas encore observé cette particularité, je dirai même cette bizarrerie. Tout ce que je sais, c'est qu'une dame de mes amies, qui buvait deux fois par jour, se trouva l'année dernière avoir consommé, du soir au matin une demi-bouteille de sirop. Un jeune homme demandait aussi devant moi l'explication du même phénomène; et comme il parlait alors preuves en mains, c'est-à-dire en montrant la note indiquant l'achat de la bouteille fait la veille seulement, le garçon de la buvette, forcé dans ses retranchements, lui avouait que son domestique buvait *avec monsieur* depuis le commencement de *leur traitement*. Entre plusieurs, toutes aussi plausibles sinon raisonnables, voilà une raison que j'ai voulu consigner ici.

Si c'était votre montre qui courût des dangers, je vous dirais : achetez une chaîne de sûreté; mais en bonne conscience, vous ne pourriez mettre un cadenas à votre bouteille, ni vous résigner au supplice de la porter et la remporter trois ou quatre fois par jour. Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher.

Je ne quitterai pas l'établissement thermal sans rendre hommage à l'ordre, à la régularité dans le service, qu'y ont introduits MM. Cazaux et Maquet. Vieil habitué des Eaux-Bonnes, je ne me suis pas toujours trouvé dans le cas d'accorder aux administrations précédentes les éloges que je me plais à adresser aux fermiers actuels. J'ai bien souvent pris plaisir à causer avec ces hommes honorables des améliorations utiles que réclame l'établissement des Eaux-

Bonnes, et qui ne manqueraient pas de l'élever au niveau de ceux les plus renommés.

Vous ne m'accuserez pas, amis lecteurs, d'allonger outre mesure ce chapitre en vous donnant le relevé d'un des budgets de l'établissement thermal des Eaux-Bonnes. Le chiffre en est respectable : telle grande ville de second ordre voudrait bien en avoir un pareil. Étudiez-le, et voyez si vous en tirez les mêmes conclusions que moi.

BUDGET DES EAUX-BONNES

(1857)

RECETTES ORDINAIRES.

	fr.	c.
Location de places sur le marché	265	»
Ferme de la maison du Gouvernement	8,020	»
Ferme des Sources	15,000	»
Location de baraques	1,345	»
Location du péristyle de l'établissement	935	»
	25,565	»

RECETTES EXTRAORDINAIRES.

Intérêts d'un bon du Trésor	417	50
Intérêts d'un autre bon du Trésor	15	60
Vente d'un terrain au sieur Labarthe	48,000	»
Location temporaire d'un petit terrain	100	»
Location temporaire de deux autres petits terrains	347	»
Vente de bois provenant du jardin anglais	56	»
	74,501	10

DÉPENSES ORDINAIRES.

	fr.	c.
Traitement du commissaire de police, du garde champêtre, des appariteurs, indemnités aux gendarmes	1,650	»
Traitement et indemnité au médecin-inspecteur	1,150	»
Traitement des garçons baigneurs	1,330	»
Traitement et indemnité de logement à l'aumônier	1,900	»
Éclairage, assurances, contributions, entretien de la pompe à incendie, de l'horloge, abonnement au journal	876	»
Entretien des promenades, des sources, des ponts	764	»
Subvention annuelle à la commune de Aas, propriétaire des sources	3,000	»
Diverses dépenses, et dépenses imprévues	210	10
	10,880	10

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES.

Frais de régie extraordinaires, remise exceptionnelle du receveur municipal, honoraires d'architecte	1,950	»
Construction d'une fontaine, d'une chambre de sûreté, achat de réverbères	1,350	»
Intérêts de sommes empruntées	1,300	»
Travaux de captage des sources	13,870	»
Ouverture d'une rue à la source d'Ortheig	3,000	»
Travaux d'escarpement	8,000	»
	40,350	10
Excédant des recettes sur les dépenses pour l'année 1857	34,151	»
	74,501	10

Que conclure de ce budget?

1° Qu'il offre exceptionnellement un chiffre considérable motivé par des ventes de terrains;

2° Que d'un côté, l'établissement a contracté des emprunts dont il sert l'intérêt, pendant que, d'un autre côté, il a placé des fonds au Trésor, dont il touche l'intérêt. D'où il résulte qu'il convient de faire cesser au plus tôt cette position anormale et de se liquider;

3° Que les *recettes ordinaires* sont bien supérieures aux

16



dépenses ordinaires, et permettent d'introduire des améliorations réclamées depuis longtemps.

4° Enfin, qu'après avoir dépensé, pendant l'année 1857, 13,870 fr. pour *capter les sources*, il est temps de dépenser quelques billets de mille francs pour *capter* les baigneurs et les touristes.

Chapelle. — Cette chapelle d'un style simple et sévère est située à l'extrémité du village des Eaux-Bonnes. Sa construction en marbre gris bleu lui donne un aspect en harmonie avec sa destination. Édifiée en 1829, elle coûta 25,000 fr. A cette époque, elle était bien suffisante pour les cérémonies du culte; mais elle est devenue beaucoup trop petite depuis, grâce à l'affluence toujours croissante des étrangers. On avait cherché d'abord à l'agrandir au moyen d'une tente en coutil, dressée tous les dimanches. Ce vestibule improvisé s'avançait du porche jusque sur la petite place qui le précède, et mettait à l'abri du soleil ou de la pluie les fidèles nombreux qui ne pouvaient trouver place dans l'intérieur. Plus tard, le département l'a augmentée de deux cinquièmes environ, en faisant construire deux bas côtés de chacun 4 mètres 10 cent. en carré, dans lesquels on communique par des arcades en plein cintre, percées au milieu des murs latéraux de la nef. Faites dans des proportions trop restreintes, ces annexes n'ont pas tardé à être, elles aussi, insuffisantes. Il eût fallu les prolonger dans toute la longueur du bâtiment; au lieu des fenêtres qu'on pratiquait, ouvrir des portes qui facilitassent l'accès de ces bas côtés, dans lesquels les premiers arrivants se décident rarement à se placer, et qui souvent sont vides quand le reste de l'église est entièrement rempli. Aux observations que je me suis permises à ce sujet, on m'a objecté des obstacles de symétrie architecturale; selon moi, cependant,

il eût mieux valu sacrifier quelque chose de la régularité et s'arranger de façon que tout le monde pût assister aux cérémonies du culte, ailleurs que sur la place publique.

Que de fois il m'est arrivé d'entrer dans ce lieu saint, alors que les lueurs douteuses du jour qui s'éteint inspirent plus de mélancolie et de recueillement! J'allais, pour des êtres bien chers, demander, avec des prières que mon cœur seul me dictait, des espérances que la science humaine, que l'affection du docteur n'osaient plus me donner; toujours je trouvais là des mères, des épouses, des filles, priant, pleurant sur les objets de leur tendresse. Croyez-m'en, toutes les larmes ne sont pas tombées sur la pierre froide : il en est qui sont montées jusqu'à celui qui rendit à la vie la fille de Jaïre. Croyez-m'en, plus d'un enfant fut racheté par la prière de sa mère. Oh! qui que vous soyez, entrez un jour dans cette modeste chapelle, au moment où vous ne rencontrerez que la douleur prosternée, que la faiblesse appelant à son secours le Tout-Puissant; si votre âme n'est pas émue, si une prière ne vous vient pas au cœur, je vous plains, vous devez être un méchant homme!

Quelques tableaux offerts par la reconnaissance ornent l'intérieur de la chapelle; on y remarque au-dessus du maître-autel une copie, formant hémicycle, du tableau de Court, *la Vierge des consolations*, que possède à Paris l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement. A côté sont : un Christ en prière, et une autre copie assez bien réussie d'après le Raphaël du Musée du Louvre : *la Vierge présentant l'enfant Jésus à saint Jean*. Il est étonnant que parmi les nombreux étrangers riches qui se rendent tous les ans aux Eaux-Bonnes, un si petit nombre aient pensé à la décoration de l'église.

Dans ces dernières années, les exemples de pieuse libéralité ont été un peu plus fréquents : un Chemin de Croix, de superbes ornements sacerdotaux et des chandeliers d'autel ont été donnés par le fils d'une des meilleures familles d'Espagne, que sa reconnaissance pour les sources et une foi profonde, noble tradition maternelle, ont fait le bienfaiteur du modeste temple. Vous verrez aussi dans le chœur une statue en argent de la Vierge Marie, jadis l'ornement d'un des plus riches couvents de la Suisse, qu'un autre étranger, celui-là Français, envoya il y a quelques années à Bonnes, en souvenir d'un miracle du ciel et de ces eaux qui lui avaient non pas seulement conservé, mais rendu une épouse chérie. Quoique la chapelle soit desservie comme succursale seulement par le curé d'Aas, néanmoins pendant la saison thermale, surtout à la fin, et à l'époque des vacances, de nombreuses messes se disent tous les jours de la semaine : elles sont célébrées par de jeunes prêtres, par quelques professeurs des séminaires de Bayonne et d'Oloron, venus pour rétablir leur santé que l'étude ou les fatigues de l'enseignement ont détruite, ou bien encore par des prédicateurs arrivant de tous les points de la France, avec l'espoir de redonner une nouvelle force à leur larynx affaibli, et de se préparer ainsi à soutenir encore les luttes de la chaire apostolique.

La commune elle-même s'est un peu piquée d'honneur et a voulu avoir sa part des embellissements. Elle a fait construire une élégante petite chaire et une tribune : cette dernière amélioration, à l'état d'ébauche, mériterait d'être complétée. Encore aujourd'hui, le dimanche, c'est au dehors que, faute de place au dedans, un quart au moins de la population de Bonnes est obligée d'entendre la messe! Sans doute, en considération des sentiments de piété qui

animent ceux qui s'exposent ainsi aux intempéries d'un climat essentiellement variable, le ciel écarte d'eux ces refroidissements si dangereux pour les poitrines ou les gorges faibles; mais il me semble que l'administration municipale devrait bien aider aussi un peu le ciel en cette matière, et, en élargissant l'église devenue évidemment trop étroite, montrer plus de souci de ceux qui font, en définitive, la fortune du pays.

Bains d'eau naturelle. — A Bonnes, il n'y a pas d'établissement particulier de *bains d'eau naturelle*. Dans les hôtels de Taverne aîné, de Cazères, à l'établissement thermal, on trouve bien, il est vrai, quelques rares baignoires à la disposition du public; mais ces ressources sont insuffisantes, surtout au moment des fortes chaleurs, dans un pays où, pendant le traitement des eaux minérales, les eaux naturelles sont souvent prescrites aux malades. Aussi n'est-on pas sûr d'avoir de ces bains quand on veut, et faut-il en certains temps s'inscrire à l'avance. Plus tard, espérons-le, nous verrons s'élever à Bonnes, comme dans les autres localités thermales, un établissement spécial et comfortable qu'on regrette de n'y pas trouver encore.

Boutiques. — Marchands. — Vous venez de visiter l'établissement, la chapelle, le jardin; faisons maintenant une petite promenade intérieurc dans le village, pour que vous puissiez juger des ressources qu'il vous offrira.

L'industrie, qui comprend, qui devine ordinairement les besoins de la vie et se charge de les satisfaire, vient tous les ans prendre boutique aux Eaux-Bonnes à cette époque.

Vous avez ici des marchands de bijoux, de chapeaux de paille et de feutre, de chocolat, de parapluies et d'ombrelles, des magasins d'épiceries, des établissements de modes et de merceries; un coutelier, Mme Casaban, de Pau,

qui possède dans ce genre un assortiment complet; un coiffeur, Pérez, artiste distingué; des boutiques de lainages, tricots et étoffes dites de *Nay*. Cette dernière industrie mérite d'attirer votre attention : vous trouverez chez M. Marchand, dont les magasins situés en face de l'établissement sont, à l'heure du verre d'eau, le rendez-vous habituel des buveurs fashionables, des objets marqués au coin d'une élégance toujours de bon goût. Pour les hommes, ce sont des étoffes de pantalons et de gilets, que vous avez plus d'une fois admirées, j'en suis sûr, dans la rue de la Paix, à l'étalage aristocratique de *Spiegelhalter;* pour les dames, des écharpes de soie, dont le faire étrange, véritable nœud gordien, a su défier jusqu'ici toutes les contrefaçons; et en même temps, des tissus écossais ou rayés, aussi beaux comme laine, aussi souples comme tissu, que ceux de *Scott and Adies* à Londres, qui, portés ensuite par vous à Paris, belles lectrices, auront ce succès de bon aloi acquis d'avance à tout objet qui sait être original sans cesser pour cela d'être distingué. Croyez-m'en, ce n'est pas de la réclame que je fais ici; c'est l'éloge mérité d'un industriel dont vous êtes à même de juger les produits *de visu,* et au goût duquel vous rendrez alors la même justice que moi.

Il y a aussi à Bonnes un magasin qu'il vous importe de connaître, d'abord parce qu'il est sans conteste le premier de tous, et ensuite parce que son propriétaire, M. Auguste Bassy, est un de ces hommes intelligents, pleins d'affabilité et de complaisance, qu'on est heureux de rencontrer n'importe où, mais surtout en voyage. Pour moi, c'est plus qu'une vieille connaissance, c'est un véritable ami. Déjà au chapitre intitulé Pau, j'ai eu occasion de citer son nom, que j'ai fait suivre, vous devez vous le rappeler, de

l'épithète de Tahan de Pau. A la tête du progrès industriel et artistique dans sa ville natale, M. Bassy n'a eu garde d'abdiquer ici ; c'est vous dire assez que ses magasins vous offriront tout ce que vous pourrez humainement désirer : gants parisiens de Jouvin, éventails espagnols de la *Casa del Sol à Séville,* marbres et stalactites sculptés de *Bagnères* et de *Campan,* vues, costumes des Pyrénées ; objets d'étagère ; fournitures de bureaux ; tout est réuni à la fois dans ce petit bazar modèle qui, pendant votre séjour, sera vraisemblablement une de vos galeries favorites.

A l'entrée de la promenade Horizontale, l'industrie marbrière possède plusieurs petites boutiques où, comme chez Bassy, vous pourrez vous procurer des vases, des bracelets, des boutons de manchettes, ou des broches, précieux petits souvenirs qui vous permettront, au retour, de faire des heureux à peu de frais. Je ne vous parle pas des marchands de peaux et de cornes d'isards, de peaux d'ours; ils promènent dans le village leur industrie errante. Vous les trouverez sous la main quand vous en aurez besoin.

Les négociants nomades qui campent aux Eaux-Bonnes pendant la saison des eaux ne sont pas dans l'usage de faire des baux de 3, 6 ou 9 ans. Au contraire, tous les ans, ils semblent exécuter un chassé croisé général, et vous trouverez une jeune parfumeuse où l'année précédente trônait le classique épicier. Ainsi de suite. C'est pourquoi je me borne à vous détailler ce que vous pourrez vous procurer ; ce sera à vous, une fois installé, à découvrir l'endroit exact où chacune de ces industries s'exerce.

Marchands de cannes. — Il est un commerce qui a fait depuis quelques années des progrès étonnants ; c'est celui des *cannes.* Autrefois, les menuisiers du pays façonnaient, tant bien que mal, des branches de buis, de houx ou de

chêne, que les malades seuls achetaient par nécessité, mais qu'eût avec raison dédaignées l'élégant touriste, habitué aux merveilles de l'industrie parisienne ; aujourd'hui, les marchands de cannes forment une corporation spéciale dans laquelle on rencontre de véritables artistes.

Deux choses cependant m'indisposent contre eux : c'est, d'abord, la manière dont ils exploitent leur commerce, ou, si vous aimez mieux, leur art ; c'est ensuite le choix du lieu qu'ils ont fait pour l'exercer. Sur le premier point, je ne saurais trop blâmer l'arbitraire de leurs prix de vente : la foule des étrangers n'est-elle pas grande encore ? le chaland se montre-t-il peu empressé ? vous pourrez choisir dans tout l'étalage, et le bâton, fût-il le premier de tous les *sticks*, vous ne le paierez guère plus de 1 fr. 50 ; au contraire, viennent quelques amateurs qui fassent chaque matin, après boire, une visite *à la contrée des cannes,* aussitôt voilà les prix qui montent follement, et vous êtes obligé de payer 3 et 4 fr. ce que, huit jours avant, on était heureux de vous laisser emporter à moitié prix. En ce qui touche l'emplacement qu'ont adopté ces messieurs, je ne puis m'empêcher de regretter qu'ils aient envahi l'entrée de la promenade Horizontale. Si l'autorité tolère une première fois en cet endroit l'exercice d'une industrie quelconque, elle n'aura pas de raisons pour refuser à d'autres la même permission ; et d'ici je vois déjà les abus naître, se multiplier, et la promenade confisquée devenir un bazar. Il ne manque pas, cependant, de boutiques à Bonnes, où ce commerce pourrait s'étaler avec tout autant d'avantages et de profits.

Tailleurs. — Pécastellàa, Filhon, Lafitte, viennent de Pau chaque année, pendant la saison. Je vous garantis qu'il est peu d'ateliers de nos tailleurs, dans la capitale, qui

soient aussi occupés que le sont les leurs pendant deux mois. Ils ont des choix variés de ces mêmes étoffes de laine dont je vous ai déjà parlé quand je vous ai fait visiter les magasins de M. Marchand, en face de l'établissement. Avec ces produits renommés de Luz, de Bagnères et de Nay, ils confectionnent des habillements complets d'une coupe semi-anglaise, élégante et comfortable, et d'un prix réellement peu élevé: ajoutez encore à tous ces avantages réunis celui de pouvoir être vêtu des pieds à la tête en moins de deux jours. Vous pourrez, sans crainte, leur commander des costumes béarnais pour hommes ou pour femmes ; ce sera pour vous, en cas de bal l'hiver, une ressource précieuse, en même temps qu'un agréable souvenir de ce pays.

Celui qu'on appelle ici communément *le père Sanchette*, brave et excellent montagnard, est, lui aussi, tailleur de son état. Il l'exerce l'hiver à Laruns, dont il est, par parenthèse, un des gros bonnets, et l'été aux Eaux-Bonnes. A Laruns, ses magasins sont situés sur la place ; vous pourrez les visiter dans une de vos courses à cheval ; à Bonnes, vous le trouverez jusqu'au soir dans sa boutique, près du Jardin anglais. Je ne vous dirai pas de vous adresser à lui pour une redingote ou un paletot ; mais si vous désirez emporter un costume du pays, vous ne pouvez choisir un artiste plus distingué. Au besoin, sa connaissance profonde des habillements de toutes les vallées environnantes vous aidera à prendre d'un côté, à laisser de l'autre, à emprunter parci par-là, à tricher un peu, à donner, s'il le faut, un croc-en-jambe au costume rigoureux ; avec ses idées, avec les vôtres, vous composerez un délicieux ensemble de costume ossalois de fantaisie qui, soyez-en sûre, ma belle lectrice, vous promet des succès flatteurs. Si vous craignez de ne pas trouver dans le pays d'étoffes assez fines pour confec-

tionner votre modeste costume de paysanne, dites à Sanchette de vous établir une poupée en grande toilette. Aidée de ce fidèle modèle, rassemblant vos souvenirs, relisant les détails que je vous ai donnés sur les costumes au chapitre de la vallée d'Ossau, vous pourrez, de retour à Paris, dans le silence du cabinet, composer sur ce thème quelque ravissante variation.

Café. — J'allais oublier un établissement qui jouit à Bonnes d'une grande réputation et dont la vogue augmente chaque année : c'est le café de Dorothée. Ne vous attendez pas à y trouver des lambris dorés et des plafonds peints à fresque ; ce n'est ni la splendeur du lieu ni son comfort qui attirent les amateurs, mais uniquement les précieuses qualités du moka qu'on y sert.

Quand il pleut, c'est sur le comptoir rustique d'une boutique en planches ; quand il fait du soleil, c'est à l'ombre d'un hêtre centenaire que vous prendrez votre demi-tasse ; et cependant, quelque primitive que soit l'installation, vous n'aurez pas seulement goûté une fois de ce nectar, que si le café est dans vos habitudes, vous serez heureux de venir chaque matin, après déjeuner, augmenter le nombre déjà très-respectable des habitués de Dorothée.

Tir Labeille. — Voici un brave et digne homme à qui je m'intéresse. Labeille a pour moi le mérite d'avoir compris que dans une localité où l'on a, sauf les instants de sommeil, vingt-quatre heures à dépenser par jour, et souvent de l'argent à jeter par la fenêtre, il fallait offrir aux baigneurs, à ceux qui les accompagnent, une distraction qui les reposât des promenades à pied ou à cheval. Il a donc apporté de Pau quelques paires d'excellents pistolets, des carabines légères et justes, et il nous a donné une seconde édition d'un tir de Paris, avec un peu moins

de luxe, ce en quoi il a fort bien agi, et qui eût été un contre-sens dans ces montagnes. L'idée était bonne, le succès l'a couronnée ; mais avec les succès viennent les envieux, et on lui a cherché noise. Au lieu de lui laisser la place qu'on lui avait concédée près de la promenade et où il avait établi jadis son tir, sous prétexte que les détonations effrayaient les malades, on le relégua d'abord dans le voisinage de la Cascade. Bientôt chassé de nouveau, il vint se réfugier derrière l'établissement, et, en voulant punir son triomphe, on lui en prépara de nouveaux. C'était là que tous les matins, après avoir bu leur verre d'eau ou entre deux verres d'eau, se rendaient hommes de tout âge, jeunes femmes, jeunes filles, pour casser la poupée, faire la renommée et tirer à la cible.

Il n'aura pas joui longtemps en paix de cette heureuse fortune ; j'apprends que son établissement, atteint par les travaux du temple protestant, doit disparaître l'an prochain : où ira-t-il cette fois planter sa tente, si tant d'ennuis ne le dégoûtent pas ? C'est ce que j'ignore ; s'il n'a pas dit adieu aux Eaux-Bonnes, vous apprendrez bien vite le lieu de sa demeure, car il est dans le pays aussi connu qu'aimé.

Tir Lissonde. — Pour surcroît de mauvaise chance, la concurrence qui s'attache à tout, est née ici depuis peu pour mon brave ami. Lissonde, l'arquebusier émérite de Pau, vient d'établir un tir derrière l'hôtel Courrèges, près la poste aux lettres. Fidèle à mes vieilles amitiés comme à mes vieilles habitudes, je n'ai pas fréquenté l'établissement rival ; mais, si j'en dois juger d'après la réputation bien établie de Lissonde à Pau et les éloges que des amis ont donnés devant moi à son tir de Bonnes, je suis bien sûr qu'il est, comme Labeille, en état de satisfaire les amateurs les plus difficiles en fait d'armes de précision.

Faites donc comme les autres, mesdames, allez vous exercer à manier le pistolet; humiliez certains fats maladroits que vous terrasserez de tout l'ascendant de votre adresse; vous trouverez toujours et à toute heure une galerie prête à vous applaudir. Déjà accoutumées à ne plus trembler à cheval, perfectionnez votre éducation d'amazones. D'ailleurs, quand il pleut et qu'il est interdit de se promener, vous trouverez encore au tir, de l'air, un abri, des causeries gaies, de la distraction en un mot: allez donc souvent chez Labeille ou chez Lissonde; ils vous donneront un abonnement pour cent coups de pistolet ou de carabine, à raison de 7 fr. 50. Vous avez là de quoi vous amuser longtemps et à bon marché.

Sorciers; devins. — Nos habitants des montagnes conservent, malgré leurs fréquents rapports avec les étrangers, de singulières superstitions qui remontent aux premiers âges, et dont quelques-unes ont résisté aux dominations successives, aussi bien qu'aux révolutions politiques.

Le petit nombre croit encore aux sorciers, aux loups-garous; et on pourra vous faire voir les endroits où des esprits viennent danser la nuit par un beau clair de lune. Les fées, vous dira-t-on aussi, se promènent sur la cime des montagnes avec leurs grandes robes blanches. De tout cela, croyez ce que vous voudrez, mais n'y allez pas voir.

Les *brouches* ou *pousouères*, en français les *sorcières,* jouent encore un rôle important. Douées du don de seconde vue, elles prédisent l'avenir et se trompent rarement, dit-on; malheureusement, ces êtres privilégiés ne peuvent pas être aussi utiles à l'humanité qu'ils le désireraient, parce que, sous prétexte qu'un article du code défend de lire dans l'avenir, M. le procureur impérial et M. le com-

missaire de police, leur rendent difficile l'exercice de leur science.

Vous n'êtes pas sans désirer quelquefois savoir ce que fait ou pense, loin de vous, une personne qui vous est chère; eh bien, dans un petit morceau de fromage de brebis la sorcière lit tout cela comme un de nos amis de l'Institut qui déchiffre couramment les livres indiens ou chinois, sans pourtant que M. le procureur impérial s'en mêle aucunement.

La bonne Joséphine, cette princesse de si douce mémoire, avait bien aussi cette faiblesse; elle croyait à cette science occulte. Pourquoi donc vous, madame, ne vous laisseriez-vous pas aller à la tentation de l'imiter, et d'espionner un peu quelqu'un qui se croit à l'abri de vos curiosités, caché qu'il est derrière deux cents lieues?

Mais ce don surnaturel et privilégié des sorcières ne paraît pas sur leur figure. Il faut donc que je vous enseigne la manière de vous mettre en rapport avec une d'elles.

Dans une de vos courses, adroitement, en cachette, interrogez votre guide: chacun a sa *brouche* qui vaut mieux que les autres. Promettez-lui le secret, il ne voudrait pour rien au monde faire de chagrin à la pauvre vieille, qui du reste s'en vengerait bien vite. Il vous l'amènera avec mystère. Alors vous apprendrez tout ce qu'il vous tient au cœur de savoir. Et de plus, vous aurez là une distraction utile pour un jour de pluie.

Montreurs d'ours. — Vous verrez parfois circuler dans le village une demi-douzaine d'ours, gros, petits, jeunes, vieux, qui, comme partout, ont le privilége de réunir un cercle immense de curieux. Enchaînés et muselés, ils sont conduits par deux ou trois hommes, accompagnés d'autant de chiens. — N'allez pas faire à nos montagnes l'affront

de croire que dans ces animaux sans énergie, sans courage, vous avez devant vous quelques-uns de leurs nobles enfants ! Non pas ; ces ours abâtardis par l'esclavage, déformés par la civilisation, ne viennent point de nos Pyrénées : nos concitoyens ont d'autres allures, ils sont autrement braves et forts. Les malheureuses bêtes que vous avez sous les yeux sont nées, elles ont été instruites dans un pensionnat d'ours, fameux en Allemagne, où s'approvisionnent tous les baladins. Déjà elles ont balayé toutes les poussières de l'Europe, défrayé les loisirs de toutes les foires, et elles viennent de temps en temps aux Eaux-Bonnes insulter à nos compatriotes, en se donnant un air de famille avec eux. Les pasteurs vous diront que ces géants des montagnes ne savent, sans doute, ni valser avec une dame de la société, ni pincer de la guitare, mais que le plus faible d'entre eux aurait bientôt fait de mettre en déroute la demi-douzaine de ses confrères de contrebande, qui osent audacieusement usurper le titre d'ours des Pyrénées.

J'ai été, je l'avoue, un des fervents admirateurs de cet héroïque Carter qui, par l'ascendant seul de son courage, par la puissance de sa volonté de fer, avait su dompter son noble lion, son tigre et cette hyène jusqu'alors indomptable. Je m'humiliais devant ce regard énergique qui faisait baisser le regard du roi des animaux, et le forçait à ployer les genoux sous la menace d'une cravache, tout comme eût fait un chien craintif à la vue d'un fouet de chasse. Ce spectacle était beau, il donnait une haute idée de l'homme et de son pouvoir. Mais aussi, que dire de ces misérables cornacs d'animaux bâtards et énervés, qui n'ont pas même le mérite de courir un danger avec leurs ours édentés et sans griffes : je ne puis les voir sans dégoût, pour m'arracher quelques sous, simuler un combat entre un vieux chien,

aussi enroué que son maître, et un soi-disant ours, pelé comme un vieux bonnet à poils. Quel combat que celui entre deux pauvres bêtes fraternisant dans la même misère, qui mangent à la même gamelle, couchent et dorment sur la même paille, et auxquelles il reste à peine un chicot pour ronger un os, quand elles ont le bonheur d'en rencontrer un... Il y a encore plus d'intérêt et de vérité dans un combat entre deux figurants de Franconi.

Aussi, je vous en conjure, au lieu d'encourager par une aumône cette misérable industrie, cette exploitation ignoble de la bête par l'homme, rappelez au commissaire de police de Bonnes que cette exhibition d'animaux est formellement interdite par les lois et règlements, et faites au plus tôt expulser du village tous les montreurs d'ours.

Jeux. — Si vous êtes un peu galant, disais-je à mes lecteurs dans ma première édition, moyennant 25 ou 30 fr., suivant votre générosité, vous donnerez aux dames de votre connaissance le spectacle des jeux et des danses de la montagne. Vous vous adresserez à Esterle ou à Lanusse et leur ferez part de vos intentions. Ils se chargeront de tous les détails : votre rôle se bornera à commander d'abord, à payer ensuite. Le dimanche que vous indiquerez, vous verrez tous les jeunes gens descendre de la montagne, monter de la vallée aux Eaux-Bonnes, en grande tenue, car d'avance vous aurez eu soin d'exiger qu'ils soient tous en costume. Vous entendrez de loin les accents de leur musique, et vous leur verrez parcourir le village dans leurs plus beaux habits, offrant dans chaque hôtel les bouquets de fleurs qu'ils portent sur une assiette. C'est une collecte qu'ils font pour ajouter à votre première mise de fonds. Quand la recette sera finie, les jeux commenceront. Esterle, Lanusse, vous en auront auparavant soumis le

programme. C'est le jeu de la barre de fer; ce sont les sauts basques, la course aux œufs, les danses nationales; toutes choses que je pourrais bien vous décrire: mais je me garderai bien de le faire. D'abord, ajoutais-je à cette époque, ces explications m'entraîneraient trop loin; ensuite, ce serait une duperie de ma part de me donner cette peine, quand, pour 25 fr., vous pouvez vous en passer la fantaisie. En ne faisant que vous indiquer avec réserve le sommaire de ces jeux, dont nous n'avons pas d'idée dans nos villes, je vous donnerai peut-être envie de voir ce spectacle vraiment curieux, que, pour ma part, j'aime beaucoup, et revois chaque fois avec un nouveau plaisir.

J'écrivais ainsi vers 1842; depuis lors, les choses ont marché vite, et ce n'est plus pour 25 ou 30 fr. que vous vous régalerez d'une représentation des jeux ossalois. MM. les guides se sont avisés d'en faire un trafic excessivement lucratif pour eux, et même, dans les derniers temps, ce trafic était devenu assez scandaleux pour dégoûter les plus novices : sans attendre qu'on leur demandât leur spectacle, ils savaient fort bien en prendre l'initiative, et prévenir à ce sujet les désirs. Voici comment ils s'arrangeaient, et vous verrez par là que pour de naïfs et simples enfants de la montagne, ce n'était réellement pas si bête. Un beau jour, quand ils croyaient que la poire était mûre, que la spéculation avait chance de réussir, ils ouvraient d'eux-mêmes une liste de souscription : en tête de cette liste, ils avaient soin de détailler à grand renfort de *blague* tous les amusements dont ils avaient l'intention de régaler l'aimable société réunie à Bonnes. Une affiche de théâtre en province, l'annonce d'un dentiste, ne seraient que de la Saint-Jean auprès du programme montagnard. Les gluaux ainsi préparés, le filet tendu, il fallait une chan-

terelle pour appeler les oiseaux qu'on voulait attraper et plumer. La chanterelle était celui des baigneurs connu pour ses largesses. La soi-disant commission des montagnards, composée des quatre ou cinq plus malins qui se faisaient entrepreneurs à leurs risques et périls des jeux et divertissements arbitrairement tarifiés par eux, la commission, dis-je, se transportait chez le personnage jugé le plus maniable et destiné à devenir un innocent complice. On le priait de s'inscrire le premier sur la liste, ajoutant qu'il ne pouvait décliner cet honneur qui lui revenait de droit. La science de prendre les gens par l'amour-propre, l'adresse de gratter chacun où cela le démange est portée, vous le verrez, au plus haut point chez l'obséquieux et fin Ossalois. Celui que l'on conviait ainsi à être comme le président des jeux, se sentait involontairement flatté de cet hommage ingénu : soit penchant naturel, soit par suite d'un peu de gloriole, il ne pouvait se dispenser d'être généreux.

Tout en s'en défendant, il mettait son nom en tête de la liste, et le faisait suivre d'une souscription qui ne pouvait être moindre de 25 francs, sous peine de passer pour un ladre qui accepte les honneurs et ne veut pas les payer. Vingt-cinq francs! une fois ce chiffre respectable inscrit sur la liste en lettres majuscules, la grosse caisse et la clarinette n'avaient plus qu'à marcher, le tour était fait. Le reste allait alors comme sur des roulettes. La liste illustrée d'une première et formidable souscription vous était présentée. La route était tracée, vous connaissiez celui à qui on avait attaché le grelot; il fallait faire à peu près comme lui. D'ailleurs vous ne pouviez décemment laisser votre nom, qui allait circuler partout, tomber des sommités de 25 fr. à une trop faible offrande. Acculé dans une impasse,

pressé entre votre bourse qui se lamentait, et une fausse honte qui parlait plus haut , vous vous exécutiez tout en rechignant. Après vous un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que les malins quêteurs eussent ramassé, comme je l'ai vu à deux reprises pendant une saison, une somme qui, chaque fois, dépassait 500 fr. Avouez que c'était là de l'argent bien mal dépensé et qui eût été beaucoup mieux employé à soulager ces misères qu'à Bonnes, plus que partout ailleurs, on voit coudoyer tant de richesse et de superflu.

Je l'ai déjà dit en commençant, ce tribut prélevé sur la curiosité des étrangers avait fini par prendre des proportions telles que l'abus, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, n'a pas tardé à amener une réaction violente pour le plus grand préjudice de MM. les guides.

Les fêtes par souscription publique, frappées d'une défaveur dont elles auront bien de la peine à se relever, sont devenues de plus en plus rares pendant ces dernières années. Durant la saison de 1858 même, en face de l'abstention des baigneurs, il a fallu que les habitants de Bonnes eux-mêmes, depuis les hôteliers jusqu'aux guides, fissent les frais des amusements et des jeux. C'était aller trop loin dans le sens contraire, et s'il est bon qu'on ne vous fasse pas payer trop cher le plaisir qu'on vous procure, vous ne pouvez cependant pas prétendre raisonnablement qu'on vous amuse gratis. Aujourd'hui, l'expérience doit avoir guéri les principaux intéressés dans cette question; je ne doute donc pas qu'à l'avenir, vous ne puissiez, quand vous le voudrez, vous donner le plaisir ou faire aux dames la galanterie d'une fort jolie représentation en offrant de contribuer aux frais pour une part raisonnable.

Dans le cas où il vous sera donné d'assister au spectacle

d'une fête, si le programme vous en est préalablement soumis, exigez qu'on en raie la course dite *à la Montagne-Verte*. Le premier guide venu vous l'expliquera, si déjà vous ne la connaissez ; quand vous en seriez témoin, c'est à peine si vous en sauriez davantage, car elle se passe presque tout entière loin de vos yeux. Cet exercice violent offre pour les coureurs des dangers, entre autres, celui de se blesser ou d'attraper une fluxion de poitrine, accidents assez fréquents dont vous seriez désolé d'être la cause même involontaire.



GUIDES

ANES — CHEVAUX — VOITURES

Tout le monde aux Eaux-Bonnes est guide, ou veut être guide : c'est-à-dire que chacun offrira de vous conduire où vous voudrez, et de vous montrer le chemin. Ce n'est

pas ainsi que je comprends cette honorable profession, qu'il n'est pas si facile d'exercer dignement qu'on veut bien le croire.

Le guide doit être gai, causeur, conteur d'anecdotes; avoir à vous dire sur chaque pierre, sur chaque arbre; aussi je ne connais que Lanusse et son fils, Esterle, Maucor et son fils qui méritent véritablement ce nom et ce titre. Chacun d'eux a sa spécialité bien distincte. Je ne veux pourtant pas exclure les autres, tant s'en faut : Pulong et Titon sont de braves garçons que j'ai employés souvent et dont j'ai été fort content. Lanusse est mon homme, et je vous le recommande; il a d'ailleurs, à mes yeux, le grand mérite d'avoir conservé seul à peu près, dans toute sa pureté, le costume national; et en me promenant dans les montagnes, en visitant les grottes, les cascades, j'aime à me faire illusion, et ne veux pas me croire conduit par un commissionnaire du boulevard des Italiens moins sa médaille. De plus Lanusse est un beau type de montagnard, franc, joyeux, ouvert, attentif et prévenant ; j'avoue que c'est mon favori pour les promenades, les courses et les chasses. Si vous voulez tenter une longue excursion, qu'il faille soigner les chevaux, s'occuper de vivres, prenez Maucor père et fils. Quant à vous, chasseur déterminé, qui voudrez, près des glaciers, aller surprendre sans bruit un isard, un aigle, un vautour, partez de compagnie avec Titon, c'est un rude camarade; je vous promets que si vous êtes intrépide, vous aurez de l'agrément avec lui. Il y avait autrefois le grand Fourcade et Pierre Salenave; je ne les aurais pas oubliés, mais l'un a changé le bâton de la montagne contre la truelle du maçon, et l'autre, qu'un accident à la jambe a rendu impotent, se borne maintenant à gérer son petit immeuble : c'est une véritable perte pour les touristes.

En général le prix de la journée d'un guide est de 5 fr., non compris celui du cheval que vous serez tenu de lui fournir pour les grandes excursions. — Pour une promenade de deux à trois heures, avant le déjeuner ou avant le dîner, payez 2 fr. 50 c. à 3 fr., c'est assez. Si vous voulez faire un voyage de quelques jours, visiter les établissements thermaux des Hautes-Pyrénées, ou tenter une pointe en Espagne, il vous en coûtera 5 fr. par jour pour chacun de vos guides, 5 fr. pour chacun des chevaux que vous emploierez : la nourriture des hommes et des montures en route sera de plus à votre charge.

Une innovation, assez bonne en soi s'est produite depuis quelques années : moyennant le prix de 7 fr., tant pour le cheval que pour le guide, celui-ci nourrit en route lui et ses bêtes.

Anes. — Chevaux. — Voitures. — Voici une des principales et des plus lucratives industries du pays. Si vous arrivez de bonne heure aux Eaux, en vous promenant, examinez les chevaux qui circulent constamment dans le village : si l'un d'eux vous séduit à première vue, demandez à le monter un instant, essayez-le, et pour peu que la forme et le fond vous conviennent, louez-le pour le temps que vous aurez à passer ici ; cela vous coûtera 120 fr. par mois, selle et bride comprises. Autrement vous seriez exposé, quand vous ferez des promenades, à n'avoir que le rebut des écuries, et souvent quand le temps est beau, lorsqu'il y a sur le tapis un projet de grande cavalcade, à ne rien avoir du tout, à moins toutefois que vous ne soyez peu amateur d'équitation et que vous ne deviez rarement vous permettre cet exercice ; dans ce cas, en fait de monture, vous prendrez ce que vous trouverez à raison de 4 fr. par jour, sans compter l'avoine que l'humanité ordonne d'offrir à

son cheval, quand on va un peu loin, et que beaucoup, je suis forcé d'en convenir, lui refusent, comme si les 4 fr. alloués au maître remplissaient l'estomac de la pauvre bête. Je ne vous indique le personnel ni des loueurs ni des coursiers, parce qu'il se renouvelle tous les ans, et que mes connaissances des années précédentes ne vous seraient d'aucune utilité pour celle-ci.

L'avidité naturelle aux industriels de ce pays que j'ai déjà signalée, et que je ne saurais assez fréquemment ni assez sévèrement stigmatiser; cette avidité est venue souffler à quelques loueurs l'idée de bouleverser les anciens us et coutumes qui protégeaient également les intérêts du producteur et du consommateur. Aujourd'hui certains de ces Arabes-Béarnais veulent vous louer un cheval au mois moyennant 140 fr., ce qui est un prix trop élevé. Mais ce n'est pas tout encore : ils exigent, ou du moins lorsqu'ils ont affaire à des novices, à de bons enfants, ils veulent exiger que quand vous ne vous en servirez pas, ils puissent louer à d'autres, *pour la journée*, le cheval que vous payez *au mois*. Pour beaucoup de raisons, ne souscrivez pas à ces conditions qui sont absurdes et injustes. En louant au mois, vous assumez sur votre bourse la responsabilité des jours de pluie qui sont fréquents l'été dans les montagnes, et pendant lesquels, tout en laissant à l'écurie votre coursier, vous faites les frais de sa nourriture, réduite, en ces jours d'inaction, à la portion congrue. De plus, en arrêtant pour un certain temps une monture, on a espéré pouvoir à la longue s'accoutumer, autant que possible, à l'allure de son cheval, et le former, par réciprocité, aux habitudes que généralement chaque cavalier adopte. Le coursier de montagnes se façonne merveilleusement à ces petites exigences équestres. Du premier instant où vous aurez fait

connaissance avec votre nouveau compagnon, vous lui indiquerez, je suppose, ce qu'il comprendra avec intelligence, que vous avez le galop en horreur et que vous ne pratiquez que le trot à l'anglaise ; eh bien! cela ira à ravir au bout de deux ou trois promenades, et vous prendrez plaisir à monter souvent ce cheval que vous aurez soin de ménager. Mais vos leçons seront perdues, votre locatis ne saura plus où donner de la tête, si le lendemain, je ne sais par quelle raison, vous ne vous en servez pas, et que la pauvre bête, déjà faite à votre allure de *trot*, tombe dans les mains d'un enragé *galopeur*, qui, ne l'ayant que pour un jour, ne manquera pas de la mettre sur les dents, et de vous la rendre éreintée, incapable pour longtemps d'un agréable service. Or donc, si l'on veut, en vous louant un cheval au mois, vous imposer la condition de cette communauté avec le premier venu, gendarmez-vous, refusez net. Mieux vaut cent fois, en pareil cas, courir la chance de choisir dans toutes les écuries, et de trouver aussi bien, en vivant au jour le jour ; et cela sans avoir le crève-cœur de payer, quand la pluie vous interdira la promenade, un cheval qui sera ensuite à tout le monde.

Les ânes, acclimatés ici récemment, sont pour les malades auxquels l'usage du cheval est interdit une inappréciable amélioration. C'est le trait d'union entre la chaise à porteurs, d'un usage un peu funèbre, et le cheval, monture permise seulement aux valides. Monblanc a une écurie d'ânes parfaitement montée ; je vous le recommande tout particulièrement ; il a aussi des ânesses dont le lait, exclusivement réservé aux malades, jouit dans toutes les Eaux-Bonnes d'une réputation de pureté irréprochablement soutenue. Monblanc met quelquefois de l'eau dans son vin, c'est-à-dire qu'il consent à un léger rabais sur sa

boisson quand on s'abonne avec lui ; mais il n'en a jamais, au grand jamais mis dans son lait.

Les voitures attelées de deux chevaux vous coûteront : pour la journée entière, 16 ou 18 fr. ; pour une promenade de quatre heures à peu près, de 8 à 10 fr., suivant le nombre des amateurs, selon que l'état du ciel et l'affluence des étrangers feront plus ou moins rechercher ces véhicules. Les voitures à un cheval sont moins cher ; mais dans ce pays de montagnes, on s'en sert généralement peu, et je ne vous engage pas à en user, à moins que vous ne soyez seul, et qu'il vous importe peu d'aller vite.

Pierre Salenave, Maucor, Lahore, Pierre Fourcade, Courtade, sont les seuls qui aient des voitures d'une manière normale et constante. Les autres en possèdent bien accidentellement pendant une saison ; mais souvent l'année suivante ils ont vendu l'équipage au voisin.

M. Taverne jeune, qui tient la poste aux Eaux-Bonnes, vous fournira aussi des chevaux pour la promenade, avec ou sans une petite voiture légère.

Chaises à porteurs. — Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes les promenades autour des Eaux-Bonnes, à l'exception de celles sur le chemin horizontal, sont pénibles pour les santés frêles, car il faut toujours monter et descendre. Quelques malades sont hors d'état de gravir les montagnes, et veulent portant sortir un peu du triste jardin anglais. C'est pour répondre à ce désir que Pascal et Pulong ont organisé un service de chaises à porteurs qui consiste dans des fauteuils posés sur deux brancards, et portés par deux hommes dont le pied est aussi sûr que celui des chèvres. Il y a donc là pour vous sécurité entière ; et de cette manière, sans peine, sans danger, vous pouvez visiter ce qu'il y a de curieux à deux ou trois

lieues, tout aussi bien que ceux qui ont la force d'aller à pied ou à cheval.

Les prix, calculés selon la distance parcourue, sont toujours raisonnables; vous concevez cependant qu'il ne m'est pas possible de vous fixer par avance sur ce point d'une manière positive.

Ce véhicule, qui permet de voir et de prendre l'air sans fatigue, est fort commode quand il fait beau : mais quand le temps est incertain, il ne serait pas prudent de vous risquer dans ces fauteuils couverts seulement d'une capote de toile nullement imperméable. J'avais vivement insisté l'année dernière auprès de Pascal et de Pulong pour qu'ils établissent de véritables chaises légères et fermées, comme il en existe dans la plupart des établissements thermaux et notamment au Mont-Dore. Ce serait, j'en suis sûr, une bonne spéculation, car après la promenade du jour, les baigneurs s'en serviraient le soir pour aller passer la soirée dans les hôtels voisins. Malheureusement la routine ici est si forte, que j'ai bien peur d'en être réduit à désirer encore longtemps cette amélioration.

Poste aux lettres. — Le service des lettres et des journaux se fait avec une grande régularité. Votre correspondance vous parvient à heure presque fixe et deux fois par jour : le matin pour le courrier de Paris, dans la journée pour ceux de la province. Vous avez de même deux départs à des heures différentes. L'érection de Bonnes en bureau de distribution date de 1842. Jusque-là, les lettres adressées à cette localité n'étaient pas, à leur départ de Paris, l'objet d'un paquet spécial comme aujourd'hui, où, expédiées directement à destination, elles portent toutes le timbre de : *Ligne des Pyrénées*, ce qui rend leur arrivée plus rapide.

Ce bureau correspond aussi directement pendant le temps de la saison thermale, c'est-à-dire du 15 mai au 15 octobre, avec le bureau de Tarbes. De cette façon, les correspondances qui ne sont plus obligées de subir un temps d'arrêt à Pau, gagnent près d'un jour sur les anciens délais. Le transport des dépêches se fait par un cabriolet à deux places, dans lequel, si l'on est pressé, on peut en trouver une pour aller à Pau. Grâce à l'affluence des buveurs et des touristes pendant les mois d'été, le chiffre des lettres atteint en moyenne 300 par jour, soit 45,000 pendant les cinq mois de la saison : ce qui donne à la direction de Bonnes une recette annuelle d'environ 10,000 fr. Je me plais ici à rendre, avec tous les étrangers, hommage à M. Castéran, le directeur de la poste, pour le soin scrupuleux et l'extrême obligeance qu'il met à remplir ses fonctions.

Poste aux chevaux. — Lorsqu'on voudra quitter les Eaux-Bonnes avec sa voiture et prendre la poste, on s'adressera à M. Taverne jeune, chargé de ce service qui est très-bien fait.

Cabinets de lecture. — En arrivant, prenez chez Taverne aîné un abonnement d'un mois, moyennant 6 fr.; c'est le prix, autant que je puis me le rappeler. Vous trouverez dans son cabinet de lecture, romans, histoire, quelques ouvrages sérieux, d'autres relatifs au pays. Les nouveautés que vous aimez à dévorer à Paris aussitôt qu'elles paraissent, sont longtemps à arriver aux Eaux-Bonnes. Mais, elles s'oublient bien vite, et vous aurez encore un certain plaisir à parcourir quelques-unes de ces œuvres éphémères, vieilles connaissances à demi effacées de votre mémoire, et dont le souvenir ne manque souvent ni d'agrément, ni de charme. C'est tout autant qu'il vous en faudra pour lire

quelquefois, sur un banc du jardin, sous un arbre dans la montagne, ou dans votre chambre quand il fera mauvais.

De plus, vous trouverez chez Taverne trois ou quatre journaux de couleurs différentes, vous avez la chance de rencontrer la vôtre.

M. Fischer tient aussi, à l'Hôtel des Princes, un cabinet de lecture qui réunit tout le comfort de ceux de Paris. Ce n'est plus seulement deux ou trois journaux que l'on y trouve : ce sont aussi les *Revues de Paris* et *des Deux Mondes*, presque toutes les feuilles politiques ou illustrées, et les journaux financiers.

PROMENADES.

Dans ce chapitre, je vais traiter des promenades, vous les indiquer. De toutes les distractions qu'offrent les Eaux-Bonnes, ce sont les plus favorables à votre santé. Plus tard, nous parlerons des réunions, de la société, des bals. Je ne suis pas partisan de ces sortes d'amusements, dont le moindre inconvénient est de vous faire respirer les exhalaisons chaudes et malsaines des bougies du Phénix ou de l'Étoile. Je ne dirais encore rien si on ne devait y rencontrer que ce désagrément ; mais vous concevez facilement que, pour votre poitrine fatiguée, et qui a besoin d'un air pur et sain, rien n'est plus dangereux que de rester deux ou trois heures dans une atmosphère chargée de miasmes morbides. N'oubliez pas que cette localité renferme une spécialité de maladie, qui tient toujours à une lésion des voies de la respiration. Aussi, conseiller sévère, et jaloux de votre retour à la santé, je veux que vous soyez d'un rigorisme presque exagéré dans l'observation de votre régime. Si vous êtes malade et que vous vouliez guérir, les réunions

nombreuses, les bals, les concerts, surtout aux lumières, ne sont pas pour vous; vous n'avez rien à y faire, rien à y voir. Laissez ces amusements à ceux qui, bien portants, sont venus pour vous accompagner; mais ne touchez pas à ce fruit qui vous est défendu.

Vous sentez bien, si vous allez au bal, par exemple, qu'indépendamment du danger qu'il y a à ce que vos poumons se saturent pendant une longue soirée d'un air lourd et épais, il faut que vous quittiez le salon et que vous alliez, quelquefois à pied, exposé au froid de la nuit, regagner votre logis.

Si vous m'en croyez, vous vous en tiendrez donc à de petites réunions sans façon, et autant que possible dans votre hôtel; car aux Eaux-Bonnes le soir, je crains pour vous le brouillard qui est plus perfide que partout ailleurs. Et encore, dans le choix de votre petite société intime, apportez du discernement; évitez les personnes qui vous sembleront atteintes profondément; des relations fréquentes avec elles ne peuvent que vous être préjudiciables. Cherchez, s'il s'agit d'une partie éloignée, à n'aller avec des malades qu'en voiture ouverte, et à ne pas vous exposer à un séjour trop prolongé dans une cage fermée. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est de la prudence; le mal que vous retireriez de votre abnégation ne guérirait pas vos amis, et ne prouverait, de votre part, qu'un attachement très-mal entendu.

L'agitation, le mouvement, les parties, les fêtes dépendent quelquefois d'un seul homme qui veut bien s'occuper des plaisirs de tous. Il n'a qu'à proposer, il est sûr de trouver des échos; des satellites nombreux viendront se grouper autour de lui. Cet homme, c'est le feu sacré qui anime la statue de la fable.

Les saisons de 1839, de 1840, aux Eaux-Bonnes, vivront longtemps dans le souvenir des habitants, des baigneurs et des touristes qui visitèrent ces lieux à cette époque de joyeuse mémoire, et seront un témoignage de ce que peut l'exemple sur une population tout entière. Bals, courses, tournois, jeux de bague, feux d'artifice, dîners en plein air sur la montagne, visites aux cascades, aux différentes grottes éclairées comme par enchantement de vingt feux de Bengale, déjeuners champêtres ; c'est dans ces amusements que se passèrent tous les jours de ces deux saisons à jamais célèbres, dont certainement vous entendrez parler avec des regrets pour le temps qui n'est plus. Dieu veuille, et je le souhaite, qu'un de ces hommes comme il y en a quelquefois, aimés de tous, nés pour les plaisirs de tous, se trouve aux Eaux pendant le séjour que vous y ferez. Au lieu d'une existence souvent monotone, vous lui devrez une vie agréablement agitée, qui ne laissera pas de place dans votre cœur aux pensées attristantes. Cependant parmi ces distractions, je vous le recommande, choisissez celles qui conviennent à votre état de santé, et privez-vous des autres.

Je vais chercher à combler de mon mieux la lacune que laisserait dans vos plaisirs l'absence de cette joyeuse providence si le ciel vous la refuse pendant votre séjour, et j'essaierai de vous indiquer les diverses manières d'employer le plus agréablement possible les longs instants de la journée.

Jardin anglais. — Si vous êtes faible et que vos jambes refusent un peu le service, contentez-vous de faire quelques tours dans le jardin, en cherchant l'ombre et fuyant l'ardeur du soleil; des bancs placés de distance en distance vous permettront de ménager vos forces et de reprendre

haleine. Ce sera pour les malades un exercice salutaire. Pour vous, pendant la chaleur, ce lieu vaudra mieux que l'étroit espace d'un appartement souvent peu aéré. Vous y lirez vos lettres et vos journaux.

Promenade Gramont[1]. — A l'extrémité du jardin, vers l'entrée du village, prenez ce sentier dont la pente un peu roide vient couper la promenade Horizontale à son origine. Laissez ensuite à droite cette superbe rivale dont je vous parlerai tout à l'heure, mais que je garde pour le bouquet, et suivez le sentier en spirale qui vous conduit insensiblement jusqu'au plateau de Gourzy.

Après trois ou quatre tournants, au milieu des buis, des bruyères et des hêtres aux troncs noueux, vous découvrirez au loin Laruns, à votre droite Aas et Béost. C'est un magnifique point de vue que je vous signale et vous recommande.

Vous y trouvez un gros arbre, qu'un banc entoure, et sur lequel vous rencontrez des malades à qui leurs forces ne permettent que cette petite excursion aérienne.

Plaignez-les, car de ce banc, où leur faiblesse les retient, ils voient à leurs pieds la vie forte, bruyante, s'agiter ; ils voient partir les chevaux, les voitures, les cavalcades.

O toi, que ce spectacle émeut et qui ne vois pas sans amertume tes amies, plus heureuses, voler à des plaisirs qui te sont interdits, chasse ces tristes pensées et espère, jeune fille! Va, les arrêts de la Providence sont impénétrables! Crois-moi, j'en ai vu beaucoup, qui, comme toi, languissantes, pleuraient sur leur triste isolement, reprendre plus tard les fraîches couleurs de la jeunesse,

1. Dans ce pays on écrit Gramont avec un seul M. C'est le nom d'une famille, depuis des siècles, illustre et puissante dans le Béarn. Montaigne, comme je l'ai déjà dit, appelait les Eaux-Bonnes les Gramontoises.

pleines de joie se livrer à tous les plaisirs de leur âge, et faire envie à tant d'autres qu'elles avaient enviées.

Vous vous apercevrez bientôt que vous êtes arrivé au sommet de la promenade Gramont; car pendant quelques instants le terrain, qui jusque-là allait toujours montant, quoique légèrement, devient tout à fait plat. Vous n'avez plus qu'à descendre, la tâche est douce; regardez pourtant un chemin qui se lance audacieusement à votre droite, et semble saisir corps à corps la montagne : c'est le commencement de la promenade Jacqueminot. Elle est due à l'honorable général de ce nom, qui en a doté les baigneurs présents et futurs. Il lui a fallu, pour l'exécuter, déployer de la persévérance et beaucoup de ce qui est le nerf de la guerre et des promenades. Cependant aujourd'hui vous devez vous contenter de la reconnaître; un autre jour vous prendrez un cheval, et, sans fatigue, vous monterez jusqu'au sommet de cette montagne, dont vous n'avez encore entamé qu'un petit morceau. Quand vous aurez fini votre examen superficiel de la position, continuez tout doucement votre marche, et vous arriverez après quelques circuits à la source d'eau froide, puis au bout de la promenade Gramont qui vous conduit devant la chapelle et ensuite à l'établissement. Une autre fois, vous recommencerez ce petit exercice dans l'autre sens, en montant par la chapelle et en descendant par le Jardin anglais : c'est ainsi qu'on varie ses plaisirs à l'infini. Si vous avez de l'imagination, vous trouverez peut-être une troisième façon d'accommoder cette promenade que je vous sers au naturel.

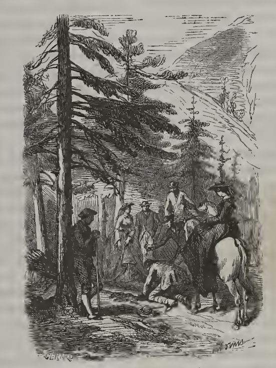
Promenade Jacqueminot. — Elle est un peu plus rude en certains endroits que la promenade Gramont; mais il serait facile d'adoucir ces rares passages; d'ailleurs je ne vous engage guère à la faire autrement qu'à cheval. Elle

offre plus d'ombre, plus de pittoresque, et vous conduit à une forêt de sapins, dont quelques-uns abattus par l'orage, ou par la main de l'homme, gisent sur le sol et étonnent par leur masse imposante. De ce point, la vue s'étend à une distance immense du côté du nord. Vous sautez pardessus les vallées d'Ossau et du Néez, et vous découvrez à l'œil nu, par un beau temps, la caserne de Pau reconnaissable à ses lignes blanches qui se dessinent à l'horizon. Les enthousiastes, ceux dont l'imagination franchit l'espace, vous font voir encore plus loin; mais moi j'ai trouvé qu'au delà tout était brouillard et mystère.

Oh! quels admirables déjeuners, quels agréables dîners nous avons faits au plus haut de cette promenade entre ciel et terre. Le chef de cuisine de Taverne, moyennant 10 fr. par tête, se chargeait de restaurer vingt ou trente estomacs affamés et de fournir assez de vin de Champagne frappé pour égayer ces repas champêtres. Point n'est besoin de dire que ce prix comprenait le transport de tous les ustensiles, de l'argenterie, l'établissement des bancs, des tables; mais ce que l'argent même n'aurait pu donner, c'était le zèle, l'activité que mettait à choisir l'emplacement, à faire dresser les tentes de verdure, à présider à tous les détails, cet excellent général, qui organisait ces délicieuses parties, et dont le plaisir, le bonheur, étaient le plaisir, le bonheur des autres.

Je me suis laissé involontairement entraîner jusqu'à la forêt de sapins. Puisque j'ai tant fait de vous éloigner à une grande heure au moins de votre sage promenade Gramont, pour ne plus revenir sur le sommet de Gourzy je vous dirai qu'en montant encore environ vingt minutes à cheval vous atteindrez un endroit qu'on nomme *la Fontaine* et qui offre un aspect majestueux; on va souvent le visiter. Mais

à partir de la forêt de sapins et du plateau, le chemin n'est plus tracé; ce sont une infinité de petits sentiers ou ravins



Plateau de Gourzy. — La Fontaine.

formés par les eaux, lors de la fonte des neiges, et que l'on suit chacun selon son inspiration.

Mes lectrices, quand vous monterez au sommet de la promenade Jacqueminot, arrêtez-vous sur le plateau et laissez aller à la fontaine les cavaliers toujours empressés de vous emmener avec eux. J'ai vu souvent tenter cette

excursion, et au retour, s'il n'y avait pas eu d'accident à déplorer, quelque dame avait toujours couru les dangers de chutes qui auraient attristé une agréable partie.

Il en est temps, revenons à la promenade Gramont, à l'endroit d'où s'élance la svelte Jacqueminot : reprenons notre pas lent et calme; sur une pente insensible, côtoyons le flanc de la montagne. Quelques éclaircies nous laissent apercevoir, à nos pieds, le village que nous passons en revue dans toute sa longueur, et que bientôt, en descendant toujours, nous tournerons pour y rentrer derrière la chapelle.

En allant sagement, en nous arrêtant quelquefois sur les bancs disséminés çà et là, nous aurons parcouru la promenade Gramont en une heure à peu près.

Deux artistes dont le nom et le talent vous sont bien connus, conduits à Bonnes par le soin de leur santé, Félicien David et Vidal, avaient eu une heureuse et délicate pensée. Frappés sans doute, comme moi et comme tant d'autres, de l'aspect désolé de nos promenades; l'idée leur était venue à tous deux de semer quelques fleurs sous les pas de leurs frères en douleurs; un beau matin ils étaient partis escortés de Lanusse portant sous le bras une boîte de botaniste remplie des greffes les plus rares; et tous deux, forts d'une expérience acquise dans les pépinières du Luxembourg, ils avaient en quelques jours greffé tous les églantiers de la montagne, du nord au midi des Eaux-Bonnes, réalisant ainsi la plus artistique des idées.

Mais le succès, cet être bizarre, quelquefois si aveuglément partial, n'a pas payé ces intelligents efforts! C'est en vain que j'ai cherché sous les ombrages de la promenade Gramont, aux plateaux de Jacqueminot et de Gourzy, quelques échantillons de leurs roses qui aujour-

d'hui cependant devraient être acclimatées ici : dussé-je attrister par cette nouvelle les deux horticulteurs, si jamais ces lignes tombent sous leurs yeux, je suis obligé d'avouer qu'il n'y a de roses nulle part et que le souvenir seul de leur généreuse tentative est demeuré vivant.

Promenade au kiosque. — Après avoir bu vos eaux, prenez le chemin qui part du point où était autrefois le promenoir de l'établissement ; quand vous serez arrivé au carrefour où trois routes se présentent à vous, vous apercevrez au loin, dans celle à votre droite, le petit pavillon élevé sur la butte du Trésor. Des flancs du rocher sur lequel il s'appuie jaillit la source bienfaisante qui doit vous rendre la santé. De là vous découvrirez tout le village avec sa population agitée, la route depuis Bonnes jusqu'à Laruns, les promeneurs du chemin Gramont et ceux de la montagne verte. Une heure suffira pour monter au kiosque, le visiter, s'y reposer, et gagner le logis en descendant par 'autre versant de la montagne, sur lequel on a tracé un sentier facile qui vous ramène par la gorge de Balour à l'établissement. Autrefois ce pavillon, construit en bois rustique, laissait lire sur sa couverture de chaume les ravages des hivers, sur ses bancs, sur ses colonnes, les traces des souvenirs de ces jeunes amours qui voudraient dire à tous les échos, confier à toutes les pierres, à tous les arbres, les noms que leurs cœurs murmurent. Un beau matin le conseil municipal a trouvé sans doute que le kiosque et ses tendres indiscrétions avaient trop vécu, et il s'est mis à rajeunir tout cela en substituant à l'humble champignon un moderne pavillon sur lequel la tempête viendra encore faire rage, sur lequel une nouvelle génération d'espérances, de désirs, de souvenirs palpitants, viendront encore écrire leurs niais et délicieux secrets.

La commune a eu la prétention d'élever un pavillon sur le modèle de celui dont la munificence de Mme de V.... a doté la promenade Horizontale. C'est la copie d'un tableau de Delaroche fait par un barbouilleur d'enseignes.

Lorsqu'un orage semble se former sur la vallée, je recommande aux touristes, aux valides, de monter à ce belvéder. A leurs pieds, dans la gorge, ils verront s'amonceler, rouler des nuages qui bientôt leur déroberont la vue des habitations; quelquefois même ils entendront gronder au-dessous d'eux le tonnerre; et sur leur tête le ciel sera pur et serein : c'est un imposant spectacle qui vaut souvent bien des décors d'opéra.

Promenade Eynard. — Située de l'autre côté du village, elle fait le pendant de la promenade Gramont; elle côtoie le torrent le Valentin. Ce fut M. Eynard, de Genève, qui, pendant son séjour aux Eaux-Bonnes, la fit tracer à ses frais. Quoiqu'il ne soit pas revenu dans le pays depuis fort longtemps, M. Eynard qui, dans son dévouement et sa munificence princière pour l'affranchissement de la Grèce, a montré qu'il ne faisait pas les choses à demi, M. Eynard s'est souvenu de son œuvre de la montagne : un de ses amis fut chargé il y a quelques années, de faire exécuter, aux frais du fondateur, toutes les réparations que réclamait l'état de cette promenade. C'est là ce qu'on peut appeler de la suite dans les idées. Cette persistance de générosité est aussi rare que la constance dans les regrets, et dans ce bas monde, sans compter la villa Castellane, on voit autant de fondations futiles ou utiles abandonnées, que de fastueuses et inutiles sépultures envahies par les ronces et les épines. Honneur donc à M. Eynard, pour avoir fait et n'avoir pas oublié!

Promenade à la montagne verte. — Elle fut ouverte

en 1842 sur la rive droite du Valentin, par les soins de M. Duchâtel, préfet du département, et de M. Lavielle, député des Basses-Pyrénées, au moyen de fonds pris sur les revenus de l'établissement thermal des Eaux-Bonnes. Je désigne cette promenade sous le nom assez vague qui est en tête de cet alinéa, parce qu'elle n'a jamais été baptisée officiellement. Vous devrez prendre la rue de la Cascade, suivre le chemin d'Aas jusqu'au village même, et, une fois parvenu vers le milieu, tourner à droite : le sentier que vous apercevrez alors vous conduira, sans que vous puissiez vous égarer, jusqu' au plateau de la Montagne verte. La vue y est magnifique. Il faut deux heures des Eaux-Bonnes, pour parvenir au sommet de cette promenade. En revenant, lorsqu'on ne veut pas prendre le même chemin, on doit, en quittant le plateau, traverser la prairie de Béost, descendre à Bagès, puis, arrivé à Béost, passer le pont et regagner la grande route avant Laruns.

Il ne faudra la visiter que le matin ou le soir, ou lorsque le temps sera couvert. Située qu'elle est tout entière au midi, il serait impossible d'y trouver le moindre abri contre les rayons du soleil. Pour empêcher les promeneurs d'être exposés comme de véritables arbres fruitiers sur ce brûlant espalier, on devait, dans le principe, y planter 2,000 tilleuls; il faut croire que l'administration municipale d'Aas n'a pu se procurer encore de boutures, car voilà quinze ans que la route est tracée, et vous n'y verrez pas le moindre baliveau.

En parcourant cette montagne, vous rencontrerez sur le sommet quelques granges construites pour recevoir les récoltes, et que leurs propriétaires sont assez souvent obligés d'aller chercher dans les nuages, où elles se perdent la moitié de l'année.

Promenade Horizontale. — Voici, je l'avoue, mes amours. Amours bien légitimes, faiblesse bien excusable, car ce sont celles d'un père. Ce n'est pas trop de quatre



Entrée de la promenade Horizontale.

pour avoir donné le jour à un si bel enfant, et, chose rare en ce monde, quatre ont partagé les honneurs de cette paternité, sans se la contester. Conçu le 20 juillet 1842, né le 25 du même mois, cet enfant précoce essayait ses premiers pas dans le commencement d'août ; pas de géant, puisque ainsi que l'indique son certificat baptistaire inscrit sur le marbre, il avait, en quarante jours, percé les rochers, nivelé le terrain, jeté des ponts, et se pavanait fièrement à 1,700 mètres de son berceau.

Mais je ne suis point panégyriste ; je dois et veux, malgré mes sympathies, rester historiographe, et raconter tout simplement la naissance et la vie du chemin Horizontal.

Les auteurs de cette œuvre si utile furent MM. le comte de Kergorlay, Alexandre de Ville, Ad. Moreau et le comte Dulong de Rosnay. Je ne crains pas de blesser leur modestie et de trahir leur incognito, puisque leurs noms ont été livrés à la publicité, et doivent passer à la postérité, gravés sur la magnifique page de marbre blanc des carrières de Gabas, offerte par M. Cazaux. (Notons que c'est à lui qu'on doit aussi toutes les bornes milliaires, placées dans le principe le long du chemin pour indiquer les distances.)

Frappé de l'absence de toute promenade facile pour les baigneurs de Bonnes, le quatuor ci-dessus nommé songea à remédier à ce grave inconvénient. Après une mûre délibération, il se décida à ouvrir un chemin horizontal qui pût offrir aux malades un exercice doux et salutaire, et qui, susceptible de se prolonger sur le flanc de la montagne jusqu'aux Eaux-Chaudes, pût aussi au besoin établir une communication nouvelle entre les deux établissements thermaux. Ce projet, en arrachant les malades à la dure nécessité de chercher des promenades dans les sentiers inaccessibles à des poitrines faibles, avait aussi l'avantage de les faire sortir de cette espèce d'entonnoir que forment les pics élevés au fond desquels est enseveli ce village.

Avec de la persistance et du courage, les fondateurs ont réalisé toutes les conditions de leur programme : le lecteur a sous les yeux les pièces du procès ; il peut juger si la partie n'a pas été largement gagnée.

C'était quelque chose que d'avoir conçu le projet en question, de se sentir la force de le mener à bonne fin ; mais l'exécution exigeait de l'argent, beaucoup d'argent ; l'appui de tous était indispensable. Afin de prêcher d'exemple, les fondateurs, en annonçant au public leur intention, avaient inscrit leurs noms en tête d'une liste de souscrip-

tion, et une famille, dont les deux chefs faisaient partie de la commission, avait fait preuve d'une libéralité toute de conviction. Faut-il dire ici que dans le principe cette idée éminemment utile trouva peu de sympathie dans le public? Faut-il rappeler que quand la liste fut présentée pour la première fois à tous les habitants d'un des hôtels les plus fréquentés, elle reçut un dédaigneux accueil et revint aux fondateurs sans une seule adhésion? Il y avait certainement malentendu, et la commission, pénétrée de l'utilité de son projet, se garda bien de jeter le manche après la cognée. Il fallait en appeler des baigneurs égarés aux baigneurs mieux éclairés sur l'importance de l'œuvre pour laquelle on demandait leur concours. On se dit donc: Marchons toujours, allons en avant, dépensons l'argent pour lequel nous avons souscrit; avant que nous ne soyons au bout, on sera revenu de préventions injustes et ridicules; au surplus, suivons cette maxime qui, si elle n'est pas neuve, du moins est toujours consolante : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Ce qui fut dit fut fait; et à peine les ouvriers étaient-ils depuis quatre jours à la besogne, que les dames, chez lesquelles, sans offenser les hommes, le sentiment du vrai, du bon, est bien plus exquis, beaucoup plus développé, que les dames prirent sous leur patronage le chemin Horizontal. Oh! alors pour lui brillèrent de belles destinées. Peut-on en effet résister aux sollicitations d'une dame qui, quand elle commande, ordonne; qui veut, lorsqu'elle désire? Aussi, il était glorieux pour la commission de voir cinq ou six aimables quêteuses lui apporter, couverte à chaque instant de nouvelles signatures, cette liste naguère encore dédaignée. A ces démonstrations énergiques et désintéressées, faites par des étrangers pour la

réalisation d'une œuvre utile au pays, s'émurent le conseil général du département et la commune d'Aas, qui s'empressèrent de voter en sa faveur de généreuses allocations. M. de Livron, cet enfant de la vallée, dont il était devenu le père, offrit gratuitement à la commission, et sans réserve, le terrain qui lui appartenait sur tout le parcours du chemin. Chez M. de Livron c'était coutume, et en pareille occasion on était toujours sûr de lui voir prendre l'initiative lorsqu'il s'agissait du bien du pays. Aujourd'hui qu'il n'est plus, j'aime encore à donner un souvenir reconnaissant à la mémoire de celui sans le concours généreux duquel il eût fallu s'arrêter dès les premiers pas.

En me résumant, car je m'aperçois que mes affections m'entraînent beaucoup trop loin, je vous dirai qu'avec trois cents souscriptions on ouvrit, pendant la saison de 1842, 1700 mètres de chemin; qu'en 1843, les mêmes commissaires, fidèles à leur mission, continuèrent leur œuvre pendant leur séjour à Bonnes, et que grâce à l'appui de nouveaux souscripteurs ils purent élargir, embellir même ce qu'ils avaient commencé d'abord dans des proportions plus modestes. Durant les mois de juillet et d'août de cette dernière année, ils poussèrent en avant vers le Hourat, tantôt avec rapidité, tantôt avec plus de lenteur, suivant les phases de faveur ou d'indifférence que subissait la souscription : tant il est vrai que si on a dit avec raison : *Pas d'argent, pas de suisse*, il faudrait ajouter : *Dans les montagnes, pas d'argent, pas de promenade.*

A la fin de la saison de 1843, les commissaires, par une déclaration inscrite au registre des délibérations du conseil municipal d'Aas, firent à la commune la remise du chemin Horizontal, avec invitation de le conserver, de l'entretenir pour les baigneurs à venir, et *sous la condition ex-*

presse que le passage des chevaux y serait interdit, ce chemin devant être exclusivement réservé à tout jamais aux promenades à pied.

Si vous vous étonnez, touristes et malades, de voir cette belle œuvre arrêtée dans son cours, et cela au moment où, après les grandes difficultés vaincues, le chemin eût pu donner la main à la route nouvelle des Eaux-Chaudes, n'en accusez pas les membres de la commission. Forts de leurs intentions, de leur bon droit, de la facilité avec laquelle ils avaient acheté les premiers terrains traversés par le chemin, et se reposant, pour ceux qui lui restaient à acquérir, sur trente adhésions antérieures, sur autant de négociations consommées à la satisfaction réciproque des parties, ils marchaient avec sécurité. Mais il en a été comme dans beaucoup de circonstances de la vie; une pierre suffit pour faire trébucher. Pour les commissaires cette pierre, ce caillou a été un paysan propriétaire d'un mauvais petit champ, de plus Ossalo-Normand, avide et chicanier : sachant qu'on n'avait pas songé à faire prononcer l'expropriation pour cause d'utilité publique, et s'imaginant, dans sa rapace bêtise, qu'on serait obligé de plier devant ses exigences sans nom, il osa mettre son champ à un prix devant lequel pâliraient les fabuleuses exagérations des terrains des Champs-Élysées ou de la rue de Rivoli. Qu'y avait-il à faire alors? Ce que firent les commissaires : s'arrêter après avoir offert à l'amiable six fois le prix légitime du terrain en question, et en déférer à l'autorité, que la loi a armée d'une puissance qui sait faire taire les prétentions quelles qu'elles soient, et devant laquelle doit s'incliner l'avidité d'un individu, quand il s'agit de l'intérêt général.

D'autres viendront après nous dans ces lieux que j'aime,

auxquels sont acquis à jamais mon souvenir et ma reconnaissance : que ces nouveaux hôtes se gardent de ces velléités d'égoïsme qui consistent à rester les bras croisés et à laisser faire. Libres d'entraves, grâce à une expropriation qu'ils obtiendront sans peine de l'administration, ils triompheront des résistances du paysan récalcitrant, et auront la douce jouissance d'avoir utilisé le temps de leur séjour ici, en menant à bonne fin une entreprise dont chaque jour les pauvres malades remercieront et béniront les auteurs.

Chers lecteurs, quand le soleil trop ardent, quand une pluie imprévue vous forceront à chercher un abri sous le pavillon qui embellit si gracieusement la promenade, donnez un souvenir à celle qui en a généreusement doté le chemin! S'il est vrai que la charité porte bonheur, puisse-t-elle être heureuse, puisse tout le bien qu'elle a fait dans ce pays, lui être compté au ciel!

Depuis que ces lignes ont été écrites, le père a été forcé d'abandonner à lui-même son enfant qu'il croyait assez grand pour marcher désormais tout seul. Il avait, du reste, laissé la promenade sous la garde et la protection de la commune. Hélas! que n'est-il pas arrivé! Trahie par ceux-là même à qui elle avait été confiée, elle a, cette année, quand je l'ai revue après dix ans d'absence, elle a fait saigner mon cœur. Ici, c'est une carrière de sable exploitée sans pudeur et venant miner chaque jour le sol qui s'écroulera sous les pieds des promeneurs à la première pluie d'orage; là ce sont ces quelques beaux hêtres achetés cependant à beaux deniers comptants, à l'ombre desquels nous venions nous asseoir, que la cognée du montagnard a jetés bas sans crainte ni merci, au bord même du chemin. Plus loin, ce sont ces bornes de marbre servant au malade à constater

le progrès de ses forces, qu'un vandalisme inqualifiable a brisées sans raison, que l'incurie plus coupable encore peut-être de l'autorité locale laisse subsister en cet état; et tout le long du chemin, ce sont des parapets à demi renversés, c'est un état général de dégradation et d'abandon qui ferait mal au cœur s'il ne faisait pitié. Maintenant, que dois-je dire de ces affreuses baraques où s'abritent toutes les industries, depuis le barbier qui, suivant son enseigne, arrache les dents sans douleur, jusqu'à l'humble marchand de cannes? Tout cela est pénible à voir pour des indifférents; jugez donc, ami lecteur, de ce que j'ai dû éprouver moi-même à la vue de ce campement bohémien que la tolérance de l'autorité a laissé élever à l'entrée de notre pauvre promenade. Vous y venez pour respirer un peu d'air pur, et à peine avez-vous fait quelques pas que vous êtes pris à la gorge par l'odeur de l'étal voisin, ou par la fumée d'une cheminée dont l'orifice débouche sous vos pieds.

Aujourd'hui, ce n'est encore qu'un abus que la tolérance a laissé établir, et qu'une volonté contraire plus intelligente et plus ferme peut faire disparaître; mais en France, que d'abus tolérés, qui avec le temps sont devenus lois!

CASCADES.

Si vous allez visiter les cascades après de longues journées de chaleur et de sécheresse, ne vous pressez pas de les apprécier d'une manière irrévocable. Vous vous plaindriez, et vous auriez peut-être raison, qu'on vous en a exagéré le grandiose. Pour porter un jugement définitif et les réhabiliter dans votre esprit, si besoin était, retournez les voir

quelque temps après une forte pluie d'orage, lorsque les chemins ressuyés permettront de le faire sans danger pour votre santé : vous pourrez alors avoir une idée vraie de leur puissance. C'est conscience de ne se prononcer qu'en connaissance de cause, sur la beauté de ces pauvres cascades : la pluie, l'orage pour elles, c'est la toilette pour vous, Mesdames. Nous ne vous jugeons pas..., ne les jugez pas... en déshabillé.

Cascade des Eaux-Bonnes ou du Valentin. — Elle est la plus voisine du village; et c'est elle sans doute qu'on visitera la première. Le guide qui vous y conduira vous indiquera les diverses stations où vous devrez vous arrêter, pour l'admirer sous ses différents aspects. Quand on ira voir cette cascade, si l'on est souffrant, il faut emporter un vêtement de supplément, dont on aura soin de se couvrir lorsqu'on sera arrivé à l'extrémité du sentier qui y conduit. La chaleur de la marche, la fraîcheur produite par ce torrent d'eau, tombant en cet endroit dans un vaste bassin, ont été funestes à plus d'une poitrine délicate. Hâtez-vous d'admirer cette vaste nappe d'eau, qui, se précipitant sur un plan incliné, parcourt dans son jet un espace de 180 pieds, et, frappant sur une roche unie, se divise en deux, se multiplie en gerbes, puis tombe en mugissant à vos pieds, où elle vient former un nouveau gave.

J'ai vu avec peine des malades occupés, soit de ce côté du torrent, soit de l'autre, à dessiner la cascade. Gardez-vous, je vous en prie, de cette imprudence : un séjour prolongé dans cet endroit, où l'on ressent une fraîcheur pénétrante, est excessivement dangereux; il a entraîné de déplorables conséquences. Si vous voulez emporter un souvenir de ce site, le plus beau peut-être des environs, achetez à Bonnes, chez Bassy, une des vues lithographiées

qu'on en a faites, et n'exposez pas votre santé à un péril certain.

Ces lieux furent, il y a quelques années, témoins d'une terrible catastrophe. — Une jeune femme, après avoir visité la Cascade du Valentin, remontait aux Eaux-Bonnes. Elle marchait seule en avant; sa mère la suivait, appuyée sur le bras de son mari. Tout à coup un quartier de roc, roulant du haut de la montagne, vient frapper la pauvre femme et la broie sous les yeux des deux infortunés, à qui le plus affreux des événements enlevait une épouse, une fille adorée. Une inscription tracée sur un marbre noir scellé dans le rocher rappelait aux promeneurs cette lamentable histoire. Les restes de la malheureuse victime furent transportés au cimetière de Pau. La pierre devant laquelle on passait ne recouvrait donc pas un corps mutilé; elle n'était qu'un souvenir de tendresse et de regret.

Après une si épouvantable catastrophe, on aurait pu croire la fatalité épuisée; pourtant on vit plus tard, je ne sais par quelle persistance du sort acharné à la pauvre prédestinée, ce monument de douleur, brisé de nouveau par un autre rocher qui s'était détaché de la montagne. M. le comte de Cafarelli avait été chargé par la famille de Mme de T... de réparer cette nouvelle rigueur du hasard : j'ignore si, depuis mon départ, les ordres qu'il avait donnés à ce sujet ont été exécutés.

Cascade du Discoo. — Elle est située à une demi-heure de route des Eaux-Bonnes, en remontant le Valentin. Le chemin qui y conduit est dû aux auteurs de la promenade Horizontale : ils le firent exécuter en 3 jours, lors du passage à Bonnes de S. A. le duc de Montpensier, quand ce prince vint de Cauterets à cheval, par la montagne, visiter les Eaux-Bonnes et la vallée d'Ossau.

Jusque-là, il fallait suivre un étroit sentier à travers les prairies, et s'exposer souvent, quand on déviait du chemin battu, aux interpellations très-peu parlementaires des paysans inquiets du sort de leur maigre foin.

Pour bien jouir de l'aspect qu'offre cette série de cascatelles, qui me retracent toujours, dans de petites proportions il est vrai, la cascade en escalier de Saint-



Cloud, il faut passer le pont du Discoo, suivre avec précaution un sentier étroit, tracé sur les escarpements du ravin, et s'asseoir en face, sur un banc qu'on a placé au point le plus favorable pour embrasser la vue entière de cette chute d'eau, plutôt jolie que belle.

Cascade du Gros-Hêtre. — On s'y rend par le chemin qui mène à celle du Discoo. Elle en est encore éloignée

d'une demi-heure. Ce n'est plus ici une suite de petites chutes gracieuses et coquettes ; c'est une colonne d'eau unique qui, au milieu d'un site agreste, tombe perpendiculairement d'environ quatre-vingts pieds de haut au fond d'un gouffre formé de roches noirâtres, offrant à peine quelques traces de végétation.

Cascade de Laressec. — Distante des Eaux-Bonnes de deux heures au moins, elle ne convient qu'aux malades que j'appellerai bien portants. Elle est curieuse, je l'avoue; le chemin qui y conduit présente quelques points de vue



remarquables, mais dans certains endroits il est tracé au milieu de quartiers de granit glissants qu'on escalade avec peine, et il faut, pour ne pas commettre d'imprudence, mettre souvent pied à terre. Cette course doit donc être interdite aux baigneurs faibles et à ceux qui ont besoin

de se ménager. Le dessin que je vous donne ici est pris quelques instants avant d'arriver à la cascade.

GROTTES.

Grotte Bonnecaze. — Comme but de promenade à proximité des Eaux-Bonnes, je vous indiquerai tout d'abord cette grotte dont je vous ai déjà parlé quand je montais la côte avec vous ; il vous faut une demi-heure à peine pour y aller à pied ; vous mettrez naturellement un peu plus de temps au retour, à cause de la pente que vous aurez à remonter.

Grotte d'Izeste. — C'est une course assez éloignée des Eaux-Bonnes ; elle en est distante de quatre lieues et demie. Il faut consacrer à cette visite une journée entière. Quelques personnes préfèrent partir après déjeuner de Bonnes ; je ne les approuve pas, car si l'on veut revenir pour dîner, on est obligé de brusquer l'aller et le retour ; on se fatigue, et d'une partie de plaisir, d'une promenade, on fait une course au galop, mauvaise sous tous les rapports.

Croyez-m'en, partez vers les neuf heures, après avoir pris vos eaux. Laissez les intrépides, ceux et celles qui ont l'habitude de cet exercice, vous accompagner à cheval ; quant à vous, allez-y en voiture. Si vous êtes nombreux, un de vous aura fait prévenir la veille le propriétaire de l'hôtel des Pyrénées, situé à Louvie-Juzon, près du pont. Vous y trouverez, à onze heures, en arrivant, votre déjeuner tout prêt. Vous vous ferez servir, s'il fait bien beau, sur la pelouse qui longe le Gave, et vous offre un ombrage délicieux. Cette halte vous reposera des quatre lieues et demie que vous aurez déjà faites ; puis quand vous serez rafraî-

chis, lestés, remontez qui à cheval, qui en voiture, et prenez en passant avec vous au premier village le gardien de l'immeuble. Sa demeure est reconnaissable à un écriteau qui en décore la façade et ne vous permettra pas de vous tromper. Faites-lui emporter quelques bottes de paille, un briquet phosphorique, et suivez-le.

La grotte d'Izeste est à vingt-cinq minutes de chemin du pont de Louvie. Elle est située sur le flanc d'une montagne à votre gauche. Vous traverserez, pour y arriver, une partie du petit village d'Izeste. J'engage les cavaliers à conserver leurs fouets, parce qu'à votre passage dans le hameau surgira de toutes les maisons une nuée de petites et de grandes filles qui vous accompagneront jusqu'à la grotte, les unes pour vous demander l'aumône, dont elles n'ont pas besoin, les autres pour effrayer pendant votre visite, par les cris les plus perçants et les plus sauvages, les dames déjà un peu émues de l'obscurité et de l'immensité de la voûte. Vous êtes prévenus; quand vous verrez à la sortie du village se former le rassemblement criard, faites-lui les sommations légales de se dissiper; s'il n'y obtempère pas, faites claquer vos fouets, en indiquant l'usage auquel à l'occasion vous comptez les employer : cette démonstration produira l'effet de la ceinture du commissaire de police, ou ce qui est plus sûr encore, d'une charge de cavalerie.

Arrivé au pied de la montagne, vous aurez à gravir, jusqu'à l'entrée de la grotte, un sentier un peu dur; ce sera l'affaire de sept ou huit minutes. Les dames s'appuieront sur le bras des cavaliers; comme en pareille occasion on est assez dans l'usage de choisir son soutien, personne n'en sera fâché.

Reprenez haleine avant d'entrer. Il n'est pas besoin ici

d'observer les précautions que nécessitent les visites à certaines autres grottes : la température intérieure, nullement froide, n'offre point avec celle extérieure un contraste brusque et dangereux.

Permettez pourtant qu'avant d'y pénétrer je vous fasse remarquer que cette grotte, nommée d'Izeste ou d'Espalungue, sans doute de *spelunca* (caverne), est située parmi des roches calcaires, et qu'elle est peut-être la plus vaste des Pyrénées, ainsi que vous serez bientôt à même de vous en convaincre. L'entrée a cinquante pieds de hauteur. Les restes d'un mur très-épais, construit avec une solidité qu'attestent suffisamment les fragments que vous apercevrez encore, peuvent justifier, jusqu'à un certain point, ce qu'une vieille chronique rapporte de cette grotte. Cette chronique dit que, lors d'une invasion des Sarrasins d'Espagne, dix mille d'entre eux, repoussés par les habitants réunis des vallées d'Ossau, du Néez, de Pau, etc., vinrent y chercher un refuge et s'y fortifièrent au moyen du retranchement dont vous voyez encore les vestiges. Ils y séjournèrent quelque temps, et n'en sortirent qu'après avoir traité avec leurs ennemis. Je vous donne cela pour une chronique et non pour de l'histoire. Si le fait n'est pas vrai, il est du moins très-possible.

Je me suis laissé conter aussi que deux jeunes amants, fuyant la surveillance maternelle, étaient venus un jour ici, sans doute pour admirer les stalactites, ou pour prendre le frais. Leur absence fut longue. Leurs parents, et tout le village qui les aimait, parcoururent en vain la grotte entière ; pas un réduit ne fut oublié ; on ne les trouva point. Ils avaient disparu. Et pourtant un vieux pasteur les avait vus entrer. Un énorme fragment de rocher s'était, le jour même, détaché de la voûte. On supposa qu'ils avaient été

ensevelis sous sa chute. Mort douce et digne d'envie! périr ainsi, sans y songer, en se disant qu'on s'aime! On vous montrera cet abominable roc, tombeau des deux pauvres enfants! que la terre, je voulais dire que la pierre, leur soit légère!

Pendant que je fais l'érudit avec vous, le guide vient d'allumer, pour vous servir de fanal, une poignée de paille qu'il tient sous son bras. Partagez avec lui sa provision; car il m'est arrivé une fois, pendant l'exercice qu'il fait à tout instant de renouveler la paille sur le point de s'éteindre, que les deux ou trois bottes qu'il portait se sont enflammées d'un seul coup; alors, après une superbe clarté qui produisait un magnifique coup d'œil, nous sommes retombés dans les ténèbres les plus profondes. Force nous fut de retourner sur nos pas, bénissant le ciel, quand nous eûmes regagné l'entrée, de ne nous être cassé ni bras ni jambes. — Avis au lecteur.

Cet immense vaisseau, cette cathédrale gothique, ce palais, prêterait certes à la description. Mais je laisse ce soin à votre imagination qui s'en acquittera mieux que moi. D'ailleurs, j'ai remarqué que les grandes descriptions ne décrivent jamais rien.

Dans une des travées vous entendrez de petits cris, des espèces de sifflements. Cette musique assez désagréable est produite par une nuée de chauves-souris qui y ont élu domicile, et ont déposé par terre, sans respect pour les visiteurs, une couche épaisse de fiente dans laquelle le pied glisse à chaque pas. Comme vous demanderez à votre guide ce qui sur le sol est gras et rend la marche difficile, je vous le dis d'avance, parce qu'il pourrait mettre dans son explication moins de convenance que je n'en ai apporté dans la mienne. Il m'est arrivé une fois de tirer, au

milieu de ces bandes que vous voyez attachées à la voûte ou voltigeant au-dessus de vos têtes, un coup de fusil chargé de cendrée, c'est-à-dire du plus petit plomb ; j'en ai tué environ une quarantaine dont nous comptâmes les cadavres. Je vous engage pourtant à ne pas renouveler cette expérience, car la détonation fit, ce jour-là, détacher de la voûte une pierre qui tomba tout à côté de moi, et faillit briser mon fusil. Mon chapeau et, par suite, ma tête, auraient pu fort bien être les innocentes victimes de cet enfantillage dont je vous signale le danger, parce qu'on vous invitera sans doute à essayer cette absurde gentillesse dont, probablement, je n'aurais pas eu de moi-même l'idée.

Je coupe court à mes histoires qui n'en finissent pas. Vous avez visité la grotte jusqu'au bout ; la provision de paille de votre guide doit être épuisée : regagnez l'hôtel des Pyrénées, payez et retournez aux Eaux-Bonnes comme vous êtes venu. Vous arriverez nanti d'un appétit capable de faire honneur au dîner qu'on ne tardera pas à servir.

CHASSE ET PÊCHE

Chasse à l'ours. — J'étais, je l'avoue, aussi peu satisfait de ce chapitre que des autres ; j'aurais désiré le remanier, peut-être même l'aurais-je fait disparaître. M. le marquis de M..., que je proclame le plus intrépide de tous les chasseurs de montagnes que j'aie rencontrés dans les Pyrénées, m'avait promis quelques notes qui eussent été une bonne fortune pour mes lecteurs. Cependant toutes les fois que je suis passé chez lui pour réclamer l'exécution de ses promesses, il était à la chasse. Après avoir, avec une insistance digne d'un

meilleur résultat, renouvelé cette démarche bien souvent, obtenant toujours la même réponse, j'ai fini par croire qu'à Paris comme à Bonnes, M. de M... ne vit que dans la plaine ou en forêt. Faites donc, cher lecteur, contre fortune bon cœur : prenez mon ours, et passez-vous d'observations qui eussent été sans doute fort instructives pour mes confrères les chasseurs, mais que, malgré ma bonne volonté, il m'a été impossible de me procurer.

En conséquence, je me vois forcé de répéter dans ma nouvelle édition ce que j'ai dit dans les précédentes. Au surplus, après réflexion, je me suis laissé aller d'autant plus facilement à croire que ce n'était pas la plus mauvaise partie de mon livre, que j'ai vu à une autre époque mon ami Léon Bertrand reproduire ce chapitre en entier dans son *Journal des chasseurs*, le tout accompagné d'éloges à faire rougir l'auteur, si l'auteur ne sentait fort bien que l'amitié est toujours indulgente et quelquefois aveugle. Quoi qu'il en soit, vous n'êtes pas sans savoir qu'en fait d'articles sur la chasse, une insertion au *Journal des chasseurs* est pour un auteur un succès aussi flatteur que d'être imprimé tout au long dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Après ce préambule, je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à mes montagnes, à mes ours, à mes isards.

Il n'est point un étranger pourvu d'un fusil, qui, à cette idée d'une chasse à l'ours, n'ait senti son cœur bondir et n'ait voulu en tâter; ne fût-ce que pour pouvoir, de retour à Paris ou partout ailleurs, se rendre intéressant en brodant un peu, ce qui arrive quelquefois aux chasseurs. Ce mot, une *chasse à l'ours*, est vraiment magique; mais comme je me suis constitué votre conseil, si vous m'en croyez, ne vous laissez pas séduire. N'y allez pas, résistez, tenez ferme, car la tentation vous viendra trouver souvent. Ordinaire-

ment, trois ou quatre fois pendant la saison, dans le village, le bruit se répand qu'on a vu un ours du côté des Eaux-Chaudes. En effet, c'est plutôt de ce côté que de celui des Eaux-Bonnes que ces messieurs font leurs apparitions. Le malheureux est presque toujours accompagné d'un ou deux oursons; il a commis des méfaits qui crient vengeance; il a mangé des vaches, dévoré des hommes; on fait un appel à votre philanthropie, on vous convie à venger la société. Si ce noble sentiment, joint à un peu de curiosité, vous pousse à saisir vos armes, de grâce faites taire ces velléités et arrêtez-vous sur le penchant de l'abîme. Votre conscience peut être en repos; à l'époque de l'année où nous nous trouvons dans les montagnes, toutes les atrocités qu'on raconte de ces pauvres ours ne sont pas vraies, ou du moins ne sont pas de saison. Dans ce moment cet innocent animal n'est pas affamé; il trouve pour se nourrir, à bouche que veux-tu, des noisettes, des glands, du miel dont il est friand, des fraises... et des fraises, il y en a assez dans les bois pour que vous ne craigniez pas qu'il mange tout, et qu'il n'en reste plus pour votre table. Croyez-en mon expérience, ne sortez ni votre fusil de son étui, ni votre couteau de chasse du fourreau; laissez les ours dormir tranquilles. Moralement je vous ai dit pourquoi; physiquement, je vais vous l'apprendre aussi. D'abord il y a cent à parier contre un que vous ne verrez pas l'ours en question. J'y ai été pour mon compte pris quatre fois, et la dernière, je me trouvais de compagnie avec un habitant à demi citadin de la vallée, car il réside pendant six mois de l'année dans un château voisin, et c'est un intrépide; eh bien! il m'a confessé que depuis 10 ans il était allé l'hiver, l'été, le printemps, plus de 50 fois enfin à cette chasse, et qu'il n'avait point encore eu le bonheur d'apercevoir un

ours. Vous qui n'irez sans doute qu'une fois, vous voyez qu'à moins d'une chance bien extraordinaire il est présumable que l'animal sera invisible pour vous. Ce que je puis vous promettre avec certitude, si vous méprisez les conseils de mon expérience, c'est qu'après vous être levé à trois heures du matin, quand vous reviendrez à sept heures du soir, après une journée pleine de fatigue, harassé, mourant de faim et n'ayant rien vu, vous vous maudirez vous-même et vous vous repentirez trop tard de votre entêtement; quant à moi, je vous dirai alors... Pauvre Joconde, tu l'as voulu!

Mais je suis bon garçon, j'admets que vous êtes né coiffé; que l'ours, avec une complaisance qui ne lui est pas ordinaire, se montrera à vous. Qu'en arrivera-t-il?

Permettez-moi à ce sujet de vous raconter une petite anecdote dont les montagnes des Eaux-Chaudes ont été le théâtre. Un de mes amis était venu, il y a de cela dix ans, faire une tournée dans les Pyrénées; grand chasseur, grand pourfendeur de sangliers, il voulut absolument assister à une chasse à l'ours. Par amitié pour lui, malgré ma répugnance, je me vis forcé de l'accompagner. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui m'arriva, vous devez vous en douter : on fit deux battues; on me plaça successivement dans deux passages; pendant quatre heures que dura chacune de ces battues, je restai, ainsi que cinq autres chasseurs, les pieds dans la neige, ayant sur la tête un soleil qui dardait d'aplomb, à une température de 40 degrés au moins, ce qui me fit craindre une furieuse attaque d'apoplexie. Tous les six, nous n'aperçûmes rien, absolument rien, pendant ces huit mortelles heures de faction. Le septième, mon ami, eut un bonheur inouï. A la fin de la dernière battue, deux coups de feu tirés dans la direction de son poste nous annoncèrent que la chance avait été pour

lui. Tout le monde, tireurs, guides, traqueurs, se portèrent vers l'endroit d'où étaient partis les bienheureux coups de fusil. Là, je trouvai mon ami dans le paroxysme de l'enthousiasme, gesticulant, disant qu'il avait blessé l'ours, que malheureusement l'animal était passé trop loin de lui, qu'il avait été obligé de le tirer à soixante-quinze pas, et que



l'ours était bien heureux de ne pas lui être venu à belle. Pendant ces explications, le vieux Fourcade, le doyen des guides d'alors, tournait, regardait, et enfin, comme j'étais très-bien avec lui, il s'approcha tout doucement de moi et me dit de manière que seul je l'entendisse : — Venez donc, monsieur, vous allez voir que votre ami est comme les autres, il a fait le plongeon ; il était posté ici ; c'est moi

qui l'avais placé : l'ours est descendu le long du rocher au-dessus de sa tête ; vous apercevez sur la terre la trace de ses ongles ; voici les pierres qu'il a fait rouler. Maintenant regardez derrière cet autre rocher ; vous voyez marqués les souliers à clous de votre ami ; l'ours est passé presque sur lui ; il aurait pu le tirer à bout pourtant, mais il a fait comme je vous le disais, ainsi que bien d'autres avant lui : il a eu peur ; il s'est caché, l'a laissé aller tranquillement, l'a tiré quand le garçon a été hors de sa portée, et bien sûr qu'il ne lui ferait pas de mal. Les autres ne voient pas cela ; à moi, le père Fourcade, on n'en fait pas si facilement accroire ; je vous le dis, à vous, parce que vous êtes son ami et de plus un de nos vieux habitués ; mais je me garderai bien de conter cela tout haut : il ne faut pas s'amuser à décourager les chasseurs que le ciel nous envoie ; il nous paient bien nos journées pendant l'été, et pendant l'hiver nous tuons les ours.

Au retour de la chasse, je communiquai à N... les observations de Fourcade, et après s'être fait tirer un peu l'oreille, m'avoir prié de n'en rien dire, il me fit ainsi sa confession : Figure-toi que quand j'ai vu descendre au-dessus de ma tête cet ours gros comme quatre de ses confrères du Jardin des Plantes, peu accoutumé à ce spectacle, j'ai pensé à ma famille, à mes amis, à toi ; j'ai réfléchi que je n'avais qu'un fusil à deux coups et un couteau de chasse ; que j'étais éloigné de plus de cinq cents pas de tout autre tireur, que s'il y avait collision entre moi et l'animal, et qu'il ne fût que blessé, je serais certainement étouffé avant de recevoir aucun secours ; et je me suis alors décidé à mettre une sage circonspection dans mes relations avec lui. Je vous avoue qu'en y réfléchissant de sang-froid, j'approuvai tout à fait ces motifs ; je me dis à moi-même que j'en

aurais peut-être bien fait autant, et je vous dis à vous, lecteur, que vous n'auriez pas agi autrement.

Ainsi donc, allez à la chasse à l'ours si vous y tenez beaucoup; mais je puis vous assurer que vous n'en verrez pas; et j'ajoute que si par impossible vous en apercevez, vous serez peut-être bien tenté de regretter votre bonheur, et ne vous déciderez à le tirer que quand il sera assez loin pour ne pas vous compromettre avec lui.

Chasse aux isards. — Je vous ai détournés, chasseurs-touristes, de la chasse à l'ours; quant à celle aux isards, non-seulement je vous la permets, mais je vous la recommande fortement.

Il y a pour tous certain plaisir indéfinissable à cette grande chasse au sommet des pics; par les obstacles qu'il faut surmonter, elle flatte l'imagination et l'amour-propre. D'ailleurs, quand vous serez retourné auprès de nos modestes confrères, qui ne se permettent que la caille, le lapin, la perdrix, le lièvre, le faisan, et vont rarement jusqu'au chevreuil, vous aurez en réserve à raconter quelque épisode intéressant que vous fournira certainement cette excursion. De plus, il peut vous arriver qu'en ne voulant atteindre que des isards, le hasard vous amène une perdrix blanche, un coq de bruyère, un vautour, un aigle; certes, pour la plupart d'entre vous, ce serait un beau coup de fusil, et pareil gibier a dû rarement vous tomber sous la main. Quant à l'exécution matérielle de cette partie, rien de plus facile. Sans trop de fatigue vous la mènerez à bonne fin; sur vos chevaux, vous gravirez la montagne presque jusqu'au poste où vous devez attendre les isards, et vers lequel les guides vous feront le rabat.

Quand vous y serez décidés, réunissez-vous trois ou quatre, pas moins, pour pouvoir garnir les passages; mais pas

plus de six, car vous vous nuiriez mutuellement et vous seriez trop près les uns des autres. Cela fait, adressez-vous à Lanusse ou à Titon. N'allez pas accepter le traité qu'ils ont l'habitude de proposer aux novices, et qui consiste à vous demander de 5 à 10 francs par guide, avec leur nourriture de la journée à votre charge. C'est se donner un grand embarras, que de pourvoir au solide et au liquide nécessaires à une caravane, qui, surtout dans ces occasions, a une faim et une soif de diable. Dans votre hôtel, quel qu'il soit (je n'attaque personne), tout ce qui est *extrà*, tout ce que vous voudrez emporter vous sera compté le double de son prix. Vous aurez assez à vous inquiéter de votre propre subsistance, que vous devez réduirc au strict nécessaire, et répartir sur le dos de chacun de vos guides. Cette allocation de 5 fr. par homme produirait en outre le plus mauvais effet : vos guides n'auraient aucun intérêt, soyez-en sûr, à ce que la chasse fût bonne, et cette considération pourrait peut-être leur donner moins de cœur et de jambes. Pour les intéresser à vos succès, prenez un parti dont je me suis bien trouvé; dites à l'un de ceux que je vous ai nommés : Nous sommes quatre chasseurs, nous avons besoin de six hommes; nous ne voulons pas nous charger de les nourrir; vous aurez 5 fr. par chaque coup de fusil tiré, et 20 fr. par isard tué. *Rien de tué, rien de tiré, rien à payer;* si vous jouez de malheur, vous n'aurez au moins à regretter que le temps perdu, et ne paierez pas un plaisir que vous n'aurez pas eu. Les guides, qui aiment mieux le certain que l'incertain, font des difficultés pour acceptcr ces conditions; mais si vous voulez faire une chasse agréable et avoir la chance de tirer, tenez bon et n'en démordez pas. Cela m'a réussi toujours. Si les guides aux Eaux-Bonnes, qui sont des malins, font les récalcitrants,

menacez-les de vous adresser aux Eaux-Chaudes. La concurrence, qui tue le despotisme du monopole, est là; avec un peu de fermeté de votre part, ils feront ce que vous voudrez... ce qui est juste en même temps.

Êtes-vous un intrépide, ne craignez-vous ni la marche ni la peine, et, de plus, renonçant volontiers au plaisir que donne toujours la société de quatre ou cinq joyeux compagnons, préférez-vous aller seul? n'employez pas le mode asez dispendieux des battues que je viens de vous indiquer. Il nécessite un nombreux personnel de guides, de rabatteurs, etc. — Homme de ressources, j'en ai pour tous les les goûts, pour toutes les bourses. Si donc vous aimez la chasse que j'appellerai « en tête à tête, » adressez-vous encore à Lanusse. Pour écrire consciencieusement, il faut avoir, dit-on, vu par soi-même; il faut avoir essayé, et je l'ai fait. — Je suis parti un matin de Bonnes à deux heures. Je n'avais pour compagnon que le susdit Lanusse, qui portait dans sa carnassière un pain, une volaille froide, un carafon de vin. Arrivés à un poste célèbre, tout près du Ger, nous avons pris pour rabatteurs improvisés trois ou quatre bergers enchantés de gagner une pièce de vingt sous. Pour ma part, j'ai tué ce jour-là un isard. Malgré ce succès, j'ai trouvé que ce mode de chasse sentait quelque peu le braconnier. Je ne suis ni assez sauvage, ni assez égoïste pour aimer un plaisir à moi tout seul, et je ne savoure réellement un bon dîner que quand je le partage avec quelques amis. Quoi qu'il en soit, et dans tous les cas, consultez Lanusse, il vous fournira toujours de précieuses indications.

Par expérienee, je vous engage à ne vous servir, pour tirer l'isard, que de chevrotines; l'animal a la peau dure, souvent il ne passe pas à belle : un bon fusil en porte facilement de treize à quatorze, qui garnissent bien le coup.

PÊCHE.

Il ne faut pas disputer des goûts et des couleurs, dit un proverbe fort sage. Après toutes les définitions injurieuses du pêcheur, telles que : « C'est une bête qui en attend une autre qui n'a pas promis de venir ; la ligne commence par une grosse bête et finit par une petite, etc., etc., » on croirait qu'en vérité lorsqu'on est atteint de cette innocente passion, il ne reste plus qu'à s'en défendre comme d'un vice honteux. En effet, vous le savez, dans notre monde si singulièrement fait, on excuse, on pardonne plus volontiers une méchante action qu'un ridicule. Malgré cette réprobation presque générale contre un exercice patriarcal, ce goût chez certaines personnes est tellement puissant, qu'il leur fait braver les sarcasmes dont on abreuve l'estimable et inoffensive corporation des pêcheurs. Ils ont, ma foi, bien raison, et je comprends cette passion, comme toutes les autres passions du monde, moi qui ai été, et qui, malgré mes jambes qui n'ont plus vingt ans, suis encore un enragé amateur de chasse, source feconde en amères déceptions. C'est donc avec ces idées de tolérance que j'ai entrepris pour les pêcheurs ce chapitre spécial, dont l'absence eût été une faute dans un livre destiné à indiquer tous les genres de distractions qu'on peut se permettre pendant un séjour dans les montagnes ; je crois donc de mon devoir de faire part à mes bons amis les pêcheurs, pour lesquels, malgré tous les quolibets qui m'attendent, j'avoue ma sympathie, des résultats de ma propre expérience et de mes fréquentes conversations avec des amateurs de première force dans ce genre. J'entre en matière. Ne vous amusez pas, je vous prie, à jeter votre ligne dans les gaves qui coulent aux environs

des Eaux-Bonnes; le plaisir est rarement près de nous, il faut l'aller chercher au loin. Dans le Valentin, dans le gave d'Ossau, l'eau est claire et peu profonde, la truite ne s'y promène pas. Un rien l'effraie, elle reste cachée ou endormie tout le jour sous les pierres; pour peu que vous vous obstiniez à l'y chercher, vous courez la chance de vous endormir aussi, en attendant qu'elle se réveille et vienne mordre à votre ligne. Prenons donc tout de suite une grande résolution, si toutefois vous avez le feu sacré, et partons pour deux lacs qui offrent peut-être les deux excursions les plus intéressantes des environs de Bonnes. Ce sont les lacs d'Artouste et d'Aule.

Lac d'Artouste. — Pour se rendre des Eaux-Bonnes au lac d'Artouste, un bon marcheur mettra six heures, en y comprenant une petite pause d'une demi-heure au col de Lurdet. Pour faire une pêche fructueuse, on fera bien de coucher aux cabanes de Sousoueou. J'invite tous les pêcheurs à partir à cinq heures du matin, à prendre un bon cheval pour gravir la promenade Jacqueminot, les passes de Bréca, le plateau d'Anouillas, le col de Lurdet; on descend ensuite dans le vallon de Sousoueou, où l'on est obligé d'abandonner son cheval et de le laisser paître dans cette pittoresque prairie, traversée par un joli petit gave rempli de truites que l'on peut pêcher ou *même tirer*. Feu le docteur Samonzet, médecin des Eaux-Chaudes, aimait beaucoup cette chasse, et rapportait toujours de ce gave de fort belles truites. Des dernières cabanes pour monter au lac, la course est pénible et demande plus d'une heure. Vous vous engagerez dans une gorge couverte de pins renversés, de masses de rochers boisés, encadrés par les hauts monts d'Arrins. La dernière rampe est raide, difficile, et vous arrivez avec peine au lac, entouré de toutes parts d'effroyables mu-

railles. Ce lac est alimenté par les neiges du Som de Séoube qui le domine. Il est rempli de petites truites blan-



Lac d'Artouste.

ches excellentes. On fera bien de pêcher jusqu'au soir, de revenir coucher aux cabanes, de retourner à la pêche le lendemain de bon matin, et de redescendre ensuite aux Eaux-Bonnes. Ce conseil ne s'adresse qu'aux véritables pêcheurs.

Lac d'Aule.— Pour faire une belle pêche au lac d'Aule, il faudra envoyer Blaise Larroque de Laruns, ou Lanusse, qui connaissent parfaitement l'endroit, coucher à la cabane qui se trouve au bord du lac; ces intrépides pêcheurs prépareront tout ce qui sera nécessaire pour votre installation, et vous pourrez facilement passer deux ou trois jours à pêcher; ce lac est rempli d'excellentes truites saumonées. On peut s'y rendre à cheval; il faut partir au point du jour des Eaux-Chaudes, où l'on aura couché la veille; aller à Gabas, à Bious-Artigues, à Bious-Vermiette, prendre la gorge à droite de ce vallon et le gravir jusqu'au lac. On peut, si on cumule les goûts de la pêche et de la chasse, emporter son fusil et revenir par les pâturages de Gazie; les bois qui bordent de tous côtés ces pâturages sont remplis de coqs de bruyère, et les sommets escarpés de cette belle montagne sont habités par des troupeaux d'isards.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces expéditions, assez longues et surtout fatigantes, ne doivent pas s'entreprendre sans réflexions, et surtout sans avoir consulté un homme du métier. Celui auquel je reconnais dans ce genre le tact le plus sûr, l'expérience la plus infaillible, c'est encore et toujours Lanusse; il fallait bien, du reste, qu'il sût trouver les truites, puisque c'était lui qui était, pendant un temps, le grand fournisseur des tables d'hôte de Bonnes. Je vous invite à vous adresser à lui. Faites-le venir à l'avance, et il vous dira si le temps est propice ou défavorable. Il ne se trompera pas sur ce que la lune, le brouillard, la direction du vent vous présagent. Arrivé sur les bords du lac, théâtre de la lutte, fiez-vous à lui, à sa vieille habitude, pour amorcer convenablement votre ligne, ce qui est un point peut-être plus important que vous ne pensez. Il saura vous faire employer à propos la plume jaune quand le temps sera

nuageux; la plume grise lorsque le brouillard tombera; par une belle journée, la mouche naturelle qui court sur l'eau; le ver avant le lever du soleil; la plume bleue lorsque le soleil est couché. Vous seriez un héros cité pour vos prouesses depuis Bercy jusqu'au Gros-Caillou, vous passeriez à juste titre pour la terreur des goujons de la Seine et de la Marne, que pourtant vous deviendriez un apprenti, un conscrit bien gauche sur les bords d'Aule et d'Artouste, si, en venant vous y escrimer, vous ne vous appuyiez sur les conseils et sur la vieille expérience de Lanusse.

AMÉLIORATIONS

A INTRODUIRE AUX EAUX-BONNES

Un chapitre sur ce sujet m'avait paru utile lors de ma première édition, nécessaire aux éditions suivantes; aujourd'hui, et plus que jamais, il m'a semblé impérieusement commandé. Puisque le temps seul a marché, et que le pays ne s'est pas encore engagé franchement, comme il eût dû le faire, dans la voie du progrès, il faut que ceux qui, comme moi, sont de ses amis, le rappellent à ses devoirs envers les étrangers qui l'ont fait ce qu'il est. Et quand bien même ce motif puissant de conserver une clientèle précieuse à tant de titres n'existerait pas pour lui, n'y a-t-il pas un proverbe qui dit : *Noblesse oblige?* Bonnes est, depuis vingt ans, la première station thermale de France; elle ne peut, elle ne doit pas abdiquer.

Je propose donc au conseil municipal d'Aas, qui peut tout en pareille matière, les améliorations suivantes.

Plein de confiance dans la bonne volonté des membres de ce conseil, je les laisse maîtres, du reste, de choisir, parmi mes

idées, celles qu'ils jugeront vraiment utiles et d'une exécution facile. Quant au moment opportun, disais-je autrefois, ce sera nécessairement le plus rapproché possible du jour où les finances de la commune permettront d'appliquer à ce travaux l'excédant des recettes sur les dépenses. Aujourd'hui, le budget que je vous ai donné dit assez que ce jour est arrivé. J'indiquerai aussi certaines mesures qui, prises par l'autorité supérieure, pourraient, selon moi, non pas seulement contribuer à la fortune présente des Eaux-Bonnes, mais même lui assurer pour l'avenir une supériorité décisive sur les établissements aujourd'hui si prospères de l'étranger.

1º L'établissement thermal, tel qu'il est, est insuffisant; il faudrait l'élever d'un étage. On y ferait alors des logements convenables pour le préfet, pour le médecin-inspecteur et son adjoint, pour l'aumônier, le commissaire de police, les employés au service et le fermier des sources. L'occasion et la facilité d'effectuer cette dépense se sont présentées quand la commune aliéna certains terrains dont elle était propriétaire, et dont la concession fut faite à des conditions fort avantageuses pour elle. Elle ne s'est pas exécutée alors comme elle aurait dû le faire; l'avenir nous apprendra si, dans le cas d'une seconde vente, elle saura mieux en employer le produit.

J'ai parlé, au chapitre de l'Établissement, des annexes qu'on construit en ce moment : ce que j'en ai dit déjà me dispense d'ajouter ici que ces nouveaux travaux, si mal compris pour les besoins du service, ne dispenseront nullement des agrandissements que l'importance thérapeutique des thermes de Bonnes commande impérieusement. Qu'est-ce donc qu'une douzaine de baignoires pour un établissement comme celui-ci? On prend peu de bains à Bon-

nes, me dira-t-on. En voulez-vous savoir la raison? C'est qu'aujourd'hui on ne peut guère en donner plus de deux cents par jour, et que, médecins et malades, quand même ils auraient, les uns le désir d'en prescrire, les autres celui d'en essayer l'usage, doivent faire contre fortune bon cœur.

2° La chapelle, comme l'établissement, appelle de promptes et radicales améliorations : elle est étroite, insuffisante; il faut y faire quelque chose. Quoi?... Je n'en sais rien au juste. Peut-être, quand vous vous trouverez trop riches, Messieurs, la démolir, et en construire une autre plus grande et plus commode. On m'a parlé comme emplacement de ce plateau de l'Espérance qui est situé sur le chemin qui mène au kiosque. Je souscris d'avance au choix qui sera fait. Ce que je veux avant tout, c'est qu'on se mette à l'œuvre, qu'on fasse bien, et surtout vite. En vérité, c'est trop d'attendre dix ans une amélioration de première nécessité et qui ne semble pas près encore de se réaliser.

3° Vous avez de l'eau à revendre, et vous ne savez pas vous en servir : à la fontaine située devant l'hôtel Tourné, et que vous appelez, je crois, la fontaine du Waux-Hall, pratiquez un caniveau découvert qui conduira l'eau dans toute la longueur du village. Pendant l'été, au moment des grandes chaleurs, cette eau rafraîchira l'air, et permettra d'arroser cette grande rue poudreuse qui semble un chemin du Sahara. Vous serez bien forts alors pour imposer à tous les propriétaires riverains cette obligation d'arrosement qui ne peut qu'être fort utile pour la salubrité et l'agrément du pays. Le Jardin anglais lui-même ne se trouvera pas mal de cette sage mesure, si pour la compléter vous ordonnez aux cantonniers de répandre tous les jours

quelques seaux d'eau sur un gazon qui, jusqu'ici, n'a peut-être attendu que cela pour pousser.

4° Il est une amélioration que je signale spécialement à Messieurs du conseil municipal, que je les conjure de réaliser au plus tôt; que dis-je! c'est une nécessité qu'il importe de satisfaire sans retard. Je ne conçois même pas que cette idée ne leur soit pas venue depuis longtemps, et qu'une fois venue ils ne l'aient pas exécutée à l'instant même. Voici ce dont il s'agit : il ne se passe guère d'années sans que pendant la saison quelques pauvres malades succombent. Ces tristes événements, je le sais, sont, avec une louable discrétion, dérobés autant que possible à la connaissance du public. Mais comment voulez-vous que les voisins, que les habitants de l'hôtel où la victime a été frappée ne soient pas instruits de ce malheur? Ne faut-il pas que dans ces appartements en planches et si retentissants, séparés les uns des autres par de simples cloisons, tous les bruits sinistres des lugubres apprêts s'entendent? ne faut-il pas que les sanglots d'une mère agenouillée auprès de l'objet de tous ses regrets viennent arracher des larmes à d'autres mères veillant au chevet de leur enfant? Non, il n'est pas possible aujourd'hui de cacher ces scènes de douleur auxquelles vous assistez pour ainsi dire, et qui viennent jusqu'à vous avec tout leur cortége de terreurs sympathiques. Construisez donc au plus tôt un asile retiré, où l'on puisse transporter sans retard la dépouille mortelle de ceux qui auront succombé. Ce sera une retraite impénétrable à l'indifférence, à l'oisive curiosité, et dans laquelle ceux qui survivront pourront pleurer les morts sans contrainte, jusqu'au moment de la dernière séparation. Ce sera pour les affligés un lieu de refuge, où, tout entiers à leur désolation, ils n'auront pour confident

que le silence, où des bruits joyeux de fête n'iront pas les poursuivre, insulter à leurs larmes, et leur faire maudire les vivants.

Un autel simple permettra de venir dans ce petit temple consacré aux regrets demander à la religion ses consolations et à ses ministres des prières pour les trépassés. Dans un atelier voisin et attenant à cette retraite, s'exécuteront sans bruit les suprêmes préparatifs. La victime, amenée de nuit dans cette chapelle, en sortira avant le jour, et rien n'aura révélé au reste de la population les secrets de ces mystérieuses et saintes douleurs.

Vous éviterez ainsi, Messieurs du conseil municipal, le scandaleux rapprochement, l'impie contraste de sanglots luttant à la même heure, dans le même hôtel, contre des accents de plaisir, et vous n'affligerez plus vos malades d'un aussi triste voisinage.

Changer ce qui existe maintenant est d'une haute convenance ; je ne doute donc pas qu'on ne fasse enfin droit à ma réclamation. D'ailleurs, la construction de cette simple chapelle, du modeste autel et de l'atelier, ne nécessitera qu'une dépense dont j'ai fait faire moi-même le devis, et qui ne devrait pas s'élever à plus de 1,500 fr.

5° L'embellissement ou plutôt la transformation du Jardin anglais est encore un des points sur lesquels je dois et je veux appeler la sérieuse attention de l'édilité locale. La nature se prête assez d'elle-même en cet endroit à tout ce qu'on voudra entreprendre, pour qu'en vérité on soit en droit de dire que pour faire quelque chose de réellement complet, il n'y a en définitive qu'à vouloir.

6° Le pays renferme une immense quantité d'animaux curieux. La minéralogie, l'histoire naturelle, la botanique des montagnes, sont d'une richesse sans égale. Lorsque

vous agrandirez l'établissement, réservez une salle pour y ouvrir un musée pyrénéen. M. Cazaux vous a offert de rassembler à ses frais tous ces objets précieux dans les divers règnes ; c'est bien le moins que vous lui fournissiez le local. Il est à regretter que, dès à présent, vous n'ayez pas à présenter aux étrangers une semblable collection, que l'on rencontre dans plusieurs établissements thermaux.

J'en ai fini avec le conseil municipal pour mes observations et mes diverses demandes d'améliorations. Cependant, comme j'ai promis de dire très-amicalement son fait, non-seulement à l'administration locale, mais aussi à l'autorité supérieure, je crois que c'est ici le temps et le lieu d'insister pour qu'elle donne elle-même l'impulsion à ce pays. En effet, n'est-ce pas peut-être trop demander à de pauvres montagnards, ignorants de nos habitudes et de nos goûts, qu'ils aillent d'eux-mêmes au-devant de nos désirs, qu'ils devinent ce qui peut attirer et retenir ici des gens comme vous, comme moi, que les raffinements de la vie parisienne ont rendus aussi exigeants que difficiles, et qui sont depuis longtemps blasés sur tous les genres de plaisir.

Monsieur le préfet des Basses-Pyrénées, messieurs les Ministres de l'intérieur et du commerce, croyez-vous que la question ne vaille pas la peine d'être examinée sérieusement? La prospérité de ce petit coin de terre n'intéresse-t-elle pas d'abord celle d'un département tout entier? n'est-elle pas liée ensuite à mille intérêts divers sur lesquels il vous appartient de veiller? Dès lors, ne pourriez-vous, car il en est grand temps, faire vous-mêmes de ces eaux, précieuses à tant de titres, quelque chose dans le goût de ces établissements de bains de l'Allemagne, aujourd'hui le modèle du genre? Vichy, dont la fortune chaque année grandissante

est votre œuvre, vous garantit d'avance le succès pour Bonnes.

Et maintenant, avant de terminer ce chapitre, à vous quelques mots, mes chers collègues, voyageurs, touristes, ou malades. Je vous ai dit ailleurs : défendez-vous contre les envahissements financiers des logeurs et des traiteurs, contre la mendiante importunité des jeunes filles et des enfants. J'ai stimulé, relativement à quelques progrès qui sont spécialement de son ressort, le zèle de la commune, et au besoin je ne lui ai pas trop ménagé les conseils et les reproches. Mais aussi, il est juste de faire bon compte à chacun, et de vous dire votre fait, à vous tous qui êtes passés, passerez, et repasserez aux Eaux-Bonnes. Voyons, la main sur la conscience, n'êtes-vous pas tout les premiers par trop durs à la détente? Quel emploi faites-vous ici de certaines fortunes colossales qu'on vous attribue, et que votre luxe semble annoncer? Où sont les souvenirs de leur passage que vos prédécesseurs ont laissés? à votre tour, quels sont ceux que vous comptez laisser ici? Si vous marchandez à un pays auquel beaucoup d'entre vous doivent tant de reconnaissance, si vous lui marchandez un peu de cet or que vous allez souvent éparpillant sur les chemins en parties de plaisir et en faste, voulez-vous par hasard que les pauvres diables de ces montagnes sacrifient leur nécessaire pour votre agrément ou pour votre bien-être? Oui je suis franc ; j'ai souvent rougi pour vous, quand je songe à la pauvreté de la chapelle. Vous venez dans son temple demander à Dieu ces grâces que, dans sa justice distributive, il a raison de refuser quelquefois aux riches et d'accorder aux humbles. Vous venez à côté des pauvres vous asseoir à la table du Seigneur; et que reste-t-il de vous de plus que de celui qui ne lui demandait que son pain quotidien? O

honte ! ô remords à vous ! Je veux bien pourtant vous excuser encore. Peut-être me direz-vous : mais notre charité et notre foi ne sont pas assez ingénieuses pour deviner des besoins que nous ignorons. Que pouvons-nous faire pour le temple, pour les malheureux, et qui soit agréable à Dieu ? N'est-ce que cela ? ne faut-il que vous indiquer le bien pour que vous l'exécutiez? C'est très-facile, je vous assure. Par exemple, dotez l'église d'ornements qui lui manquent : sur l'autel, sur ces murs, placez de ces pieux ex-voto qui diront à tous votre reconnaissance pour Celle qui voulut bien exaucer vos prières. Fondez une petite rente annuelle qui permette aux ecclésiastiques, venant offrir pour vous le Saint-Sacrifice, de ne pas payer *de leur bourse*, comme ils le font, le prix du linge qu'ils emploient et l'usure des ornements dont il doivent se revêtir. Car il faut que vous le sachiez bien : chaque prêtre avant de monter à l'autel est obligé de payer au trésorier de la fabrique une indemnité pour la messe qu'il va célébrer.

Vous me demandez ce que vous pouvez faire. Eh ! mon Dieu ! quand vous êtes malade, quand les pauvres gisent sur leur grabat, vous ne trouverez pas ici ces charitables sœurs que vous rencontrez partout ailleurs au chevet de ceux qui souffrent. Avec un peu de votre superflu, créez, sur de modestes proportions, un hospice que dirigeront ces anges de dévouement et de miséricorde. Ne vous effrayez pas du prix qu'il vous en coûtera : tous les ans, la charité privée, les quêtes, les dons volontaires viendront aider votre œuvre. Pendant les rigueurs de l'hiver, vos bonnes sœurs donneront aux enfants du village une morale instruction, elles leur apprendront à prier pour les bienfaiteurs du pays, à chanter les louanges du Très-Haut, et leur enseigneront ces travaux d'aiguille si nécessaires à la femme

de ménage. Eh bien! je vous le répète, avec un peu de ce que vous avez de trop, vous obtiendrez tout cela, et vous aurez fait une de ces actions agréables à Dieu, dont il tient compte en ce monde et dans l'autre.

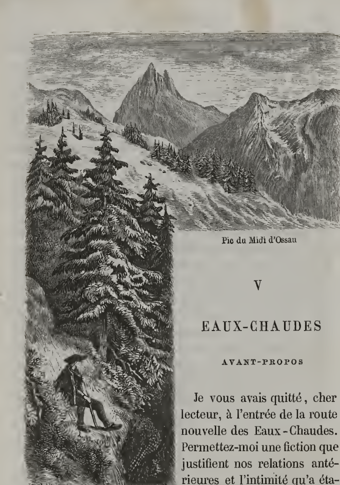
Allons, mettez-vous à l'œuvre; attachez votre nom à un travail ou à une amélioration quelconque utile au pays; alors seulement je vous permettrai de crier après la lésinerie et l'avidité de nos montagnards. Jusque-là, motus; car c'est la pèlle qui se moque du fourgon.

ADIEUX A MES LECTEURS DES EAUX-BONNES.

Ici l'auteur s'est pris la tête à deux mains; comme il fait chaud, et que la fenêtre de son cabinet est ouverte, les voisins ont dû croire qu'il composait des vers, ou bien qu'il dormait. On pouvait s'y tromper; car plus d'une fois en voulant faire l'un, on fait l'autre. Et pourtant le malheureux ne pensait pas du tout au sommeil, il n'avait pas non plus la moindre velléité de poésie. Il ne composait pas; il interrogeait sa mémoire, il se creusait la tête pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié de ce qui pourrait servir à votre amusement ou à votre instruction; il voulait inventer quelque chose de touchant pour vous faire ses adieux, avant d'aller aux Eaux-Chaudes, porter ses conseils et les leçons de son expérience, dont certes il n'a point été avare envers vous.

Mais, en conscience, il n'a plus rien trouvé à vous dire, plus de recommandations à vous adresser; il est tranquille sur les soins de votre santé et de vos plaisirs. Son œuvre avec vous est achevée; missionnaire infatigable, il va faire entendre sa parole où sa parole pourra encore être utile.

Quand vous irez aux Eaux-Chaudes (c'est-là qu'on l'appelle et qu'il se rend de ce pas), vous l'y rencontrerez tout disposé à vous donner encore quelques consultations; sans toutefois qu'il veuille établir, sur le terrain scientifique, une concurrence inconvenante avec le médecin-inspecteur.


Pic du Midi d'Ossau

V

EAUX-CHAUDES

AVANT-PROPOS

Je vous avais quitté, cher lecteur, à l'entrée de la route nouvelle des Eaux-Chaudes. Permettez-moi une fiction que justifient nos relations antérieures et l'intimité qu'a établie entre nous le commencement de notre voyage. Des guides, pénétrés de leur mérite, sachant qu'on ne peut se passer d'eux, prennent quelquefois des licences de ce genre. Je vais les imiter. Je supposerai donc qu'au lieu de continuer votre route sans moi, vous avez préféré m'at-

tendre quelques instants à la bifurcation des deux routes.

Je vous remercie d'une attention à laquelle je suis sensible; et comme la vie de ce monde doit toujours être un échange de bons procédés, je vais tâcher que vous ne regrettiez pas le temps que je vous ai fait perdre.

Avant de nous remettre en marche, je sens plus que jamais le besoin de réclamer toute votre indulgence. La franchise est la plus belle, et peut-être la plus rare des qualités dans un auteur, surtout quand il faut qu'il avoue son insuffisance. Cet effort de modestie et de sincérité, qui coûte tant à certains écrivains, ne m'est pas pénible; j'ai, sur beaucoup de points qui me restent à traiter, des connaissances assez réelles pour ne pas hésiter à vous avouer que sur d'autres mon instruction n'est pas aussi solide.

Pendant dix ans de séjours dans les Pyrénées, séjours assez généralement commencés le 1er juin et terminés le 1er octobre, j'ai presque continuellement habité Bonnes, et je crois, pour me servir d'une locution familière, avoir prouvé que je connais ce village comme ma poche; que j'ai étudié ses eaux, ses mœurs, les ressources qu'il offre, de manière à pouvoir en parler. En revanche, jamais je ne suis resté aux Eaux-Chaudes plus de deux ou trois jours de suite. Un intérêt pressant me rappelait à Bonnes; mais, doué d'une santé vigoureuse, assez liant par caractère, grand marcheur, désireux de visiter ce que je ne connaissais pas, je me suis fait, aux Eaux-Chaudes, des amis avec lesquels j'allais passer des journées entières. Tantôt nous nous promenions dans l'établissement, tantôt aux environs; d'autres fois il nous arrivait de pousser au loin nos excursions, en chasseurs ou en simples touristes; puis, je m'asseyais aux tables particulières et aux tables d'hôte; j'ai pu ainsi, non-seulement me faire une idée très-complète de la vie et des

habitudes du pays, mais aussi acquérir des notions précises sur la topographie de cette contrée.

Ces relations amicales, intimes même, avec les baigneurs aussi bien qu'avec les habitants (hôteliers ou guides) des Eaux-Chaudes, m'en ont assez appris pour que j'ose vous servir de cicerone. Je vous devais pourtant, je me devais à moi-même, de m'expliquer franchement, et de me faire excuser si je ne déployais pas pour les Eaux-Chaudes cette sûreté d'allure que vous avez pu remarquer dans ma manière de traiter tout ce qui a rapport aux Eaux-Bonnes.

J'ai la conscience d'avoir fait de mon mieux, grâce aux renseignements les plus sûrs, puisés aux meilleures sources. Beaucoup de mes confrères ont tracé des itinéraires, publié des guides de voyage, et certes ils ne pourraient justifier d'autant de titres à la confiance de leurs lecteurs. Tout en écrivant ces lignes, je faisais machinalement dans ma tête le calcul que voici : je suis resté en dix ans, à Bonnes, environ mille jours; j'allais bien une fois au moins par semaine, pour ne pas dire deux, voir mes amis des Eaux-Chaudes. J'ai donc visité ce pays à peu près cent quatre-vingts fois. J'en ai bien vu assez, ce me semble, pour avoir le droit de vous y servir de guide.

Après ce petit préambule, dans lequel il me paraît que j'ai su allier une légitime assurance à une modestie assez rare de notre temps, remettons-nous en route.

Nouvelle route. — La route que nous allons suivre, au moins sur un quart de son parcours, c'est-à-dire depuis son origine jusqu'au pont *Crabé*, le premier que nous rencontrerons sur notre droite, est un bienfait tout récent, et cependant aussi longtemps attendu que désiré. Elle a remplacé cette côte terrible, dite du *Hourat*, contre laquelle venaient se briser jadis les forces des pauvres chevaux

chargés de vous hisser aux Eaux-Chaudes. Ce n'est pas une raison, parce que l'ancienne route est aujourd'hui délaissée par les voitures, pour que je la passe tout à fait sous silence; j'aurai soin au contraire de vous en dire quelques mots lorsque nous l'aurons rejointe au pont *Crabé*. Elle en vaut ma foi bien la peine encore, et je vous engage à la parcourir un jour à cheval dans une de vos promenades, ne fût-ce que pour admirer la belle vue de la vallée d'Ossau qu'on a du haut de la côte, et faire une prière pour les êtres chers à votre cœur, à la modeste chapelle. Les travaux que la voie nouvelle a nécessités, les dépenses que sa construction a entraînées, ont été considérables; les premières études seules avaient coûté plus de 20,000 fr. Si les miraculeux tours de force que les chemins de fer ont fait exécuter en France dans ces dernières années, ne nous avaient pas tous un peu blasés sur l'audace de certains travaux d'art, j'aurais belle vraiment à vous arrêter avec moi dans cette gorge longtemps réputée inaccessible, et dont il était donné cependant à nos modernes Annibal des ponts et chaussées de nous ouvrir l'entrée : je vous ferais remarquer les fondations gigantesques des murs de soutènement, le nombre incalculable des trous de mine qui sillonnent les roches basaltiques, et la hardiesse de ces arcades à profil en courbe sur lesquelles court la chaussée pendant plus de cent mètres. Mais l'air qu'on respire ici, même en plein été, est froid comme celui de la Sibérie, et je craindrais qu'en vous retenant trop longtemps *le vent qui souffle à travers la montagne ne vous rendît... malade*.

Risquez seulement par la portière de votre voiture un rapide coup d'œil; puis une fois que vous aurez jugé l'ensemble du tableau, reportez-vous pour les détails au dessin que voici. Cette reproduction du lieu, que je vous garantis

exacte, m'a coûté à moi un rhume heureusement guéri



ensuite par la source de Bonnes; c'est assez de victime comme cela. En définitive, il n'y a pas de spectacle, quelque

grandiose qu'il soit, qui vaille ce qu'on appelle d'ordinaire, je ne sais trop pourquoi : une *bonne* fluxion de poitrine.

Ancienne route. — Souffrez maintenant que nous retournions quelque peu en arrière. Montons, en sortant de Laruns, l'ancienne route des Eaux-Chaudes que l'œil, peu familiarisé maintenant avec les pentes fantastiques des anciennes routes pyrénéennes, prendrait pour une échelle appliquée au flanc de la montagne. Afin d'aller plus vite, et de rejoindre plus tôt le pont Crabé où la nouvelle route se soude à l'ancienne, je vous supposerai à cheval : un quart d'heure vous suffira alors pour atteindre le point culminant de la côte dite *du Hourat* (en béarnais, *le trou, le précipice*).

Là encore, les mêmes précautions hygiéniques que je vous ai recommandé de prendre dans la gorge que traverse la nouvelle route sont impérieusement indiquées. Relevez donc le collet de votre habit et placez sur votre bouche un mouchoir ou un cache-nez.

Admirez ce travail prodigieux de l'homme : arrêté par le roc qui se dressait devant lui, comme pour lui fermer le passage, ne croyez pas qu'il ait cherché à tourner l'obstacle : vous le voyez, il s'est attaqué aux flancs du rocher, il l'a tranché dans toute sa hauteur, ainsi que les paladins pourfendaient autrefois leurs ennemis d'un coup de leur bonne épée. Admirez vite cependant; car on éprouve subitement un froid pénétrant, qu'entretiennent sans cesse, même dans les jours les plus chauds de l'été, la neige, les glaciers, et le vent, qui, de Gabas, vient avec violence se précipiter dans la vallée d'Ossau.

A votre gauche, dans une petite niche bien simple, la statue de la Vierge appelle une de vos prières. Heureux du jour, si vous n'avez plus rien à demander au ciel, vous

avez au moins à le remercier, et on remercie Dieu en le priant. Mais surtout, esprits forts, gardez-vous d'un sourire de pitié en voyant humblement agenouillé aux pieds de la Madone, l'Espagnol à la stature de géant, qu'on croirait taillé dans l'acier. Ce n'est pas toujours comme vous, par une belle matinée, qu'il passe le Hourat : plus d'une fois,



alors qu'il traversait cette gorge pour retourner dans son Espagne, au delà des monts couverts de neige, auprès de sa femme et de ses enfants, l'orage mugissait sur sa tête; plein de foi dans le secours de la Vierge, il lui demandait d'apaiser la tourmente, de détourner de sa route les torrents et les avalanches, et de le conduire sain et sauf jusqu'à sa cabane hospitalière. Tant de fois exaucé dans sa

prière au moment du péril, croyez-vous que dans les heureux jours il oublie sa protectrice? Non, jamais; par le soleil comme par la neige, humble de cœur, il redit son invocation : *Sainte Vierge, assistez-nous, et délivrez-nous du mal!* — Passant, priez aussi, ou pleurez sur vos croyances perdues!

Quelques écrivains modernes, sur la foi d'auteurs anciens, ont parlé d'inscriptions gravées sur le rocher, et existantes encore en cet endroit; c'est ainsi qu'on se trompe, et qu'on trompe les autres, en ne vérifiant pas ce qu'on avance. Toutes ces inscriptions ont disparu alors qu'on a fait sauter les rochers pour ouvrir la route, et il y a longtemps de cela. Au surplus, n'eût été l'ancienneté de leur date, je vous promets qu'il n'y aurait pas à regretter beaucoup la perte de ces inscriptions; c'étaient des madrigaux des plus fades et des plus pitoyables. Une d'elles en latin, écrite en l'honneur du passage de Catherine de Navarre dans ces lieux, a été traduite par Th. Bordeu; je la reproduirai pour qu'on ne m'accuse pas de trop de sévérité dans l'appréciation que j'en ai faite. — Ce sont les rochers qui parlent :

« *Arrête-toi, passant!*

« Admire ce que tu ne vois pas, et regarde des choses « que tu dois admirer; nous ne sommes que des rochers, « et cependant nous parlons; la nature nous a donné l'être, « et la princesse Catherine nous a fait parler; nous l'avons « vue lisant ce que tu lis; nous avons ouï ce qu'elle disait; « nous l'avons soutenue. Ne sommes-nous pas heureux, « passant, de l'avoir vue, quoique nous n'ayons pas des « yeux? Heureux toi-même de ne l'avoir pas vue! Nous « étions morts, et nous avons été animés. Toi, voyageur,

« tu serais devenu pierre. Les Muses ont érigé ce monu-
« ment à Catherine, princesse des Français-Navarrais, qui
« passait ici l'an 1591. »

Les injures du temps n'ayant pas respecté cette inscription à la louange de Catherine, messire de Gassion la fit restaurer sur marbre en 1646, en l'accompagnant d'une autre dans le même style. Toutes deux, comme je l'ai dit tout à l'heure, n'existent plus aujourd'hui.

Maintenant que vous avez admiré la belle horreur de ce passage, descendons la montagne par une route jadis bien entretenue, mais dont l'état actuel laisse beaucoup à désirer. Examinez ce chemin créé pendant la mémorable administration de M. Détigny, intendant général du Béarn. Long et solide balcon, suspendu sur le précipice, on le regardait alors comme un des travaux d'art les plus remarquables en ce genre de toutes les Pyrénées. De nos jours, cependant, on a fait aussi bien, disons-le hardiment, on a fait mieux. Écoutez aussi les bruits du torrent qui, à deux cents pieds au-dessous de vous, se précipite avec un fracas comparable aux roulements du tonnerre. Devant vous s'allonge, entre deux murs de montagnes à pic, la vallée des Eaux-Chaudes, dont on n'aperçoit pas encore le village. Le paysage a beau être empreint d'une certaine poésie sauvage, je crains fort que la première impression qu'il vous causera ne soit pas très-favorable. Et d'avance, je veux bien vous accorder que le vestibule de votre nouvelle habitation n'est pas précisément gracieux.

Sur ce chemin, quoique la pente en soit rapide, il y a cependant sécurité entière pour le voyageur, défendu qu'il est d'un côté par la montagne, et de l'autre par les parapets en maçonnerie, qui le protégent contre une chute, au bout de laquelle il serait bien sûr de ne pas souffrir long-

temps. Pendant que vous avancez sans crainte vers ces sources où vous retrouverez la santé, sachez ce qu'était autrefois la route que vous parcourez. Aujourd'hui abandonnée pour une voie presque plane, elle passa cependant longtemps comme un progrès énorme, comparée à l'état général de la viabilité entre Pau et les Eaux-Chaudes. J'emprunte à un ouvrage publié il y a plus d'un siècle les détails de ce périlleux voyage :

« On descend de cette hauteur par des escaliers étroits, « qui vont en serpentant, et dont une partie est creusée « dans le roc. On ne peut sans frissonner envisager à ses « côtés l'abîme dans lequel le moindre faux pas vous ferait « rouler. Après plusieurs contours, croyant arriver au fond, « on se trouve encore sur la croupe d'une montagne au « pied de laquelle est le torrent, dont les flots font un « bruit à fendre la tête. Cependant, on côtoie cette mon- « tagne, on suit un tout petit sentier où deux personnes « ne peuvent pas passer de front ; on profite de temps en « temps d'un mur que l'on a construit du côté du Gave, « et que l'on traverse enfin pour arriver au lieu des Eaux, « où il faut tout faire porter, lits et vivres ; à peine vous « fournit-on le bois qui ne devrait pas manquer, ce « semble. »

Voilà donc quel était le chemin des Eaux-Chaudes, il y a un siècle, pour ne pas remonter au temps où Marguerite de Navarre, Jeanne d'Albret, Catherine, sœur d'Henri IV, femmes courageuses s'il en fut, venaient y faire de fréquentes excursions, par partie de plaisir et pour y mener joyeuse vie.

Vous comprenez bien quelle était la disposition des lieux. A partir du Hourat, on descendait un escalier, et quel escalier, bon Dieu ! sans parapets, à deux cents pieds au-dessus

du torrent. On arrivait au fond du gouffre, à l'endroit où est le pont sur lequel nous allons passer, au bas de la côte; puis le voyageur trouvait un sentier étroit, longeant le bord du Gave coulant à sa gauche, qu'il devait suivre, au risque de se rompre cent fois le cou, et qu'il traversait en face des Eaux-Chaudes. Plus tard, les nombreux accidents arrivés dans ce terrible défilé, donnèrent l'idée de renoncer au sentier primitif, d'en pratiquer un nouveau, et de jeter un pont, remplacé depuis par celui qui subsiste encore aujourd'hui. Ce pont, alors composé de deux longues poutres, appuyées d'une rive à l'autre, sans gardefous, fut appelé *Crabé*, du patois *chèvres*, parce qu'il ne convenait qu'à cet animal au pied léger, et aux montagnards au pied plus sûr encore.

Vous croyez peut-être que je vous fais une description fantastiquement effrayante; que j'exagère à plaisir les périls auxquels s'exposait la charmante reine de Navarre, femme si frêle et si mignonne; si c'était de bon ton, et si je n'étais un homme à qui on doit ajouter foi quand il affirme, je vous engagerais ma parole d'honneur de la sincérité de tout ce que je vous rapporte, ce dont, au surplus, vous pouvez vous assurer en lisant le récit que Palma Cayet, lecteur de Henri IV, nous a laissé de son voyage aux Eaux-Chaudes.

Si vous me demandez comment faisaient les femmes, comment les malades eux-mêmes pouvaient surmonter de pareils obstacles, quels étaient alors les moyens de transport, je vais vous le dire; car, pour votre instruction, sans vouloir m'en faire un mérite, j'ai compulsé plus de livres, brochures, documents, manuscrits, qu'il n'en faudrait pour écrire sur le pays que vous allez parcourir un gros ouvrage en deux volumes grand in-octavo, édition compacte.

Pour faire cette traversée, on prenait à Laruns de « grandes, fortes et belles Ossaloises qui », dit un vieil auteur, « emportent sur le col tous ceux qui se présentent. » Elles passaient sans rien craindre, dans les endroits dont j'ai parlé, tant il est vrai que l'habitude rend tout aisé.

Depuis que le chemin a été rendu praticable aux voitures, jé ne sais si les grandes et belles Ossaloises consentiraient, comme autrefois leurs aïeules, à emporter sur le col quiconque se présenterait. J'engage ceux de mes lecteurs qui veulent faire une étude approfondie des usages du pays, à s'en assurer : ils m'obligeront de vouloir bien informer mon éditeur du résultat de leurs démarches. Ce serait, en effet, un renseignement précieux à consigner dans ma prochaine édition, pour ceux qui craignent le mouvement de la voiture ou la fatigue du cheval, et surtout pour les touristes qui aimeraient à se suspendre au col des jolies filles de la vallée.

Pont Crabé. — Nous voici arrivés à l'endroit où nous avions, pour un moment, quitté la route nouvelle ; le chemin, maintenant, est uni et presque plat; vous le parcourrez rapidement; vingt minutes au plus suffiront à votre cocher pour vous conduire à l'entrée des Eaux-Chaudes. Je n'ai rien de curieux à vous signaler pendant ce trajet, je me contenterai donc d'appeler votre attention sur le côté vraiment pittoresque de cette nature sauvage qui ne manquerait pas d'un certain charme, selon moi, si elle n'avait peut-être en même temps le défaut d'apporter à l'âme une vague tristesse.

EAUX-CHAUDES.

Chapelle. — A Bonnes le village finit, ici il commence par la chapelle; sa position avancée semble rappeler aux malades qu'avant de recourir à la vertu des eaux, il est d'abord quelque chose de plus puissant dont ils doivent implorer le secours. La baguette de Moïse, l'homme de Dieu, faisait jaillir du rocher l'eau qui devait désaltérer les Hébreux; le ciel ici fait sortir d'un rocher la source qui, s'il l'a décidé dans sa miséricorde, vous rendra la santé.

Cette petite chapelle est d'un style simple et sans ornements; elle est desservie par le curé de Laruns; surtout pendant la dernière saison des eaux, on trouve aux Eaux-Chaudes, pour la célébration des messes, les mêmes ressources qu'à Bonnes, grâce aux nombreux ecclésiastiques de la province, qui y viennent au moment des vacances. L'église est assez grande aujourd'hui pour les fidèles, dans cet endroit fréquenté de préférence par les Anglais du culte réformé. Plus tard, quand des constructions nouvelles, et le comfortable des hôtels que l'industrie ne manquera pas de bâtir, attireront un plus grand nombre d'étrangers, cette chapelle deviendra bien vite insuffisante comme celle de Bonnes. Voilà dans deux localités le même inconvénient que je signale, ce qui me fait croire, que soit MM. du conseil général, en votant les fonds, soit MM. les architectes, en dressant leurs plans, avaient eu, à tort, peu de foi dans l'avenir de l'établissement, ou dans la piété des fidèles.

L'aspect des Eaux-Chaudes, comme celui du paysage, est triste et sauvage : ce petit groupe de maisons, généralement mal bâties, est peu élevé au-dessus du Gave. En-

touré de hautes montagnes qui l'enserrent, il n'est ouvert qu'au S.-S.-E. et au N.-N.-O. Ce courant d'air devrait en rendre le séjour froid et dangereux ; pourtant, bizarrerie



Entrée des Eaux-Chaudes.

de la nature, malgré les mauvaises conditions hygiéniques du site; on guérit force rhumes et rhumatismes; et avec quelques précautions, il est rare qu'on en contracte aux Eaux-Chaudes.

La lumière n'y semble pas pure ; elle y arrive difficilement. La verdure de la montagne n'a pas, comme ailleurs, un aspect riant. Le vert foncé des hêtres, des buis, des sapins, qui surgissent en masse de tous côtés, et surtout le brun tournant au noir des contre-forts de Gourzy qui s'élèvent en barrière de rochers, haute de 1,000 toises, jettent une teinte mélancolique sur toute la nature environnante.

Dans ce couloir long et étroit, pendant des journées entières, des brumes épaisses, qui semblent faire élection de domicile sur le Gave, interceptent la lumière et donnent à ce séjour l'aspect de l'empire des brouillards.

Je juge peut-être avec prévention et trop de rigueur cette localité, accoutumé que je suis aux dix lieues de pays qui toute l'année se développent sous mes yeux à Pau, m'inondant d'air et de clarté. Ce qui influence mes impressions, c'est peut-être aussi l'effet du contraste qu'offre le site des Eaux-Bonnes, qui, quoiqu'en pleines montagnes, présente pourtant un paysage riant, où la vue peut s'étendre sur les villages d'Aas, d'Assouste, de Béost, et sur la vallée encore assez ouverte de Laruns.

Je fais cependant assez bon marché de mon opinion, qui, je le sais, n'est pas partagée par tous les voyageurs; et j'ai surtout contre moi les Anglais, admirateurs d'une nature abrupte et tourmentée : ils mettent le séjour des Eaux-Chaudes bien au-dessus de celui de Bonnes. Ce qu'ils aiment aux Eaux-Chaudes, c'est le caractère tranché de cette vie agreste. Ils y viennent pour contempler les lacs, les neiges et les cimes déchirées. Ils éprouvent un charme puissant à parcourir ces chemins suspendus sur le bord des rochers, ces forets vierges de Gabas, ces cols qui nous séparent de l'Aragon.

Ont-ils si grand tort? Je n'ose, en vérité, me prononcer. D'ailleurs, le passage de la route d'Espagne donne un mouvement, offre un spectacle qui se renouvelle sans cesse et que ne connaît pas Bonnes. Les nombreux troupeaux de la vallée, les convois de mules, impriment, je le sais, aux Eaux-Chaudes, certain caractère étranger à Bonnes, livrée tout entière à son personnel quelque peu aristocratique et guindé. Ne disputons donc pas des goûts ni des couleurs;

laissons chacun être de son avis; qu'il me soit permis seulement de dire que j'ai une foi vive dans la vertu de ces eaux, puisqu'elles ont guéri du *spleen* quelques insulaires, lorsque moi, plus d'une fois, je me suis senti, à l'aspect de ce séjour, fort disposé à contracter cette affreuse maladie. En établissant un parallèle entre deux localités rivales, je me suis laissé aller à accorder une supériorité marquée aux Eaux-Bonnes; je dois pourtant confesser qu'au temps où les princes de Béarn, les souverains et les reines de Navarre fréquentaient en partie de plaisir les Eaux-Chaudes, tous ces grands personnages faisaient fi des Eaux-Bonnes, où, comme l'écrivait *la belle Fosseuse,* fille d'honneur de Catherine de Valois et maîtresse de Henri IV, *la vie et la vue n'étaient pas joyeuses à l'égal des Eaux-Chaudes.*

Résumons-nous donc : pour les uns, c'est un magnifique pays; pour les autres, c'est le plus triste séjour auquel un malade puisse être condamné. Vous connaissez l'impression qu'il produit sur moi; je vous laisse maître de l'opinion que vous vous en formerez. Je serais désolé de l'influencer; d'ailleurs, puisque vous devez y demeurer, y chercher la santé, votre intérêt vous fait une loi de voir la chose sous son beau côté.

Soit philosophie, soit raison, soit caprice, vous ferez comme les autres; peut-être même, une fois installé, ne voudrez-vous plus quitter le pays : en vérité, je vous le souhaite de tout mon cœur.

HOTELS. — LOGEMENTS. — TABLE.

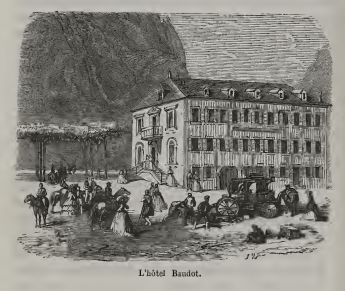
Ici, je l'avoue, l'auteur est fort embarrassé. Il a entendu les uns faire l'éloge du séjour des Eaux-Chaudes; d'autres en dire pis que pendre. En général, les touristes qui ont

écrit sur cette localité, ne l'ont pas traitée avec indulgence dans la personne de ses logeurs et maîtres d'hôtels. J'ai là sous les yeux le récit d'une petite station de huit jours faite aux Eaux-Chaudes par un Parisien. Il faut qu'il ait vu les lieux et goûté la cuisine dans une fâcheuse disposition d'esprit; il faut que la malheureuse carte à payer ait présenté un total bien monstrueux; car il n'est sorte de plaintes, qu'il n'ait consignées dans sa petite brochure. Ce n'est pas avec de l'encre, c'est avec du fiel qu'il a écrit. Il dit presque qu'il a été écorché d'abord, empoisonné ensuite. Je n'aime pas les exagérations, et d'ailleurs je ne crois jamais que la moitié des choses. — C'est peut-être encore trop. — Heureusement je ne me contente pas d'un avis isolé; je sais que qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Dans mon enquête consciencieuse, j'ai obtenu des renseignements plus favorables, et que je crois bien plus justes, sur l'hospitalité des Eaux-Chaudes. Le guide anglais Murray, dont tous ceux qui savent l'impartialité de nos voisins et amis en matière de renseignements pour les voyages, ont pu apprécier la compétence, rend une justice selon moi beaucoup plus équitable aux hommes et aux choses de cette localité.

Quant à moi, voici l'opinion que je m'en suis faite, et que vous serez à même de ratifier ou d'improuver.

Le comfortable est inconnu dans le pays. En général, les maisons y sont basses, peu spacieuses, mal distribuées et incommodes; elles ne sont pas tenues avec le soin et la propreté désirables; les meubles qui les garnissent sont mesquins et insuffisants. Cependant il y a certains hôtels, tels que l'hôtel Baudot, l'hôtel de France tout récemment construit, l'hôtel de Londres, dépendance de l'établissement thermal, où les touristes, comme les malades, trouveront

une hospitalité aussi convenable qu'aux Eaux-Bonnes. J'ajouterai que l'hôtel Baudot, notamment, offre aux familles des appartements complets, qui, à moins qu'on ne soit trop difficile, ne laissent vraiment rien à désirer : chauffé par un



L'hôtel Baudot.

calorifère, pourvu de tapis dans les escaliers et dans les chambres, il a été adopté dans ces dernières années par la partie la plus fashionable des étrangers. Faites-vous montrer le livre où chacun en partant consigne, avec son nom, l'expression de sa satisfaction pour le service de l'hôtel, et vous y verrez les noms les plus considérables des aristocraties russe et anglaise. Cet hôtel a le privilége des appartements de famille. D'ordinaire ce que l'on appelle un appartement composé de quatre pièces et d'un salon, varie de 16 à 20 francs par jour. A côté des hôtels, il y a les maisons

meublées de Larqué et de Callon sur la route de Gabas, et de Bussy, de Souques, de Laplace, sur la promenade Henri IV.

Le prix d'un appartement est basé sur le nombre des chambres : dans le fort de la saison, le prix de chacune est d'environ 3 à 4 francs par jour (le bois de chauffage, quand il est nécessaire, s'y trouve compris ; jamais on ne le fait payer à part). Il faut dire que quoique ce soit là en général le taux des locations, dans certaines maisons on rencontre des exigences moins grandes. Au reste, il n'en est pas ici comme à Bonnes, où les prix dans les divers hôtels du même ordre sont presque uniformes ; aux Eaux-Chaudes, vous obtiendrez plus facilement des accommodements. Il n'est donc pas de règle générale. Suivant qu'il y aura plus ou moins de monde, que vous mettrez une insistance plus rigoureuse à discuter vos conditions, vous les obtiendrez plus ou moins favorables. On tient ici véritablement boutique de logement ; on surfait, et on vend au rabais.

Il n'y a guère que deux traiteurs : Baudot, l'illustre élève de Gardères le propriétaire de l'hôtel de France de Pau, et le premier cuisinier des Basses-Pyrénées ; Baudot, qui soigne sa cuisine, non pas une fois par hasard pour un dîner de commande, mais chaque jour, parce que la cuisine est pour lui un art ; et Soupé, le propriétaire de l'hôtel de France. Tous deux ont une table d'hôte, ct portent dans les maisons garnies qui n'ont pas de cuisine. Les repas qu'on envoie au dehors, se paient d'ordinaire au plat et à prix débattu. Je ne puis sur cet article, vous le comprenez, vous indiquer rien de positif. La table d'hôte, chez Baudot, à laquelle je me suis assis plusieurs fois, et dont j'ai toujours été très-satisfait, se paie 5 francs, déjeuner et dîner

compris : vous paierez 6 francs si vous préférez prendre vos repas dans votre appartement.

EFFETS DES EAUX-CHAUDES.

Je suis obligé d'user encore ici, avec mes lecteurs, d'une petite précaution oratoire, et de leur demander pardon d'oser les entretenir des vertus de ces eaux et de leurs effets, quoique je ne sois pas médecin, quoique je ne sois jamais resté longtemps dans cette localité; mais ils savent que par suite de mes séjours prolongés dans la vallée d'Ossau, j'ai, en visites multipliées, passé plus de temps aux Eaux-Chaudes, que si j'avais été condamné à y subir deux ou trois saisons. Ajoutez qu'indépendamment des notions pratiques que j'ai puisées dans de nombreux entretiens avec des malades et des médecins, j'ai lu, feuilleté, analysé tout ce qui a été écrit sur ces eaux; de plus, tous les documents qui pouvaient m'éclairer et m'empêcher de m'égarer m'ont été prêtés par le médecin-inspecteur des Eaux-Chaudes. Il eût certes mieux fait de me donner, ainsi qu'il me l'avait promis, un précis sur ces sources, qu'il a étudiées avec soin et qu'il sait administrer avec une rare intelligence. Mais il a eu peur sans doute de faire honte à son collègue de Bonnes, et il a préféré l'imiter, en me manquant comme lui de parole. Je ne savais pas qu'en Ossau on fût aussi Gascon, mais on apprend tous les jours du nouveau.

Quoi qu'il en soit, malgré l'appui qui me fait défaut, et dont je suis bien obligé de me passer, vous voyez, par tous les motifs détaillés au commencement de ce chapitre, que, sans trop d'outrecuidance, je puis, appuyé sur les meilleures autorités, vous détailler les vertus thérapeutiques

de ces sources. D'ailleurs je vous fais la même recommandation qu'à vos confrères les malades des Eaux-Bonnes : Gardez-vous d'user de ce remède, aussi dangereux quelquefois, qu'héroïque et salutaire, suivant qu'il estbien ou mal appliqué, sans avoir pris l'avis de l'inspecteur ou de son adjoint.

Il y a aux Eaux-Chaudes six sources :

1° *Lou Rey* (le roi), ainsi appelée, m'a-t-on dit, parce que c'était celle qu'affectionnait Henri IV, dans les voyages fréquents qu'il fit aux Eaux-Chaudes ; on prétend que depuis quelques années, sa température (27 degrés R.) s'est affaiblie, mais je ne me porte pas garant de cette assertion. Dans mon désir de ménager toutes les susceptibilités, je m'empresse de déclarer que ce n'est que l'opinion particulière d'un homme, que pourtant je regarde comme bien compétent en cette matière.

2° *L'Esquirette* (clochette), 28 degrés R. C'est la source la plus minéralisée de l'établissement, celle en faveur auprès des malades.

3° *Lou Clot* (le trou), 29 degrés R.

4° *Larressec* (moulin à scie), 20 degrés R.

5° *Baudot,* 20 degrés R. Elle ne sert qu'à la boisson.

6° *Mainvielle* (source froide), 9 degrés. On l'emploie souvent pour les maux d'estomac ; mais on peut dire que, suivant la nature et la cause de ces affections, elle est ou salutaire ou dangereuse. Plusieurs hommes de l'art, persuadés qu'elle produit en somme plus de mal que de bien, proposaient de la fermer.

Aux Eaux-Chaudes, sur ces six sources, les trois premières sont employées en bains et douches, et les trois dernières uniquement à l'intérieur. De toutes ces sources, on ne connaissait, en 1780, que Lou Rey et l'Esquirette. En

1800, un pasteur crut reconnaître sous ses pas une cavité; on fit des travaux, et on trouva *Lou Clot* coulant dans une petite grotte.

La découverte des autres fontaines remonte à une époque assez rapprochée de nous. En creusant les fondations du nouvel établissement thermal, on a fait jaillir une source fort abondante, dont les principes ont beaucoup d'analogie avec *Lou Clot*. L'administration s'en sert pour alimenter une vaste piscine réservée aux malades indigents.

Ces eaux sont apéritives. — Souvent elles appesantissent la tête, et portent légèrement au cerveau : elles produisent à peu près l'effet du café. Ce qui fait qu'elles agissent sur la tête, c'est qu'elles occasionnent certain agacement assez prononcé des nerfs de l'estomac et des intestins, en excitant un léger mouvement fébrile. Il arrive parfois qu'elles irritent le gosier et présentent un caractère de stypticité.

Elles sont plus fortes que les Eaux-Bonnes et commandent, dans leur application chez les individus d'un tempérament délicat, les plus grandes précautions. Cette opinion, que l'usage et l'expériencc justifient tous les jours, paraîtra bien singulière, quand on consultera le tableau de la quantité de sulfure de sodium que MM. Anglade, Longchamp et Fontan ont trouvée dans ces différentes sources. En effet, on voit la buvette et la douche, à Bonnes, figurer pour gr. 0,0251 ; et aux Eaux-Chaudes : *Baudot*, pour gr. 0,0086 ; le *Clot*, le *Roi*, pour gr. 0,0063, et enfin *Mainvielle*, si énergique, si violente, qu'on a voulu la faire condamner, présenter seulement gr. 0,0007. C'est une preuve que l'observation clinique donne souvent des démentis à l'analyse chimique. Malgré cette différence dans les quantités respectives de sulfure de sodium, malgré l'opinion presque

universelle que l'action thérapeutique des eaux est en raison directe de leur sulfuration, il n'en est pas moins reconnu que les sources des Eaux-Chaudes sont beaucoup plus énergiques que celles de Bonnes. Je donne ici, comme je l'ai fait pour Bonnes, le tableau des observations recueillies par M. François, en 1858.

SOURCES et LIEUX D'OBSERVATION.	TEMPÉRATURE DEGRÉS CENTIGRADES.	DEGRÉS DE SULFURATION hydrométrique.
SOURCE DU REY :		
1o A la Source.............	33 30	30
2o A la Buvette............	32 10	26
3o Au robinet du bain no 5....	32 20	23 1/2
4o Bain préparé au no 5......	32 10	23
5o — après 1/2 heure..	31 60	23 faible
SOURCE DU CLOT :		
1o A la Source............	36 40	31
2° A la Buvette............	34 50	16
3o Au robinet du bain no 3 .	33 10	21
4o Bain préparé au no 3.......	33 »	20 1/4
5o — après 1/2 heure..	32 40	19
SOURCE DE L'ESQUIRETTE :		
1o Au Griffon...	34 90	28
2o A la Buvette........... ..	33 50	13
3o Au robinet du bain no 4 .	32 90	17
4o Bain préparé au no 4......	32 70	17 faible.
5o — après 1/2 heure.	32 30	16 3/4
SOURCE BAUDOT......	25 10	27
SOURCE DE LARESSEC........ .	24 10	27
SOURCE MAINVIELLE....	10 80	13

J'ai vu des hypocondriaques atteints du vertige, guéris promptement par l'usage des Eaux-Chaudes en boisson et en bains. Dans cette affection, ceux qui éprouvent pendant le traitement une grande chaleur d'entrailles, des insomnies, guérissent radicalement s'ils persévèrent, malgré ces symptômes fâcheux, qui prouvent que le remède agit efficacement. Les difficultés de respirer, les suffocations, les défaillances en marchant ou en montant, cèdent très-souvent à l'action des Eaux-Chaudes en boisson. Même emploi des eaux, mêmes résultats dans les palpitations.

Les boissons et les bains guérissent ces terribles et fréquentes migraines qui sont de véritables maladies.

Des duretés d'oreille, certaines surdités, sont combattues avec succès par des injections et par la boisson.

Des gonflements au ventre ou aux cuisses, occasionnés par des suppressions, sont dissipés par des bains.

Ces eaux guérissent les sueurs fréquentes, les accès de goutte, les obstructions du foie, de la rate, les pâles couleurs, les maux de tête, les maux d'estomac, les coliques, les tranchées invétérées, les maux aux yeux, aux oreilles, qu'elles tempèrent, dit Bordeu, quelquefois miraculeusement. Les tumeurs aux articulations, les ulcères, les dartres, mais surtout les rhumatismes et les paralysies, quelques catarrhes pulmonaires, des phthisies commençantes, ont été guéris, ou du moins sensiblement améliorés par l'eau de la source Baudot. Les Eaux-Bonnes ont cependant une supériorité incontestée pour les maladies de la poitrine et du larynx. — Victor Hugo, en parlant de l'architecture et de l'imprimerie, a dit : *Ceci tuera cela.* — Un jour qu'il était question des Eaux-Bonnes et de la source Baudot, le docteur Samonzet, parodiant cette idée profonde sans doute, mais quelque peu obscure de l'auteur

de *Notre-Dame de Paris,* s'écria : *Ceci tuera cela.* C'est spirituel, je le veux bien, mais pour juste, je n'en crois rien! — Bordeu, qui s'y connaissait, on me l'accordera, a dit : « Je ne conseille pas aux pulmoniques d'user de ces eaux. »

Voilà la série complète des diverses maladies dont on trouve la guérison aux Eaux-Chaudes. C'est au médecin seul qu'il appartient de régler la dose et l'emploi en douches, en bains, en boisson, de ce remède salutaire et puissant, mais en même temps souvent bien dangereux, comme je ne puis trop le répéter.

L'application et le succès des Eaux-Chaudes, dans toutes ces diverses affections, sont consacrées par les observations de Bordeu, de Olhagaray, de Patissier, de Bourdon, des docteurs Samonzet, Baile, Irarié, et enfin de tous les praticiens qui les ont étudiées.

Un plaisant prétendait que les Eaux-Chaudes ressemblaient aux Béarnais, qui ne sauraient vivre hors de chez eux. Sans aller le demander à feu le roi de Suède, beaucoup d'autres, qui n'ont pas d'aussi bonnes raisons que lui pour vivre sans chagrins loin du pays, s'accommodent parfaitement d'autres climats. De même les eaux, soigneusement bouchées, se transportent, se conservent très-bien, et ont beaucoup d'action loin de leur source.

J'ai vu certains malades couper leur vin avec l'eau minérale qu'ils ne pouvaient supporter mêlée au sirop ou au lait; ils neutralisaient ainsi ce liquide assommant pour leur estomac.

Une pauvre famille des environs des Eaux-Chaudes emploie l'eau minérale dans la manutention de son pain; elle s'en sert dans le pot-au-feu pour cuire la viande. Le père, la mère et six enfants se trouvent fort bien de ce régime.

Je ne vous engage pourtant pas à pousser si loin l'hydromanie.

Maintenant que vous savez ce que peuvent les Eaux-Chaudes sur votre santé, allons visiter l'établissement.

ÉTABLISSEMENT THERMAL.

L'établissement des Eaux-Chaudes, situé sur le territoire de Laruns, est une propriété communale. Séjour de plaisance et maison de santé des souverains de Béarn et des rois et reines de Navarre, il pourrait montrer avec orgueil la longue liste des illustres voyageurs qu'il a eu de tout temps le privilége d'attirer. Malheureusement il avait affaire, à ce qu'il paraît, à des ingrats, puisque aucun de ces nobles visiteurs n'a laissé de monument durable de son passage.

Gaston XI, en 1471, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, Jeanne d'Albret, en 1568, Henri IV et Catherine de Navarre, en 1591, sont au nombre des hôtes qui, à plusieurs reprises, vinrent y tenir leur cour et y chercher la santé. Ce fut dans ce séjour que Marguerite de Navarre composa toutes ses nouvelles et presque tous ses contes. Si vous êtes curieux de connaître les autres occupations auxquelles elle s'abandonnait, je vous renverrai à la chronique scandaleuse du temps qui entre à ce sujet dans des détails dont vous me permettrez de vous faire grâce.

Dans le XVIe siècle, les Eaux-Chaudes attiraient des provinces voisines une telle affluence de baigneurs, que les synodes de Pau et de Lescar, en 1565 et 1571, pourvurent à la nomination de ministres pour y exercer leurs fonc-

tions pendant la saison, et y aider à la propagation des nouveaux principes religieux.

On était alors peu difficile sur le bien-être : le pays, en fait d'habitations, ne présentait aucune ressource ; ou, ce qui est présumable, les souverains et les reines se faisaient précéder par les différents services de leurs maisons, et trouvaient alors dans les logements temporairement établis ce que réclamaient les commodités de la vie.

Dans le XVIIe et le commencement du XVIIIe siècle, ces eaux étaient tombées dans un oubli complet ; l'illustre médecin Bordeu, originaire d'Izeste, ce petit village de la vallée dont je vous ai déjà parlé, leur rendit la vogue dont elles avaient joui pendant si longtemps à juste titre.

Placées sur la route d'Espagne, les Eaux-Chaudes furent favorisées, sous le rapport de la viabilité, bien avant les Eaux-Bonnes. L'administration de la mâture royale, qui exploitait pour le service de la marine les forêts vierges de Gabas, avait, dès 1776, avec l'assistance de M. Détigny, intendant de la province, ouvert la route qui conduit à ces sources. A peu près à la même époque, on construisit une maison nommée pompeusement le Château, autour de laquelle vint se grouper successivement une partie de celles qui existent aujourd'hui. Mais soit prévention, soit qu'elles ne fussent pas assez étudiées ni assez connues, les Eaux-Chaudes n'obtinrent pas une faveur prononcée hors du département. Peu d'étrangers y furent envoyés d'autres points de la France ; les indigènes seuls les fréquentèrent, et encore, à cette époque, étaient-ils peu nombreux.

Malgré les travaux exécutés dans cette localité par les diverses administrations, pour réunir les sources, pour augmenter et améliorer les bains, travaux, il faut le dire, toujours entrepris par morceaux, sans plan ni ensemble,

on ne put réussir à y attirer les malades. Ce qui peut-être aussi les éloignait, c'était l'absence totale du nécessaire, et de cet indispensable superflu qu'offrent tous les autres établissements thermaux. Depuis quelques années, une heureuse révolution s'est opérée; des cures extraordinaires ont révélé de nouveau l'efficacité de ces eaux : on s'est accoutumé peu à peu à y venir, malgré et quand même.

Je ne vous ferai pas la description de l'établissement ancien. Son aspect extérieur, assez en analogie avec celui de la Morgue de Paris, avait quelque chose d'attristant et de lugubre. Ses cabinets de bains, ses douches suintaient l'humidité, et la baignoire de M. l'intendant de la province, que l'on montrait aux curieux comme ce qu'il y avait de mieux, donnait une pauvre idée de la science du comfortable de ce temps.

Le conseil municipal de Laruns a pris un jour une belle résolution ; de cela il y aura bientôt dix ans, il a voté une somme considérable pour faire élever aux Eaux-Chaudes, avec le secours du département, un établissement thermal modèle, dont la construction définitive a coûté 300,000 fr. C'est d'après les plans et sous la direction de M. Latapie, architecte, que les travaux ont été exécutés.

Le nouvel établissement, dont les fondations descendent jusqu'au pied du torrent, présente un aspect majestueux. Situé en contre-bas de l'ancien, il est de plain-pied avec le sol du côté qui regarde Gabas, et du péristyle on sort sur une vaste terrasse orientée au midi.

Sur les six sources connues aux Eaux-Chaudes, on n'a pas réuni dans l'établissement nouveau les sources Laressec et Mainvielle; elles exigent des travaux qui feront plus tard l'objet d'un projet spécial, lorsqu'il s'agira de les capter à

nouveau pour les utiliser. La source Baudot, mieux traitée que ses sœurs, a été, en 1857, abritée sous un gracieux petit pavillon, où sont installés quelques cabinets de douches et une buvette.

Que vous soyez tenté ou non de goûter de cette eau, levez toujours les yeux au-dessus du bienfaisant robinet, et lisez cette annonce dont la rédaction originale ne manquera pas de vous faire sourire : « Ceux qui veulent boire « peuvent passer au bureau. N'oubliez pas la fille ; elle « n'y est que pour les étrennes. » Ce qui veut dire en bon français que *la naïade* n'a d'autres appointements que le pourboire qu'on veut bien lui donner.

Les trois autres sources, celles du Rey, de l'Esquirette et du Clot, ont été conduites dans le nouveau bâtiment, chacune dans un réservoir particulier autour duquel sont groupées sept baignoires ; ce qui porte leur nombre total à vingt et une. Une piscine, des cabinets pour les douches ascendantes et descendantes, sont ménagés dans le soubassement des parties de l'établissement renfermant les bains.

Le rez-de-chaussée est consacré aux bains, promenoirs, corridors, salles d'attente, galeries, chauffoirs, etc., etc.

Les logements des baigneurs et baigneuses, du commissaire de police, du régisseur, sont situés dans un entre-sol.

Le premier étage contient les salles publiques, telles que salon de lecture, salle de billard, salle de bal, le logement du fermier, et une trentaine de chambres, la plupart situées en plein midi, qui forment ce que j'ai appelé tout à l'heure, avec celui qui les exploite, l'*Hôtel de Londres*.

Au deuxième étage est situé le logement du médecin-inspecteur.

J'ai peut-être relégué un peu loin, dans ce chapitre, des

détails qui intéresseront les amateurs de statistique. Mieux vaut tard que jamais cependant.

Des documents officiels qui m'ont été communiqués, il résulte que le nombre des buveurs et baigneurs, en 1857, a été de 2,500, et celui des bains et douches administrés de 32,000, dont 2,600 délivrés gratuitement aux indigents.

Quant au numéraire laissé dans la localité pendant cette saison, il peut être évalué à 80,000 francs.

Je renouvellerai ici une observation que j'ai déjà faite à Bonnes, à savoir qu'il serait à désirer qu'un travail, régulièrement et soigneusement fait, donnât chaque année le chiffre exact de tous ceux qui sont venus loger aux Eaux-Chaudes, et indiquât en même temps la durée de leur séjour.

Sans doute il y a une différence notable entre les résultats financiers signalés aux Eaux-Chaudes, et ceux obtenus aux Eaux-Bonnes. Mais il faut tenir compte des deux natures de malades qui fréquentent ces deux établissements et qui sont, pour le premier, à part quelques familles anglaises et russes, presque tous de modestes habitants du pays ou des environs; pour le second, de riches étrangers venus de tous les pays du globe. On doit, pour l'argent laissé aux Eaux-Bonnes, faire entrer en ligne de compte les habitudes de luxe et de comfort que les baigneurs y apportent avec eux, et qui sont loin d'être aussi répandues aux Eaux-Chaudes.

Le prix des bains, de la boisson, est le même que jadis à Bonnes : 1 fr. par bain, 20 c. par jour pour la boisson. Se guérir à raison de quatre sous par jour, c'est vraiment bon marché; mais les Eaux-Chaudes sont à 880 kilomètres de Paris, et les frais de voyage et de séjour ajoutent un peu au prix de chaque verre d'eau.

CHASSE. — PÊCHE

GUIDES. — ANES. — CHEVAUX. — VOITURES

C'est ici que le chasseur peut prendre ses ébats ; il y trouvera de nombreuses occasions de faire un beau coup de fusil. Comme à mes compagnons des Eaux-Bonnes, si je lui interdis la chasse à l'ours pour des raisons qu'il trouvera déduites au chapitre qui porte ce titre ; en revanche, je l'iuvite fortement comme eux à faire la guerre aux isards. On peut dire que c'est ici la patrie de ce gibier des montagnes, car on voit, par bandes de 40 à 50, courir, sauter de rocher en rocher, l'isard, ce joli petit animal, tout à la fois chevreuil, chamois, et que Linné appelle *antilope rupicarpa*. Le coq de bruyère, la perdrix rouge, la perdrix blanche, s'y rencontrent fréquemment ; il faut aller les chercher surtout aux pics d'Acizet, de Gazie et de Sesque. Dans une battue, il n'est pas rare de trouver un renard, un chat sauvage ; quelquefois même, ainsi qu'il m'est arrivé, on est assez heureux pour apercevoir une biche, enfant égaré des forêts d'Aragon. — Wagram, Mac-Mahon, Larentie, de Ganay, et vous tous, illustres veneurs, nos doctes maîtres, ne vous indignez pas à l'idée d'une noble biche tombant sous un ignoble plomb ! La montagne n'est plus de votre domaine ; vos coursiers rapides, vos anglo-bâtards, votre science, tout cela y serait impuissant. Aussi ce qui partout ailleurs passerait à juste titre pour une monstruosité, oser tirer sur un cerf, est ici de bonne guerre.

L'amateur de pêche peut exercer sa patience avec fruit

aux lacs d'Aule et d'Artouste, si abondants en truites, et dont Lanusse, notre connaissance des Eaux-Bonnes, jadis fermier, savait tirer de si bons profits; enfin, sur tout le cours du Gave de Gabas jusqu'à la Case de Broussette.

Les guides de promenade ou de chasse se paient 4 fr. par jour. Ils sont, en général, plus accommodants que ceux des Eaux-Bonnes; beaucoup d'entre eux demeurent à Laruns, mais, quand on en a besoin, il se présente journellement vingt occasions de les faire prévenir. Pour les grandes courses, par exemple, pour l'ascension au Pic du Midi, sans vouloir diminuer le mérite des autres, je vous recommande particulièrement Biraben dit Jean-Dot, Blaise Laroque, Bertrand le Baigneur, Camy, Larouy, Granger. Ce sont de braves montagnards et des chasseurs intrépides.

Si vous avez quelques conseils à demander sur une longue excursion, sur une course peu connue, sur une ascension périlleuse (les jeunes gens n'ont pas tout vu, ils n'en savent pas assez), allez trouver le père Barrès, Nestor des guides, maintenant propriétaire aux Eaux-Chaudes. C'est un homme bien précieux à consulter, et d'avance je suis sûr qu'il vous aidera avec empressement des conseils de sa longue expérience.

Tout ce que j'ai dit sur les chevaux, sur les voitures aux Eaux-Bonnes, s'applique aussi ici. Pour les prix, c'est quelques francs de plus ou de moins, selon votre talent à défendre votre bourse... Fi de pareilles misères. D'ailleurs, quand la différence des localités amènerait quelques variantes dans les tarifs, cela ne vaudrait pas la peine que je prendrais à vous entretenir d'objets que j'ai déjà traités ailleurs et qui sont identiques, sauf de très-légères nuances.

Pour tout ce qui tient à une transaction financière, à une

vente, à une location, enfin toutes les fois qu'il s'agit d'argent, le caractère des habitants de ce coin de la vallée d'Ossau conserve le même cachet que celui de toute la vallée, et du Béarn entier. Ils savent parfaitement servir leurs intérêts sous les dehors d'une politesse et d'une affabilité rares chez des paysans. C'est peut-être cette habitude, que quant à moi je trouve de bon goût, et que je préfère à l'avidité chicanière et de mauvaise compagnie de certaines provinces de France, qui a donné lieu à cet injuste dicton patois, contre lequel je proteste : *Lou Béarnès faus et courtès.*

Laissez-moi constater ici le même progrès qu'à Bonnes, il s'agit de l'introduction des ânes. Combien de pauvres malades, que le cheval aurait pu fatiguer, et dont la lugubre chaise à porteurs eût attristé les promenades, qui maintenant peuvent entreprendre, sans fatigue et sans crainte, ces petites courses, qu'au commencement d'un traitement ils ne doivent même pas risquer à pied. A la bonne heure, voilà une véritable amélioration ; et comme elles sont, hélas! bien rares, je me permets d'encadrer celle-ci dans une bordure d'éloges.

Mais puisque j'ai parlé d'améliorations, il en est une autre encore à vous signaler; et vraiment il est opportun de la constater ici, car si j'en crois le bruit public, elle est menacée de disparaître bientôt devant l'insuccès. Je veux parler de l'établissement d'un *omnibus* entre les Eaux-Chaudes et Bonnes. Établi en 1855 par M. Baudot, que l'on est toujours sûr de trouver à la tête du progrès dans cette localité, ce service a été plus tard cédé par lui à un autre industriel, qui lutte depuis deux ans avec courage, mais qui succombera peut-être, si l'autorité locale, mieux éclairée sur les vrais intérêts des deux établissements, ne vient pas

à son secours par une modique subvention. Semez et vous recueillerez, dit le proverbe. Allons, messieurs de Laruns, de Bonnes et des Eaux-Chaudes, mettez-le en pratique : une petite allocation donnée sur vos budgets communaux, et l'entreprise que je signale à votre bienveillant intérêt est sauvée : bien mieux que cela, elle se développera, et du courant journalier qui s'établira forcément entre les Eaux-Chaudes et Bonnes, naîtra pour chacun une source de produits chaque année grandissante.

Boutiques. — Marchands. — Je dois vous arrêter en passant devant deux petits magasins qui, je l'espère, auront votre visite pendant votre séjour : l'un est celui de Sanchette le fils, où vous trouverez, avec des costumes et des étoffes du pays, des échantillons de tous les marbres des Pyrénées ; l'autre est celui de Béterous, jolie librairie à laquelle est joint un café, le seul de la localité.

Je n'aurais eu garde d'oublier la boutique du facétieux barbier de la route de Gabas et son enseigne ; mais c'est en vain que je les ai cherchés cette année, l'un et l'autre avaient disparu. Pour que vous puissiez juger au moins de son talent poétique, lisez ces deux vers que ce rival de Figaro avait écrits à sa porte, et qui, durant tant d'années, firent le bonheur des baigneurs, sinon la fortune du pauvre diable :

> Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature ;
> Le mien, moins rigoureux, embellit la figure.

Vous voyez, par l'énumération que je viens d'en faire, combien est restreint, aux Eaux-Chaudes, le nombre des industriels qui y tiennent boutique. Car, en vérité, je ne puis sérieusement faire entrer en ligne de compte les quelques étalages éphémères qui, sous le péristyle de l'établissement, vous offrent des caleçons de bain, des cravaches et des fouets,

à côté des chapelets de buis de la montagne. Par bonheur, vous savez déjà toutes les ressources que présentent les Eaux-Bonnes, et vous pourrez toujours réaliser avant le soir le souhait fait le matin. Il vous suffira pour cela de pousser un temps de galop jusqu'à Bonnes, et d'y venir vous-même faire votre emplette, si vous ne préférez en charger le conducteur de l'omnibus.

Feux follets. — La nuit, lorsque la journée a été chaude, quand l'air est calme, que tout dort, on voit voltigeant, courant, glissant, s'échapper de l'établissement à travers les murs, par les portes, les fenêtres, de petites flammes qui vivent un instant, et vont mourir dans le Gave ou sur les rochers. Ne croyez pas, comme nos bons aïeux, à la sorcellerie, aux enchantements, aux esprits ; il n'y en a pas aux Eaux-Chaudes. Ce sont des feux follets ; c'est le bitume et le soufre qui se dégagent des sources et s'enflamment à l'air.

Justice à qui de droit.— Police des Eaux-Chaudes. — Au moment où ce qui existe maintenant va bientôt cesser d'être, au moment où les souvenirs et les noms anciens vont tomber peut-être avec ce qui les rappelle encore, pour céder la place à de nouvelles constructions qui porteront de nouveaux noms, qu'il me soit permis de revenir un instant sur le passé, et de payer, le dernier peut-être, un juste hommage à d'éminents services.

En compulsant de vieux documents, relatifs aux Eaux-Chaudes, le nom du chevalier de Maucor s'est présenté à mes yeux, à tout instant, pendant une des périodes de résurrection de cet établissement ; car, à plusieurs reprises, il a eu sa barbarie et sa renaissance. Capitaine réformé du régiment royal Cantabre, le chevalier fut, par ordonnance rendue à Compiègne le 15 août 1763, nommé com-

mandant dans la vallée d'Ossau pour y « maintenir le bon « ordre en tout temps, et principalement pendant la sai- « son des Eaux, dites Eaux-Chaudes et Bonnes ».

Depuis ce moment jusqu'au jour où la révolution brisa cette utile institution en même temps que bien d'autres, c'est-à-dire pendant l'espace de vingt-six ans, le chevalier de Maucor se voua tout entier à la prospérité des Eaux-Chaudes.

C'est en grande partie à lui que l'on doit les premières constructions sous lesquelles se sont si longtemps abritées les sources, et qui, à cette époque, remplacèrent les affreux cloaques dans lesquels elles venaient se perdre et croupir.

Dans des lettres de M. de Choiseul alors ministre, de M. de L'Hôpital, du duc de Gramont, du maréchal de Mouchy, de l'intendant général de Laboullays, les plus grands éloges sont donnés au chevalier de Maucor pour les services nombreux qu'il a rendus, et qu'il rend tous les jours aux Eaux-Chaudes. Dans une entre autres, écrite en 1782, j'ai lu, et j'en extrais ces lignes :

« On se souviendra éternellement que votre zèle pour « l'humanité a substitué des maisons commodes à de mau- « vaises et malsaines cabanes, pour y recueillir les infirmes « qui viennent y chercher la cure de leurs maux..... Seu- « lement, je vous en prie, ne vous ruinez pas dans tous les « travaux que vous y faites exécuter avec tant de désinté- « ressement. »

Je ne connais en aucune façon la famille du chevalier de Maucor, mais ma conscience me fait un devoir de rendre hommage à la mémoire d'un homme dont on peut dire, d'après les titres irrécusables que j'ai eus dans les mains, qu'il fut véritablement le bienfaiteur, presque le fondateur des Eaux-Chaudes.

Dans des temps déjà bien éloignés, les malades et les touristes étaient, à ce qu'il paraît, gens beaucoup plus tapageurs et querelleurs que nous ; les routes, dans la vallée, étaient moins sûres qu'aujourd'hui ; en 1785, les deux compagnies détachées du régiment de Cambrésis pour



« assurer la tranquillité aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-« Chaudes, » pour rendre les chemins libres, avaient fort à faire. Une volumineuse correspondance, de nombreux procès-verbaux dressés contre les turbulents et les malfaiteurs en font foi; à diverses reprises même, on fut obligé de requérir un supplément de force armée pour le maintien de l'ordre.

Je vous donne ici le fac-simile d'un croquis de l'époque, représentant le poste qui, pendant l'été de 1785, gardait le défilé du Hourat.

Aujourd'hui, c'est à peine si quelques rares gendarmes, détachés de brigades éloignées, viennent, à de longs intervalles, faire une tournée qui suffit pour assurer la tranquillité.

Ce contraste entre nos mœurs d'aujourd'hui et celles de nos pères n'est pas à leur honneur. — Ils étaient donc des diables, et nous sommes des moutons !

PROMENADES

Je commence par vous engager à lire le chapitre consacré aux promenades, grottes et cascades des Eaux-Bonnes. Vous êtes en excellentes relations avec cette voisine ; allez donc, pour vous distraire et prendre de l'exercice, lui faire de fréquentes visites. Soyez sûr qu'on vous y accueillera avec empressement, et que vous trouverez plus d'un ami prêt à vous faire les honneurs du pays.

J'espère que vous agirez avec la même courtoisie envers vos voisins quand, d'après mes instructions, ils viendront vous dire un petit bonjour et vous prier de leur servir de guide dans les environs. Je me suis étudié à établir entre vous une douce intimité et une réciprocité, dont mutuellement vous vous trouverez bien.

Promenoir. — C'est ainsi que j'appellerai la petite promenade plantée d'arbres qui est au bout du village, et sur laquelle s'étale une des façades de l'hôtel Baudot. Modeste, et tranquille, elle sera la favorite des malades qui craignent la fatigue, des convalescents et des paralytiques. Elle est

assez étendue pour que vous y preniez un exercice modéré. Des bancs nombreux permettent de ménager vos forces. Autant l'ombre impénétrable des arbres la rend agréable et salutaire pendant les journées chaudes, et lorsque le soleil est brûlant, autant elle est perfide et doit vous inspirer une légitime défiancc quand le temps est couvert et humide. N'en usez jamais après cinq ou six heures; la fraîcheur du Gave la rend dangereuse le soir. J'ai entendu donner à cet emplacement les noms de promenade Henri IV, du Château, de Bussy. Je n'ai pu retrouver ni son extrait de naissance, ni son acte de baptême.

Promenade d'Argout. — Pont d'Enfer. — Cascade de Goust. — Au bout du promenoir, prenez la route de Gabas. Arrivé au pont d'Enfer, jetez un coup d'œil sur le gouffre effrayant creusé sous vos pas. Si vous avez la tête faible, et que vous craigniez le vertige, ne cherchez pas cependant à faire violence à votre nature. J'ai vu des hommes pleins d'énergie ne pouvoir, sans frémir, regarder le torrent roulant à une profondeur aussi considérable, tant l'horreur du vide est, chez certaines personnes, un sentiment invincible. Contentez-vous, dans ce cas, de contempler de l'autre côté du pont cette scène imposante.

A votre droite et en travers du torrent, à plus de vingt mètres au-dessus de l'eau, semblable à un énorme serpent couché au soleil, dort un sapin, géant de la montagne, jeté, je ne sais comment, sur les deux rives du Gave. Il a été il y a quelques années, pour un de mes amis, l'occasion de la plus téméraire tentative. Grand faiseur d'exercices gymnastiques, intrépide et présomptueux élève du colonel Amoros, il attachait un amour-propre, souvent exagéré, à cette science dans laquelle, il faut l'avouer, il excellait. En passant, avec quelques compagnons venus des

Eaux-Bonnes, nous admirions le spectacle magnifiquement horrible de ce pont suspendu entre le ciel et l'eau, et l'un de



Le Pont d'Enfer.

nous même ne cherchait pas à dissimuler l'espèce de terreur instinctive qu'il éprouvait rien qu'à regarder le gouffre, du haut du pont sur lequel nous étions placés. Accoutumé par une longue pratique à se jouer du vide, notre ami C. R., artiste, et, en cette qualité, plus que tout autre glorieux,

se moqua impitoyablement des frayeurs de notre camarade. « — Je vous parie, nous dit-il, qu'à califourchon sur ce terrible sapin, je traverse le torrent. Pourquoi ne le ferais-je pas, puisque, comme on nous l'a dit, le premier guide venu l'essaiera pour 50 centimes? Moi, je suis plus généreux, et je vais vous donner ce spectacle gratis. » On ne peut empêcher un fou de faire une folie; ce vieil axiome fort sage reçut une nouvelle consécration. Malgré nos prières, C. R... ne voulut jamais démordre de son insensé projet (il croyait son amour-propre engagé à exécuter cette téméraire bravade); et un instant après il descendait le long du rocher, escaladait la terrible poutre, s'y asseyait, puis, s'aidant de ses pieds et de ses mains, il traversait le torrent au milieu de nos terreurs, sous nos yeux, devant nous qui le regardions, sans respiration et sans voix. Arrivé à l'autre extrémité, le roc ne lui permettant pas de l'aborder et de remonter, il se retournait, et par le même chemin revenait au point de départ. Non, je l'avoue, jamais je n'eus le cœur aussi serré, jamais en moi le sang ne se retira aussi violemment, jamais mes artères ne battirent avec autant de force, et pourtant, lui, calme, heureux de cette prouesse, il accourait tout souriant, nous demandant si nous voulions qu'il recommençât ce jeu d'enfant, mais cette fois, tout debout et sans balancier. Vous devez juger si nous frémîmes à cette proposition qu'il était bien capable d'exécuter. Heureusement, un autre objet vint le distraire et donner un autre cours à ses idées. — Si vous m'en croyez, ne vous amusez pas à cet exercice gymnastique pour lequel, quant à moi, je n'ai aucune espèce de goût, et dans lequel je ne serais nullement tenté de vous accompagner.

Passons donc ce terrible pont. Dans le cas où vous auriez de bonnes jambes, nous pourrions bien aller un peu sur la

route de Gabas; mais pour aujourd'hui, bornons-nous à tourner à droite, traversons un petit pont sur lequel nous nous arrêterons et admirerons, malgré le bruit effrayant qu'elle produit, une cascade magnifique dont l'eau fait mouvoir un petit moulin, qui semble se cacher là tout honteux. C'est excès de modestie de sa part, car, au milieu de l'eau il est du plus joli effet. Si vous avez des crayons, si vous savez vous en servir un peu mieux que certains barbouilleurs de ma connaissance, qui, l'on ne sait pourquoi, marchent toujours armés d'un album, dessinez cette vue qui me plaît singulièrement. — N'ayez pas peur ; Dieu a dit à ce torrent : « Tu n'iras pas plus loin; » et il se brise à vos pieds sans même les mouiller. Il se venge bien quelquefois quand le vent souffle, en vous couvrant d'une légère poussière fine, fraîche et humide, qui pourtant, je vous assure, lorsqu'il fait chaud, n'est pas sans charme. Un peu plus loin, ayez le pied sûr, ou demandez le secours d'une main amie, car le chemin se faufile sur des quartiers de roc inégaux et glissants, circonstance qui se représentera plusieurs fois dans votre promenade, ce qui dénote, comme chez la voisine des Eaux-Bonnes, une grande incurie de la part de l'autorité pour le bien-être et l'agrément des baigneurs. Avec 100 fr., je me chargerais de faire disparaître tous les obstacles qui, dans différents endroits, rendent le chemin fatigant, dangereux même ; de faire rétablir le parapet en bois qui défendait jadis les promeneurs contre une chute possible dans le torrent. Et pourtant, voilà trois saisons que je vois le chemin et lé parapet dans le même état de dégradation. Si j'étais condamné à demeurer aux Eaux-Chaudes, si j'avais des enfants avec moi, je ne voudrais sous aucun prétexte qu'ils allassent jouer sur une pareille promenade. Cependant c'est celle qui a toutes les sympathies des bai-

gneurs des Eaux-Chaudes. Je le crois bien, puisque après la grande route, ils n'en ont pas d'autres. Faute de grives, on prend des merles.

En suivant ce sentier, après une matinée de pluie, lorsque le soleil se montre brillant et chaud, ne vous étonnez pas de voir sous vos pieds glisser avec coquetterie, ou dormir nonchalamment couchée, gracieusement enroulée sur elle-même, une gentille petite couleuvre. Je vous en supplie, respectez le sommeil de l'innocence, et n'allez pas, comme certains mauvais cœurs, assommer la pauvre bête inoffensive; mon Dieu! elle n'a pas pour vous de mauvaise intention; elle ne pique point et ne mord jamais. Garant de l'humeur débonnaire de ce charmant reptile, que l'instinct de sa conservation et votre cruauté seuls rendent, avec raison, sauvage, qui pourtant ne demande qu'à aimer, et à s'attacher, je vous engage à faire plutôt comme Mlle Sophie de R... Bravant cette antipathie absurde qu'on vous a inspirée pour des animaux sans méchanceté, elle avait, il y a trois ans, adopté une couleuvre qu'elle nourrissait avec du lait et de la mie de pain. Chien fidèle et reconnaissant, cette caressante petite bête venait à sa voix, se promenait, dormait même avec elle.... Je ne sais ce qu'elle est devenue quand sa bonne maîtresse a quitté les Eaux-Chaudes: sans doute elle sera morte de douleur!

Réservez votre courroux pour cet animal immonde, dont la vue seule inspire une horreur insurmontable, pour le crapaud, bas, traînant, hypocrite, dont la bave salit les fleurs de la montagne. — Oh! celui-là qui se permet d'envahir votre chemin, qui, après la pluie, semble sorti de terre et rampe à vos pieds, je vous l'abandonne: employez pour le détruire les pierres et les bâtons; tous les moyens sont bons contre ce monstre dégoûtant.

Tout en vous livrant à ces exécutions que j'approuve, vous arriverez au pont qui doit vous ramener au pied de l'établissement. C'est une idée assez singulière, je ne dirai pas ingénieuse, que de l'avoir peint en noir. Ce choix de couleur fait honneur à l'artiste qui a exécuté, et à l'autorité qui a ordonné; n'a-t-on pas voulu par hasard mettre le pont en harmonie avec l'aspect sombre des objets qui l'environnent?

C'est absolument comme à l'entrée de l'administration des pompes funèbres de Paris, où portes, fenêtres, barrières, sont peintes en noir; mais au moins est-ce de circonstance. — Autre idée que je me permets d'improuver: afin d'empêcher de traverser le pont à cheval, on a établi aux deux extrémités ce qu'on appelle, je crois, un tourniquet. C'est fort bien; mais je ne sais sur quel squelette on a pris la mesure de ce passage une fois trop étroit. Il n'est pas rare, dans la saison des eaux, de voir en action une caricature qui tapissa longtemps les étalages des marchands d'estampes, et amusa les badauds de Paris. Elle représentait un gros insulaire engagé dans un des défunts tourniquets du pont des Arts, ne pouvant ni avancer ni reculer, et appelant à son secours un passant charitable.

On a donné à la petite promenade que nous venons de parcourir le nom de d'Argout, en souvenir de deux voyages que cet homme d'État fit aux Eaux-Chaudes. Pendant ses courts séjours, il s'enquit avec sollicitude des besoins de cette localité, et de retour à Paris, il prouva, par les allocations de fonds qu'il lui fit obtenir, qu'il n'avait pas oublié ses promesses. Heureux les pays qui reçoivent de pareils hôtes! Des bienfaits et des services ne manquent jamais de rappeler leur passage.

Goust. — Vous tous des Eaux-Chaudes, venez avec moi:

mettons en réquisition les chevaux et les ânes s'il le faut; il n'y a que de sottes gens, il n'y a pas de sottes montures. D'ailleurs, pourquoi ce qui est presque de mode à Montmorency, près Paris, serait-il ridicule ici? Prenez donc tous les quadrupèdes qui pourront vous porter, et suivez-moi. Ce que j'ai à vous montrer est si frais, si gracieux, et fait un tel contraste avec votre noir séjour, que je veux que tout le monde m'accompagne ; s'il n'y a pas de montures, les forts iront à pied, et nous hisserons les impotents, les rhumatisants, sur les plus paisibles de nos coursiers ; béquilles, cannes et bâtons seront attachés sur le devant des selles; venez, venez, messieurs et mesdames, on ne paie qu'en sortant. C'est fort dangereux pour le banquiste, mais vous serez si contents tous, que je suis fort tranquille sur le résultat de la recette.

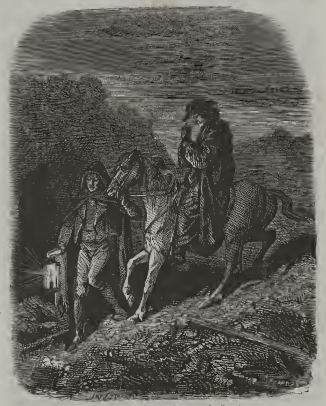
Je ne vous ai pas encore dit où nous allons ; c'est à Goust, petit village posé sur le plateau du premier contre-fort de Besse, plateau qui autrefois était un lac. Charmante petite colonie en miniature, assise sur une terrasse de verdure à laquelle nous arriverons par un chemin en zigzag assez facile pour la montagne, et tout bordé d'arbres. A 1,800 pieds au-dessus des Eaux-Chaudes, nous trouverons un petit État composé de 70 habitants, tous parents, cousins, alliés; administré par une espèce de conseil des anciens, qui décide souverainement sur toutes les contestations ; que l'on rassemble, et qui prononce quand un habitant de la vallée vient demander en mariage une des filles de la république. Espèce de petite principauté indépendante, dans le genre de certains duchés de la confédération, moins un budget et une liste civile ; elle fournit aussi à peu près tous les ans son homme au contingent cantonal.

Vous prendrez plaisir à voir tous ces petits chalets en-

tourés de riches prairies, de champs soigneusement cultivés. Là, on ne vous demandera pas l'aumône ; car tous travaillent et le vice est inconnu ; on vous offrira au contraire avec cordialité une tasse de lait pur et frais. Enfants perdus dans les nuages, séparés par un espace immense de la population de la vallée, ils ont quelquefois besoin des secours de l'art et de ceux de la religion ; jamais ils ne leur manquent: mais par un touchant accord, par un contrat tacite, on vient chercher à Laruns tout ce qu'il n'est pas indispensable de porter à Goust. Pour un baptême, l'enfant va sur les bras de sa marraine ; pour un mariage, les époux ont de bonnes jambes ; pour un décès, le cimetière est à Laruns. C'est là qu'on va demander le baptême, le mariage, et les prières pour le grand et dernier voyage. Mais quand l'hiver, au milieu de la nuit, le fils vient dire au prêtre : « Ma mère est bien mal, elle voudrait vous voir, monsieur le curé, » il ne se fait pas prier, le fervent apôtre ; il quitte son lit, chausse ses sabots de montagne, et s'enveloppe dans sa cape brune ; puis il enfourche son pauvre cheval, comme lui cependant fatigué des courses de la journée, et guidé dans le brouillard, par le fanal que porte l'enfant, il vient, après une route longue et pénible, s'asseoir au chevet de la malade, lui rendre l'espérance et le courage, ou bien aider une âme à monter au ciel. Souvent il y trouve un autre ministre de charité qui l'a précédé dans ce séjour de deuil, c'est le docteur ; et ces deux médecins du corps et de l'âme, après avoir rempli leur angélique mission, retournent ensemble à leur humble demeure, où les attendent de nouvelles fatigues et de nouveaux devoirs.

Lumières de la science, flambeaux de la médecine, pontifes qui portez la mitre ou la tiare, que vous êtes peu de

chose auprès de ce médecin et de ce curé de campagne!
Mais là où le cœur est simple, où l'air est vif et pur, on



Le curé de Laruns sur la route de Goust.

vit longtemps; on ne meurt pas, on s'éteint! Aussi dans cette petite population, trouverez-vous trois ou quatre centenaires; et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que Goust offre ces phénomènes presqu'inconnus dans nos

grandes villes, puisque Henri IV faisait à un vieillard né dans ce hameau, en 1482, une pension viagère dont j'ai vu le titre, et qui ne s'éteignit qu'en 1605.

En redescendant aux Eaux-Chaudes, quand après avoir quitté Goust vous rappellerez vos souvenirs de la journée, vous aurez beaucoup à raconter à ceux qui, trop faibles ou trop insouciants, ne seront pas venus avec vous visiter ce petit nid d'oiseaux étrangers.

GROTTE DES EAUX-CHAUDES.

Il s'agit aujourd'hui d'une excursion célèbre à juste titre, que les plus indifférents, les plus paresseux même, ne sauraient se dispenser de faire ; nous allons à la grotte des Eaux-Chaudes. Cette promenade a l'heureux privilége d'être populaire au dernier point, et d'exciter, plus que toute autre, la sympathie du public. C'est pour l'étranger quelque chose comme la cascade de Saint-Cloud pour le Parisien; et, vous le savez, il n'est pas un bourgeois de la capitale, un gamin, un employé, une bonne d'enfant, une portière du Marais, qui ne puissent se vanter de l'avoir vue au moins une fois dans leur vie.

Faisons comme les autres. — Nous sommes aux Eaux-Chaudes, invitons même quelques amis et voisins des Eaux-Bonnes, à venir déjeuner sans cérémonie avec nous. Plus on est, plus on rit; et ma foi, dans notre triste séjour, il n'y a pas de mal à rire une fois par hasard : ces heureuses occasions ne se présentent pas déjà si souvent.

Nous voilà tous à cheval, quoique la distance permette très-bien d'entreprendre cette course à pied ; mais la côte est dure, et le chemin irrégulièrement pavé par la nature,

en cailloux roulés qui se font sentir un peu vivement, malgré de fortes chaussures; le soleil darde sur nos têtes qu'aucun arbre ne protége, l'ascension équestre sera donc la moins chaude et la moins fatigante.

Cette route n'offre d'autres difficultés que la roideur de la pente, et vos chevaux de montagne la gravissent en se jouant. Pendant les trois quarts d'heure que vous emploierez à arriver au pied de la Grotte, vous jouirez de points de vue ravissants, soit que vos yeux se portent sur les cimes majestueuses qui se dressent au midi, soit que vous abaissiez vos regards sur la route de Gabas (en même temps celle d'Espagne) qui, long serpent blanc, rampe à vos pieds, à une profondeur considérable, en suivant toutes les sinuosités du Gave.

Nous passerons à gué quelques petits torrents, qui, descendant de la montagne, traversent le sentier que nous parcourons, et n'offrent aucune espèce de danger; pourtant les cavaliers feront bien de mettre pied à terre, et pour enlever aux dames jusqu'au moindre prétexte de crainte, de conduire leurs chevaux à la bride, en passant eux-mêmes sur des quartiers de rochers disposés à cet effet. Les chevaux des hommes, abandonnés à eux-mêmes, suivront le gros de la caravane; ils sont accoutumés à cette manœuvre.

En arrivant près de la fameuse grotte, nous quitterons tous nos montures; elles seront confiées à quelques enfants des Eaux-Chaudes dont on se sera fait accompagner. Nous sommes sous l'ombrage de vieux arbres, il fait doux et frais; arrêtons-nous; laissons se dissiper la légère moiteur que notre chaude ascension aura certainement provoquée. Puis après un repos d'un quart d'heure, ou d'une demi-heure, tous indistinctement, valides et invalides, nous nous

envelopperons le col d'une bonne cravate de laine ou de soie, et protégerons en même temps notre bouche avec notre mouchoir. Les dames jetteront sur leurs épaules un châle qu'avant de quitter les Eaux-Chaudes elles auront eu la précaution de faire attacher à l'arçon de leur selle.

Un violent courant d'air s'échappe de la grotte, et le torrent qui coule dans ses cavités imprime à la température intérieure un froid glacial qui, si on s'y exposait sans précaution, serait extrêmement dangereux. Avec un peu de prudence, c'est-à-dire en se reposant avant de s'y engager, en n'y entrant que bien couvert, on évitera cette brusque transition dont quelques personnes ont signalé les funestes effets, mais dont heureusement je n'ai pas vu d'exemples pendant les fréquentes visites que j'y ai faites en nombreuse société.

Mais, je le répète, si par un amour-propre mal entendu, par bravade, on négligeait les mesures de sûreté que j'indique, et qui sont bien simples, on s'exposerait de gaieté de cœur à des dangers certains.

Une fois entré, vous vous apercevrez à peine de l'abaissement de la température, et vous pourrez admirer sans crainte un des plus beaux spectacles des Pyrénées. Ici encore, je ne saurais trop le dire, je n'essaierai pas de décrire, je n'en ai ni le talent ni la prétention ; je vous engagerai seulement à contempler la majestueuse élévation de ces arcades qui donnent à cette grotte quelque chose de l'aspect d'une cathédrale gothique. Une circonstance particulière et fort rare la rend encore plus curieuse ; c'est ce torrent impétueux qui, à l'intérieur, en borde le côté gauche, et augmente par le bruit de ses eaux l'émotion qu'on éprouve en entrant sous ces sombres voûtes. Le Gave souterrain s'échappe ensuite et va, en tombant,

former une belle cascade qu'on aperçoit de la route de Gabas.

La profondeur de cette grotte n'est pas connue; le torrent en ferme le passage sous l'un de ses arceaux, et aucun des nombreux montagnards que j'ai été à même de consulter sur ce point, ne s'est vanté d'avoir remonté le cours du fleuve pour s'assurer où il commençait, et où finissait la grotte.

Vos guides auront emporté de la paille, des torches, même des chandelles. Au moyen de ces divers éclairages, vous aurez une idée peut-être incomplète, mais pourtant satisfaisante, du développement et de la beauté de cette caverne, que décorent de magnifiques stalactites représentant des piliers, des colonnes et des chapiteaux de tous les ordres. Puisse la gracieuse surprise qui nous fut faite jadis être renouvelée pour vous!

Ce jour-là, par les soins d'un aimable et galant habitué des Eaux-Bonnes, la grotte s'est trouvée, comme par enchantement, éclairée de je ne sais combien de flammes du Bengale de toutes couleurs. Certainement je ne verrai jamais un coup d'œil aussi féerique; jamais l'Opéra, avec ses décors, ses machines et ses feux, ne m'offrira un spectacle si près du merveilleux.

A défaut de flammes du Bengale, contentez-vous de feux de paille et de chandelles. Votre imagination suppléera à ce qui vous manquera de lumière.

Permettez-moi encore un petit conseil. Défiez-vous de quelques fâcheux donneurs d'avis qui voudront vous entraîner dans un certain endroit, d'où ils prétendront que vous devrez voir beaucoup mieux; vous ne verrez rien de plus, et il vous faudra, pour y arriver, passer sur une poutre ronde et glissante, jetée sur le torrent qui, à la vérité, n'a

pas de profondeur ; mais infailliblement vous salirez vos gants contre les parois humides de la grotte, et vous risquerez, si vous faites un faux pas, de vous mouiller les pieds. Remerciez donc ces maladroits conseillers, et n'allez pas plus loin que le dernier rocher, sec et solide, d'où vous embrasserez tout ce que l'on peut découvrir, lorsqu'on ne veut pas essayer de remonter, à travers les anfractuosités du rocher, le torrent jusqu'à sa source.

Après un séjour que vous ne prolongerez pas avec excès et inutilement, sous ces voûtes dont la température humide pourrait vous saisir à la longue, vous éprouverez une agréable sensation de bien-être en revoyant la clarté du jour, et en respirant l'air pur et réchauffant du dehors.

Voilà ce que j'écrivais, il y a dix ans, sur la grotte des Eaux-Chaudes. Pendant les saisons de 1855 et 1856, je l'avais visitée à diverses reprises et je n'y avais trouvé aucune espèce de changement de nature à être signalé. L'an dernier encore j'avais entendu parler de projets d'amélioration, et notamment de la rectification du chemin qui y conduit. Mes scrupules consciencieux de guide fidèle m'ont engagé, avant de terminer cette nouvelle édition, à prendre sur les lieux des informations au sujet de ce qu'on avait pu faire depuis mon départ. Voici ce que me mande un habitant des Eaux-Chaudes. Je vous donne copie de sa lettre, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Toutefois, je ne garantis pas la parfaite exactitude de tout ce qu'il me dit; mon homme est du pays, et, vous le savez, chaque propriétaire a la faiblesse de vanter le vin de son cru.

« Cette belle grotte que tant d'étrangers visitent chaque
« année devenait de jour en jour d'un accès plus difficile,
« par le défaut d'entretien et par la dégradation du sentier
« qui y conduit. La grotte elle-même n'était praticable que

« dans le tiers à peu près de son étendue, et jamais elle
« n'avait été explorée dans toutes ses parties, à cause du
« torrent qui en sillonne le sol, et qui, dans certains en-
« droits, en occupe toute la largeur. Cette année, au retour
« du beau temps, des travaux importants viennent d'y être
« exécutés. A l'extérieur, on a rectifié le sentier en quelques
« points où il était trop rapide, et l'on a jeté des ponts sur
« les ravins qui le traversent. On a élargi certaines rampes
« trop étroites, on a garni de garde-fous les passages dan-
« gereux. A l'intérieur aussi, quinze ponts ont été établis
« sur le torrent pour permettre l'exploration entière de la
« grotte. La grotte est maintenant fermée, les personnes
« qui voudront la visiter devront s'adresser à LARQUÉ, pro-
« priétaire et guide aux Eaux-Chaudes, lequel la tient à bail
« à raison de 700 fr. par an. »

J'approuve pour ma part l'autorisation donnée à Larqué de fermer la grotte, ouverte jusqu'à présent à tout venant, et de percevoir un péage des visiteurs, en échange du droit qu'il paie à la commune, mais c'est à la condition que le public en aura pour son argent, que si on le fait payer, du moins on ne le fera pas crier en le rançonnant trop fort, et de plus qu'on facilitera consciencieusement, par tous les travaux nécessaires, l'accès et la visite de ladite grotte.

Carrières de marbre de Gabas. — Une intéressante promenade à faire, c'est la visite aux carrières de marbre de Gabas. A cheval, ce sera pour les baigneurs des Eaux-Chaudes une course intéressante et peu fatigante.

A l'entrée du vallon de Brousset (trois lieues environ au-dessus des Eaux-Chaudes), existe une immense couche de marbre blanc, qui avait jusqu'à présent échappé aux recherches de nos géologues. Ce marbre a été mis en exploi-

tation dans le courant de l'année 1842, et les premiers blocs extraits ont servi à la construction du piédestal de la statue de Henri IV, inaugurée à Pau l'année suivante. La carrière ouverte sur ce point se présente par bancs d'un volume incalculable. Elle est actuellement exploitée par MM. Cazaux. Successivement visitée par des artistes et des savants, il a été reconnu qu'elle renferme un marbre d'un grain fin et saccharoïde, propre à l'exécution de toute espèce d'ouvrages de sculpture et d'architecture. L'amélioration graduelle de la matière à mesure que l'on approche des couches inférieures, ne laisse pas de doutes sur la possibilité d'obtenir sur ce point, et en peu d'années, tout ce que l'art du statuaire ou de l'architecte pourra réclamer. Des blocs et des colonnes de la plus belle dimension en ont déjà été extraits et offerts au gouvernement qui peut seul, par des encouragements bien entendus, donner à cette exploitation un développement qui intéresse au plus haut point les arts et l'industrie nationale.

Depuis plusieurs siècles déjà, la France est tributaire de l'Italie pour cette matière précieuse; ne serait-il pas aussi juste de la part du gouvernement qu'avantageux pour le pays, d'encourager des travaux dont le résultat pourrait nous affranchir de ce tribut en tout ou en partie, surtout lorsque notre commerce n'y trouve aucune compensation; car le duché de Carrara ne prend absolument rien chez nous en échange de ses marbres? Une protection déclarée, et des commandes du gouvernement feraient insensiblement disparaître des préventions injustes, inspirées ou exploitées par les Italiens, et colportées ou répétées la plupart du temps par des hommes entièrement étrangers à cette matière. La statue de Cincinnatus, au jardin des Tuileries; celle de Talma, au péristyle du Théâtre-Français;

celle de saint Augustin, à la Madeleine; enfin, celle de Blanche de Castille, au Musée de Versailles, toutes exécutées en marbre des Pyrénées, répondent victorieusement aux détracteurs de nos marbres, et prouvent qu'il dépend de nous de prendre sur notre propre sol ce que nous allons chercher à chers deniers à l'étranger. Ajoutons que la faible concurrence faite jusqu'à ce jour aux marbres d'Italie par les exploitants français, a déjà eu pour résultat d'abaisser de plus d'un tiers le prix de ces marbres qui remonteraient à l'ancien taux, si nos exploitations continuaient à languir, ou venaient à être abandonnées.

AVENIR DES EAUX-CHAUDES

Si j'en crois un de mes bons amis, dont le sens juste et droit, dont l'esprit observateur a, il y a vingt ans, prédit l'infaillible et immense succès des Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes sont appelées à un pareil avenir, peut-être même plus brillant encore. J'ai foi dans son opinion appuyée sur des raisonnements fort sensés, et sur une étude approfondie des faits accomplis. Jusqu'à présent la nature, l'instinct presque seuls, ont amené aux Eaux-Chaudes les populations des environs. Des cures merveilleuses, des exemples fréquents, mais tous locaux, ont attiré l'attention des indigènes sur ces eaux à peine connues dans leurs résultats par les médecins de la capitale, auxquels il est besoin de preuves vivantes qui leur manquent encore. Cela se conçoit, car jusqu'ici peu de malades sont venus de Paris et y sont retournés, pour attester victorieusement l'efficacité des Eaux-Chaudes. Un jour viendra, et il n'est sans doute pas éloigné, où, pour le plus grand bien de l'humanité et l'honneur de la

vérité, quelque haut et puissant seigneur, dûment condamné par la Faculté, regagnera guéri ce Paris où se distribue la renommée. Envoyé ici, peut-être en désespoir de cause, et miraculeusement sauvé, il ira révéler l'inconnu aux docteurs qui, comme saint Thomas, aiment à voir pour croire; il proclamera, par sa résurrection inattendue, la salutaire influence de ces sources auxquelles, pendant les XVIe et XVIIe siècles, tant de rois, de reines et de princes vinrent demander la santé.

La construction du nouvel établissement, la thermalité des eaux rendue encore plus élevée et plus puissante par une distribution habile, les lumières des médecins inspecteurs et sous-inspecteurs, en voilà assez pour placer les Eaux-Chaudes au rang qu'elles méritent.

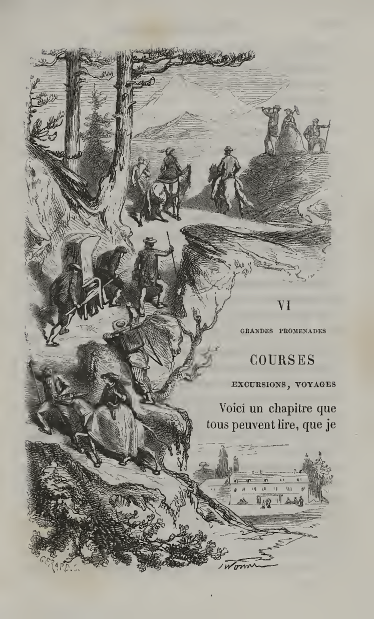
Mais pour que ces glorieuses espérances se réalisent, il faut que tout le monde y mette du sien; il faut que chacun des intéressés, sortant de l'égoïsme un peu personnel que nous reprochons avec raison au pays, apporte à l'œuvre son contingent. Aussi dirons-nous à l'industrie privée : propriétaires de terrains, bâtissez des immeubles élégants et commodes, dans le genre de ceux que Bonnes a vus s'élever récemment; propriétaires d'hôtels ou de maisons, faites quelques sacrifices d'argent qui vous seront bien payés plus tard; renouvelez les bâtiments, faites-en de commodes, de sains, d'aérés, changez ces vieux mobiliers qui ont fait leur temps; et que les visiteurs rencontrent chez vous le comfortable qu'ils sont habitués à trouver dans les autres établissements thermaux.

Au conseil municipal, nous dirons : tracez des promenades faciles pour vos malades; plantez-les, non comme vous l'avez fait en peupliers qui végètent et meurent, mais en arbres indigènes, en sorbiers, tilleuls, ormeaux qui se

plaisent dans votre sol; plantez, du pont Crabé au pont d'Enfer, plus loin même si vous le voulez, cette route qui n'est maintenant qu'une fournaise, et qui deviendra, avec de l'ombrage, une délicieuse allée sous laquelle les baigneurs pourront prendre un exercice salutaire.

Agrandissez, nivelez, plantez aussi la promenade d'Argout; élevez des petits murs, mettez des parapets partout où il peut y avoir apparence de danger.

Mais surtout, propriétaires, conseil municipal, dépêchez-vous d'exécuter ces améliorations; s'il le faut, attendez les baigneurs, mais qu'ils ne vous attendent pas; en un mot, cessez de les éloigner par votre impardonnable incurie..... Alors je prédis aux Eaux-Chaudes, sans crainte de me tromper, une ère prochaine de prospérité.



VI

GRANDES PROMENADES

COURSES

EXCURSIONS, VOYAGES

Voici un chapitre que tous peuvent lire, que je

ne défends même à personne d'admirer quand il l'aura lu, mais dont les gens venus à Bonnes ou aux Eaux-Chaudes pour se soigner, feront sagement de ne pas tenter la mise en pratique.

Ma prose, jointe aux récits d'amis privilégiés, auxquels l'état de leur santé aura permis d'entreprendre ces excursions, dédommagera, j'aime à le croire, les invalides, d'une réserve dictée par la prudence. Qu'ils soient tran quilles, du reste, j'aurai soin de les recommander tout particulièrement à la miséricorde divine; et je suis bien sûr qu'en échange de leur soumission à mes conseils, le ciel n'attendra pas, pour les récompenser, l'époque peut-être un peu trop éloignée encore du jugement dernier.

Le lecteur ne s'étonnera pas de trouver réunies ensemble et placées sans distinction dans le même chapitre, toutes les grandes promenades, les courses et les excursions. J'ai pensé qu'eu égard au peu de distance qui séparait les deux établissements thermaux, aucune d'elles ne relevait bien directement d'une localité plutôt que de l'autre; et que tout se résumant en une question d'éloignement plus ou moins considérable du lieu du domicile à ceux qu'on voudra visiter, il suffirait seulement au touriste, dans certains cas, pour abréger la distance, d'aller coucher la veille dans celle des deux localités qu'il n'habiterait pas.

C'est ainsi que vous devrez agir si, par exemple, installé à Bonnes, vous voulez tenter l'ascension du Pic du Midi; ou qu'habitant des Eaux-Chaudes, il vous prenne fantaisie d'aller porter votre carte au Pic du Gers.

PROMENADE DE BONNES AUX EAUX-CHAUDES

PAR LA MONTAGNE (ET VICE-VERSA)

Je conseille cette grande promenade aux amateurs de beaux sites, de vues sauvages et grandioses, pourvu qu'avec ce goût, la nature leur ait donné de bonnes jambes et de la vigueur, ce qui n'arrive pas toujours, car nous voyons des gourmands qui ont un estomac pitoyable.

Si donc vous êtes en état de marcher quatre heures durant, sans qu'on soit obligé de vous porter, ou de vous laisser en route, allez faire une petite visite à vos amis des Eaux-Chaudes; allez même déjeuner avec eux, je vous garantis que vous ne manquerez pas d'appétit en arrivant. Mais cette fois passons par la montagne, abandonnons la grande route qui est sans cesse la même, et que nous connaissons par cœur.

Fidèle à ma monomanie de précautions, je vous engage ici encore à prendre un guide. Si ce n'est pas indispensablc, cela ne peut pas nuire. N'allez pas conclure de mes recommandations réitérées de ne pas vous embarquer dans des chemins aussi difficiles sans avoir avec vous un guide, que cette estimable corporation m'offre au jour de l'an une bourse de jetons, comme c'est d'usage à Paris dans certaines administrations; qu'elle m'envoie des peaux d'ours ou des quartiers d'isard; sur ma parole, il n'en est rien. Vous me jugez le cœur trop bien placé pour accepter d'eux autre chose que des égards, des procédés et une franche reconnaissance. Aussi, quand je vous dis : Prenez Erterle, Lanusse ou Maucort, mettez-vous bien dans la tête qu'il faut que quelqu'un vous accompagne et vous montre la route; je

27.

n'ai jamais en vue que l'intérêt de vos plaisirs et celui de votre sécurité.

Pour aller aux Eaux-Chaudes, partez donc avec un guide, afin de ne pas vous égarer, ce qui, je vous assure, surtout dans ces parages, est infiniment désagréable ; demandez plutôt à M. N..., avocat de Paris, qui, dans la saison de 1855, parti crânement tout seul à cinq heures du matin, pour l'excursion que nous allons faire, croyait arriver aux Eaux-Chaudes vers dix heures et y déjeuner. Il se trompa quand il eut quitté Gourzy ; il prit à gauche, au lieu de tourner à droite, et dut encore s'estimer bien heureux d'atteindre Gabas à sept heures du soir, après avoir cru un instant qu'il lui faudrait passer la nuit dans la montagne.

Gravissez jusqu'au point le plus élevé de la promenade Jacqueminot, que je cite souvent parce qu'elle mène à tout. De cet endroit à la cabane de Lagas, vous mettrez une heure et demie ; vous prendrez à droite un sentier assez mauvais, vous arriverez au sommet de Gourzy, ensuite à la cabane du même nom ; puis, pour descendre aux Eaux-Chaudes, vous trouverez un autre sentier à demi tracé. C'est en somme une promenade de quatre heures, sans compter le temps d'arrêt obligé au col de Gourzy.

Les dames bien portantes pourront la tenter par un beau temps ; qu'elles n'en fassent pas cependant leur ordinaire, car elle est longue et fatigante. On la parcourt à cheval sans danger dans toute son étendue. C'est de cette manière seulement que je voudrais vous la voir entreprendre, car alors la fatigue de la course ne viendra pas contre-balancer le plaisir qu'on aura pu y trouver.

Si vous avez fait la route à cheval, vous laisserez reposer vos montures aux Eaux-Chaudes. Ceux qui auront exécuté la traversée à pied, loueront un cheval pour revenir par le che-

min habituel. Les dames pourront envoyer d'avance une voiture qui les attendra, et leur évitera la course des deux lieues qui séparent les Eaux-Chaudes de Bonnes.

Ce passage à vol d'oiseau par la montagne abrége la distance et demande pourtant bien plus de temps que le trajet par la grande route; ce qui prouve suffisamment qu'en toutes choses les voies détournées et les chemins de traverse ne sont pas ceux par lesquels on arrivele plus vite.

ASCENSION AU PIC DU GER

Arrière les petites promenades, les visites aux cascades ou aux prairies! Gramont, Montagne-Verte, Goust, cachez-vous, nous allons présenter nos hommages à votre seigneur et maître, au Pic du Ger ! Mais il ne me faut que des gens bien portants. au pied sûr, au jarret ferme; car le conseil municipal n'a pas eu l'attention de faire établir des hospices sur la route que nous allons parcourir, et je ne veux pas de traînards avec moi, je ne saurais qu'en faire. Pas de buveurs d'eau, boisson qui ne soutient pas et creuse l'estomac; je n'emmène avec moi que ceux qui, pour prévenir des défaillances et des faiblesses, n'ont pas peur d'un petit verre, souvent répété, de rhum ou d'eau de feu.

A quatre heures du matin, le rendez-vous est devant l'établissement. Buvons une goutte, allumons un cigare, cela chasse le brouillard. En marche!

Partons le bâton ferré à la main, car par mon chemin on ne va pas à cheval. Passons devant la source froide, remontons le torrent de la Soude, enfonçons-nous dans la gorge. Esterle marche devant nous; dans cette ascension il est bon d'être en compagnie; souvent un peu d'aide

fait grand bien ; d'ailleurs, il y a au bout du ravin de Lacoume un vilain endroit où je ne puis jamais me reconnaître, et je ne veux pas vous égarer. Que diraient, en effet, vos parents et amis?... tandis qu'avec un guide, de bonnes jambes et du courage, vous n'avez rien à craindre. Nous arrivons à la fontaine de Gesque ; trois cents pas après, entrons à droite dans la forêt de sapins : nous voici à Lasquindetes. Depuis deux heures nous sommes en route, arrêtons-nous. C'est un excellent poste dans une chasse aux isards ; il est rare qu'il n'en vienne pas quelques-uns sauter là, et s'y faire tuer.

Une demi-heure après, nous sommes à la cabane de Ger.



Le Pic du Ger, du plateau de Lasquindetes.

Nous y trouvons des troupeaux nombreux et des pasteurs : nous buvons, non pas une tasse, mais une jatte de lait, et peu de temps après nous arrivons au pied du Pic de Cape-

ran (ce qui en patois veut dire *curé* ou *bonnet de curé*), parce qu'il finit en pointe (rapprochement de nom avec le *capucin* du Mont-Dore).

Au pied du pic, nous trouvons une source renommée par l'abondance et la limpidité de son eau.

Encore un peu de courage, deux heures de marche à peu près, et nous sommes arrivés au sommet; nous avons dompté le Ger. Nos pieds foulent l'extrémité de sa pointe; autour de nous notre vue domine tout; elle n'est arrêtée que par l'aiguille du Pic du Midi d'Ossau contre laquelle elle va se briser. Dans les montagnes comme dans la vie du monde, vous avez beau vous élever, il y a encore quelque chose au-dessus de vous. De la prudence, compagnons de mon ascension, au point d'élévation où nous sommes parvenus il faut nous bien tenir, le vent a prise sur nous, il pourrait nous renverser; prenons garde aux vertiges. Le séjour de la vallée offre moins de dangers.

Je vous ai bien promis et je me suis promis à moi-même de ne pas faire de descriptions. Cependant il est bon que, puisque vous avez pris la peine de monter si longtemps et si haut, vous sachiez un peu ce que vous apercevez à vos pieds et tout autour de vous. Aussi, le plus simplement possible, avec le moins de mots que je pourrai, je veux essayer de vous faire l'explication du magnifique panorama qui s'offre à vos yeux.

De la crête calcaire du Pic du Ger, la vue est admirable. Au midi, les perspectives désolées des pôles; au nord, la verdure, les moissons, la vie enfin. — L'œil plonge sur les ruines épouvantables d'Amontat, de Sourinée où le lac de Las-Anglas donne naissance au Valentin, de Pennameda, du Gabisous; plus bas, sur les pâturages de Gourette, de Herrere, sur la vallée d'Asson qui commence au pied du

Col-de-Torte, et va se perdre près des coteaux qui entourent Nay. De cet observatoire, on distingue les villes, de Pau, cachée en partie par la pointe de la montagne de Lou-Rey près Louvie, de Tarbes et les plaines du département du Gers ; au pied du Gabisous, les riches prairies d'Azun fermées par les hautes montagnes de Cauterets; plus loin, le noir Vignemale. Au midi, toute la haute chaîne se déploie, c'est le glacier de Costerillon, Pene d'Aragon et Arieu-Grand ; plus près, Som-de-Seoube, élevé de 1,600 toises, et dont le lac d'Artouste baigne les contre-forts ; Arious, Anéou, les forêts de Broussette, le géant fourchu d'Ossau le Pic du Midi, Aule, le Col des Moines, et plus loin les pics d'Aspe, de Bernèze, d'Anie, les vallons du pays basque et de la Soule; au pied du Ger, l'œil ne distingue que des blocs amoncelés et des tapis de neige ; la verdure se montre seulement aux pâturages d'Anouillas, et de Baloure ; au delà la vue embrasse les Eaux-Bonnes et la riante vallée d'Ossau, parsemée de villages et traversée par son Gave.

En temps d'arrêt aussi bien qu'en marche, nous avons employé six heures. Nous reviendrons en cinq heures par Anouillas, la gorge de Baloure, et nous arriverons aux Eaux-Bonnes par Lacoume. Ainsi, l'ascension du Pic du Ger n'est plus, par la route que je vous ai tracée, qu'une course ordinaire, quoique pénible et longue. Le curieux qui la tentera ne regrettera pas sa peine à l'aspect des majestueuses solitudes qui le précèdent, et du spectacle que lui offrira sa cime élevée.

Peut-être ai-je écorché quelques noms ; mais je n'entends pas le patois de la montagne, et malgré ma précaution de faire répéter dix fois à mon guide, d'inscrire à l'instant même sur mon carnet, les mots dont je n'ai pu vérifier l'exactitude nulle part, j'ai dû, je le crains, commettre

quelques erreurs ; j'ai bien pu adopter involontairement l'orthographe de M. Marle qui consiste, comme vous le savez, à écrire les mots ainsi qu'on les prononce. Je réclame donc d'avance l'indulgence des montagnards lettrés qui, dans ce chapitre, trouveraient des balourdises par trop fortes.

Il y a un autre chemin pour gravir le pic du Ger ; il est plus long et exige près de sept heures, mais on peut aller à cheval pendant cinq heures environ : c'est la promenade Jacqueminot, la fontaine de Lagas, les passes de Bréca, le plateau d'Anouillas, celui de Cardoua, ainsi nommé en Béarnais à cause d'un vaste champ de chardons qu'on y trouve. Vous devrez quitter vos montures à la cabane du Ger.

Pour redescendre à cheval, il n'y a pas d'autre chemin que celui qu'on a pris en montant.

Malgré les difficultés et les fatigues de cette ascension, deux héroïnes l'ont tentée pendant la saison de 1850. Pour éterniser le souvenir de ce beau fait d'armes féminin, elles ont inscrit leur nom sur le sommet du pic. Ces dames étaient à Bonnes pour leur santé ! — La plaisanterie n'est pas mauvaise.

Depuis deux ans environ, cette excursion, qui autrefois semblait hérissée de dangers, a perdu, je ne sais trop comment, beaucoup de son terrible prestige. Il n'est plus rare de voir des amateurs isolés, des sociétés entières même, exécuter l'ascension au Pic du Ger, et en revenir presque frais et dispos ; tant il est vrai que nous sommes tous en ce monde de vrais moutons qui sautons, quand et où un autre a sauté avant nous. Aussi, comme ce voyage aérien a la chance d'être tout à fait à la mode en 1859, je dois, en cicerone consciencieux, vous indiquer une manière plus neuve, plus piquante de l'entreprendre et dont se régalent les gourmets en ce genre : c'est l'*ascension nocturne au*

Pic du Ger. Animé que je suis de l'unique désir de vous être utile, je mets ici de côté l'amour-propre de l'auteur qui, pour sa mauvaise prose, redoute toujours le voisinage d'un confrère beaucoup plus fort que lui, et je vous donne, sans hésiter, la relation de cette expédition que nous exécûtâmes il y a quelques années : le récit, dû à la plume d'un de mes amis, qui m'accompagnait dans cette excursion, en fut publié alors dans une revue littéraire du département.

UNE ASCENSION NOCTURNE AU PIC DU GER.

« Qui de nous, baigneurs des Eaux-Bonnes, en flânant le « soir après dîner sur la route de Laruns, quand les cinq « monts, découpant sur un ciel pur leur magnifique sil- « houette, projetaient déjà une grande ombre sur la vallée; « qui de nous n'a pas admiré le Pic du Ger, doré bien long- « temps encore par le soleil couchant? Qui de nous, pour « peu qu'il eût de jeunesse et de santé, ou d'admiration « pour les beautés de la nature, ou même de cet amour- « propre qui excite plus que tout le reste, qui de nous « n'a pas pensé qu'il serait beau de fouler cette cime « hardie, et d'étendre de là ses regards sur un immense « horizon? Certes, c'est un projet qu'ont formé un bien « grand nombre d'entre nous, que plusieurs ont exécuté « avec succès, et je ne crois pas qu'aucun de ceux qui « ont bien pris leur temps pour cette expédition aient « jamais regretté la peine qu'elle leur a coûtée. Cepen- « dant, comme il est arrivé qu'elle a rapporté quelque- « fois plus de fatigue que de jouissances, et cela par « suite d'occasions mal choisies, de mesures mal prises, « faute d'une connaissance suffisante de l'entreprise et du

« chemin, je désire faire part ici aux futurs visiteurs du « Ger, de ce que m'ont appris plusieurs courses assez heu- « reuses, et en même temps donner le résultat de mes « observations à ceux que leur santé retient dans une ad- « miration à distance.

« Je dirai d'abord que l'heure la plus convenable pour « tenter cette course est l'heure même où l'on en a conçu « l'idée. Au moment où rentrant aux Eaux-Bonnes vous « venez de voir les derniers rayons du soleil s'étendre sur « le sommet du Pic, assurez-vous auprès des gens expéri- « mentés que le temps doive se maintenir beau toute la « nuit; choisissez un bon guide, gai et chanteur comme « Lanusse ou Maucort; faites préparer le déjeuner du « matin, l'eau-de-vie ou le rhum qui doivent soutenir « votre courage en route, puis, après vous être reposé une « heure, partez gaiement pour la montagne, et soyez sûr « qu'ainsi improvisée la partie réussira.

« Je sais bien que ce n'est pas la marche ordinaire. Beau- « coup de personnes, pour se déranger moins de leurs « habitudes, ne veulent partir que le matin; d'autres dési- « rent faire à cheval une partie de la route, et cela n'est « pas possible la nuit. Je ferai observer d'abord que la « route praticable à cheval est plus longue d'au moins trois « heures; qu'un soleil brûlant vous y accompagne, et fait « un supplice de ce qui devrait n'être qu'une prome- « nade. Vous marchez dans l'espérance d'être récom- « pensé en haut de toutes vos fatigues; mais un brouillard « de chaleur répandu sur la plaine fait miroiter l'horizon « dans une vapeur éblouissante; les montagnes, frappées « d'aplomb par le soleil du midi, effacent toutes leurs for- « mes dans une lumière sans ombre; exposé vous-même « à une chaleur écrasante, vous vous empressez de des-

« cendre, sans autre satisfaction que d'en être venu à votre « honneur, grâce aux jambes d'un cheval. Heureux encore « si les nuages, enveloppant le sommet vers dix heures, « comme cela arrive dans les plus beaux jours, ne vous « ont pas forcé de rétrograder après quatre ou cinq heures « de fatigues inutiles! A pied, la course faite de jour vous « présente autant de désavantages. C'est donc la nuit seu- « lement qu'il faut marcher, c'est au lever du soleil qu'il « faut être sur le sommet, et de cette manière vous pouvez « compter sur une promenade aussi heureuse et aussi belle « que celle que je fis avec deux de mes amis. En voulant « bien nous suivre dans notre marche, autant que je pour- « rai la retracer, vous vous convaincrez, je pense, de l'op- « portunité de l'heure que nous avions choisie.

« Je suppose donc que vous vous êtes assuré déjà de « votre jarret et de votre souffle, en montant soit à la Mon- « tagne-Verte, soit à la fontaine Jacqueminot; bien que la « nuit, il ne vous faudra pas moins soutenir une marche « de dix heures sur les rochers; je suppose aussi que l'es- « padrille et le bâton ferré ne vous sont pas inconnus; pro- « fitons du clair de lune pour traverser les bois; partons à « dix heures, nous serons de retour ici demain pour dé- « jeuner.

« Nous entrons d'abord dans la vallée étroite qui s'ouvre « derrière la chapelle, et nous remontons le torrent de « la Soude par un chemin que les bûcherons ont tracé. « Bientôt, laissant à droite la gorge de Baloure, nous arri- « vons à la première borne du chemin : c'est un rocher de « quarante pieds de long, qui, détaché des flancs de la « montagne, est venu se poser là, presque en équilibre « sur une de ses arêtes; admirez-le un moment, car nous « avons déjà monté un sentier assez roide, et pour aller

« loin il faut se ménager d'abord, marcher doucement et « se reposer de temps à autre. D'ailleurs, à votre gauche, « la montagne arrondie en cirque, en face de Baloure, « vous renvoie un écho qui mérite que vous lui fassiez ré- « péter le cri montagnard. A partir de là nous marcherons « plus d'une heure sans avoir rien à remarquer. Conten- « tons-nous de jouir de la fraîcheur et de la beauté de la « nuit. Notre chemin est facile et sans fatigue ; au lieu de « prendre un ravin fortement incliné, qui nous abrégeait « d'un quart d'heure au plus, en nous fatiguant beaucoup, « nous avons toujours suivi la gorge principale de La- « coume, et contourné la base de cette montagne qui, de- « puis la butte du Trésor, forme une arête de plus en plus « élevée jusqu'en face du Ger. Nous reprenons haleine à la « fontaine de Gesque, dont l'eau, filtrant à travers une « roche tertiaire, est reçue dans un sapin creusé ; regardez- « la, mais n'en usez pas si vous voulez conserver vos forces « jusqu'au bout : deux gouttes d'eau-de-vie vous feront « plus de bien qu'un verre de cette eau froide et traîtresse. « A cet endroit, admirez un de ces terribles effets dont, par « cette nuit paisible, au milieu de cette nature verdoyante, « on se fait difficilement l'idée, mais qui ne sont que « trop fréquents lorsque la neige remplit le fond de la « gorge et couvre les flancs de la montagne. Voyez des deux « côtés du ravin ces arbres renversés, brisés et couchés tous « dans le même sens. Pendant l'avant-dernier printemps, « une avalanche détachée des flancs du Pic a passé par ici, « et balayé ainsi à droite et à gauche les lisières de la forêt.

« Tout en admirant cet imposant ravage, nous arrivons « au fond de la gorge. A notre gauche, au-dessus d'une « masse de rochers où l'on voit l'ouverture de plusieurs « grottes peu profondes, nous entendons sur un plateau

« élevé les clochettes d'un troupeau et les aboiements des « chiens depuis longtemps éveillés à notre approche. Le « pasteur lui-même répond à nos cris à une demi-lieue de « distance peut-être, tant l'air est pur et la nuit silencieuse. « La conversation s'engage ; malheureusement il nous ap- « prend que nous ne trouverons plus à la cabane du Ger le « pasteur et le lait qui, dans les courses précédentes, nous « avaient été d'un si grand secours. En route ! nous pour- « rons toujours nous reposer à la cabane. Nous avions vu « déjà depuis longtemps des restes de neige au fond du « ravin ; ici, nous allons traverser, pour la première fois, « cette masse brillante que le soleil ne peut réussir à fondre « entièrement, mais qui se mine peu à peu en dessous, et « qui se creuse en voûte fragile. Nous entrons ensuite à « droite dans la forêt de sapins, changeant ainsi brusque- « ment la direction de notre route : c'est qu'arrivés au « pied du pic, comme il est inabordable du côté gauche, « il nous faut passer à droite, en en longeant toute la base, « au pied d'une crête mince et déchiquetée, qu'on appelle « *Lasquintettes*, ou les aiguilles du Ger. Après avoir marché « dans le bois environ dix minutes, nous arrivons à ce « passage, et là, on n'a pas trop de toute son attention « pour chercher une place à ses pieds, dans les anfrac- « tuosités du rocher, sur l'arête des couches de pierres « relevées le long des flancs de la montagne. Certes, ce « passage, la nuit surtout, n'est pas sans difficulté ; la « pente escarpée qui, à droite, nous transporterait rapide- « ment au fond de la gorge que nous traversions tout à « l'heure, n'est sans doute pas rassurante ; cependant on « s'en tire avec un peu d'adresse et de sang froid. Ce que « je redouterais en quelque sorte davantage, c'est la chute « des rochers supérieurs qui ne tiennent vraiment à rien,

« et dont vous voyez à vos pieds les débris encore tout « blancs, tandis qu'en haut la lune, frappant sur cette mu- « raille en ruine, vous montre toute brillante aussi la place « qu'ils occupaient. Toutefois, je vous engage à ne pas re- « culer pour si peu, quand bien même votre guide insis- « terait pour suivre le ravin dont je vous ai parlé plus « haut. Le passage de Lasquintettes, l'un des plus curieux « du chemin, vous conduira d'ailleurs très-doucement à « la cabane de Ger. C'est là que nous eûmes à repousser « avec nos bâtons ferrés l'attaque de trois vigoureux chiens « de montagne plus habitués, la nuit, à voir l'ours et le « loup, que des promeneurs inoffensifs ; mais en revanche, « nous y trouvâmes encore le pasteur avec du lait chaud et « du feu. Aujourd'hui, sans doute, la cabane est vide et « froide ; les pluies et les brouillards en ont chassé le ber- « ger et son troupeau, et la saison est trop avancée pour « que, malgré le beau temps, ils y remontent. Entrons « néanmoins dans la hutte : il n'est qu'une heure, et nous « avons le temps de vérifier cette parole philosophique de « notre guide, qu'on dort aussi bien là que sur le meilleur « lit de plume. Je crois que, pour cette fois, la marche et « l'heure lui donneront raison. Si vous trouvez cependant « la couche trop dure et l'abri trop à jour, occupez-vous « à considérer la structure de cette demeure sauvage : Du « côté le plus élevé, le toit s'appuie sur un gros rocher, de « l'autre, il repose, à deux pieds et demi de terre, sur un « mur en pierres sèches ; c'est sur cette face qu'est la porte « ou plutôt l'ouverture toujours béante par où l'on se glisse « à quatre pattes dans l'intérieur ; les deux pignons, le toit, « supportés par trois grosses branches montées ici à grand'- « peine (car nous sommes au-dessus de la région des ar- « bres), tout cela est fait en pierres sèches qui laissent pas-

« ser la brise du dehors et la fumée du dedans. Un fagot « pour traversin, deux ou trois couvertures, et quelques « tisons sur lesquels on a presque les pieds quand on est « étendu dans la longueur de l'édifice, des pots pour le « lait, un vieux fusil et une marmite complètent, quand « le pasteur s'y trouve, l'ameublement de cette hutte qui « ne le cède en rien à celles du Groënland. Ajoutez, pour « compléter la ressemblance, qu'à vingt pas à peine est un « grand cirque tout couvert de neige, et que vous entendez « siffler sur votre tête un vent de décembre : vous aurez « alors une idée de la maison de plaisance où le pasteur « vient passer la belle saison; cependant, c'est son bon- « heur d'être là, et, en descendant dans la plaine, il « chante, sur un ton triste et lent, cette vieille chanson « du pays :

O Dieu de ces montagnes!
Qui les a pu quitter
Sans pleurer?
Je vais par les campagnes
Mon bétail promener
Sans tarder :
Comment me consoler?

« Mais c'est assez de temps passé à la cabane; il est deux « heures, il faut partir; si nous arrivions au sommet, moins « d'une demi-heure avant le lever du soleil, notre pro- « menade serait manquée, et nous avons à peine fait la « moitié du chemin.

« La partie de la route qui nous reste à parcourir est de « beaucoup la plus escarpée et la plus fatigante : c'est, d'a- « bord, pendant trois quarts d'heure, une rude pente où nous « marchons, tantôt sur le gazon, tantôt sur des nappes de « rochers polis, blanchis, sillonnés par les eaux, et qui,

« perçant la verdure çà et là, ressemblent, à la clarté de la « lune, à de grands ossements décharnés. Nous remontons « ainsi une vaste prairie en amphithéâtre, qui, entre les « murailles du Ger à gauche, et de Pombassie à droite, « s'élève de la cabane jusqu'au pied de la crête par où « nous devons tourner le Pic. En face de nous se dresse le « Capéran, qui, vu dans cette direction, semble une borne « isolée; nous passons au pied, où nous trouvons la der- « nière source, et nous allons à droite attaquer plus loin la « crête. C'est alors que nous commençons à grimper sur « les pierres roulantes, débris des parties supérieures de la « montagne; nous avions laissé derrière nous, avant la ca- « bane, les derniers arbres; ici, nous sortons même des « prairies; nous ne trouverons plus que des mousses, qui « s'abritent dans le creux des rochers, ou qui végètent de « l'autre côté sur la pente méridionale. Courage donc! « déjà nous avons poussé loin l'entreprise; en gravissant la « crête en écharpe, nous sommes arrivés au-dessus du « Capéran, et bientôt nous parvenons sur cette crête même, « d'où se découvre, de l'autre côté, un monde inconnu « aux Eaux-Bonnes: des rochers nus, des pentes neigeuses, « des pics plus ou moins éloignés, le désert enfin. L'arête « où nous sommes, qui relie la masse de Pombassie au « sommet du Ger, et qui forme, pour ainsi dire, le bassin « des Eaux-Bonnes, est comme la limite de ces deux mon- « des. A gauche, du côté où nous devons la suivre, elle se « redresse de plus en plus et aboutit à une croupe large et « rapide, base du Pic. A mesure que nous nous élevons de « ce côté, la prairie, où nous marchions tout à l'heure, de- « vient à notre gauche un abîme; en face, la montagne « semble à peine accessible, et nous oppose une pente « très-inclinée, couverte de pierres brisées qui cèdent et

« roulent sous nos pas. Mais notre courage redouble, en « voyant le ciel blanchir vers l'Orient; nous approchons de « notre but; déjà même nous croyons le toucher, lorsque, « arrivés en haut de cette dernière pente, nous trouvons « devant nous deux sommets plus élevés, derniers étages « du Ger. Celui de droite, invisible des Eaux-Bonnes, a la « forme conique, et supporte vraiment le Pic du Ger : il est « facile à grimper, et c'est à lui que se bornent beaucoup « de promeneurs. Le second sommet, qui cache le premier « à Bonnes, et y usurpe le nom de Pic, n'est qu'une longue « crête contournée, aussi élevée que le Pic dans une partie, « mais s'abaissant progressivement du côté où elle est « tournée vers Bonnes. On y parvient en suivant la base « du sommet de droite, par un passage très-étroit, et pre- « nant ensuite à gauche une espèce de pont, muraille fort « mince qui, entre les deux abîmes, réunit les deux som- « mets: on se hisse alors jusqu'à une plate-forme appelée « le *salon :* c'est la partie la plus haute de la crête, bien « que de Bonnes, dont elle est plus éloignée que tout son « prolongement, elle semble moins élevée. C'est donc sur « ce point que je fis l'observation barométrique destinée à « nous apprendre la hauteur exacte du sommet, tandis « qu'un habitant des Eaux-Bonnes avait la bonté d'y noter « la hauteur du baromètre et du thermomètre, qui mar- « quaient alors : l'un 703 millimètres, l'autre 20 degrés « centigrades; j'avais, de mon côté, 563 millimètres seule- « ment et 9 degrés. C'est d'après ces données, dont je né- « glige les fractions, que je calculai l'élévation du Pic au- « dessus de Bonnes (maison Fourcade), à 1,865 mètres; ce « qui lui donnerait, en admettant la hauteur de 748 mètres « comme étant celle de Bonnes, au-dessus de la mer, une « élévation absolue de 2,613 mètres ou 1,340 toises.

« Après cette observation, nous pûmes nous livrer entiè-
« rement au magnifique spectacle qui se déroulait sous nos
« yeux : les trois quarts de l'horizon étaient occupés par des
« montagnes; une partie seulement, vers le nord, était ou-
« verte, et s'allongeait dans une immense étendue dont les
« limites se confondaient avec le ciel. C'est dans cette par-
« tie, à droite, près du Pic de Gabisous, qui, le premier, se
« découpait sur le ciel, c'est au-dessus de cet horizon sans
« bornes, que le soleil s'éleva, et bientôt projeta ses rayons
« sur tout ce monde désert que nous avions autour de
« nous. Ce jour-là, le ciel était pur et sans nuages; mais
« pendant longtemps nous ne distinguâmes rien dans la
« plaine, encore toute baignée d'ombre, tandis que toutes
« les montagnes paraissaient déjà brillantes et distinctes.
« Le Pic du Midi de Bagnères, à droite du Gabisous,
« et celui d'Ossau, dont nous admirions les reins vigou-
« reux, terminaient, l'un à l'orient, l'autre au midi, la
« série principale de montagnes où nous distinguions toutes
« les sommités de la haute chaîne : la Maladetta, le Mont-
« Perdu, le Vignemale, couverts encore de leur neige de
« l'hiver, semblaient se presser l'un l'autre comme les
« vagues de l'Océan; leur teinte violacée nous révélait le
« granit, solide fondement de cette chaîne centrale, dont
« notre Pic du Midi est le dernier anneau remarquable.
« Derrière lui se prolongeaient les montagnes d'Espagne,
« dont les noms, excepté celui de la Cano-Rouge, ne sont
« guère connus de nos guides; plus près de nous, les val-
« lées de Broussette et de Gabas se montraient entre les
« pics plus rapprochés d'Arcisset et de Hernat; et à droite,
« à demi cachés par le col de Lurdet, les fonds verdoyants
« de Gabas, qui, de là-haut, nous apparaissaient comme
« une continuation immédiate de la vallée d'Ossau. Enfin, à

« l'ouest, derrière la montagne de Laruns, derrière l'autre « chaîne d'Aspe, une masse indistincte de sommets arrondis « nous indiquait la chaîne plus adoucie des Pyrénées s'abais- « sant vers la mer. A nos pieds, de ce côté, la gorge des Eaux- « Bonnes dont nous distinguions les maisons et la route ; la « Montagne-Verte, Aas, Laruns où il semble que l'on pour- « rait jeter une pierre ; la vallée d'Ossau et, au delà, la plaine « immense où le soleil, en s'élevant, nous découvrait une « foule de villages. La ville de Pau apparaissait aussi à demi « cachée par la pointe de la montagne de Louvie. Derrière, « s'étendaient et l'immense plaine verte des landes, et vers « la droite, au-dessus de l'horizon, une grande ligne jaune, « formée par les plaines moissonnées de l'Adour. Après « avoir suffisamment admiré ce sublime spectacle, nous « songeâmes à la retraite, emportant pour souvenir quel- « ques fragments du marbre grisâtre, veiné de blanc, « qui compose le sommet, et que la gelée délite conti- « nuellement ; nous cueillîmes aussi quelques-unes des « plantes fort remarquables qui s'y trouvent, les *staticées* « aux houppes roses, la *valériane hétérophylla* aux déli- « cates fleurs blanches, la touffe d'or du *ligusticum splen-* « *dens*, la fleur de velours rouge du *sempervivum arach-* « *noïdes* ; et en trouvant là-haut la *potentilla glacialis* et le « *saxifrage* du Groënland, nous qui avions cueilli en bas les « fleurs des contrées les plus méridionales, nous pûmes « vérifier ce que dit Gaston Sacaze : « Que dans la vallée « d'Ossau se trouvent les végétaux de toutes les latitudes. »

« Notre provision faite, nous allâmes sans encombre re- « joindre notre déjeuner à la fontaine du Capéran, où nous « arrivâmes en trois quarts d'heure environ. Un mois aupa- « ravant, nous avions eu bien plus de fatigue et de dan- « gers pour descendre : un vent très-fort s'était élevé, qui,

« nous prenant en flanc sur la première crête, en quittant « le sommet, nous forçait tous à nous tenir courbés et ac- « crochés avec les mains aux rochers, sous peine d'être « renversés dans l'abîme. Ce jour-là aussi, un brouillard « épais couvrait au loin la plaine vers l'ouest : nous le « vîmes s'avancer peu à peu, entrer dans la vallée d'Ossau, « s'y enfoncer, la remplir, puis remonter la gorge des « Eaux-Bonnes, où nous le trouvâmes en descendant.

« Cette arrivée du mauvais temps, pendant que nous « jouissions d'un soleil magnifique, était fort curieuse; et « quoique je préfère le beau temps qui favorisa notre der- « nier voyage, elle me sert cependant à démontrer ce que « je disais en commençant : qu'en partant le soir on est « sûr d'arriver au Pic le matin, avant le brouillard qui ne « s'élève guère avant neuf heures dans la plaine, et qui, « ce jour-là, ne nous gêna en rien, parce que nous l'avions « devancé.

« Voilà ce que nous avons fait, ce que nous avons vu; « je n'ambitionne pas de donner dans ces lignes une idée « qui approche assez de la réalité, pour en tenir lieu à ceux « qui ne peuvent pas la voir par eux-mêmes; mais je serais « heureux, si j'ai pu engager quelque touriste à suivre nos « traces, et lui fournir, par ce tableau fidèle du chemin, « quelques renseignements utiles. »

Vous me saurez gré, sans doute, ami lecteur, de vous avoir donné dans son entier cette relation intéressante. Ainsi que le dit l'auteur : faites comme nous, essayez-en, et, conscrits, marchez sur les traces de vos anciens.

EXCURSION DANS LA VALLÉE D'ASPE

PAR LE BENOU

Une fort jolie course serait celle de Bonnes à Sarrance, en passant par Bilhères et la montagne du Benou. Peu d'étrangers ont l'idée de cette excursion, et pourtant on en rencontrerait difficilement de plus agréable. C'est un trajet fort pittoresque, dont l'aller et le retour peuvent s'exécuter en quarante-huit heures. On ferait connaissance avec une des plus belles vallées pyrénéennes, avec un pays fertile, original, et si richement accidenté, que l'artiste devra y trouver, à chaque pas, les motifs d'inépuisables croquis.

Voici, en quelques mots, l'itinéraire à suivre :

Au-dessus de Bielle, je vous ai fait remarquer ce village placé en amphithéâtre sur le versant de la montagne ; c'est Bilhères, situé dans une contrée tout à fait pastorale, couverte d'ombrages épais, où des ruisseaux entretiennent une constante fraîcheur et la plus vigoureuse végétation. Prenez ce sentier qui est sur la droite, et doit vous conduire sur les crêtes du Benou et de Marie-Blanque. Chemin faisant, vous rencontrerez de nombreuses *bordes* (granges isolées) qui s'élèvent au milieu des pâturages peuplés de bœufs et de brebis. Lorsque votre cavalcade sera parvenue à la région où s'échelonnent les forêts de sapins, vous éprouverez une première surprise à la vue d'un vaste plateau couvert d'une herbe fine, et qui fait à l'œil étonné l'effet d'une immense prairie aérienne de la plus grande beauté. Ces lieux qui, pendant l'hiver, sont quelquefois visités par les ours, ont été, de temps immémorial, un sujet de discorde entre les populations agrestes de Bilhères

(Ossau) et d'Escot (Aspe), placé sur le versant opposé. Les pasteurs de chacun de ces villages revendiquent pour leur bétail la possession des gras pâturages du Benou. Cette affaire est en litige depuis plus de deux siècles : il y a eu des procès sans nombre, des arrêts et des sentences, tantôt en faveur de l'un, tantôt à l'avantage de l'autre, ce qui n'empêche pas que la question soit restée indécise. Il est résulté de cet état de choses, que la justice ayant perdu son latin à mettre les parties d'accord, les Bilherois et les pasteurs d'Escot arrangent le différend à leur manière, c'est-à-dire qu'à certaines époques les uns assomment les autres, et *vice versâ.*

Une fois le Benou traversé, vous êtes sur le sol de la vallée d'Aspe, et vous descendez par une rampe rapide à la fontaine d'Escot, établissement thermal cité par Bordeu. Là, vous ferez une halte pour laisser reposer vos chevaux et pour prendre vous-même les rafraîchissements que cette marche assez pénible aura rendus nécessaires. Vous pourrez alors, en vous détournant de quelques pas sur la droite de la route, aller lire une authentique inscription romaine, gravée sur le roc par quelque lieutenant de Jules César. Puis vous remonterez à cheval, et vous admirerez cette nature âpre et sauvage, ce Gave qui bouillonne impétueusement, ces eaux vives qui s'échappent par toutes les fissures des rochers, ces ponts pittoresques jetés sur le torrent, en un mot, cette foule de scènes imposantes qui se pressent, se heurtent et vous éblouissent.

Nous voici à Sarrance : ne nous y arrêtons que le temps d'aller faire notre oraison aux pieds de la madone que Louis XI, le terrible justicier de Plessis-lès-Tours, vint visiter au XVe siècle. On vous montrera la châsse où est enfermée cette vénérable statue, en laquelle on a généralement,

dans le pays une foi aveugle. Elle guérit, dit-on, les possédés du démon et rend la fécondité aux femmes stériles. — Certains railleurs profanes expliquent cette dernière cure sans avoir besoin de recourir aux miracles. — Remarquez aussi, à l'entrée et à la sortie du village, ces chapelles où la naïveté de l'artiste a sculpté, d'une façon presque grotesque, les admirables scènes de la passion de Notre-Seigneur.

De Sarrance à Bedous, les gens du pays ne comptent qu'une lieue, laquelle pourtant peut se traduire au moins par huit kilomètres. Le septième franchi, vous apercevez la vallée d'Aspe du haut d'une colline. Quel magnifique tableau!

Bedous est une jolie petite ville assise à l'entrée d'un cirque, tout entouré lui-même de hautes montagnes, traversé par une magnifique route qu'ombragent de beaux arbres, arrosé par deux Gaves et peuplé de sept villages; tout cela compris sur une surface elliptique de quatre kilomètres de longueur sur trois de largeur. Là vous trouverez une excellente *posada* espagnole, portant le nom d'hôtel, ce qui ne veut pas dire que la chère y soit aussi succulente qu'aux Eaux-Bonnes, et surtout la propreté des appartements aussi recherchée; mais il ne manque pas d'ailleurs dans cette petite cité, qui est la suzeraine du vallon aspois, de maisons particulières où l'on s'empressera de vous offrir un gîte très-comfortable. Peu de pays sont, en effet, aussi hospitaliers que Bedous.

Regardez à votre droite ce joli village qui paraît si propre et si élégant : c'est Osse, commune dont la population est demi-protestante, demi-catholique. Les uns vont au prêche, les autres à l'église : vivant contraste avec les habitants de la vallée voisine, chez lesquels se sont effacés jusqu'aux

derniers vestiges du protestantisme. Un peu plus loin, sur la même ligne, voici Athas, dont les forêts de sapins ont été longtemps exploitées par la marine royale; ensuite Léez, qui est adossé au rocher d'Esquit, porte méridionale de la vallée.

A la gauche de Bedous est son annexe le hameau d'Orcun; sur cette colline, devant vous, c'est Jouers, entouré de vignes et de champs de maïs; enfin, à l'extrémité du



Une rue d'Accons.

vallon, Accous, ancienne bourgade romaine connue autrefois sous le nom d'Aspa-Luca. Là est né Despourrins, le Tibulle des pasteurs, auquel les montagnards et la reconnaissance des Béarnais ont élevé, avec le concours d'un compatriote-roi, de Bernadotte, un gracieux monument qui

s'harmonise parfaitement avec le paysage, et ressort très-bien sur le monticule où on l'a placé.

Cette vallée fut autrefois une petite république. Les populations soumises par la suite à une redevance envers les vicomtes béarnais finirent par être incorporées à la couronne de Navarre. Elles sont laborieuses et intelligentes, mais peu adonnées à l'industrie; leur seule occupation est la culture des terres. Le sol est très-fertile. On trouve, dans le trajet de Bedous à Accous, deux sources minérales. L'une, celle de Suberlaché, sulfureuse et ferrugineuse tout à la fois, fait, dit Bordeu, des cures merveilleuses dans des maladies internes et externes, pour les rhumatismes, pour l'estomac, et toutes sortes de maladies chroniques où il est besoin *de réparer le baume du sang, son huile, sa lymphe;* jargon prétentieux de la médecine d'autrefois, qui s'était conservé par tradition, et dont les spirituelles épigrammes de Molière elles-mêmes n'avaient pas eu raison.

Il est à regretter qu'on n'ait pas songé encore à créer là un établissement de bains.

La route qui sépare le vallon en deux est celle d'Aragon: c'est le chemin que durent prendre vraisemblablement, ainsi que le prouve du reste l'inscription d'Escot, les légions romaines lorsqu'elles pénétrèrent dans le nord de l'Espagne. C'est la route que suivirent aussi les Sarrasins lorsqu'ils vinrent à la suite d'Abdérame se faire massacrer dans les plaines de Tours. Napoléon avait ordonné d'effectuer l'ouverture de cette communication entre la France et l'Espagne, car elle abrége de beaucoup le trajet d'une capitale à l'autre.

Si vous sortez du bassin de Bedous pour visiter les autres points de la vallée, vous trouverez, après avoir dépassé le pont d'Esquit, les villages de Cette-Eygun, d'Etsaut, de

Borce et celui d'Urdos, dernière commune française sur le chemin de Jaca. Avant d'arriver à Urdos, vous remarquerez sur la route un vieux fort appelé Pourtalet, qui coupe le terrain, au pied d'un rocher de schistes argileux très-élevé, parallèle à un autre qui s'élève sur la rive opposée du Gave, et au centre duquel est taillé un chemin d'une hardiesse effrayante. Tous ces lieux sont fort curieux et ont une physionomie exceptionnelle, sans aucun rapport avec les sites ossalois. Au delà d'Urdos, la route de Saragosse gravit jusqu'au bourg espagnol de Camfranc, où l'on trouve le premier poteau de la douane péninsulaire, et des sentiers par où passent de longues files de mulets transportant les laines de Ségovie dans les magasins des négociants d'Oloron. Les forges de M. d'Abel, et le lazaret établi en 1823 lors du cordon sanitaire, sont des points qui méritent une station de quelques instants.

Je passe forcément sous silence une foule d'autres endroits, que vous ne pourriez visiter qu'en prolongeant votre séjour dans la vallée d'Aspe.

Tels sont Aydius, village par lequel les gens du pays descendent quelquefois à pied à Laruns; Lescun et sa belle cascade, le lac d'Estaës, la carrière d'albâtre, les marbrières, les mines de fer et de cuivre, etc. La rapidité de cette nomenclature de lieux m'empêche aussi de vous décrire les sites du pays qui, nulle part, ne sont plus beaux, plus vierges de tout contact de l'homme, plus saisissants et plus grandioses.

Essayez ce pèlerinage; et vous verrez par vous-même combien d'ailleurs toute description serait au-dessous de la réalité.

EXCURSION DANS LA VALLÉE D'ASPE

PAR BEDOUS OU BIOUS-ARTIGUES

Je viens de tracer l'itinéraire d'une course dans la vallée d'Aspe par le Benou.

Je vais maintenant vous indiquer une autre route aussi pittoresque que la première, en ajoutant, encore une fois, que vous ne seriez vraiment pas excusable de partir sans avoir fait cette excursion, qui est certainement l'une des plus curieuses des environs de Bonnes et des Eaux-Chaudes. N'allez pas croire que j'aie la moindre envie de vous conduire par la main dans ce long voyage. Mon livre ne rentre pas dans la catégorie de ces brochures qui se vendent cinq sous sur tous les quais, et qu'on ose intituler *Guide des étrangers dans Paris*. Les explications qu'ils contiennent, vous devez le savoir déjà, sont si claires et si précises, grâce à elles on trouve si bien son chemin, qu'au bout d'un quart d'heure on est perdu complétement et qu'il faut toujours, pour se remettre dans la bonne voie, prendre un commissionnaire ou un fiacre, frais accessoires à ajouter au prix d'acquisition dudit itinéraire.

Si je cherchais à vous diriger tout seul, je suis bien convaincu que, malgré les soins minutieux que je pourrais y mettre, vous vous égareriez dans le dédale de passes, de cols et de sentiers que vous avez à parcourir; mon inquiétude pour vous serait extrême, n'étant pas sûr que vous eussiez la chance de rencontrer un fiacre ou un commissionnaire.—Je me contenterai donc de planter ici de simples jalons : puis vous prendrez un des guides que je vous ai nommés, vous lui lirez l'itinéraire que je vous

trace, parce que, d'après l'axiome « plus d'un chemin mène à Rome, » plusieurs routes conduisent aussi à la vallée d'Aspe, et que celle qu'ils pourraient vous faire prendre ne vaudrait peut-être pas la mienne. — Ensuite, dites adieu à qui de droit, embrassez qui vous quittez, partez : je vous promets de l'agrément.

Il existe, à partir des Eaux-Chaudes, deux chemins qui, tracés pour ainsi dire sur les arêtes des plus hautes montagnes qui séparent les vallées d'Ossau et d'Aspe, conduisent de l'une à l'autre. Chacune de ces routes offre des charmes de diverses natures que je ne saurais mieux définir qu'en disant : l'une est brune, l'autre est blonde.

Commençons par la brune ; elle est plus piquante, plus hardie, et, je vous l'assure, elle n'est pas monotone. — Elle se trouve sur le chemin des Eaux-Chaudes à Gabas, au second pont sous lequel coulent les eaux de la grotte de Mailly. Elle suit la voie tracée par les ingénieurs pour l'exploitation des forêts de sapins. Quand on y est engagé, on laisse à gauche les escarpements de Sesque et de Gazie, que franchit avec un bruit horrible l'une des plus belles cascades des Pyrénées : on suit le plateau couvert de bestiaux, qui domine Besse et Guyalatte, jusqu'à ce que l'on soit arrivé au col, d'où l'on découvre l'admirable panorama d'Accous, de Bedous, et de tous ces beaux villages placés d'une manière si pittoresque dans ce vaste bassin.

Maintenant si vous préférez prendre la route blonde, quoiqu'elle soit légèrement teintée par le soleil du midi, vous la trouverez plus romantique et plus pittoresque. Vous passerez à Gabas, à Bious-Artigues et à Bious. Vous suivrez les contre-forts du Pic du Midi, vous ferez l'ascension du Col des Moines, et vous arriverez au Lac, limite naturelle de la France et de l'Espagne, entre le Gave d'Oloron qui

descend du Pic d'Aspe, le mont Astu, et ce même lac des Moines dont les eaux se précipitent en Aragon, au-dessous



Bedous.

des ruines de Santa-Christina. Du mamelon qui se trouve au sud-ouest du Lac, vous découvrirez les plaines arrosées par l'Èbre.

Ces deux routes également pleines de charmes chercheront à faire votre conquête, et vous serez peut-être embarrassé dans le moment pour arrêter votre choix. Croyez-m'en donc, ne faites pas de jalouse : allez par l'une et revenez par l'autre.

Si vous partez des Eaux-Chaudes, avant de vous mettre en route renseignez-vous auprès du brave père Barrès. Vos guides sont jeunes, braves, vigoureux, mais ils n'ont pas sa vieille expérience; il leur donnera de précieux avis.

DES EAUX-BONNES A CAUTERETS

PAR LE COL DE TORTE.

Je vous avoue que j'entreprends avec défiance la description de cette longue et fatigante course. Quelques intrépides amazones l'ont tentée, je le sais, mais vous qui êtes faible, elle vous tuerait; vous qui êtes bien portante, elle peut vous rendre malade. Douze heures au moins à cheval, c'est trop en vérité; et la constitution masculine même la plus forte doit en éprouver une lassitude profonde.

Vous pouvez, si vous tenez à amour-propre de réaliser ce projet, envoyer à l'avance, ou faire tenir prête une voiture à Argelez; de cette façon, vous diminuerez de deux heures et demie environ la fatigue de cette course à cheval, ce qui n'est pas à dédaigner.

Comme je ne puis consentir à être le complice d'une folie que les dames voudraient commettre, et que je tiens beaucoup à en décliner la responsabilité, j'entends n'écrire ici que pour ceux qui n'ont pas besoin des Eaux, et pour les touristes (hommes) uniquement; en conséquence, je ne m'adresse qu'à eux.

Avant tout, je serai bref et concis dans mes indications. Il faut absolument que vous preniez un guide; car mon livre ne vous servira que pour compléter les renseignements que le premier vous donnera, ou ceux qu'il pourrait peut-être oublier.

Nous serons à cheval à cinq heures du matin. Veuille le ciel que nous ayons une belle journée, sans vent et sans nuages; c'est une condition nécessaire afin de ne rien perdre de la belle vue qui nous attend au col de Torte.

Emportons des provisions pour le déjeuner, sans oublier un flacon de rhum; au passage du col, il ne sera pas inutile; nous y puiserons du courage et des jambes, puisque dans beaucoup d'endroits nous serons forcés de mettre pied à terre. Ayons soin aussi de garnir suffisamment notre bourse, si par hasard nous devons nous laisser tenter par le séjour de Cauterets et par le désir d'exécuter quelques-unes des courses intéressantes qu'offrent ses environs.

Partons donc; franchissons rapidement la route qui passe devant nos vieilles connaissances, le Discoo, le Gros-Hêtre, Laressec; ne nous arrêtons pas à admirer les hêtres et les sapins, dont le port majestueux mériterait sans doute plus qu'un regard jeté à la dérobée si, au lieu d'un voyage, nous faisions une simple promenade; ne suivons pas trop complaisamment de l'œil le cours profondément encaissé du Valentin; le temps presse; plus haut nous verrons, dans la montagne et successivement, jaillir toutes les sources qui l'alimentent. Nous rencontrerons notamment le *Celi*, petit ruisseau qui se jette dans notre Valentin, et que des guides eux-mêmes confondent avec ce torrent.

En trois heures environ, nous arriverons de Bonnes au col de Torte; avant d'atteindre l'échancrure, tout en nous reposant de l'affreuse et bien pénible ascension que nous venons de faire, retournons-nous et admirons ce que nous laissons derrière nous : les belles masses de Gabisous, de Gourette, de Gourzy et du Ger, les riches pâturages qui égaient leur pieds et leur flancs, les vastes et sombres forêts qui les enveloppent à mi-côte.

Après nous être remis en marche, franchissons, sans nous amuser, les deux rochers qui surplombent le sentier et qui, suspendus sur nos têtes, semblent nous attendre pour se détacher et nous écraser. Depuis des siècles ces masses

gigantesques se tiennent ainsi en équilibre, résistant aux fureurs des vents, et pourtant on croirait, à les voir, qu'un oiseau, en venant se poser sur elles, va les précipiter dans la vallée.



Le col de Torte.

Au haut du col de Torte, nous sommes à 3,000 pieds au-dessus des Eaux-Bonnes. Nous devons nous arrêter pour

admirer le spectacle qui se développe à nos regards, et que nous offre ce nouveau versant. Mettons encore une fois pied à terre, car nous allons descendre à travers un chaos de calcaire lisse, glissant, où le moindre faux pas entraînerait une chute mortelle.

Plus loin, avant d'atteindre Arbéost, ne marchons pas à l'aventure et comme des étourneaux; les pâturages qu'on traverse sont affreusement perfides. Il n'y a pas à craindre d'affreux serpents cachés sous l'herbe, mais des fondrières, dans l'une desquelles, en 1853, un intrépide touriste s'est enfoncé sans pouvoir se dégager, tout comme s'il était tombé dans une cuve de bitume. Je crois, en vérité, qu'il y serait resté jusqu'à l'heure du jugement dernier, si la Providence n'avait envoyé à son secours un guide retournant d'Argelez aux Eaux-Bonnes, et qui, averti par ses cris, l'aida à sortir du bourbier. En vérité, il y a des gens qui ont un bonheur incroyable, et qui sont nés sous une heureuse étoile!

Nous sommes à Arbéost, que nous avons atteint en trois heures de marche à partir du col de Torte.

Presque en sortant de ce village, disons à notre guide de nous mener à *la forge;* elle en est distante d'un quart d'heure : visitons-la, puis gagnons Arrens, qui est éloigné d'Arbéost de presque deux heures de route.

Là nous donnerons à nos pauvres montures un instant de repos, dont elles ont besoin, et nous en profiterons pour aller jusqu'à la chapelle de Poeylahunt, placée sur un rocher escarpé; elle nous offrira des ornements d'un goût assez pur, dignes d'attirer notre attention. Si nous avons appétit, et que le temps ne nous presse pas trop, nous déjeunerons sur la pelouse qui environne ce curieux monument et qui domine la belle vallée d'Arun.

Après cette halte, continuons notre route en passant d'abord devant Marsous, et ensuite devant Aucun, dont l'église, d'architecture romane, vaut bien la peine que nous la visitions; enfin devant Arras, autre joli petit village; puis nous traverserons la fraîche vallée d'Azun et celle non moins pittoresque d'Argelez, où les noix doivent se vendre bien bon marché, si j'en juge par la quantité innombrable de noyers dont elle est plantée.

Enfin, nous touchons Pierrefitte, après avoir traversé Argelez et mis trois heures à parcourir la distance qui sépare Arrens de ce village. Encore deux heures de route et nous entrerons à Cauterets, où l'aspect de nos montures fatiguées, notre tenue de voyage et tout notre extérieur négligé ne manqueront pas de faire une certaine sensation.

Si dans cette excursion j'ai été laconique jusqu'à la sécheresse, depuis Arrens surtout, c'est que vingt descriptions de ces lieux ont été publiées, c'est qu'on a fait sur ces localités des volumes entiers que je vous conseille de consulter, si le cœur vous en dit. Quant à moi, je trouve que je me suis suffisamment étendu dans mes détails sur des localités qui ne sont ni de mon département, ni de mon ressort, puisque j'ai intitulé mon livre : *Guide aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes,* et non pas *Guide universel.*

Il faudra donc que vous soyez terriblement exigeant, si vous pensez n'en pas avoir ici pour votre argent.

ASCENSION AU PIC DU MIDI

DIT D'OSSAU OU DE PAU

(GABAS)

J'arrive à la fin de mon œuvre. Encore quelques chapitres, et ma tâche sera remplie. Je déposerai le bâton du guide et je reprendrai mon son de voix habituel, que jadis on trouva quelquefois doux et harmonieux. — A mon grand regret, j'ai été obligé d'échanger cet organe, dont je suis quelque peu fier, contre l'accent de circonstance criard et glapissant du *cicerone*, qui, à la porte du salon de Curtius, invite à entrer pour voir les figures de cire. — Mais bientôt tout sera dit entre nous; je vous laisserai dans les mains mon livre, dont je serais heureux de vous voir relire de temps à autre quelque page, quand je ne serai plus avec vous, comme on relit avec je ne sais quel sentiment d'émotion et de regret, une lettre d'amour sur laquelle quelques années d'oubli ont passé; et moi, cher lecteur, je retomberai tout doucement, mais avec bonheur, dans cette nonchalance du flâneur, qui est la suprême félicité, et qu'avaient troublée un instant ce soin toujours fastidieux de corriger des épreuves, et ces soucis que je ne vous souhaite pas de connaître, ceux de se faire imprimer.

Mais je n'ai pas encore acquis le droit de me reposer : il me reste à faire avec vous une solennelle et formidable excursion. Nous avons à explorer ensemble le sommet du géant qui se dresse fièrement devant nous et semble défier notre courage. Nous avons à exécuter l'ascension du Pic du Midi.

Gabas. — Si je n'avais senti la nécessité de resserrer un

peu les dernières pages dont je puis disposer, j'aurais fait du voyage à Gabas une course toute spéciale. A la rigueur, il mériterait peut-être bien cet honneur. Cependant, j'ai préféré considérer Gabas et la route qui y mène, comme l'avenue et le péristyle du palais d'Ossau que nous voulons visiter. Je renfermerai donc dans le même chapitre et Gabas et le Pic du Midi. Ce sera moins long : ni vous ni moi ne nous en plaindrons.

Partons donc. Je ne vous signalerai rien de particulier sur le chemin ; des sites magnifiques, des cascades aux divers aspects, deux murailles de granit parallèles qui imitent tous les styles, toutes les figures de l'architecture, voilà ce que vous verrez, des Eaux-Chaudes à Gabas.

Ici tout appartient au désert ; et à quel désert ! pas la moindre culture ; la montagne apparaît dans toute son aridité, je dirai presque dans son inutilité. En certains endroits le roc dénudé n'offre aucune trace de végétation ; dans d'autres, les buis et les plantes de la montagne couvrent le sol d'une verdure sombre et épaisse. A votre gauche, se précipite avec fracas le Gave que vous entendez constamment gronder à d'immenses profondeurs, sans cependant l'apercevoir. Faut-il vous avouer que je n'ai jamais pu parcourir ce chemin, pourtant large et facile, sans un sentiment de terreur que je ne savais maîtriser ? A cheval, un simple écart de votre monture, race souvent ombrageuse ; en voiture, un timon qui se briserait, un trait qui se détacherait ; en voilà assez pour que vous alliez rouler et vous broyer au fond du gouffre ; car, aux Eaux-Chaudes cessent en partie ces parapets protecteurs qu'une sage prévoyance a établis pour vous garantir et rassurer vos regards. Ces dangers, qui, pendant le trajet jusqu'à Gabas, ne quittent pas un instant les voya-

geurs, m'ont toujours empêché de permettre cette excursion à ceux qui me sont chers. C'est surtout en voiture qu'il y a péril; il n'est pas rare de rencontrer en chemin ces longues files de lourds chars à bœufs, pesamment chargés, dont les conducteurs insouciants, quelquefois bêtement malins, se font un sot amusement de ne pas se déranger; vous déplaceriez plus facilement les tours Notre-Dame ou le Pic du Midi, que vous n'obtiendriez de ces paysans la place suffisante pour passer sans danger. Que de fois, témoin de ces guets-apens froidement prémédités contre la sûreté des voyageurs, j'ai regretté le respectable sergent de ville, gardien vigilant de nos rues populeuses, qui sait si bien protéger *le bourgeois* contre les méchants procédés d'un cocher ou d'un charretier.

C'est sur les montagnes qui s'élèvent à droite et à gauche, qu'on exploitait autrefois les sapins destinés au service de la marine. Ces arbres géants, une fois abattus, étaient livrés à eux-mêmes, à leur force d'impulsion, et venaient souvent, au grand risque des voyageurs, rouler de chute en chute sur le chemin, d'où on les transportait à Bayonne, lieu de leur destination.

Tout en marchant, admirez le pont de Bitet : c'est une des plus magnifiques horreurs que je connaisse. A deux grandes lieues des Eaux-Chaudes vous trouverez enfin, après une route qui vous semblera bien longue parce que l'aspect en est triste, Gabas placé au confluent des deux Gaves de Broussette et de Bious, qui, réunis, prennent le nom de *Gave d'Ossau*. Cette pauvre bourgade, composée de quelques rares et chétives habitations, m'a toujours produit l'effet d'une petite colonie d'exilés en Sibérie. C'est le dernier poste de la douane française, et je plains, en vérité, les cinq ou six représentants de cette administration,

condamnés à y faire, pendant toute l'année, et surtout pendant l'hiver, une dure pénitence de leurs péchés. Si, à exercer leur pénible métier, ils ne gagnent pas le ciel, il ne faut plus croire à cette maxime pourtant bien conso-



Gabas.

lante : *Le royaume des cieux sera à ceux qui souffrent ici-bas.* — Ils ne sont pourtant pas par trop malheureux les pauvres abandonnés si, à l'auberge de Baylou ils trouvent encore, pour égayer ce désert cette belle Marie, qui vint s'installer chez son frère il y a quelques années. Honnête et aimable fille! ton souvenir nous suivit à Paris; un jour même chez Bignon, au café Foy, il nous arriva de boire à toi la belle absente, au malaga, aux fines côtelettes de mouton d'Espagne, aux délicieuses pommes de terre rouges que ta jolie main nous avait servis.

Aujourd'hui, touristes et baigneurs, vous avez une nouvelle auberge qui porte pompeusement, je ne dis pas à tort (remarquez-le, je vous prie), le nom d'*Hôtel du Pic du Midi*. Salenave, son propriétaire, fait toujours de son mieux pour satisfaire les appétits voyageurs ; et *ce mieux*, m'a-t-on dit, est très-voisin du bien.

J'ai parlé de malaga ; n'oubliez pas d'en demander; quoique sentant un peu l'outre de peau de bouc dans laquelle on le transporte à travers la montagne, il est pourtant vraiment bon. Comme il n'est pas censé être encore en France, puisqu'il n'a pas dépassé la ligne de la douane, on le boit et on le paie sans *entrées*. Les douaniers, la conscience pure et sans remords, puisqu'ils sont dans la limite de leurs devoirs, ne se feront pas prier pour vous aider à en vider quelques bouteilles, tout en vous donnant, avec une extrême obligeance, les renseignements les plus intéressants sur les habitudes, les ruses et la vie des contrebandiers.

Lorsqu'on est en guerre ou en délicatesse, comme vous voudrez, avec l'Espagne notre voisine, on détache toujours une compagnie d'avant-garde à Gabas, et une autre aux Eaux-Chaudes; le reste du bataillon est cantonné à Laruns. Un officier de mes amis, qui commandait en 1823 le poste d'observation de Gabas, a écrit quelques pages sur son séjour de près de deux mois dans ce pays. Je regrette que l'espace me manque pour vous donner au moins un extrait de son manuscrit, dont la lecture m'a singulièrement attaché.

Il y avait autrefois, non loin de là, des fonderies de cuivre, établies et exploitées par des Allemands. J'avoue que j'ai toujours négligé de m'enquérir si elles existaient encore; je ne les ai donc pas visitées; ne commettez pas à votre tour la même faute que moi.

Gaston IV, souverain du Béarn, prince vaillant parmi les plus braves, un des plus beaux noms de toute la chevalerie du XII[e] siècle, fonda en 1120 à Gabas un hôpital, maison de refuge bâtie dans un désert entre des montagnes, et destinée à recevoir les pauvres voyageurs. Depuis la révolution, cet asile est devenu une auberge, et aujourd'hui l'hospitalité se vend cher, là où elle se donnait jadis gratuitement. Les religieux chargés du service de l'hospice avaient, en arrivant, payé leur bienvenue au pays en y construisant une chapelle ouverte aux pèlerins d'Espagne et de France. La chapelle, comme vous le verrez, est abandonnée, elle tombe en ruines. J'en dis quelques mots au chapitre de l'Archéologie.

Il est temps, cher lecteur, après nous être amusés à la bagatelle de la porte, d'aborder enfin ce fameux Pic du Midi. Nous sommes bien décidés, n'est-ce pas? à lui porter notre carte; il n'y a donc plus à reculer. J'ai l'air de faire une mauvaise plaisanterie en vous parlant de carte de visite, et cependant on n'en agit jamais autrement avec lui; seulement, au lieu d'un petit carré de carton-porcelaine sur lequel votre nom et votre adresse sont gravés ou lithographiés, c'est une ardoise comprenant ces indications, qu'on dépose entre les mains de son concierge, à la porte de son hôtel; je me trompe, je veux dire sur la terrasse la plus élevée de son palais. Je n'ai pas encore entendu dire que l'usage se fût introduit chez lui de corner sa carte, pour lui indiquer qu'on est venu en personne. Il ne sera pourtant pas fâché, j'en suis sûr, d'être au courant de cette nouvelle mode; quoiqu'il puisse penser en lui-même que cette coutume est tant soit peu absurde, du moment qu'on peut lui faire remettre par un domestique ou un commissionnaire sa carte cornée ou non cornée.

De Gabas à Bious-Artigue, au plateau qui est au pied du Pic, on trouve aujourd'hui une route très-bonne, que je serais tenté d'appeler *carrossable*, quoique je n'y aie jusqu'ici vu passer que des charrettes ; elle est pour la scierie et ses produits d'un incomparable avantage, et j'ai peine à comprendre pourquoi Laruns à mis si longtemps à réaliser ce progrès.

Cette ascension au Pic, cette visite au grand vicomte d'Ossau, au cadran solaire du Béarn, était autrefois considérée comme une entreprise des plus périlleuses. Palassou, dans son *Essai sur la minéralogie*, va même jusqu'à dire qu'elle est impraticable.

M. de Candale, qui, après avoir gravi ce Pic en 1552, écrivit la relation de son voyage reproduite dans les mémoires de M. de Thou, fait de cette excursion une peinture effrayante ; et encore Ramon de Carbonnières, connu par ses explorations dans les Pyrénées, prétend-il que l'écrivain n'alla que jusqu'à une station voisine de son sommet.

Cayet, lecteur d'Henri IV, pendant un séjour de la cour de Navarre aux Eaux-Chaudes, fit cette ascension en 1591, « et ne put, dit-il, monter qu'en un jour et demi, encore « bien las ; et, pour descendre, il fallut s'écouler d'asséant; » ce qui veut dire que quand il revint, ce n'est pas sur ses jambes qu'il se portait, et qu'il fallut des réparations à certaines parties du vêtement qui commence à la ceinture, finit aux genoux, et dont je n'ose écrire le nom ; car, à ce mot seul, une Anglaise qui me lirait se trouverait mal.

Depuis cette époque, Delfau, en 1796 ; d'Angosse et Augerot, en 1802 ; Venat, alors officier à la légion de l'Orne, en 1818 ; Pécoul naturaliste, en 1823 ; de Laussat, en 1829, tentèrent et exécutèrent cette ascension.

Vinrent ensuite les ingénieurs géographes chargés par le

gouvernement de la constatation trigonométrique de cette partie des Pyrénées; puis M. de Rippert, à deux reprises, en 1833 et 1840; M. Badé, en 1842, et S. A. R. Monseigneur le duc de Montpensier, en 1843.

Si le Pic, depuis ces nombreuses tentatives, a perdu une partie de son prestige effrayant, le danger et la fatigue n'en sont pas moindres. Pour ma part, je dois vous avouer, avec toute ma franchise, et quoi qu'il en puisse coûter à mon amour-propre, que je ne suis pas allé jusqu'au sommet. Mes jambes n'ont pas mesuré les 1,400 toises de développement que présente le Pic. Je faisais cependant cette ascension avec des amis intrépides : arrivés au Rein de Pombie, nous délibérâmes si nous irions plus loin, et l'avis unanime fut d'en rester là. Si tout le monde mettait la main sur sa conscience, je suis sûr que beaucoup de touristes qui, à force de se dire et de répéter aux autres qu'ils ont atteint le sommet le plus élevé du Pic, ont fini par le croire, avoueraient qu'il leur restait bien encore deux ou trois bons petits rochers à gravir.

On n'est pas d'accord sur la hauteur du Pic du Midi. Suivant les uns, il a de 1,471 à 1,487 toises; suivant d'autres, enfin, 1,531. Pour peu que vous ne vous sentiez pas capable d'aller vous-même, en le mesurant, recommencer une opération dont le résultat très-probablement ne cadrerait avec aucun des calculs déjà faits, je vous engage à additionner les diverses hauteurs trouvées, à en faire une commune, et vous aurez peut-être la chance d'approcher de la vérité. Au surplus, moi profane, en voyant les hésitations et les erreurs de la science, je n'attache aucune importance à la solution de cette question. Cette discussion me rappelle involontairement la scène de *l'Ours et le Pacha*, entre Schaabaam, Marecot et Lagingeole. — *Demande*. Un petit coup

donné avec l'extrémité du doigt sur le bout du nez, est-ce une chiquenaude ou une pichenette? *Réponse*. Non, c'est une croquignole.

Quoi qu'il en soit de l'élévation précise du Pic, dont je n'ai pu, et pour cause, m'assurer par moi-même, elle fait peu de chose à l'affaire. Il faut toujours que je vous indique le chemin pour parvenir au sommet; car on aurait raison de me dire : « Si vous ne vous en souciez pas, du moins n'en dégoûtez pas les autres. » Dans mon zèle consciencieux, j'ai consulté avec soin toutes les descriptions qu'on a faites de cette ascension; je les ai lues à un congrès de guides des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, réunis exprès, et qui avaient eux-mêmes fait cette ascension. Celle qu'ils ont trouvée le mieux tracée, la plus intelligible, c'est la relation qu'en a publiée Gaston Sacaze, de Bagès-Béost, dans l'*Album pyrénéen*, livraison d'août 1840, revue locale intéressante, qui malheureusement a cessé de paraître. Il ne faut pas chercher dans cette description un style travaillé et fleuri; c'est le langage naïf d'un pasteur, qui dépose un instant le bâton de la montagne pour prendre la plume et écrire ses impressions.

Gaston Sacaze s'exprime ainsi :

« *Ascension du Pic du Midi : 5 août* 1840. (Le thermo-« mètre marque 15° Réaumur sur le pré, à onze heures « du matin).

« Un herboriste-pasteur qui, pour la première fois, fait « l'ascension du Pic du Midi d'Ossau, part à six heures « du matin de Gabas : il passe par le chemin de Bious-Ar-« tigue, par Magne-Baïg, arrive sur la crête de Pombie à « neuf heures, se repose une demi-heure dans ce lieu (tout « près du Pic), puis s'approche du rocher perpendicu-« laire qui est tout formé de granit; il dépose son sac,

« ses souliers, son bâton ferré et attaque le rocher par sa « face nord-est. A vingt ou trente pas du lieu d'où il est « parti, il trouve une excavation creusée par le choc des « avalanches; il aperçoit les traces du saut des isards, qui ont « laissé l'empreinte de leurs pieds dans certains creux du « roc, où se trouvent quelques décompositions ou humus « provenant de crottes et de lichens pourris; quoique « environ trente mètres de rocher perpendiculaire soient « le premier escalier de cette pyramide, il surmonte cet « obstacle, en s'aidant des mains et des pieds, souvent « même des genoux et du dos, à la façon des ramoneurs.

« Il rencontre au-dessus de ce premier et grand escalier « une pente moins inclinée, d'une longueur d'environ « 100 mètres, où le granit n'est pas uni, mais plus ou « moins chargé d'aspérités, et se présente même par blocs « détachés de différentes grandeurs, se soutenant les uns « sur les autres; cette pente est inclinée à 45 degrés du « quart de cercle.

« Successivement, il attaque un autre escalier plus diffi- « cile que le premier, mais de même direction perpendicu- « laire et de même orientation; parvenu au-dessus, il « grimpe une seconde pente moins inclinée, au sommet de « laquelle il rencontre un troisième grand escalier moins « difficile que les deux précédents. Jusque-là, il a toujours « suivi la même orientation. Ici il trouve une pente trans- « versale d'environ 200 mètres du sud au nord. Cette « pente est inclinée de 30 degrés, et se trouve placée entre « deux grands rochers à parois perpendiculaires (l'un au- « dessous de celui que l'on vient de monter, l'autre au- « dessus), qu'après environ 100 mètres de trajet, il faut se « disposer à gravir. — On a alors devant soi trois espèces « de ravines peu profondes; celle du milieu est la plus

« large, et par conséquent c'est par elle qu'il faut monter ; « elle est inclinée au moins de 60 degrés, et présente plu- « sieurs zigzags. En arrivant au sommet, on trouve un « mur rond haut d'un demi-mètre, que des chasseurs ont « construit pour que, en revenant du haut du Pic, l'on « puisse se reconnaître. De ce lieu, on suit une pente très- « longue et assez large, sans gazon, à travers des crevasses « et des blocs de différentes grandeurs. Quelques tas de « neige qu'on y rencontre sont là comme tout exprès pla- « cés, pour que le voyageur fatigué puisse en prendre « quelques petites poignées, qu'il porte dans la bouche « avec plaisir afin de se désaltérer, et qu'au bout de quel- « ques secondes il doit rejeter à cause de sa glaciale tem- « pérature.

« Bientôt on arrive au haut du Pic. — Ici je me tais, et ne « dis rien de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, de ce qu'on « pense ; de savants écrivains l'ont déjà fait avant moi. « On trouve en cet endroit une quantité d'ardoises de « différentes grandeurs, portant signatures de plusieurs « grands et de plusieurs savants. Ces ardoises sont en « pile, et posées les unes sur les autres, contenant des « noms illustres mêlés à ceux des guides. Après avoir fait « cette lecture, le même pasteur d'Ossau fouille sa poche, « en fait sortir un niveau à bulle d'air, le pose sur la « petite tourelle ou pyramide, construite pour servir « autrefois aux ingénieurs-géographes, et ayant regardé « tous les sommets des montagnes qui sont à la ronde, il « constate que tous sont au-dessous du niveau, à l'excep- « tion de deux hautes montagnes qui s'élèvent dans la « direction de l'ouest ; ces deux sommités sont très-supé- « rieures à notre Pic. Je juge qu'elles doivent avoisiner « Cauterets et Gavarnie.

« En résumé, je suis monté au haut du Pic du Midi « d'Ossau en une heure trois quarts et suis descendu en « deux heures.

« Si Palassou considérait cette pyramide comme inacces-« sible, nous dirons avec lui qu'il avait raison, parce que « quiconque gravit le Pic du Midi doit être regardé comme « téméraire. Ici, nous ne prétendons pas qu'on ne puisse « en faire l'ascension; mais combien d'obstacles à surmon-« ter, et combien de dangers à éviter! »

Après ce récit peu engageant d'un pasteur, vigoureux enfant de la montagne, si vous voulez tenter l'ascension du Pic du Midi, si vous vous sentez le jarret assez solide, le pied assez ferme, la tête assez sûre, goûtez-en, sauf à y renoncer, comme moi et comme bien d'autres, au beau milieu du chemin; car là il y a vraiment à prendre et à laisser.

Je ne finirai pas ce chapitre, sans vous donner le sommaire du récit de M. de Rippert; il pourra vous aider aussi au besoin :

« Partis des Eaux-Chaudes à six heures du matin, dit ce « voyageur, nous sommes arrivés à dix heures aux caba-« nes de Magnes-Baig; à onze heures et demie au col de « Suzeon (ou Suzeou), tout à l'extrémité du Rein de Pombie; « et à deux heures à la cime, que nous avons quittée à « trois heures et demie. A huit heures nous étions de retour « aux Eaux-Chaudes. Ce temps est indispensable aux tou-« ristes les plus vigoureux. »

Il est une autre route que celle dont parlent MM. de Rippert et Sacaze. Elle consiste à passer par la Case de Broussette, chemin plus long il est vrai, mais plus facile, puisqu'on peut ainsi arriver à cheval jusqu'au Rein de Pombie. Ces parages furent témoins jadis d'un triste événement; en effet, c'est à peu de distance que M. Daupe,

curé d'Ogenne, fuyant la fureur de nos discordes politiques, et cherchant à passer en Espagne, fut surpris par une tourmente et périt.

Un dernier avis, ami lecteur, pour en finir avec le Pic du Midi. L'époque favorable pour cette ascension est dans les premiers jours d'août : à ce moment, presque toute la partie qu'il vous faudra gravir se trouve dépouillée de neige.

COURSES, EXCURSIONS,

SANS DÉTAILS

Ici je dois me borner à des indications sommaires ; autrement mon petit volume dépasserait le cadre que je me suis tracé.

Je vous dirai donc en peu de mots : Allez voir :

— La grotte de Mailly dont les curieuses cavernes sont traversées par un torrent qui produit un bruit formidable. Elle est située dans la vallée d'Aspe à deux kilomètres seulement de la cascade de Sesque, à six heures de route des Eaux-Chaudes ;

— La belle cascade de Sesque, alimentée par les neiges éternelles qui couronnent la montagne d'où elle jaillit ;

— Les précipices de Combiel ;

— Les prairies d'Anouillas ;

— Le col de Lurdet. Observatoire magique d'où l'on découvre isolé le Pic du Midi.

Si vous ne devez pas, un jour ou l'autre, entreprendre l'ascension de ce même Pic ou le voyage de Penticosa, ce qui vous permettrait de voir en une fois les lieux dont je vous ai parlé tout à l'heure, et que je me contente seulement de vous nommer ici, allez, soit de Bonnes soit des

Eaux-Chaudes, à Gabas et à la Case de Broussette. Que vous soyez en voiture ou à cheval, vous pourrez faire cette promenade, aller et retour, dans la même journée.

N'oubliez pas Bious, avec ses vieilles forêts de pins, ses vastes pâturages élevés de 700 toises, que dominent le lac d'Aule, et les cimes de Gazie, couvertes d'une neige presque permanente.

Cette énumération rapide n'a pour but que de signaler aux touristes bien portants les excursions qu'ils ne doivent pas négliger ; pour le temps qu'elles nécessitent, les moyens de transport à employer, pour tous les détails accessoires, en un mot, je les renvoie aux guides patentés des Eaux-Chaudes et des Eaux-Bonnes, devant la vieille expérience desquels je baisse pavillon.

DE BONNES
OU
DES EAUX-CHAUDES A PENTICOSA

Aux derniers les bons : voici une belle excursion, mais que j'interdis à ceux qui ne sont pas solides et robustes. Il nous faudra passer par des chemins que les contrebandiers et les chèvres seuls fréquentent. Nous irons tantôt à pied, tantôt à cheval. D'ailleurs, pendant que nous serons à Penticosa, pour ne pas revenir par le même chemin (ce que j'ai en horreur), nous pousserons jusqu'à Cauterets, et de Cauterets nous reviendrons à Bonnes ou aux Eaux-Chaudes par la montagne. Ce n'est point tout à fait un tour de France, mais c'est une grande tournée dans les Pyrénées françaises et espagnoles. Pour l'exécuter, il faut auparavant diviser notre temps. De Bonnes ou des Eaux-Chaudes à Penticosa, une journée : visiter un peu le soir, en arrivant,

les bains, le lac, etc., etc. Le lendemain, compléter la promenade par une visite aux environs. Repartir ensuite pour Cauterets, où l'on arrive facilement en huit heures. Séjourner un jour à Cauterets et visiter ce que le pays offre de curieux. Le quatrième jour, revenir à Bonnes ou aux Eaux-Chaudes, selon le point de départ choisi, en traversant le col de Torte. Cela fait, vous vous reposerez, et raconterez les détails de votre campagne à ceux qui ne vous auront pas accompagné, à celles qui auront pleuré votre absence.

Jusqu'à Gabas, je vous ai déjà tracé la route dans mon récit de l'ascension au Pic du Midi ; allez donc y consulter les instructions et les renseignements que j'y donne.

J'ai vu quelques touristes partir des Eaux-Chaudes ou de Bonnes au milieu de la journée, s'arrêter un instant à Gabas, et aller coucher dans la montagne, à la case de Broussette. C'est une combinaison qui n'a pas le sens commun ; le gîte y est pitoyable. Pourquoi, de gaieté de cœur, se préparer une mauvaise nuit? On la subit quand on y est forcé, mais on ne court pas après. Une nuit sans repos dispose mal pour une journée qui doit être fatigante; un mauvais souper et une pareille nuit, en voilà assez pour vous empêcher de jouir du beau voyage que vous allez faire.

Tâchez donc, si vous pouvez, de bien dîner à Bonnes ou aux Eaux-Chaudes; couchez-vous de bonne heure, dormez solidement ; et le lendemain à quatre heures du matin, frais, dispos, montez à cheval.

Donnez à vos montures une allure raisonnable mais soutenue jusqu'à Gabas ; quoique la route soit belle, que votre guide soit à cheval, ce qui est indispensable, ne galopez pas; ménagez vos chevaux, la journée sera rude, et sans cette précaution, ils pourraient fort bien, quelque bons qu'ils soient, se rebuter et vous laisser en chemin.

Certains itinéraires, véritables Mathieu Laënsberg, aussi trompeurs que ce vieux radoteur, vous disent : la veille de votre départ, consultez le baromètre, examinez le soleil couchant; s'il y a des nuages de tel côté, une barre rouge à l'horizon, si le vent souffle de l'est, différez. Sornettes que tout cela. La pluie de la veille est souvent l'avant-coureur du beau-temps. — Fiez-vous à votre étoile et à la grâce du ciel. — N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un Dieu pour les voyageurs et pour les touristes?

Ne nous arrêtons pas à Gabas; nous n'avons pas de temps à perdre; continuons à marcher tranquillement, mais pourtant sans nous amuser, jusqu'à la case de Broussette. Nous y déjeunerons avec les provisions dont nous aurons eu soin de nous munir. Pour le dessert, nous y trouverons certain fromage qu'on y fabriquc, et qui n'est point à dédaigner; c'est le moins mauvais que j'aie mangé dans la montagne.

Après une halte assez courte, nous remonterons à cheval.

Pour arriver au port d'Anéou, par lequel nous sortons de France et entrons en Espagne, le chemin n'est pas trop difficile; nous n'aurons pas à escalader à travers des quartiers de roc et à redescendre ensuite sur un versant rapide et presque impraticable, comme dans certaines autres passes. Pour me servir d'une expression juste, quoique triviale, il n'y a vraiment *de tirage* que pendant trois quarts d'heure environ.

Un jour viendra, il n'en faut pas douter, où on reliera la vallée de Thène, la belle Aragonaise, avec Ossau la Française; je ne sais pourquoi on n'a pas encore eu cette idée, car c'est par là qu'on doit trouver le moins de difficultés, puisque la nature y présente moins d'obstacles.

Nous avons franchi le port d'Anéou; la pente qui nous mène en Espagne est douce et facile.

A notre gauche, nous laissons Portalet et la fontaine de Gaye; du même côté, nous admirons le mont Peyrelu; à quelque distance encore sur la gauche, le lac de ce nom, puis les pierres de Claude, passage que nous aurions pu prendre, et qui eût abrégé notre chemin, mais qui est bien plus pénible. A notre droite se dresse le mont Anéou; sous nos yeux se déploient de vastes pâturages animés par des troupeaux beaucoup plus nombreux que ceux de la vallée d'Ossau.

A l'endroit où les bases des deux monts Anéou et Peyrelu se rapprochent, enfonçons-nous dans une espèce de canal étroit, qui livre passage au sentier que nous suivons.

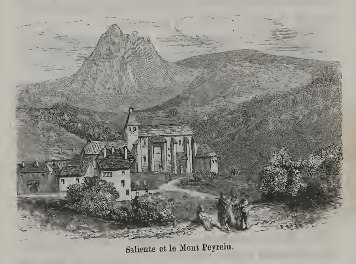
Bientôt nous apercevons les eaux du Gaillego qui roule vers le Midi, La Romigua, prairie admirable de fraîcheur, riche en plantes curieuses, et en insectes nuancés des plus vives couleurs.

Sous vos yeux, à droite, se dessinent les montagnes que votre guide appellera les monts Rouges, et que nos voisins nomment, je crois, la *Canau Rouge*. On y exploite des mines de plomb.

En descendant, vous rencontrerez les premiers douaniers espagnols. Il y a quelques années, nous éprouvâmes de grandes difficultés pour l'introduction de nos chevaux, que nous voulions ensuite faire rentrer en France par le port de Marcadau, pour nous rendre à Cauterets. C'était le moment où la guerre civile, dans le plus fort de sa rage, désolait ce malheureux pays. Je ne sais si c'est à ce motif, et à la crainte que notre intention ne fût de fournir de chevaux la cavalerie de don Carlos, que nous dûmes toutes les tracasseries qu'on nous suscita. Vous êtes prévenu, prenez vos renseignements avant le départ, et mettez-vous en règle.

Côtoyons le Gaillego : déjà nous apercevons Saliente, premier village aragonais ; nous passons devant la Venta de Segoaste et nous arrivons à Saliente.

Je n'ai ni la place, ni le loisir de vous faire la description de ce joli petit village espagnol. Pendant que vous laisserez



Saliente et le Mont Peyrelu.

reposer vos chevaux à la posada de Saliente et que vous vous ferez préparer une tasse de chocolat, comme vous n'en avez goûté de pareil ni chez Tortoni, ni au café de Foy, visitez ce hameau ; son église petite, mais bien décorée, son buffet d'orgue, méritent votre attention ; moyennant quelques pièces de monnaie, le sacristain vous fera voir son trésor et les ornements destinés aux cérémonies du culte ; certaines cathédrales n'en possèdent pas d'aussi riches.

Vous serez frappé de l'aspect original que présente ce premier village espagnol.

Du col d'Anéou à Saliente, il vous a fallu quatre heures de marche.

Pour arriver au village de Penticosa, vous emploierez deux heures.

Sur votre route, vous laisserez à droite et à gauche Lanus, assez fort hameau, et d'autres moins considérables, tels que El-Puyo, Escarille et Saint-Denis.

Vous admirerez la magnifique vallée de Thène, tout en regrettant que le chemin que vous suivrez soit si étroit et si pénible.

Bientôt vous arrivez à Penticosa (village), dont vous visiterez l'église; c'est toujours, en Espagne, le monument qui doit attirer vos regards. Vous trouverez à ce petit bourg une physionomie qui tranche nettement avec celle de nos villages français. La teinte sombre des maisons, la rareté, l'exiguïté mauresque des fenêtres, ses rues tortueuses et étroites, vous révéleront tout de suite ses habitudes et sa nationalité étrangères.

Réservez la fin de vos forces et de votre courage pour arriver de cet endroit jusqu'aux bains; ce sera, en quelque sorte, l'instant le plus rude de votre voyage. La route est montueuse et escarpée; dans l'hiver, ce passage est aussi dangereux que celui des ports dans la montagne. Il faut une heure et demie pour aller de Penticosa aux bains.

Mais déjà la riche vallée de Thène a disparu; vous êtes engagé dans un sentier tracé au sein d'une gorge affreuse, sur le bord d'un torrent, sous une espèce de voûte de noirs rochers qui ne justifie que trop son nom d'*El-Escalar*.

Ne vous découragez pas cependant; comme au coup de sifflet du machiniste de l'Opéra, l'aspect désolé, désert, sauvage, de cet horrible défilé, va être à l'instant remplacé par un spectacle magique.

Sous vos yeux apparaissent les bains de Penticosa et le paysage qui les encadre. Vos fatigues sont oubliées. — Cinq grandes bâtisses, échelonnées en amphithéâtre, forment cet établissement; il est assis sur le bord d'un vaste lac d'azur, au milieu d'un immense cirque qu'entourent de belles et hautes montagnes.



Bains de Penticosa.

Votre premier soin sera de descendre aux Thermes; prenez les chambres qu'on vous offrira; d'autres sont arrivés avant vous, et nécessairement ont dû choisir; d'ailleurs, pour une nuit ou deux, et surtout en voyage, il ne faut pas être difficile. Quelquefois, ce qui est rare, tout est envahi; et j'ai failli un jour être obligé de retourner au village chercher un gîte. Mais là, comme partout ailleurs, la vue de certain métal attendrit les cœurs les plus durs, et si vous ne vous montrez pas par trop novice, vous êtes toujours sûr d'être logé. Vous trouverez encore une hospitalité non pas merveilleuse, mais très-convenable chez don José

Juan Toila, au prix de 3 ou 4 fr. pour le lit et de 4 fr. 75 c. pour la nourriture, laquelle comprend un dîner à une heure, un souper à neuf heures, et deux sortes de collation, à neuf heures le matin et à quatre heures le soir. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à tous ces repas le chocolat joue naturellement le principal rôle.

Il va sans dire que vos guides se sont chargés d'héberger vos chevaux; recommandez-leur bien ces pauvres bêtes; quelques touristes, ne songeant pas au lendemain, ont le défaut de penser aux hommes, et d'oublier les animaux... Qui donc les portera ensuite, si les montures ne trouvent pas, elles aussi, à réparer leurs forces?

Faites préparer votre dîner, et, dans le cas où le long et pénible voyage que vous venez d'accomplir vous aurait mis sur les dents, sans façon couchez-vous, et tâchez de vous bien reposer. La journée suivante, si vous ne séjournez pas à Penticosa, ne sera pas encore trop douce. Dans tous les cas, vous pouvez ne repartir pour Cauterets, le lendemain matin, que vers huit ou neuf heures. Le temps ne vous manquera donc pas pour visiter en détail l'établissement, y prendre un bain espagnol, étudier les costumes, le régime des malades, et faire sur le lac une promenade, dans la charmante nacelle qui est toujours là à votre disposition.

A Penticosa, on n'a pas donné, comme ailleurs, aux sources des noms vagues, et au moyen desquels on ne saisit ni la nature ni l'effet des eaux. On n'y trouve point le bain du Salut, celui du Trésor, etc., etc. Les noms y sont tous significatifs, et il n'est pas besoin d'un médecin pour guider les malades dans le choix qu'ils doivent faire parmi ces diverses sources.

La plus sulfureuse est renfermée dans un bel édifice

qu'on appelle *Casa de las Herpes* (Maison des Dartres); une autre se nomme Bain de l'Estomac; la troisième, la plus fréquentée, est une simple fontaine, la Fontaine de la rate ou du foie.

A la bonne heure, on sait au moins à quoi s'en tenir. A la source *del Higado*, la dernière, les teints jaunes, les figures plombées, indiquent, de reste, une altération des viscères. Je n'ai pas eu le courage de faire porter mes observations sur les malades de la *Casa de las Herpes*. Autant aux Eaux-Bonnes on se sent pris d'un intérêt doux et compatissant pour ces jeunes fleurs à demi courbées qui, sous les atteintes mortelles de la cruelle phthisie, conservent tous les attraits mélancoliques d'une jolie figure, autant à Penticosa on frémit, avec un instinct d'horreur et de répulsion, à la vue de ces infirmités qui se lisent en traits hideux, et laissent sur le visage d'affreuses traces de leur passage. Dieu vous garde d'être obligé d'aller vous loger à la *Casa de las Herpes !*

Arrangez donc vos courses et votre séjour à Penticosa de manière à quitter le pays et à être à cheval à neuf heures au plus tard, pour vous rendre à Cauterets par le port de Marcadau.

Je pourrais fort bien vous tracer aussi cette route en détail; mais vous avez un guide avec vous. Il suffit donc que je vous indique brièvement les distances et les lieux dignes d'attirer votre attention, à partir de l'établissement thermal espagnol jusqu'à Cauterets.

De Penticosa-les-Bains au Marcadau, comptez sur une heure et demie de route. On est obligé de faire à pied une partie de la rude montée qui mène au Marcadau; vous traversez ensuite le port de Cauterets et laissez à votre droite le lac de Gérétils.

Du port aux cabanes de Marcadau, vous mettrez deux heures un quart, en traversant le torrent de Fonfry, la vallée de Rivière, le ruisseau de Combalès ou Cambalès, en laissant à votre droite la montagne de Péterneilles, et à votre gauche le pic de la Pène-d'Aragon.

Des cabanes du Marcadau au pont d'Espagne, il faut une heure et demie. Vous verrez à votre droite le pic de Gaube; à votre gauche les campagnes de Gayan; vous pourrez faire une halte à la délicieuse plaine que vous trouvez au milieu de la forêt. Tantôt à droite, tantôt à gauche, coule le gave de Gaube, alimenté par le fameux lac de ce nom.

Du pont d'Espagne, vous atteindrez Cauterets en deux heures et demie, sans avoir oublié de visiter en route la cascade du Cerizet justement célèbre.

Après une station d'un jour au moins à Cauterets, où vous trouverez à employer fort agréablement votre temps, il ne vous restera plus qu'à regagner les Eaux-Bonnes ou les Eaux-Chaudes. J'ai déjà tracé le voyage de Bonnes à Cauterets par le col de Torte ; je n'ai pas envie de me répéter. Vous retournerez donc tout bonnement ma relation, et, en la consultant de la queue à la tête, vous y trouverez mentionné tout ce que vous devez rencontrer de curieux dans ce trajet.

TOURNÉE DANS LES PROVINCES BASQUES

J'ai intitulé ce chapitre *Grandes promenades*, *Courses*, *Excursions;* ce n'est donc pas sortir par trop de mon sujet que de tracer encore ici, en quelques lignes rapides, l'itinéraire d'une intéressante excursion de huit jours environ, et que pourront exécuter aussi bien les étrangers qui tra-

verseront Pau à leur retour des Eaux, que ceux qui y passeront l'hiver.

Les premiers devront trouver dans cette petite tournée un complément à leur voyage principal; les autres couperont par là, d'une façon agréable, la monotonie inséparable d'un séjour prolongé dans des lieux qui, malgré tous leurs charmes, ne sauraient remplacer ceux qu'on habite d'ordinaire.

Cette fois encore, c'est sur le sol espagnol que je vais conduire le lecteur.

Je supposerai seulement que vous avez quitté, sans moi, Bonnes, les Eaux-Chaudes ou Pau, et qu'attiré par le désir naturel de voir Bayonne et Biarritz, vous vous y êtes rendu directement en diligence ou en voiturin. La route est pittoresque. Je vous engage en conséquence à la faire de jour.

A Bayonne, descendez à l'hôtel Saint-Étienne; à Biarritz, logez à l'hôtel des Ambassadeurs. Comme je n'ai pas l'intention de vous servir de guide ni dans les rues de l'une, ni dans celles de l'autre, nous partirons, si vous le voulez bien, pour notre tournée, le lendemain même de votre arrivée. Libre à vous au retour de prolonger votre séjour, et de voir en détail ce que chacune de ces villes peut contenir d'intéressant.

Le *premier jour*, nous quitterons Bayonne de bon matin et irons coucher à Saint-Sébastien. On peut prendre la diligence, ce qui est toujours un moyen de transport économique; mais si vous n'êtes pas obligé d'y regarder de près, louez une bonne calèche dont le cocher vous servira en même temps d'interprète, et vous évitera en route, grâce à sa connaissance des langues basque et espagnole, mille petites contrariétés locales. Vous aurez aussi l'avantage,

avec cette combinaison, de pouvoir vous arrêter où et quand bon vous semblera. Vous visiterez alors Urrugne, Bidart et Guétary. A Béhobie, pendant que notre cocher,


Costumes espagnols.

muni de nos instructions et de nos passe-ports, satisfera aux formalités un peu vexatoires de la douane espagnole, nous nous embarquerons sur la Bidassoa et irons déjeuner à Fontarabie.

Quand nous aurons visité la ville dont le cachet moyen

âge ne manquera pas de vous frapper, que nous aurons donné un souvenir à la belle défense qu'y fit sous l'empire le général Lamarque alors simple capitaine de grenadiers, et qu'enfin, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous serons entrés au palais et à la cathédrale, nous remonterons dans notre barque et gagnerons Irun. C'est là que notre cocher, prévenu d'avance, ira nous attendre.

Irun, petite ville moderne, sans caractère ni physionomie, ne doit pas nous arrêter. Nous partirons donc sans retard et entrerons à Saint-Sébastien vers cinq heures. Avant d'y arriver, nous aurons traversé le joli village de Rentéria, rendu à jamais célèbre par l'événement qui s'y accomplit il y a quelques années. Vous avez suivi, comme moi sans doute, à cette époque, toutes les phases de ce grand procès où les liens matrimoniaux d'une femme étaient en question, et qu'une transaction termina heureusement en assurant à l'épouse défenderesse une fortune de plus de 200,000 francs de rente. Sur ce point, je n'ai donc rien à vous apprendre.

Saint-Sébastien est une jolie ville nouvellement construite et dont il vous faudra visiter la citadelle, le port, les remparts, la poissonnerie, les promenades et les églises.

Le *second jour*, nous irons coucher à Tolosa, capitale du Guipuzcoa; nous aurons soin de suivre la vieille route dont le parcours à travers les montagnes est des plus pittoresque, et nous nous arrêterons en passant à Hernani, antique ville admirablement conservée. Son hôtel de ville, sa cathédrale, ses palais aux larges balcons, qui étalent encore sur leurs façades les armoiries sculptées des nobles familles qui les élevèrent, tout cela mérite d'attirer votre attention.

Une fois installés à Tolosa, il nous faudra visiter quel-

ques-unes des fabriques de draps qu'elle renferme. Cette industrie est avec celle du fer et des cuirs, une des gloires et des richesses du pays.

Troisième journée. — Si vous m'en croyez, nous laisserons reposer notre voiture et nos chevaux, et nous prendrons sur les lieux des mules qu'à notre choix nous pourrons ou monter, ou faire atteler; dans cet équipage, nous nous rendrons au couvent de Loyola. Cet établissement célèbre, fondé par les jésuites, est situé au milieu des monts Cantabres. Vous y verrez, entre autres choses curieuses, la maison d'Ignace de Loyola, qui a été comprise dans l'enceinte même du couvent. Le soir, car la route et la visite nous prendront bien la journée entière, nous pourrons revenir coucher à Tolosa, ou gagner Azcoïtia, petite ville qui possède une excellente auberge.

Quatrième journée. — Dans le cas où, satisfait de ce que nous aurons déjà vu ensemble, vous voudrez pousser encore un peu en avant, vous devrez aller coucher à Bilbao : en partant d'Azcoïtia à sept heures du matin, nous arriverons vers quatre heures. — Bilbao, capitale de la Biscaye, est une ville curieuse, qui présente cette particularité assez étrange qu'on n'y voit pas circuler la moindre voiture : la raison, que je ne garantis nullement néanmoins, en est, m'a-t-on dit, que les rues passent presque toutes au-dessus de voûtes dont la solidité laisse beaucoup à désirer. — Les hôtels sont généralement bons. — Je vous recommande le théâtre.

Cinquième journée. — De Bilbao à Vittoria, capitale de la province d'Alava, on met sept heures. C'est, du reste, la grande route de Bayonne à Madrid qui nous y conduira. Il nous faudra loger au *Parador Viejo*, près l'hôtel de ville; c'est là que m'avait adressé un de mes amis, à qui je

dois tous les renseignements que je vous donne, et qui m'ont, pour mon propre compte, permis de faire cette tournée dans les conditions les plus agréables du monde.

A Vittoria, nous visiterons avec soin les églises fort nombreuses et fort riches, la place des Taureaux, le théâtre et la Florida. Si, comme cela arrive assez souvent en voyage, l'envie vous prenait d'étendre le cercle préalablement arrêté de votre excursion, et d'aller faire une pointe jusqu'à Madrid, vous saurez qu'il part chaque jour une diligence de Vittoria pour la capitale des Espagnes.

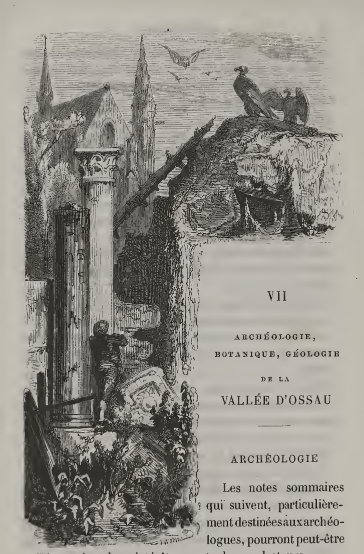
Le sixième jour, nous irons à Pampelune; pour peu que notre arrivée dans la capitale de la Navarre coïncide avec le spectacle d'une course de taureaux, je vous assure d'avance que notre voyage se trouvera bien dignement couronné. — J'y ai vu le célèbre Cucharès et sa *cuadrilla*, en représentation, et c'est peut-être pour moi, encore aujourd'hui, le plus piquant souvenir de mes nombreux voyages. Le trajet de Vittoria à Pampelune nous prendra douze heures. Ce qu'il faut voir dans cette dernière ville, c'est d'abord la citadelle, et ensuite, comme dans toutes les villes espagnoles, les églises et le théâtre.

Nous voici arrivés au terme de la tournée, telle que je l'ai faite moi-même, telle aussi que je vous conseille de l'exécuter. Vous entraîner plus loin, essayer en même temps de vous parler de ce que je ne connais pas personnellement, ce serait sortir de mon rôle et manquer à ma conscience; je ne le ferai pas. Du reste, vous n'étiez pas parti avec l'intention d'entreprendre un véritable voyage en Espagne; par conséquent, au point de vue de la couleur locale, vous en avez vu assez pour satisfaire une curiosité raisonnable.

Je pense donc que nous pouvons maintenant repren-

dre tous ensemble le chemin de la frontière de France.

Pour cela, ou nous reviendrons avec notre voiture en deux petites journées, ou nous prendrons place dans la diligence qui part le matin de Pampelune et nous ramènera à Bayonne dans la nuit. Le chemin que nous suivrons ainsi au retour sera nouveau pour vous, et j'appelle votre attention notamment sur la jolie petite ville d'Elisondo, que l'on traverse en route.



VII

ARCHÉOLOGIE, BOTANIQUE, GÉOLOGIE DE LA VALLÉE D'OSSAU

ARCHÉOLOGIE

Les notes sommaires qui suivent, particulièrement destinées aux archéologues, pourront peut-être offrir aussi quelque intérêt au reste de mes lecteurs.

J'ai réuni dans ce chapitre tout ce que j'ai trouvé de plus

curieux comme monuments ou vestiges d'architecture dans l'étendue de la vallée, en ayant soin d'indiquer séparément ce que chaque village possède de remarquable en ce genre. Cette division et cet ordre faciliteront singulièrement les recherches.

Vous trouverez à :

Arudy, une église fort intéressante, dans le style ogival du xv[e] au xvi[e] siècle, avec des restaurations modernes. Le portail latéral, abrité sous un porche malheureusement défiguré, est encadré entre des pilastres à nervures prismatiques et des pinacles garnis de crochets; dans l'intérieur, des sculptures diverses;

2° Une maison forte, percée de meurtrières d'un côté, avec deux fenêtres-croisées et d'autres à double ogive, actuellement bouchées;

3° Plusieurs maisons du xvi[e] siècle;

4° Débris d'une belle tour de grandes proportions.

Izeste, une petite église ogivale du xv[e]-xvi[e] siècle.—Des maisons des xvi[e] et xvii[e] siècles, avec cariatides et bas-reliefs.

Louvie-Juzon, église ogivale du xv[e]-xvi[e] siècle, mais avec un clocher du xiv[e]-xv[e] siècle, terminé par une pyramide octogone hérissée de gargouilles aux arêtes, et flanquée de quatre tourelles à crochets.

Plusieurs maisons du xvi[e] et du xvii[e] siècle.

Une petite tour tronquée s'élevant sur un mamelon.

Sainte-Colome, église ogivale du xv[e]-xvi[e] siècle, dont les fenêtres conservent encore quelques fragments de vitraux coloriés. Il y a quelques années, on en a enlevé et brisé d'autres parce qu'ils obstruaient la clarté. — Jolie idée!

Un château ou donjon, raccourci par son propriétaire

actuel, mais conservant des détails curieux qui pourraient bien être du xive siècle.

Castet-Gelos (voir dans l'itinéraire, page 77). Restes intéressants d'un château fort avec ouvertures ogivales cintrées, divisées par des colonnettes incontestablement du xiie siècle; c'est le monument historique de la vallée. Traces de vieux murs d'enceinte.

Bielle, belle et élégante église ogivale à trois nefs, du même style, mais plus remarquable que toutes les autres de la vallée. Les sculptures y sont prodiguées avec luxe aux portails, aux clefs de voûte, sur les chapiteaux et les consoles.

Auprès de l'église, restes d'une abbaye offrant des fragments d'architecture romane; quelques cercueils en marbre sans ornements.

Maisons du xve et du xvie siècle, ornées de sculptures représentant des anges, des sirènes, des bas-reliefs, des écussons, et force détails de végétation. Les initiales I. H. S. (*Jesus hominum salvator*) sont reproduites sous des formes très-variées et si compliquées même, que l'auteur d'un ouvrage sur le Béarn, homme d'un grand mérite et d'un haut savoir, a pris cependant l'une d'elles pour la date de 1115.

Restes d'une maison forte. Restes d'une tour sans grand caractère, à porte et fenêtres cintrées.

Curieuses mosaïques, dont je parle longuement au chapitre consacré à Bielle.

Bélesten, petite église de la fin du xvie siècle.

Gérès, petite église du xvie siècle; restes d'un castel avec meurtrières, ayant une fenêtre découpée dans la partie supérieure en deux petites ogives trilobées.

Béon, petit château du xviie siècle. (Voir le dessin de la page 80.)

Asté, une maison assez remarquable du xvie siècle.

Louvie-Soubiron, une église romane qui n'offre rien de remarquable.

Béost, une église romane, style du xiie siècle, fort intéressante, avec des restaurations des xve et xvie siècles ; un portail en marbre assez riche d'ornementation, dont les voussures cintrées et concentriques sont supportées par des colonnes ; la principale archivolte est garnie de figures sculptées représentant Jésus-Christ au milieu des douze apôtres et d'un concert d'anges.

Dans l'église, sur les fonts baptismaux, se trouve une statue grossièrement sculptée, représentant une *Notre-Dame de Douleur* dont le dessin est tout à fait dans le style roman.

Plusieurs maisons des xve, xvie et xviie siècles, décorées de bas-reliefs.

Bagès, quelques maisons des xvie et xviie siècles ; une statue, style roman, représentant sainte Catherine.

Assouste, une espèce de château avec quelques bas-reliefs et une fenêtre ogivale géminée-tréflée. (Lire quelques détails sur ce château, page 109.)

Une petite église romane, style des xie et xiie siècles, avec un portail à plein cintre; des médaillons ornés de figures couronnent extérieurement son abside semi-circulaire.

Aâs. — Quelques anciennes maisons. Son église possède une assez bonne copie du chef-d'œuvre de Crayer, peintre distingué de l'école flamande. L'original de ce tableau, *les Martyrs enterrés vivants*, se trouve au musée de Lille. (Voir à la page 101.)

Espalungue. — Petit château peu riche en sculptures.

Laruns. — Église ogivale des xve et xvie siècles, avec

des figures sculptées aux clefs de voûte, sur les chapiteaux et sur les consoles; portail d'architecture classique; un bénitier en marbre, du XVe siècle, faible d'exécution. Des maisons du XVIe siècle, avec des portes ogivales, des bas-reliefs, des inscriptions et des hiéroglyphes chrétiens.

Gabas.— Une petite chapelle, style roman, très-peu remarquable, qui possède une croix en cuivre argenté, du XVIe siècle.

Vous avez dû comprendre par le laconisme de mes descriptions que je ne voulais ni faire de l'érudition ni représenter la vallée comme plus riche en antiquités curieuses qu'elle ne l'est réellement. J'ai seulement cherché à vous tracer succinctement un aperçu de ce qu'elle contient en ce genre. Cette nomenclature, malgré sa sécheresse, donnera peut-être un intérêt de plus aux visites que dans vos promenades vous ferez à ces divers villages. Mon but alors sera rempli.

BOTANIQUE

FLORE OSSALOISE

Après les savantes études de Picot, de Lapeyrouse, de Ramond et de Bergeret sur la botanique dans les Pyrénées, c'eût été de ma part une trop grande présomption que de vouloir, dans un petit volume comme le mien, donner au lecteur autre chose qu'un sommaire de la Flore ossaloise. Désirant néanmoins lui offrir, quoique dans un cadre très-resserré, quelques notions exemptes d'erreurs sur les richesses végétales que le pays possède, mais peu sûr de

moi, je me suis adressé au pasteur-botaniste Pierrine-Gaston Sacaze, comme à un des hommes les plus capables de m'aider en cette occasion. Honoré de son amitié, comptant sur son obligeance qui jamais ne m'a fait défaut, je l'ai prié de vouloir bien, en peu de lignes, dessiner à grands traits, pour l'insérer dans mon *Guide*, une esquisse de la Flore d'Ossau. Il m'a répondu par une lettre d'une simplicité toute naïve. Il me démontre que ce serait une tentative téméraire de vouloir resserrer en quelques pages un travail qui exigerait des volumes entiers : il me recommande, dans sa modestie confiante, de ne point parler de lui, de présenter en mon propre nom et non pas au sien, ce que j'écrirai à ce sujet, parce que, me dit-il, *je n'aime pas à me quereller avec les gens de lettres et les savants.* Je brave pourtant sa défense, et c'est lui que je laisserai parler. J'espère qu'il ne m'en voudra pas de reproduire ici quelques passages de sa lettre ; quant à mes lecteurs, ils m'en sauront gré, car cette prose vaudra certainement beaucoup mieux que la mienne.

« Vous me demandez, m'écrit-il, un service auquel il « m'est presque impossible de répondre. Vous désirez un « petit sommaire de la Flore d'Ossau, mais savez-vous bien « que la tâche est un peu plus difficile qu'elle ne semble au « premier abord ! Je n'en veux pour preuves que les diver- « gences d'opinions de messieurs les savants en cette ma- « tière.

« Ainsi, par exemple, nous lisons dans le *Botanicum Gal-* « *licum* de M. Duby, qu'il y a en France six espèces d'*aco-* « *nit* et quatre d'*ancolie*, et que l'on ne retrouve dans les « Pyrénées que trois espèces de la première de ces fleurs « et deux de la seconde. Eh bien, cher Monsieur, lorsque « j'aurai le temps de m'occuper des flores que l'on a

« composées sur nos montagnes, je me fais fort de prou-
« ver que nous possédons chez nous les dix espèces de
« renonculacées décrites par M. Duby. Ce que j'ai reconnu
« pour l'aconit et l'ancolie, l'observation me l'a fait dé-
« couvrir pour bien d'autres espèces. Jugez, d'après cela,
« combien notre Flore est considérable et variée !

« Cependant, puisque votre désir est d'écrire quelques
« lignes sur la botanique et d'avoir le petit sommaire des
« plantes qui végètent ou sont indigènes en Ossau, j'essaie-
« rai de vous contenter. Seulement, vous espériez peut-
« être une longue harangue ; en cela votre attente sera
« trompée. La science, dit un savant écrivain béarnais, est
« pour les naturalistes plus douce et plus aimable en prati-
« que qu'en théorie. Il nous dit encore que, pour l'intérêt
« de la science, il ne faut que la vérité, et rien de plus.

« En conséquence, je crois pouvoir affirmer que la Flore
« d'Ossau ne possède que 1,500 espèces bien déterminées
« de plantes phanérogames, quoique mon herbier con-
« tienne plus de 2,000 échantillons. En voulez-vous savoir
« la raison? c'est qu'il m'est arrivé quelquefois, comme à
« d'autres, de prendre des variétés pour des espèces.

« En ce qui touche la cryptogamie, il m'est impossible
« de vous dire le nombre et la variété des espèces ; je ne
« m'y connais pas assez, quoique je m'en occupe actuelle-
« ment. Cependant je puis affirmer qu'un savant anglais,
« qui parcourait la vallée il y a deux ans, m'a dit qu'il
« avait recueilli 500 espèces de lichens, et qu'il y en avait
« presque autant dont il n'avait pu s'occuper.

« J'ajouterai que la vallée d'Ossau possède, en fait de
« plantes, des richesses qui lui sont particulières ; et dans
« le nombre je puis citer : le *Lychnis numularifolia*, de
« Bergeret ; l'*Androsace hirtella*, de Dufour ; le *Thalictrum*

« *macrocarpon*, de Grenier; le *Lithospermum gastoni*, de « Bentham. »

Et moi maintenant je renvoie la classe toute spéciale de mes lecteurs que le sujet intéresse à Gaston Sacaze, le maître de tous en cette matière. Ils savent qu'il demeure à Bagès-Béost. D'avance, je leur promets de sa part l'accueil le plus franc et le plus cordial. Science profonde, vaste instruction, obligeance extrême, voilà ce qu'ils trouveront chez lui.

C'est encore à lui que je dois, du reste, les indications contenues dans le tableau que voici :

	mètres.
Largeur de la zone de glaces et neiges permanentes dans les Pyrénées..........	600
Limite inférieure des neiges et glaces permanentes dans les Pyrénées..........	2,400
Échelle de végétation.	
Le rhododendron commence à..........	1,800
— finit à..........	2,200
L'airelle myrtille paraît à..........	1,600
Le ranunculus parnassifolius paraît entre 2,700 mètres et... ...	2,780
Les arbres et arbrisseaux cessent dans les Pyrénées à..........	2,200

GÉOLOGIE

La ville de Pau est bâtie sur la crête d'un coteau formé par des terrains diluviens, auxquels ont donné naissance les débris de montagnes que les eaux ont charriés de la vallée de Lavedan.

En quittant le chef-lieu du département pour se diriger vers la petite ville de Gan, à travers le vallon du Nez, les coteaux que l'on aperçoit à droite et à gauche de la

route ont une origine tout à fait semblable ; leur partie supérieure est composée tantôt de cailloux roulés, de granit, de schiste, de grès, d'ophite, de carbonate de chaux, isolés et disséminés dans une terre meuble et marneuse ; tantôt de fragments pierreux de la même nature, fortement réunis par un ciment argileux ou calcaire. Ces dépôts d'alluvions anciennes reposent généralement sur la formation supra-crétacée que constituent le plus souvent des couches de sable, de marne et de mollasse.

A deux kilomètres environ au sud de Gan, apparaissent les premières assises du terrain crétacé qui, dans les Pyrénées, ne présente pas de roches tendres, sableuses et calcaires, caractéristiques des gisements septentrionaux ; on remarque d'abord des couches inclinées d'environ 40 degrés et dirigées de l'est à l'ouest, d'un calcaire blanc jaunâtre ou grisâtre, qui n'a de relations avec les calcaires du type crétacé qu'une grande homogénéité, une structure massive et peu de fossiles ; du reste, il ressemble beaucoup plus aux calcaires jurassiques, et est susceptible d'acquérir un poli plus ou moins grossier. C'est la pierre de taille ordinairement employée à Pau pour la sculpture et l'architecture.

Ces couches de chaux carbonatée reposent presque toujours sur des grès durs et micacés, présentant des caractères très-variables. Ici ils ont l'apparence d'un grès vert ; là, celle de la grauwache ancienne, d'autres fois, ils sont schisteux et micacés à la manière des grès houillers.

En deçà et au delà de Rébénac, on rencontre un calcaire gris bleuâtre, saccharoïde, capable de prendre un beau poli, donnant par la percussion une odeur semblable à la poudre à canon. Ces marbres, qui constituent les pics et les coteaux qui, au sud, dominent le village, sont très-coquilliers ; ils renferment des *dicérates*, des *sphérulites*, des *gry-*

phées et d'autres mollusques qui définissent la formation crétacée ; ils sont en outre fréquemment traversés par des veines spathiques.

Entre le pic de Rébénac et le village de Sévignac, le terrain offre d'énormes blocs de schiste argileux, de marbre et de granit. Ces blocs ératiques, appartenant à des roches qui occupent la partie centrale des Pyrénées, ne peuvent avoir été transportés là où on les observe aujourd'hui, que par des eaux qui avaient à la fois une grande force d'impulsion et une grande force de suspension. Ces blocs se retrouvent encore à Arudy, dont le terrain se compose d'un calcaire grenu, d'un blanc grisâtre ou jaunâtre, alternant avec une variété de schiste argileux et de marbre gris; on trouve dans ces couches des *madrépores*, des *entroques*, des *coquilles bivalves* et des *ammonites*.

A mesure que l'on avance vers le faîte des Pyrénées, les terrains deviennent de formation de plus en plus ancienne; les dépouilles marines disparaissent presque entièrement. Le granit forme la base du sol du côté des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes; des roches feuilletées, telles que le *gneiss* et le *micaschiste,* s'appuient sur ses flancs ; des schistes qui donnent d'excellentes ardoises, des porphyres, des grès, des roches talqueuses, des grauwaks renfermant des amas puissants d'anthracite, et des calcaires non fossilifères se mêlent à leurs couches. On trouve la même alternance de terrains, en remontant le cours du Gave, jusqu'à la masse imposante du Pic du Midi, au pied duquel sont amoncelés en grande quantité des blocs de granit de dimensions considérables, dont chaque orage et chaque dégel accroît le nombre, aux dépens du volume de la montagne.

DIVERSES HAUTEURS

RELEVÉES DANS LA VALLÉE D'OSSAU.

Grand Pic du Midi............ 2,956

Petit Pic du Midi............ 2,825
Pic de Ger........ 2,600
Col de Torte, chemin de Cauterets..................... 1,890
Pic de la côte d'Azus, chemin de Cauterets............. 1,623
Fontaine Jacqueminot........ 1,534
La Prairie, promenade Jacqueminot.................. 1,270
Gabas...................... 1,225
Grotte des Eaux-Chaudes..... 1,059

Source froide aux Eaux-Bonnes. 855

Aas..... 826

Eaux-Bonnes, Etablisst. 821

Eaux-Chaudes. 732
Hourat...... 687

Louvie-Soubiron. 665

Assouste. 665

Pont Crabé, route des Eaux-Chaudes........ 658

Béost. 597

Laruns...... 593

Pont au bas de la côte des Eaux-Bonnes............... 581

Sévignac.. 453
Louvie-Juzon.......................... 400
Rébénac. Sources du Nez.......................... 291
Pau..... Tour du château ; sommet............. 234
Pau..... Tablier du pont du Gave.............. 174
Niveau de la mer......... 0

Le tableau par lequel j'ai terminé ce chapitre est destiné à vous donner certains renseignements qui, réunis et présentés ensemble, offriront par cela même un intérêt plus grand.



ADIEUX DÉFINITIFS

Mes chers lecteurs

M. Eugène Scribe, de l'Académie française, a dit, dans son charmant vaudeville *Le Nouveau Pourceaugnac :* « En voyage, le sentiment va vite. » Pensée juste et profonde, dont je sens, en cet instant, toute la vérité. Je m'étais accoutumé à votre société, je m'étais pris à vous aimer, et voici que je suis obligé de vous quitter. A cette idée, les larmes baignent mes yeux, mon cœur se brise... Cruelle séparation! Inconsolable, je vous adresse mes adieux et je profite de l'occasion pour vous dire que vous trouverez désormais mon livre un peu partout, principalement dans les gares de chemins de fer de la France et de l'étranger, et qu'il continuera en même temps à se vendre chez les libraires de Paris, de Pau et de toutes les grandes villes de France. Que ce mode de réclame industrielle, renouvelé d'une épitaphe du Père Lachaise, n'aille pas vous faire concevoir une mauvaise opinion de mes sentiments; vous auriez tort, car il est bon que vous sachiez qu'auteur modèle, ou plutôt peu confiant dans mon œuvre, j'ai abandonné mon manuscrit à un aventureux éditeur,

pour l'imprimer à ses risques et périls, et pour par lui, en termes de procédure, en faire ce que bon lui semblera sans, quant à moi, en rien retenir ni réserver.

L'indication mercantile que je me suis permise en vous serrant la main et en remettant dans ma poche mon mouchoir trempé de pleurs, est donc tout à fait dans l'intérêt de mon éditeur, que je serais désolé de voir faire une mauvaise affaire.

TABLE

I

PAU.

II

ROUTE

DE PAU A LOUVIE.

III

VALLÉE D'OSSAU.

ANTIQUITÉS. — MŒURS. — COSTUMES.

IV

EAUX-BONNES.

V

EAUX-CHAUDES.

VI

GRANDES PROMENADES

COURSES, EXCURSIONS, VOYAGES.

VII

ARCHÉOLOGIE, BOTANIQUE, GÉOLOGIE

DE LA VALLÉE D'OSSAU.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



